



~~8097~~ 8097

(falsche Nummer muss 8097
heissen)

Ud 278

(ac) 83,944

1102179

Biblioteka Jagiellońska



stdr0014730

Bevol. lld 278

A VIE
N. LAS
ICKINSKI,
E POLOGNE,
DE LORRAINE
DE PARIS
1881 PARIS

Auteur : A. Aubert, avocat

LA VIE
DE
STANISLAS
LESZCZINSKI,
ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE
ET DE BAR.

PREMIERE PARTIE.

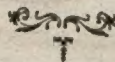
LA VIE
DE
STANISLAS
LESZCZINSKI,

SURNOMMÉ LE BIENFAISANT,
ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Par M. ***. *Avocat aux Conseils du Roi de Pologne, & de la Cour Souveraine de Lorraine.*

DIVISÉE EN DEUX PARTIES.

PRIX, 48 sols broché, & 3 livres relié.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Quai des Augustins, près
le Pont-Saint-Michel, à St. Ambroise.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



P R É F A C E.

STANISLAS LESCZINSKI I.
du nom, surnommé le Bien-
faisant, Roi de Pologne, Duc
de Lorraine & de Bar, a mé-
rité par sa belle vie, l'amour & la
vénération des hommes; il en
fut le plus sage & le plus ver-
tueux. Le Public desire impa-
tiemment l'Histoire de ce Prin-
ce: on est même étonné de ce
qu'elle tarde si long-tems à pa-
roître; on l'attendoit de la plu-
me la plus capable d'en faire
un excellent Ouvrage. On sent
que je veux parler de M. de
Salignac, si connu dans la Ré-
publique des Lettres: il avoit
suivi le Roi dans sa seconde
Élection en Pologne, & il le
connoissoit parfaitement. Les
infirmités accompagnent ordi-

nairement le grand âge : auroient-elles empêché M. de Solignac, de composer l'Histoire de ce Prince? Quoi qu'il en soit, je vais la rendre publique : je l'ai faite avec soin, & tout en est de la plus grande exactitude.

J'ai puisé dans les meilleures sources, tout ce que je n'avois pû voir par moi-même; & pendant les 29 ans que j'ai eu l'honneur d'être au service de ce Prince, j'ai pû l'observer d'assez près pour faire le journal de sa vie publique & privée. J'en ai fait examiner le Manuscrit, avant qu'il fût soumis à la Censure, par différentes personnes capables d'en juger, & je n'ai pas été peu flatté de la justice qu'elles m'ont rendue: c'est ce qui m'a encouragé à le mettre au jour; j'ai lieu d'espérer que le Public lui sera favo-

nable: du moins, n'ai-je rien négligé pour le rendre digne de sa bienveillance. C'est le tableau d'un Prince recommandable à tous égards; 1°. il a surpassé tous ceux dont l'Histoire a le plus loué la sagesse & les vertus. Alexandre & Cyrus furent grands, mais ils ne le furent pas toujours. Jamais il n'y eut d'ame plus égale, plus pure & plus remplie de sentiments, de bonté, de justice, d'honneur & de probité, que celle de STANISLAS, qui soutint avec la même sérénité d'esprit, & les plus fâcheux revers & les plus heureux évènements.

2°. Il étoit le beau-pere de Louis le Bien-aimé; & tout le monde sçait quelle fut la sainteté de la vie de notre auguste Reine.

3°. Du côté de la politique,

STANISLAS a fait connoître, tant qu'il a régné, qu'il étoit le Souverain & le Pere de ses Sujets, & qu'il se faisoit un devoir de les traiter comme ses propres enfants: aussi les combla-t'il de ses bienfaits: la Lorraine s'en ressentira éternellement.

4°. Quant à la Religion, STANISLAS fut l'exemple de la plus grande piété: il éleva des Temples, il en orna d'autres, il fonda des Hôpitaux, il dota les Pauvres de ses États, & partout on y voit des monuments de son amour pour les humains & pour le Maître des Rois.

Enfin, pour donner de Stanislas, la juste idée qu'on en doit avoir, je le prends au berceau & je le suis jusqu'à sa mort. Il s'est répandu plusieurs écrits sur la vie de ce Prince, mais ils

sont ou trop généraux ou trop succints; pour le peindre en grand & tel qu'il étoit: ces Ouvrages, qui ne sont que des éloges historiques sans détails, peuvent passer tout au plus pour des extraits de sa vie, & non pour son Histoire. Au surplus, dans un siècle aussi corrompu, l'on ne sçauroit trop faire connoître un Monarque aussi vertueux, pour inspirer l'envie de l'imiter.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Je le divise en deux Parties, conformément à la vie de Stanislas, qu'il passa, partie en Pologne, & le reste en Lorraine.

La première contient son origine, sa naissance, son éducation, ses premiers emplois dans la République, la guerre de Suède contre Auguste II &

vi *PRÉFACE.*

contre le Czar, le détrônement d'Auguste, le choix de Charles XII pour le remplacer, & ce qui l'y détermine, la continuation de la guerre, les succès prodigieux des armes Suédoises, tant contre le Czar, que contre les Saxons, les disgrâces d'Auguste, l'Élection de Stanislas, l'opposition du Pape, le Couronnement du nouveau Roi à Varsovie, le séjour de Charles dans la Saxe, la conduite qu'il tint envers Auguste, les projets de Charles contre la Russie, son changement de fortune, son passage dans l'Ukraine, sa ligue avec Mazepa, Prince tributaire du Czar; le siège de Pultowa, où Charles est entièrement vaincu par le Czar, sa fuite chez les Turcs à Bender, sa conduite en Turquie, le voyage que Stanislas

PRÉFACE. vii

y fait, pour aller engager Charles à revenir dans les Etats; les projets de Stanislas, pour tout pacifier; ses avis, sa captivité, son retour en Suède, celui de Stanislas, la nouvelle guerre de Charles & sa mort.

La seconde Partie renferme le voyage de Stanislas au Duché des Deux-Ponts, le mariage de sa fille avec le Roi, la guerre contre l'Empereur, la mort d'Auguste II, la nouvelle Élection de Stanislas par les Polonois en 1733, le départ de ce Prince pour la Pologne, l'opposition du Czar & des Saxons, le siège de Dantzick, la sortie de Stanislas, dont la tête est mise à prix, la relation de cette sortie par lui-même à la Reine de France, sa retraite à Konisberg, chez le Roi de Prusse son ami.

viii *PRÉFACE.*

Le Traité de Vienne, entamé le 3 Octobre 1735, & fini en 1738, en vertu duquel les Duchés de Lorraine & de Bar, sont cédés à Stanislas, par le Duc François III, depuis Empereur; le règne de Stanislas dans ce Pays, ses fondations & sa mort.

Le Public me sçaura gré, sans doute, d'avoir répandu sur tous ces objets, le plus de lumière qu'il m'a été possible. Puisse-t'il applaudir aux efforts que j'ai faits, pour consacrer la mémoire d'un Prince à qui la postérité prodiguera les mêmes éloges que ses Contemporains!



LA VIE



LA VIE
DE
STANISLAS
LESZCZINSKI,
ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE ET DE BAR.
DIVISÉE EN DEUX PARTIES.
PREMIERE PARTIE.

L'ANCIENNE origine de la Maison de Stanislas, ne commence à se montrer qu'en 965, dans la personne de Philippe de Perſztin, grand Seigneur

A

2. **VIE DE STANISLAS**, originaire de Bohême, où il possédoit des terres en souveraineté. La Maison de Viéniawa, Moravienne, fut la tige de la famille de Perftin, devenue la souche des Leszczinski; & les Armoiries qui sont communes à ces trois Maisons, prouvent l'origine de la dernière. Ce n'est même que par ce moyen qu'on connoît les familles en Pologne, où souvent elles changent de nom; & quand un Polonois veut faire connoître la sienne, il fait voir de quelle Maison viennent ses Armes.

En 965, on négocia le mariage de d'Ambroucka, fille du Roi de Bohême, avec Miécislaw I, Roi de Pologne; & Philippe de Perftin fut chargé de lui conduire cette Princesse pour l'épouser.

Un Auteur moderne écrivant sur la Maison de Leszczinski, assure que ce Philippe étoit fils d'une sœur de Miécislaw. Un autre Écrivain de notre tems (Simon Okolski) dit qu'on avoit vû dans les mains de la mere du Roi Stanislas, des pièces de monnoie frappées au nom & aux Armes

ROI DE POLOGNE. de ce même Philippe, que sa naissance & son mérite attachèrent à la nouvelle Reine de Pologne pour l'aider de ses conseils; & par reconnaissance de ses bons services, elle le fit élever aux premières charges du Royaume. Philippe se fit bientôt estimer de tous les Polonois, auxquels il rendit les plus grands services, dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Moscovites, sous les régnes de Miécislaw & de son fils, & par les victoires qu'il remporta sur Wladimir, Général des armées Russiennes.

Un Historien Polonois, Dlugosse, nous apprend que Philippe de Perftin eut un fils nommé Bosuta, qui fut fait Archevêque de Gnesne en 1027, & qu'il étoit mort en 1038. Que Rudger monta sur le siège Episcopal d'Uladislaw en 1161, & qu'il mourut en 1170.

Werner remplaça son frere sur le même siège, & le fit vaquer par sa mort en 1178.

Philippe étant Evêque de Posnanie, mourut en 1209.

VIE DE STANISLAS,

Bronisz, frere de ce Prélat, Comte & Palatin de cette Province, y fonda le Monastere de Paradis, de l'Ordre de Cîteaux, en 1240, & dota richement cette Abbaye. *Voyez Cromer.*

Albert Perftin, Evêque d'Uladiſlaw, en 1271, mourut en 1283. Il s'étoit attiré la plus grande vénération par ses grandes charités envers les Pauvres. *Voyez Dlugoffe.*

Chérubin, Castellan de Lendski, furnommé de Goluckow, avoit fait bâtir un Fort dans sa terre d'Uſchowski en l'an 1196. *Voy. Okolski.*

Prédiſlas, Palatin de Kalisz en 1370, fut fait Général de la grande Pologne.

Jean, son fils, Castellan de Bremski, fut Ambassadeur extraordinaire du Roi Jagellon auprès de Hermann, oncle d'Anne, sœur de la Reine de Hongrie, pour la demander en mariage pour Jagellon, devenu veuf de la Reine Hedwige sa première femme.

D'Obieſlas, fils de cet Ambassadeur, & Castellan de Prémislie, commanda l'armée contre Hermann;

ROI DE POLOGNE.

Grand-Maitre de Prusse, & le défit entièrement près de Golub.

C'est aux plus anciens de ces illustres descendants de Philippe, qu'on attribue la fondation de la ville de Leckno, dans le Palatinat de Poſnanie; & c'est de cette Ville que posséda toujours la Maison de Stanislas, que vient le nom de Leszczinski.

Okolski, qu'on peut regarder comme un Auteur Polonois des plus accrédités, a fait cette Généalogie de pere en fils, jusqu'à l'ayeul de Stanislas, Raphaël Leszczinski, Comte du Saint-Empire & de Leckno, Palatin de Brzeſt. *Voyez Stanislas Orickovi Okſzi, Annal. Polonoises 1539.*

Ce Raphaël fut un Seigneur des plus distingués par la bonté de son cœur, & par son amour pour sa Patrie dont il fut l'un des plus braves défenseurs. Il étoit très-jeune encore, quand on voulut à la diette générale de Pétrickow, déclarer illégitime le mariage qu'avoit contracté le Prince Sigismond Auguste, sans le consentement de la République, & même à l'insçu de son pere Sigismond I. Co

Monarque irrité des remontrances que les Nonces lui firent à ce sujet, imposa silence au fameux Kmitha, Palatin de Cracovie, quoiqu'il n'eût parlé qu'à son tour. Affligés & surpris de la violence de Sigismond, tous les membres de l'assemblée se regardoient sans rien dire, lorsque Raphaël Leszczinski demanda au Roi s'il avoit oublié à quels hommes il prétendoit commander, & lui parla en ces termes : « Nous sommes Polo-
 » nois, & si vous les connoissiez, ils
 » se font autant de gloire d'honorer
 » les Rois qui respectent les Loix,
 » que d'abaisser la hauteur de ceux
 » qui les méprisent. Prenez garde
 » qu'en trahissant vos serments, vous
 » ne nous rendiez les nôtres ; mais le
 » Roi votre pere écoutoit nos avis,
 » & c'est à nous à faire enforte que
 » désormais vous vous prêtiez à ceux
 » d'une République dont vous paroî-
 » sez ignorer que vous n'êtes que le
 » premier Citoyen ».

Aussi-tôt que le Luthéranisme fut introduit en Pologne, plusieurs Evêques ne songirent point d'embrasser

cette hérésie : les autres Prélats en condamnoient les Sectateurs à mort ; & Raphaël s'élevant contre ceux-ci, les représenta dans une diette comme vivant dans une scandaleuse mollesse, & ne se faisant respecter que par l'excès de leur faste : « c'est, dit Raphaël,
 » par leur inapplication & leurs mau-
 » vais exemples, que la Religion s'est
 » affoiblie, que le culte est dégénéré,
 » que la pureté de la foi a été souillée
 » de superstitions qui l'ont fait mécon-
 » noître. De-là l'horreur qu'ils ont
 » de tous ceux qui remontant aux
 » premiers siècles de l'Eglise, y font
 » allés puiser la connoissance & la
 » pratique de ses Loix. De-là ces
 » proscriptions, ces meurtres, ces
 » assassinats, ce droit de vie & de
 » mort qu'ils s'arrogent sur des Ci-
 » toyens libres, & qui ne les ont of-
 » fensés que parce qu'en les refusant
 » pour guides, ils craignent de s'é-
 » garer avec eux ».

On ne s'outient pas ce ton de grandeur & de fermeté, quand on n'est pas pénétré de l'amour de la vertu. Quel exemple pour les Polonois ! Ce

8 VIE DE STANISLAS;
grand homme mourut en 1569.

Il laissa trois fils, André, Jean & Wenceslas. Celui-ci fut fait Castellan, peu de tems après, Palatin de Kalisz, ensuite Vice-Chancelier, puis Chancelier du Royaume & Général de la grande Pologne: il épousa la Comtesse Rodrazewska, dont il eut un fils nommé André, qui fut fait Evêque de Kaminieck.

Trisayeul
du Roi Stanislas I.

André, Palatin de Brzest Cujavie, épousa la Comtesse Anne Radziminska, fille du Palatin de Podlachie. Il mourut en 1606, laissant après lui la grande réputation qu'il s'étoit faite dans les guerres que la Pologne eut à soutenir sous le règne d'Etienne Batory. Cet illustre Leszczinski eut de sa femme Radziminska, Raphaël, Castellan de Kalisz, ensuite Palatin de Belzk, & Wenceslas qui fut Primat du Royaume.

Bisayeul
du Roi Stanislas I.

Raphaël fut un des plus grands hommes de son tems. Les Polonois admirèrent toujours la force & la beauté de son éloquence.

Son Ayeul.

Boguslas, fils de Raphaël & Palatin de Belzk, fut d'abord Vice-Chan-

ROI DE POLOGNE. 9
celier, & ensuite grand Trésorier de la Couronne. Il engagea la Reine Louise à faire élire le Prince de Condé, Roi de Pologne, pendant que le Roi Casimir vivoit encore; mais cette entreprise échoua par la mort de la Reine, au moment même que la Pologne & son Roi consentoient à l'exécution de ce projet au gré de la France, par la considération prépondérante qu'avoient Boguslas & Wenceslas Leszczinski, Primat parmi les Polonois: la Reine Louise sur-tout, donnant toute sa confiance au premier. Ce projet étoit contraire à la constitution du Royaume, faite après la mort du Roi Sigismond Auguste; mais le crédit de Boguslas étoit plus puissant que cette Loi dans les assemblées. Il épousa en secondes noces, une Princesse de Radziwil, dont il n'eut point d'enfants; mais il avoit un fils d'Anne, Comtesse de Donhoff, fille d'Ernest, Palatin de Siradie. Ce fils vertueux soutint parfaitement le lustre de sa naissance.

Il se nommoit Raphaël Leszczinski. Son Pere:
Ki, Comte de Leckno, & fut le pere

Av

10 VIE DE STANISLAS,
de Stanislas, devenu deux fois Roi de Pologne. Raphaël eut d'abord la Starostie ou le gouvernement de Fraumstadt; il étoit en même-tems le Juge de la Noblesse de ce département. Il fut ensuite grand Enseigne du Royaume. Les services de ce Seigneur dans ces premières places, le firent nommer au Palatinat de Kalisz; mais Raphaël lui préféra celui de Posnanie, qu'il abdiqua pour avoir celui de Lencici. Ce fut alors qu'on lui donna la charge de grand Trésorier de la Couronne. Sa politique n'étoit puisée que dans une souveraine justice & dans une sagesse infinie.

Il fut élu Maréchal de la diette en 1683, & ce fut lui qui déterminâ la République à conclure un ligue avec l'Empereur Léopold contre les Turcs. Il y avoit long-tems qu'il la sollicitoit, parce qu'il la regardoit comme le salut de ses États & de toute l'Allemagne. Presque tous les Nobles s'opposoient à cette ligue, comme nuisible aux intérêts de la Nation; & ce fut dans le succès de ce Traité, que Ra-

ROI DE POLOGNE. 11
phaël apprit qu'il étoit plus aisé de vaincre à la tête d'une armée, que de triompher de l'obstination des Membres d'une diette Polonoise. Mais quoi qu'il en soit de la validité des raisons agitées de part & d'autre, il est certain que c'est au brave Raphaël Leszczinski, bien plus qu'aux défenseurs de Vienne, qu'on en doit la délivrance, & la mémorable victoire que Jean Sobieski, joint avec le Duc de Lorraine Charles V, remporta sur toutes les forces Ottomanes; victoire, qui considérée dans toutes ses suites, étoit d'autant plus nécessaire que le salut de l'Empire Germanique en dépendoit. Sobieski se promettoit tout ce qu'il pouvoit espérer des lumières, du crédit & du zèle de Leszczinski dans la diette; puisqu'il est certain qu'on étoit convenu de donner une Archi-Duchesse en mariage au fils aîné de Jean, qui sans cette promesse ne seroit jamais entré dans les vues de la Cour de Vienne, au préjudice des intérêts de la France. On peut remarquer à cette occasion, qu'en portant si vivement les Polonois à
A vj

12 VIE DE STANISLAS,
conclure avec l'Empereur, Raphaël ne comptoit point faire sa cour au Roi Jean; car ce brave Maréchal avoit fait voir à ce Prince qu'il en ménageoit peu les bonnes grâces: mais Raphaël n'agissoit que pour l'intérêt de sa Patrie, contre laquelle se feroient tournées les Armes Ottomanes, après avoir triomphé de celles de l'Empire. Raphaël n'étoit ému que pour la gloire de sa Nation, en lui sacrifiant son propre ressentiment. Toutes les fois qu'il s'agit de la liberté Polonoise, on se sert des paroles sententieuses que dit un jour Raphaël en opinant dans le Sénat.

Sobieski voulant se faire succéder par le Prince Jacques son fils aîné, le fit asseoir sur le Trône à côté de lui, du consentement des Polonois, en leur persuadant que c'étoit pour prévenir les troubles d'un interrègne: ce Prince avoit gagné les Nonces & le Sénat, tout prêts à favoriser son projet quoique contraire aux constitutions de l'Etat. Mais Raphaël, toujours incorruptible, ne pouvant souffrir qu'on les violât, s'éleva contre le

ROI DE POLOGNE. 13
Roi, réfuta tout ce qu'il avoit établi pour fonder son entreprise, & dit entre autres ces belles paroles: *Malò periculosam libertatem quàm quietum servitium.* J'aime mieux une liberté ruineuse, qu'un esclavage tranquille. Voilà des hommes dignes de la vénération de tous les siècles.

Raphaël avoit fait déclarer la guerre aux Turcs, & comme il pouvoit seul en tirer le parti le plus avantageux pour sa Nation, il fut chargé d'aller mettre la dernière main à la paix de Carlowitz. Raphaël, dont on admiroit l'aversion pour le luxe, voulut remplir cette ambassade avec une magnificence extraordinaire, & le Divan de Constantinople en fut étonné. Quel honneur ne fit point à Raphaël son généreux désintéressement? La Porte lui fournissoit un certain nombre de bourses pour sa dépense, & quand il les avoit reçues, il faisoit distribuer aussi-tôt en pur don aux porteurs de ces bourses, autant d'or qu'elles en devoient contenir. Son départ de Constantinople formoit un spectacle pompeux & de la plus gran-

141 VIE DE STANISLAS,
de magnificence : il avoit à sa suite
un nombre prodigieux d'Esclaves ra-
chetés à ses propres frais. En partant
pour sa mission, il avoit un cortège
de deux mille hommes attachés à son
services, tant Soldats que Domesti-
ques. Quand il fut à Jassy, deux de
ses Cavaliers désertèrent & deman-
dèrent le Turban, comptant gagner
par cette bassesse la protection du Ba-
cha de cette Ville. L'Ambassadeur les
fit réclamer. On lui répondit que la
Loi ne permettoit pas de les rendre.
Raphaël insista, & le Bacha menacé
fut contraint de céder & de rendre
ces Déserteurs. Aussi-tôt l'Ambassa-
deur forme un bataillon carré de ses
troupes dans la place de Jassy, tient
un Conseil de Guerre avec ses Offi-
ciers : les Déserteurs avouent leur
crime, ils sont condamnés à mort ;
on les fait confesser, & pour donner
un exemple au reste de sa suite, il
leur fit casser la tête en présence de
la Garnison de la Ville, où se trou-
voient environ six mille Janissaires.
On murmura très-inutilement de ce
trait de sévérité, dont la nouvelle fit

ROI DE POLOGNE. 15
admirer & craindre à la Porte, le
grand homme qui venoit chez elle
en ambassade. Voulut-il qu'au jour de
son entrée publique, tous les gens
marchassent devant lui les armes hau-
tes & les étendards déployés, il ob-
tint cette distinction qu'on avoit tou-
jours refusée jusqu'alors aux autres
Ambassadeurs Polonois. Raphaël eut
le spectacle le plus satisfaisant dans
son entrée publique, en voyant les
Chrétiens de Constantinople se prof-
terner au milieu des rues pour adorer
la croix des étendards de la Cavalerie
de son escorte. Tous ces Chrétiens
jettoient des cris mêlés de larmes de
joie, pour exprimer dans leurs com-
muns transports, l'allégresse dont ils
étoient pénétrés à la vue du signe
auguste de notre rédemption, dans
une Ville où l'on ne le regarde qu'a-
vec horreur.

On vit encore de grand personna-
ges dans les derniers tems, illustrer
la Maison de Leszczinski, en exer-
çant dignement les premières charges
du Royaume.

Je passe à ce qu'on sçait de l'ayeul

Son ayeul
maternel.

16 VIE DE STANISLAS,
maternel du Roi Stanislas, le Comte Stanislas Jablonowski, l'un des plus grands hommes qu'ait eu la Pologne, même dans les premiers tems où la Nation faisoit consister sa gloire à jeter les fondemens de sa liberté : il fut Palatin de Russie, puis Castellan de Cracovie & grand Général de l'armée de la Couronne.

Né pour les armes, il signala sa valeur contre les Suédois, contre les Cosaques & contre les Russes : il eut part à la gloire du grand Sobieski, aux batailles de Koczin, de Vienne, & dans toutes les autres où ce Monarque acquit tant d'honneur. En 1695, la ville de Léopold alloit devenir la proie de soixante mille Tartares, sans Stanislas, qui leur fit face, courant au-devant d'eux dans les Fauxbourgs, leur disputant le terrain, les combattant & les forçant de se retirer, quoiqu'il n'eût que trois mille hommes & ses domestiques. Il fit bâtir à ses frais le Fort de la Trinité, pour en imposer à celui de Kamienieck occupé par les Turcs. Souvent Stanislas entretenoit ses troupes de ses propres reve-

ROI DE POLOGNE. 17
nus, au point d'engager ses terres pour faire subsister l'armée qu'il commandoit en qualité de grand Général ; il aimoit ses Soldats comme ses enfans, & il leur sacrifia si bien sa fortune, que sa famille n'en hérita que la gloire & les vertus, pour les imiter.

Stanislas, héros & politique habile, sçachant apprécier le mérite, éleva Sobieski sur le Trône, parce qu'il lui parut mériter la préférence, à l'avantage de la Nation, sur tous les autres Candidats : les plus connus étoient un fils du Czar, Michel Abaffi, Prince de Transilvanie ; un Prince de la Maison régnante de Brandebourg ; le Prince Charles de Lorraine ; le Prince George de Danemarck & le Duc de Neubourg. Ce choix fit beaucoup d'honneur à Stanislas, qui s'oublioit lui-même en faveur du grand homme qu'il croyoit seul digne de régner sur les Polonois. Stanislas trouvoit plus de satisfaction & plus de grandeur à élever au Trône le brave compagnon de ses lauriers, qu'à solliciter pour lui-même une couronne que les suffrages pouvoient

18. VIE DE STANISLAS,
mettre sur une autre tête. Il ne
vouloit tirer de ses victoires sur les
ennemis de la République, que des
Traités qui lui fussent avantageux.
C'est ainsi qu'après la victoire de Pod-
haya qu'on ne devoit qu'au courage
de Stanislas, il fit faire aux Turcs la
paix la plus heureuse pour la Pologne.
Une autrefois il retira de leurs mains
la Podolie, qui leur avoit été cédée
par un un Traité solennel.

Une faction puissante allume une
guerre intestine; les mécontents qui la
forment, ne veulent point reconnoi-
tre Michel pour le Roi de Pologne;
ils veulent au contraire le forcer à
quitter le Trône. Stanislas fait une
faction de tous les bons Citoyens, il
raffermit la Couronne sur la tête de
Michel, & remet ainsi l'ordre & l'u-
nion dans l'Etat.

Après la mort de Sobieski, quel-
ques aspirans au Trône avoient trouvé
moyen d'exciter dans l'armée, une
confédération pour se rendre maîtres
des suffrages de la Nation: mais
Stanislas fit avorter ce projet; &
sans ce grand homme, la Pologne

ROI DE POLOGNE. 19
devenoit la victime de l'ambition.
Tant de services ne firent aucune im-
pression sur le cœur de ce Héros, il
fut toujours l'honnête homme & le
généreux Chrétien que ses vertus
avoient formé. Il étoit simple & mo-
deste dans ses discours & dans ses
actions, sincère & réglé dans ses
mœurs: il fut toujours l'ornement &
l'appui de sa Nation.

Raphaël Leszczinski épousa la fille
de ce grand homme, & l'heureux
fruit de ce mariage fut Stanislas deve-
nu Roi de Pologne, né le 20 Oc-
tobre 1677, dans la ville de Léopold,
Capitale du Palatinat de Russie. Sa
mere en prit tout le soin possible jus-
qu'à l'âge de six ans; & ce fut à cette
première éducation, que Stanislas fut
redevable de cette édifiante piété dont
il a été le plus rare modèle jusqu'à son
dernier jour. Après ces six ans, son
pere se chargea d'achever l'ouvrage
de la mere; & malgré la foible com-
plexion de cet enfant, il commença
par lui montrer ce qu'oublioient les
Grands de la Nation; l'art de se con-
tenter du simple nécessaire & de fuir

Naissance
du Roi Sta-
nislus.

20 VIE DE STANISLAS,
ces commodités de la vie, où le corps
& l'ame s'affoiblissent & s'énervent.
Cette éducation mâle & Chrétienne,
fortifia le tempérament de Stanislas;
il y puisa cette salutaire dureté qu'il
eut toujours pour sa propre person-
ne, & ce souverain mépris qu'il
montra pendant toute sa vie,
pour les productions du luxe, bien
plus propres à corrompre le corps &
l'ame, qu'à les conserver dans la for-
ce & dans la pureté que procure &
qu'entretient une vie régulière & so-
bre. Ce fut dans cette École de la
vertu, que Stanislas prit ce goût dé-
cidé qu'il eut toujours pour les Scien-
ces & pour les Arts; il les apprit dans
sa jeunesse avec le droit public de
Pologne, & ce jeune Élève de la sa-
gesse, retenoit tout avec d'autant
plus de facilité, qu'il avoit un génie
vif, entreprenant, infatigable &
toujours élevé vers le bien: ses études
& ses exercices de corps, ne lui lais-
soient aucuns loisirs, & jamais il n'en
trouvoit pour s'amuser ou se délasser.
Une ame forte, où l'on a d'abord fait
germer les semences de la vertu, re-

ROI DE POLOGNE 21
garde au-dessous de soi, des amuse-
mens frivoles qui ne sont faits que
pour le vulgaire. Instruit que la
mollesse, fille de l'opulence & de l'ois-
iveté, ne fait que des hommes vicieux,
Stanislas, par un régime de son choix
& de son goût, s'interdit toutes les
douceurs dont sa Maison abonde.
Une austère sobriété règle la nourri-
ture de cet Élève, une paille est
son lit, & il ne veut recevoir
aucun service de ses domestiques. Les
nobles sentimens entrent pour beau-
coup dans les différents objets d'étude
de Stanislas, dont l'ame se remplit
de ces vertus qui devoient un jour le
faire triompher sans peine, des plus
affreuses disgrâces & des événemens
les plus terribles. Il acquit aussi par ses
réflexions, ces manières honnêtes,
douces & gracieuses, qu'embellit une
humeur enjouée: sa physionomie, qui
étoit très-noble, très-belle, très-pré-
venante & très-heureuse, acheva
bientôt de lui gagner tous les cœurs;
conquête qui doit le plus flatter
les grands hommes & les bons Prin-
ces. Il est plus avantageux & plus

aisé de se faire des amis, que de vaincre des ennemis toujours occupés à tourmenter & à détruire leurs adversaires; & n'est-ce pas exposer le repos & le bonheur de sa vie, que de faire des mécontents capables de se venger ?

Stanislas avoit reconnu dans son étude du monde, que la mauvaise humeur, l'orgueil, la présomption de soi-même, & les manières hautaines ne pouvoient que rendre un homme odieux à tous les autres, & que conséquemment, il devoit être en garde, non-seulement contre des défauts si méprisables & si dangereux; mais encore, ne jamais oublier qu'on ne parvenoit que par les qualités opposées à se faire aimer & estimer, considérer & respecter. Après avoir appris dans son pays tout ce qu'il y pouvoit apprendre, il paroissoit essentiel à Stanislas d'en sortir, pour voyager & connoître les hommes, dont les mœurs, qui sont l'occasion des Loix, font mieux sentir la sagesse qui les gouverne, & qui leur donne cette vigueur imposante qu'on est forcé

de respecter. Stanislas étoit persuadé que pour perfectionner son éducation, ses études, les exercices, ses manières, & peut-être ses sentimens, il devoit commencer par se rendre en France, comme au centre des perfections qu'il ambitionnoit d'acquérir. Non-seulement le goût que les Polonois ont pris de tous tems pour la France, leur a fait contracter l'habitude ou l'usage d'y venir dès qu'ils commencent à voyager; mais encore excité par tout ce qu'il avoit appris en faveur des François, Stanislas étoit entraîné vers eux par le sentiment, & tout son plaisir fut de satisfaire sa curiosité sur cette multitude d'objets, qui dans ce grand Royaume, obligent à une continuelle étude. Autrefois un des ancêtres de Stanislas, étant Evêque, étoit venu conclure en France le mariage d'Uladislas Roi de Pologne, avec Marie Princesse de Gonzague, & depuis ce tems, la famille de Stanislas aima toujours la France & les François. On a remarqué que les Polonois choisirent dans cette famille & dans celle de la Reine

Ses voyages. Il passe en Italie, à Florence, à Rome, où il voit le Pape, & de-là, il se rend à Venise.

24 VIE DE STANISLAS,
Opalinska, femme du jeune Stanislas, tous les personnages qui composoient l'ambassade de l'Evêque, comme si dès-lors le Ciel avoit jetté les fondemens du mariage qui devoit se faire un jour, de la fille de Stanislas avec le Roi Très-Christien. Quand notre Héros eut parcouru les différentes contrées qu'il vouloit voir, il retourna dans son pays, qu'il trouva dans la plus fâcheuse situation. La santé de Sobieski s'étoit affoiblie. Le Royaume étoit menacé d'une guerre par les Turcs, & déchiré au-dedans par deux factions terribles, qui furent la source fatale des troubles dont la Pologne se ressentit pendant tout le règne d'Auguste II. Dès l'âge de dix-neuf ans, Stanislas, dont on admiroit les nobles sentimens & toutes les qualités qui devoient en faire les délices de sa Patrie, fut fait Nonce à la Diette de convocation de 1696, après la mort du grand Sobieski, décédé le 17 Juin de cette année: il fit à la Reine Sobieski le discours le plus éloquent, de la part des Nonces de la grande Pologne, sur la mort du Roi son époux,

ROI DE POLOGNE. 25
époux, le 8 Septembre 1696. Stanislas parut avec éclat à cette Diette générale, qui s'ouvrit le 15 Mai 1697; c'est ce que l'on verra par la lettre suivante, écrite à l'un de ses amis, le 11 Septembre de la même année: c'étoit Zalucki, Evêque de Varmie.

Stanislas Leszczinski, fils unique du Général de la grande Pologne, est regardé parmi nous comme l'honneur de notre Patrie. On pourroit l'appeler les délices du genre humain. Une heureuse facilité de mœurs qui éclate dans ses discours & dans ses manières, lui soumet généralement tous les cœurs. Je ne doute pas qu'il ne soit né pour être la gloire de son siècle, du moins est-il dès à présent la joie de sa Nation. Sa naissance toute distinguée qu'elle est, n'est point au-dessus de ses vertus, & ses vertus sont infiniment au-dessus de son âge. Dans la première fleur de sa jeunesse, on voit paroître les fruits d'un âge avancé, & pour tout dire en un mot, tout est grand en lui; son caractère, son génie, ses sentimens, &c. jusqu'à

Portrait du
Roi Stanislas I.

26. VIE DE STANISLAS,
l'espérance qu'il donne à nos Peuples ;
des avantages qu'il peut un jour leur
procurer.

*Per Stanislaum Leszczyński, Capi-
taneum Odolanoviensem, unicum Ge-
neralis Majoris Poloniae filium: deli-
cia generis humani, Decus Poloniae,
Patriae communis amor vocatur. Po-
nendus semel in superbiam nostri saeculi,
gaudium universae plebis; nam vi-
dere eum sine amore, audire sine ad-
miratione nemo potest. Virtutis privi-
legio aetatis limites transgressus parem
natalibus sortitus indolem, nihil in
tenera aetate tenerum, nihil puer im-
maturam exhibuit. Omnia in eo sum-
ma, genus, genius, ingenium, virtus,
spes omnium expectatio. Andr. Chris-
Zalucki. tom. 2, pag. 82, 83.*

Élection du
Roi Augus-
te II.

Déjà Staroste d'Odolanow, Sta-
nislav venoit d'être nommé Palatin
de Posnanie, lorsqu'Auguste II Elec-
teur de Saxe, se fit élire Roi de Po-
logne; en mettant la moitié de la
Noblesse dans ses intérêts, & faisant
trembler l'autre par une armée de Sa-
xons qu'il avoit fait approcher de
Varsovie, où les Polonois étoient

ROI DE POLOGNE. 27
assemblés pour se donner un Roi:
événement suivi d'une guerre longue
& terrible, qui fit la ruine de la Po-
logne & de la Suède, la prospérité
du Czar & la perte de Charles XII.
Comme cette grande révolution fit
le bonheur & le malheur de Stanislas,
je vais rapporter tout ce qui peut in-
téresser une guerre soutenue pour ce
Prince, & pour venger le Roi de
Suède de la ligue faite contre lui par
Pierre Alexiowitz, avec Auguste,
Electeur de Saxe, né le 12 Mai 1670,
conséquemment âgé de vingt-sept ans
à son élection. Il étoit d'une figure
imposante & majestueuse, avoit le
regard vif & perçant, une com-
plexion & une force des plus rares,
& le cœur le plus élevé: son plus
grand plaisir étoit de faire du bien;
son courage le rendoit digne d'être
heureux dans ses guerres. Il avoit l'es-
prit juste, insinuant, enjoué, solide
& facile. Ce Prince, toujours grand
& héroïque, avoit la plus belle ame
& n'avoit aucun défaut.

Au surplus, la description que
j'entreprends fera d'autant plus exacte,
B ij

Certitude
de cette
Histoire

que tous les faits qu'elle embrasse ont été le plus soigneusement recueillis, attestés & vérifiés par M. de Voltaire, lequel tenoit des meilleures sources, tout ce qu'il y a de plus intéressant & de plus analogue à mon sujet, dans son Histoire de Suède. J'ai fait plus: j'ai rassemblé tout ce que M. de Solignac, Secrétaire des commandemens de Stanislas, a écrit sur la même matière; & personne ne pouvoit mieux que cet ancien Serviteur du Monarque Polonois, dont j'écris l'Histoire, me fournir les matériaux nécessaires à sa perfection.

Commen-
cement de
la grande
révolution
de Pologne

Je dirai donc avec la confiance que donne la vérité, que Charles XII croyant avoir des motifs suffisants pour dépouiller les Livoniens d'une bonne partie de leurs biens & de leurs privilèges, la Noblesse de cette Province appartenante à la Suède depuis près d'un siècle & qu'on venoit de lui céder par le Traité d'Oliva, députa Patkul au Roi, pour lui porter ses plaintes & ses remontrances; le Roi de Suède indigné du ton audacieux dont lui parla ce Député, le

fit déclarer coupable du crime de lèse-Majesté & le fit condamner à mort. Patkul brisa ses fers & se sauva près du nouveau Roi de Pologne, auquel il persuada tellement, pour se venger, la facilité de conquérir la Livonie, qu'Auguste fit aussitôt préparer tout ce qu'il falloit pour cette expédition.

D'un autre côté, le Czar voulant faire valoir des droits qui n'étoient qu'imaginaires sur cette Province & sur celles d'Ingrie & d'Estonie, pareillement en la possession de la Suède, conclut une ligue avec Auguste, pour enlever ces Provinces au jeune Roi Charles XII, que ces Princes ne regardoient que comme un enfant incapable de traverser leur entreprise. Le Duché d'Holstein étoit désolé par les Danois, au préjudice du Traité d'Altena de 1689, & l'on étoit menacé d'un embrasement général: le Roi de Suède ne put refuser au Duc d'Holstein son beau-frère, le secours qu'il lui étoit venu demander lui-même. Charles XII, qui pour lors n'avoit que dix-huit ans,

AN 1700.

Ligue entre le Czar Auguste II, & Frédéric IV, Roi de Danemarck.

AN 1700.

étant né le 17 Juin 1682, partit de Stockholm le 8 Mai de l'année 1700, & marcha droit à Copenhague : mais, sans vouloir profiter de l'épouvante que son approche avoit jetée dans cette Ville, il n'employa que six semaines à délivrer le Holstein de l'oppression des Danois, qu'il força de tout réparer, & de dédommager le Duc & son pays. Il fit marcher ensuite son armée du côté de la Livonie, pour y défendre Riga sa Capitale assiégée par Auguste, pendant que le Czar à la tête de quatre-vingts mille Moscovites, alloit attaquer l'Ingrie dans le tems même qu'il venoit de faire jurer à Stockholm, le renouvellement d'une paix inviolable, par ses trois Ambassadeurs. Un Souverain qui manque si facilement à sa parole, souille l'éclat & la dignité de sa Couronne, & quelque chose qu'il fasse ensuite, on verra toujours ses plus belles actions à travers son parjure.

Auguste
attaque la
Livonie.

Charl. XII
l'oblige à
lever le siège de Riga.

L'approche de Charles XII & la résistance de la Garnison de Riga, donnent de l'inquiétude au Roi de

AN 1700.

Pologne, qui ne sçait quel parti prendre, lorsque les Hollandois viennent le tirer de sa perplexité, en lui représentant qu'ils avoient de grandes richesses à Riga, dont ils ne verroient pas la perte avec indifférence, si ce Prince vouloit la soumettre par les armes. Auguste voyant par ce langage qu'il mettoit son honneur à couvert, sans s'exposer au danger d'attendre Charles XII, & de s'attirer une guerre de la part des Hollandois, leva le siège. Le Czar alors fit publier un manifeste pour déclarer la guerre à la Suède : les motifs que Pierre Alexiowitz donnoit à cette rupture, étoient que passant *incognito* par Riga, les Habitans ne lui avoient pas rendu les honneurs qu'ils lui devoient, & qu'en Suède on avoit vendu trop cher les vivres à ses Ambassadeurs. Il vouloit enlever à la Suède tout ce qu'elle avoit entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moscovie.

Manifeste
du Czar,
contre
Charles
XII.

Ses griefs.

Ce fut donc pour se venger de ces deux griefs, que le Czar alla faire le siège de la ville de Narva, avec une

AN 1700.

Le Czar assiége la ville de Narva

armée de plus de quatre-vingts mille hommes, dans laquelle il avoit pris l'Office de simple Lieutenant, sous le commandement du Duc de Croï, Général Allemand & digne de la confiance du Czar, qui fit lui-même toutes les dispositions du siège, tant pour en assurer le succès, que pour ne pas le voir troubler par les efforts de Charles XII, au-devant & sur le chemin duquel Pierre avoit porté trois différents corps de troupes pour l'inquiéter & l'arrêter; mais ces précautions furent inutiles devant la petite armée de Charles XII.

Charl. XII vient la secourir, & poursuit les Russes qui tombent dans une rivière en fuyant.

Ce fut le 15 de Novembre, que le Czar apprit que ce Monarque avoit traversé la mer avec deux cent vaisseaux de transport, & qu'à la tête de vingt mille hommes seulement, il venoit au secours de Narva.

Alors le Czar ne se croyant pas suffisamment en force, alla lui-même chercher un renfort de trente mille Russes, qui déjà s'avançoit à grandes journées pour enfermer les Suédois entre l'armée du siège & lui; mais à la tête de huit mille hommes seule-

AN 1700.

ment, Charles n'employa que deux jours pour culbuter les trois corps avancés des Russes, qui se retirèrent au gros de leur armée sans combattre; & le 30 du même mois, Charles ne fut que trois heures pour forcer les retranchemens du Czar, dont il poursuivit la droite de l'armée jusqu'à la rivière de Narva, n'ayant avec lui que quatre mille Suédois. Le pont se rompit & la rivière fut aussitôt couverte de Moscovites, morts ou noyés, outre les dix-huit mille hommes tués dans l'action. Charles enleva les drapeaux & les canons.

Les Généraux Dolgorouki, Gollosin & Frédérowitz, vinrent se rendre au Roi de Suède en mettant leurs armes à ses pieds. Dans le même tems arriva le Duc de Croï, pour se rendre pareillement avec trente Officiers.

Charles reçut avec autant de bonté que de politesse, tous ces Prisonniers de marque, qu'il garda, & renvoya tout le Militaire subalterne désarmé jusqu'à la Narva, pour de-là gagner pays. Le Général Vede qui commandoit l'aile gauche des Moscovites, le

Les Russes se rendent au Roi.

AN 1700.

Charles
n'en garde
que les Cé-
néraux, &
renvoies les
Soldats
chez eux.

lendemain matin, vint se remettre à Charles XII avec trente mille hommes, ayant tous la tête nue en passant à travers sept mille Suédois. A mesure que ces Prisonniers défilèrent devant Charles, ils jettoient leurs fusils & leurs épées à terre, & les Officiers portoient à ses pieds les drapeaux & les enseignes. Charles, qui ne voulut point retenir tous ces Russes, leur fit repasser la rivière comme aux premiers, & les renvoya chez eux; parce qu'il ne sçavoit pas voir dans l'avenir.

Il bat l'ar-
mée des Sa-
xons.

Charles entra victorieux dans Narva, qu'il ne tarda pas à quitter pour se venger du Roi de Pologne: après avoir traversé la Duna, le vainqueur des Danois & des Russes livre bataille, à ce Prince; & la défaite des Saxons assûre à Charles la prise de Mitau, Capitale de la Curlande.

Nouvelle
ligue du
Czar &
d'Auguste.

Le Czar voyant le désastre de son armée, & le Roi de Pologne n'étant pas sans inquiétude sur tout ce qui arrivoit, ils se donnèrent un rendez-vous en Lithuanie, dans la petite Ville de Birtzen. Ce fut là que ces deux Princes se liguerent le

AN 1701.

plus étroitement contre Charles XII, & réglèrent pendant les quinze jours qu'ils passèrent ensemble, toutes les opérations de la guerre qu'ils avoient à soutenir contre leur ennemi commun; mais ils n'exécutèrent point leurs projets.

Charles forme le dessein de détrôner le Roi de Pologne, part dans cette vue de Mitau, traverse la Lithuanie; & tout ce qu'il rencontre subit sa Loi: mais ce qui le flatte le plus, c'est son entrée triomphante à Birtzen, où le Czar & Auguste avoient juré sa perte quelques mois auparavant. Auguste comptoit que soutenu des Polonois & de son armée de Saxons, fortifiée d'un grand nombre de Moscovites, il forceroit Charles à retrograder: mais il se trompoit. Il avoit fait trop de mécontents au commencement de son règne en Pologne, où l'on n'aimoit point à voir des garnisons de Saxons dans les villes, & des armées étrangères dans son voisinage. Les Polonois voyant même que leur pays alloit devenir le théâtre de la guerre, éclatèrent contre Auguste; &

B vj

Charles
forme le
projet de
faire détrô-
ner Augus-
te par ses
propres Su-
jets.

Les Polo-
nois sont
mécontents
d'Auguste.

AN 1701.

deux factions pour le soutenir, diviserent la Lithuanie sous les Sapiéha & sous le Comte Oginski, dont le parti tomba faute de secours de la part d'Auguste. Charles s'attache les Sapiéha, disperse l'armée de Lithuanie; & les petits corps de troupes d'Auguste, errans & fugitifs dans les campagnes, n'y subsistent que de rapines. La Noblesse Polonoise murmure hautement contre les malheurs qui menacent la République. Le Primat intrigant, remue les esprits & médite de se venger sur Auguste, de la préférence qu'il avoit obtenue contre son gré, sur le Prince Jacques, fils aîné du grand Sobieski.

Auguste avoit tout ce que les Princes peuvent souhaiter pour se rendre aimables & pour se faire aimer. Outre un grand courage & une force extraordinaire de corps, il avoit l'ame élevée: il étoit affable & généreux. Il avoit l'esprit de la belle galanterie; & sa Cour où tout se ressentait de la magnificence du Maître, étoit le séjour des graces, du goût & des plaisirs. Mais se voyant hors d'état de

Qualités
de ce Prin-
ce.

Sa Cour.

AN 1701.

faire face aux Suédois, il renvoya les débris de son armée Saxonne, hiverner & se recruter dans son Electorat, afin d'appaiser les Polonois & d'en regagner l'affection.

C'est ainsi qu'Auguste espère de conjurer l'orage, & de tout pacifier par les voies de la négociation: mais Charles, qui ne se manioit pas comme d'autres Princes, s'avança avec intrépidité vers Varsovie. Il reçut en chemin les Députés de la République, dont il se déclara ouvertement le Protecteur. Il fit désarmer les Habitans de cette Ville, & leur imposa une contribution de cent mille livres. Cependant Auguste assemble ses forces à Cracovie, & paroît désirer un accommodement. L'artificieux Primat, le Cardinal Radjouski, Archevêque de Gnesne, se chargea de conférer avec le Roi de Suède; mais ce Prince, loin de se prêter aux vues d'Auguste, exigea de la manière la plus absolue, qu'on procédât à l'élection d'un nouveau Roi, en déposant l'ancien. Auguste voyant qu'il n'avoit d'autre ressource que dans le gain d'u-

AN 1702

AN 1702.

ne bataille décisive, pour se tirer du danger qui le menaçoit, prit le parti de marcher contre Charles XII, qui s'avançoit déjà lui-même au-devant de ce Prince. Les deux armées se trouvèrent en présence, le 2 Juillet 1702, dans la plaine de Clissau, entre les Villes de Varsovie & de Cracovie. La bataille s'engagea bientôt avec chaleur, & Charles remporta la victoire la plus complète: il s'empara du Camp ennemi, de la caisse militaire, des drapeaux, & poursuivit Auguste fugitif jusqu'à Cracovie. Les Habitans en fermèrent les portes aux Suédois victorieux; mais Charles, au lieu de faire ouvrir ces portes, les fit mettre en pièces, prit le Château d'assaut, & châtia la Bourgeoisie par des contributions excessives.

Charles
XII se casse
la cuisse.

En poursuivant Auguste à quelques milles de Cracovie, le cheval de Charles XII s'abattit & lui fracassa la cuisse. Auguste profita de cet événement, pour rassembler à Marienbourg & à Lublin, tous les Ordres du Royaume déjà convoqués à Sendomir, &

AN 1702.

tous lui jurèrent fidélité. Le Primat même, feignant de l'attachement pour Auguste qu'il trahissoit, vint à la Diette, y baïsa la main de ce Prince, & jura comme les autres. Cependant Auguste répandit dans la Pologne & dans toute l'Allemagne, que Charles XII étoit mort de sa chute: une fausse nouvelle ainsi débitée, soutenue même des libéralités d'Auguste & de ses promesses, lui ramena tous les esprits.

Auguste
profite de
cet acci-
dent.

Il avoit convoqué la Diette à Varsovie, pour le 2 Décembre 1701, à la réquisition de tous les Palatinats; mais il s'étoit bientôt apperçu que son vainqueur avoit plus de pouvoir que lui dans cette assemblée.

La Diette
de Varso-
vie infruc-
tueuse, se
sépare le 17
Fév. 1702.

Les Partisans de Charles à cette Diette étoient les Sapiéha, les Lubomirski, & le jeune Palatin de Posnanie, grand Trésorier de la Couronne, avec leurs créatures & sur-tout celles des Sobieski.

Cette Diette étoit présidée par le Primat, le plus grand ennemi d'Auguste: ce Cardinal artificieux & plein d'obscurité dans sa conduite, étoit

AN 1702.

gouverné par une femme ambitieuse: il devoit ce qu'il étoit, au grand Sobieski, dont il vouloit mettre le fils aîné sur le Trône; mais la haine des Polonois pour son pere, fit échouer le projet du Cardinal, lequel d'accord avec l'Abbé de Polignac, Ambassadeur de France, fit donner la Couronne au Prince de Conti. Mais ce lâche Cardinal se laissa gagner au parti d'Auguste, en attendant l'occasion de le brouiller avec les Polonois, & même de le détrôner en faveur de Jacques Sobieski, que les Polonois aimoient autant qu'ils en haïssoient le pere. Le Cardinal écrivit au Roi de Suède, pour le prier de donner la paix à la Pologne & à son Souverain. Charles répondit de Lithuanie, » qu'il » ne faisoit point la guerre aux Polo- » nois; que c'étoit au Roi Auguste » & aux Saxons; que bien loin d'at- » taquer la République, il venoit la » défendre & la délivrer ».

Après trois mois de cabale & de perplexité, la Diète pleine de fac- tieux se sépare en tumulte le 17 Février 1702, sans avoir pû former

une délibération sur les objets de son assemblée.

Cependant Auguste aimant mieux recevoir la loi de son Vainqueur que de ses Sujets, avoit renvoyé ses troupes en Saxe: il demanda la paix au Roi de Suède avec lequel il voulut entamer un Traité sans la participation des Sénateurs qu'il regardoit comme des ennemis, & confia cette négociation à sa bonne amie, la Comtesse de Konisfinarck; mais Charles ne voulut point la voir ni l'entendre. Auguste se remet au Sénat, par l'organe du Palarin de Mariembourg, qui lui fait ces deux propositions: qu'on laissât à ce Prince la disposition de l'armée de la République, moyennant le payement de deux quartiers d'avance, & qu'on lui permit de faire revenir douze mille Saxons en Pologne. Le Primat répondit: » que » l'assemblée vouloit envoyer une » ambassade à Charles XII; qu'il ne » s'agissoit plus que d'accommoder » Auguste avec la Nation comme avec » la Suède; qu'il étoit inutile de payer » une armée qui ne combattroit pas

AN 1702.

Auguste renvoye ses troupes en Saxe, & veut négocier la paix avec son vainqueur.

AN 1702.

Ambassade
d'Auguste
vers le Roi
de Suède.

» pour lui sans l'ordre de la Répu-
» blique, & qu'il ne lui conseilloit
» pas de faire venir les Saxons ».

Auguste fait demander par un de ses Chambellans à Charles XII, s'il recevra l'ambassade que la République & lui font sur le point de lui envoyer ; mais Charles fait mettre en prison ce Chambellan venu sans passeport, en disant qu'il comptoit recevoir une ambassade de la République & rien d'Auguste. Charles, avancé par-delà Grodno, donne audience dans sa tente à l'ambassade composée de cinq Sénateurs, avec une pompe qu'il avoit toujours dédaignée, mais qu'il croit nécessaire pour cette fois. Ces Sénateurs voulurent faire les misérables, ne parler qu'à demi mots & se faire deviner : le Roi qui les reçut avec amitié, les fit bien traiter & leur envoya dire qu'il leur feroit sa réponse à Varsovie. Il marcha le même jour vers cette Ville, s'étant fait précéder d'un manifeste où il invitoit tous les Polonois à joindre leur vengeance à la sienne, puisque ses intérêts & les leurs étoient les mêmes.

Ce manifeste fit les plus fortes impressions : les Sénateurs le font publier en présence même d'Auguste, auquel ils étoient contraires, & se préparent en confusion à sortir de Varsovie, dès qu'ils en voyent approcher le Roi de Suède. Alors Auguste, abandonné de tout le monde, fait revenir vingt mille de ses Saxons, pendant qu'il alloit dans tous les Palatinats rassembler la Noblesse de son parti. Charles arriva le 5 Mai devant Varsovie, dont les portes lui furent ouvertes à la première sommation. Ensuite, comme je l'ai dit plus haut, il battit les Saxons & se cassa la cuisse en les poursuivant.

Le résultat de la Diette de Lublin, fut que la République auroit une armée de cinquante mille hommes à sa solde, pour le service de son Souverain ; qu'on donneroit aux Suédois dont on croyoit le Roi mort, six semaines pour déclarer s'ils vouloient la paix ou la guerre, & le même terme aux Princes Sapiéha, pour demander pardon au Roi.

Mais pendant ces délibérations,

AN 1702.

Manifeste
de Charles
XII en Po-
logne.Auguste
rassemble
toutes ses
forces.Résultat de
la Diette de
Lublin en
sa faveur.

AN 1702.

Charles XII en fait convoquer une à Varsovie.

Charles XII guéri, renversa tout, & fit convoquer par les intrigues du Primat, une nouvelle assemblée à Varsovie, pour l'opposer à celle de Lublin; ce fut alors que Charles dit sur les remontrances de ses Généraux, qui l'engageoient à rejoindre les troupes qu'il avoit laissées en Livonie & dans l'Ingrie: » quand je devrois rester ici cinquante ans, je n'en sortirai point que je n'aye détrôné le Roi de Pologne ».

AN 1703.

Pendant que les deux assemblées se disputoient pour justifier leur conduite, Charles, qui venoit d'augmenter ses forces de quatorze mille Suédois, marcha contre les débris de celles d'Auguste. Ce Roi avoit eu le tems de les rallier & de les rétablir; mais il évita les approches de Charles, en se retirant vers la Prusse au Nord-Ouest de Varsovie, & mettant la rivière de Bug entre les Saxons & les Suédois. Charles, à la tête de sa Cavalerie, voulut passer cette rivière à la nage, pendant que son Infanterie gagneroit un gué pour la passer aussi.

Ce fut le premier de Mai 1703,

AN 1703.

que Charles joignit les Saxons dans un terrain appelé Pulfesk. Le Général Stenau commandoit ces derniers, au nombre de dix mille combattans: Charles avoit à peu près le même nombre de Suédois: mais à son approche, son nom seul valant une armée, répandit la terreur parmi les Saxons, dont la moitié se sauva sans combattre. Le Général voulut tenir ferme avec deux Régimens, & fut entraîné le moment d'après, dans la fuite générale de ses troupes, qui lâchèrent pied avant que d'être battues.

A la vue de ce nouveau désastre, Auguste se retira précipitamment à Thom, dans la Prusse Royale sur la Vistule, & Charles fit aussi-tôt ses dispositions pour aller faire le siège de cette place, Auguste ne s'y croyant pas en sûreté, se retira dans son Electorat, pendant que Charles attendoit de Suède l'Artillerie qu'il avoit demandée, pour achever ce siège commencé le 22 Septembre; mais à la fin de ce mois, le Gouverneur fut obligé de se rendre à discrétion avec sa garnison de cinq mille hommes, qu'on envoya prisonniers en Suède.

L'armée Saxonne s'enfuit à l'approche de Charles XII.

Auguste se retire à Thom, où il est assiégé.

La Garnison se rend prisonnière.

AN 1703. Pour punir la ville d'Elbing, d'avoir trop hésité à donner passage aux troupes Suédoises, Charles exigea des Habitans une contribution de deux cent soixante mille écus, s'empara de deux cent pièces de canons & de quatre milliers de poudre qu'il trouva dans cette Ville. Thom avoit payé quarante mille écus, & Dantzic cent mille écus de contribution.

AN 1704.

Auguste est déclaré déchu du Trône de Pologne.

Enfin, le Cardinal Primat ne se déguisa plus à l'Assemblée de Varsovie : accompagné de trois mille Soldats qu'il avoit levés dans ses terres, il déclara de la part de l'Assemblée, le 14 Février 1704, Auguste, Electeur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne ; & l'on ajouta d'une commune voix, que le Trône étoit vacant. Stanislas fut député vers Charles XII, le 21 Mars 1704 à Heilsberg, où résident les Evêques de Varmie.

Charles XII veut qu'on élise Jacques Sobieski. Avant la levée de la séance, un Courrier du Roi de Suède remit une lettre de sa part à l'Assemblée : le Primat en fit sa lecture ; elle portoit l'ordre en forme d'élire & de mettre

sur le Trône Jacques Sobieski. Les Polonois de l'Assemblée, qui dans un autre tems se seroient armés pour soutenir la liberté de la Nation, dans le choix de son Souverain, fixèrent le jour de l'élection afin de se faire un mérite près de Charles XII, de la joie qu'ils avoient d'obéir à ses ordres.

Jacques Sobieski attendoit impatiemment à Breslaw en Silésie, la Couronne que son pere avoit si dignement portée ; mais étant à la chasse avec le Prince Constantin l'un de ses freres, ils furent enlevés par une trentaine de Cavaliers Saxons, mis en embuscade par Auguste pour arrêter ces Princes, qu'on enferma très-étroitement à Leipsik ; ce qui déranger les mesures de Charles XII, du Primat & de l'Assemblée de Varsovie. Le Comte Piper, Ministre de Charles & fin politique, voulut engager son Maître à se faire Roi de Pologne, sous le Titre de Défenseur de la Religion Évangélique. Le jeune Stanislas Leszczinski joignit ses instances à celles de Piper. Charles se laissa tenter un moment, puis il dit à ce Ministre : » qu'il étoit

AN 1704.

Les Princes Sobieski sont arrêtés.

» plus flatté de donner que de gagner
 » des Couronnes, sacrifiant ainsi son
 » ambition à sa gloire ». Il étoit alors
 dans la Prusse Royale Polonoise, ob-
 servant l'Assemblée de Varsovie, &
 tenant les Puissances voisines en res-
 pect. Ce fut là que le Prince Alexan-
 dre, frere des deux Sobieski arrêtés,
 vint lui demander vengeance. Char-
 les la lui promit, en lui offrant la
 Couronne que le sort ôtoit à son frere
 aîné. Alexandre lui répondit: que rien
 ne pourroit jamais l'engager à profiter
 du malheur de son frere: alors Char-
 les, son Ministre, tous ses amis, &
 sur-tout Stanislas Leszczinski, pres-
 sèrent Alexandre d'accepter la Cou-
 ronne; mais il fut inflexible. Stanif-
 las, jeune Palatin de Posnanie, se
 trouvoit alors près du Roi, comme
 Député de l'Assemblée de Varsovie,
 pour rendre compte à ce Monarque
 des différends survenus au sujet de
 l'enlèvement des Sobieski.

Stanislas
 gagne l'a-
 mitié de
 Charles
 XII, &
 comment?

La belle physionomie de Stanislas,
 & la sagesse avec laquelle il parla
 d'Auguste, de l'Assemblée, du Primat
 & des différens intérêts qui divisoient
 la

la Pologne, frappèrent Charles XII.

Stanislas parloit avec tant de naïveté
 de l'état des affaires, du refus du
 Prince Alexandre, & de la difficulté
 de trouver un Roi digne de l'être,
 que Charles lui dit: *& pourquoi ne le
 seriez-vous pas?*

Charles prolongea la conférence
 exprès, pour mieux sonder le génie
 de ce Député. Ce Monarque qui se
 connoissoit en hommes, se prévint en
 faveur de Stanislas, dont le mérite
 soutint parfaitement l'opinion qu'il
 en avoit. Après l'audience, il s'infor-
 ma du caractère de Stanislas, & bien-
 tôt le Monarque apprit avec satisfac-
 tion que ce jeune Polonois étoit brave,
 endurci à la fatigue, qu'il se suppléoit
 les services de ses Domestiques, qu'il
 étoit d'une tempérance extraordinaire,
 & qu'enfin il étoit libéral, adoré de
 ses Vassaux & peut-être l'unique Sei-
 gneur en Pologne, qui pût se flatter
 d'avoir plus d'amis qu'aucun de sa
 Nation. C'en étoit assez de ces
 rares & précieuses qualités, pour dé-
 terminer entièrement le Roi de Sué-
 de en faveur de Stanislas, & Charles

C

AN 1704.

Leur con-
 férence.

Charles
 veut le fai-
 re Roi de
 Pologne.

50 VIE DE STANISLAS,
dit en le montrant à deux de ses Généraux, sans consulter personne & sans aucune délibération publique : *Voilà le Roi qu'auront les Polonois.* Comment pourrons-nous faire une élection, dit-il à Charles XII, si les Princes Jacques & Constantin sont Captifs ? Comment délivrera-t-on la République, si l'on ne fait pas une élection, répondit Charles ?

Ce fut là toute la brigade qui mit Stanislas sur le Trône, au rapport de M. de Voltaire. Voilà, dit Charles XII, un homme qui fera toujours mon ami, après le récit qu'on venoit de lui faire des belles qualités de Stanislas, dont le caractère avoit beaucoup de ressemblance avec le sien. Stanislas, dans la crise de sa fortune, ignoroit ce qu'il en pouvoit attendre : mais quand le Primat sut que Charles avoit nommé le jeune Leszczinski, comme le Candidat le plus propre au Trône des Polonois, il accourut pour le prier de changer cette résolution ; ce Primat voulant faire donner la Couronne à un Lubormiski, quoiqu'il en eût d'abord mal parlé.

Le Primat essaye de le déservir auprès de Charles.

ROI DE POLOGNE. 51

Mais, qu'avez-vous à alléguer contre Stanislas Leszczinski, lui dit le Roi ? Sire, dit le Primat, il est trop jeune. Charles répliqua séchement, il est à peu près de mon âge, puis tourna le dos au Primat ; & sur le champ ce Prince envoya le Comte de Hoorn, signifier à l'Assemblée de Varsovie, qu'il falloit élire un Roi dans cinq jours, & qu'il falloit élire Stanislas Leszczinski. Ce Comte arriva le 7 Juillet, & fixa le jour de l'élection au 12.

Le Primat revenu dans l'Assemblée, s'efforça de faire tomber une élection à laquelle il n'avoit point de part ; & le Roi de Suède se rendit lui-même sans se faire connoître, à Varsovie, pour la faire accélérer : ce fut alors qu'il fallut se taire.

Prêt à perdre toute sa puissance, le Primat avoit le plus grand intérêt à reculer cette élection ; il ne s'y trouva point, se réduisant à la neutralité dès qu'il ne pouvoit s'opposer à Charles, & ne voulant point le seconder.

On s'assembla le 12 Juillet au Colo, sur les trois heures après-midi. L'Evêque, C. ij

AN 1704.

Charles fait dire à l'Assemblée d'élire Stanislas pour Roi.

Le jour de l'élection est fixé.

Le Primat veut faire tomber ce choix.

Il reste neutre.

Stanislas est élu Roi de Pologne.

AN 1704.

que de Posnanie présida cette Assemblée à la place du Primat; Charles se mêla parmi les Gentilshommes Polonois, dévoués à Stanislas. Le Comte de Hoorn & deux autres Généraux Suédois, assistèrent publiquement à cette élection, comme Ambassadeurs extraordinaires de Suède près de la République. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir. L'Evêque de Posnanie la finit en proclamant au nom de la Diette, *Stanislas Leszczyński*, élu Roi de Pologne; & Charles XII, glissé dans la foule, cria le premier *vivat*. Alors on vit tous les bonnets en l'air; le bruit des acclamations étouffa les cris des Opposans, & Charles s'applaudit de son ouvrage.

On lui rend les hommages dus à sa dignité.

Le Primat & ceux qui s'étoient absentés de l'Assemblée, furent obligés de venir rendre leurs hommages à Stanislas, qui les reçut avec bonté; mais ce qui les mortifia le plus, fut de se voir forcés de le suivre au quartier du Roi de Suède, qui fit à Stanislas tous les honneurs dus à sa nouvelle dignité: l'on assigna de l'argent & des troupes au nouveau Roi,

AN 1704.

Stanislas fut revêtu d'une tunique blanche, qui suivant l'usage des Polonois, devoit servir à l'ensevelir après sa mort.

Charles XII quitta Varsovie, pour achever la conquête de la Pologne, & se rendit devant Léopold, pour se mettre à la tête de l'armée qui l'attendoit. Le Roi Auguste avoit fait fortifier cette Ville, afin d'y retirer ses trésors. Charles la fit investir le 5 Septembre, & dès le lendemain il la prit d'assaut, faisant passer au fil de l'épée, quiconque osa résister. Il fit mettre ses troupes en bataille, sur la grande place, où la Garnison vint se rendre prisonnière de guerre. Il fit publier que tous les Habitans ayant des effets du Roi Auguste ou de ses Adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sous peine de la vie. On obéit; & l'on apporta quatre cent caisses pleines d'or & d'argent monnoyé, de vaisselle & d'autres effets précieux.

Charles va soumettre Léopold qu'il prend d'assaut, le 6 Septembre.

Charles se fait apporter les trésors d'Auguste.

D'un autre côté, Stanislas avoit à soutenir les orages qui le menaçoient. Souverain à Varsovie, on le traitoit

AN 1704.

Cour de
Stanislas à
Varsovie.

de rebelle à Sendomir ; conséquemment, il devoit travailler à réunir les esprits sous la même Loi, ou se servir de la partie soumise de son Royaume, pour faire la conquête de l'autre. Il avoit à sa Cour, sa Mere, la Reine son épouse, Catherine Opalinska, & ses deux filles, dont l'une âgée d'un an, étant née le 23 Juin 1703, & destinée par la Providence, au plus grand Roi du monde : le Primat, l'Evêque de Posnanie, & quelques Grands de Pologne, se trouvoient aussi dans cette Cour, sous la seule garde de six mille hommes des troupes de la Couronne, de la fidélité desquelles on n'avoit pas encore fait l'épreuve.

Le Général Hoorn, Gouverneur de la Ville, n'avoit à ses ordres que quinze cent Suédois ; & l'on étoit fort tranquille à Varsovie, quand Stanislas apprit qu'une armée nombreuse approchoit de cette Ville. C'étoit le Roi Auguste qui venoit à la tête de vingt mille hommes, enlever son rival, en dérochant sa marche aux deux Rois ses Vainqueurs. Au-

Auguste
s'approche
de cette
Ville avec
vingt mil-
le hommes.

AN 1704.

guste avoit des intelligences dans la Ville ; & si Stanislas y restoit, il étoit perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie, sous la garde des troupes Polonoises auxquelles il crut pouvoir se fier. Le Primat se sauva sur les frontières de Prusse. Stanislas alla rejoindre Charles XII, sous l'escorte de l'autre partie des six mille Polonois de sa garde, & ne laissant à Varsovie que le Général Hoorn, avec ses quinze cent Suédois.

Ce départ fut si précipité, que la seconde fille de Stanislas fut égarée par sa Nourrice ; & l'on trouva cet enfant dans une ange d'écurie. Elle fut depuis Reine de France. Auguste entra dans Varsovie en Souverain victorieux ; les Habitans déjà rançonnés par Charles XII, le furent bien autrement par Auguste : on pillâ les palais, les maisons & les biens du Primat & des autres Confédérés. Le Noncé du Pape accompagnant Auguste, demanda qu'on lui livrât l'Evêque de Posnanie, comme justiciable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de Fauteur d'un Prince mis sur le Trône.

Auguste
entre à Var-
sovie, dont
il rançon-
ne les Ha-
bitans.

par les armes d'un Luthérien. Auguste, qui dans un autre tems se feroit élevé contre une telle proposition, fit ce que le Nonce voulut; & l'Evêque dont on avoit pillé la maison en sa présence, fut porté chez le Nonce par des Soldats, puis envoyé en Saxe où il mourut. Le Général Hoorn fut obligé de se rendre prisonnier avec ses quinze cent Suédois. Charles, à la tête de l'élite de ses troupes, accompagné de Stanislas, alla chercher l'armée Saxonne, fuyant par-tout au seul nom du Roi de Suède, à qui les Villes envoient leurs clefs à plus de trois milles à la ronde: Charles comblés de tant de succès, se plaignoit de ne point acheter la victoire.

Auguste, dont l'armée n'étoit composée que de Soldats ramassés au hazard, ne voulut point attendre Charles XII; il remit ses troupes sous le commandement du Comte de Shullembourg, Général habile, qui sçut dérober la marche aux deux Rois: il n'avoit que huit mille Fantassins & mille Cavaliers. Il fallut se battre au Palatinat de Posnanie près de Punits,

la petite armée de Shullembourg étoit perdue; si les deux Rois avoient eu l'attention de faire mettre pied à terre à leur Cavalerie. Le combat dura trois heures. Shullembourg fut obligé de céder sans que ses troupes fussent rompues: elles se retirèrent pendant la nuit dans la petite ville de Gurau. Les deux Rois étoient à leur poursuite à travers des bois, des rivières & des chemins impraticables; & les Saxons leur échappèrent par l'adresse de Shullembourg; dont les deux Monarques firent les plus grands éloges. Charles dit même en cette occasion: aujourd'hui, Shullembourg nous a vaincus.

Auguste, dont ce brave Général ne pouvoit réparer le désastre, fut contraint d'abandonner la Pologne à ses ennemis, & de se retirer dans son Électorat: il fit rétablir avec la plus grande célérité, les fortifications de la Capitale. Les Suédois venoient de battre en Courlande plusieurs petits corps de troupes Moscovites, qui depuis la journée de Narva n'osoient plus se montrer que par pe-

AN 1705.

lotons, & comme des pillards qui ne sçavoient que fuir, malgré toutes les peines que se donnoit le Czar pour les discipliner. Les Suédois n'étoient que vingt contre cent, & n'en étoient pas moins sûrs de vaincre.

On dispo-
se le Cour-
onnement
du Roi Sta-
nislus; le
Pape veut
le traire-
ser.

Charles voyant la Pologne soumise, s'occupa du Couronnement de Stanislas, rentré dans la ville de Varsovie, aux acclamations de la Noblesse qui lui étoit attachée par le sort des armes. La Diette fut convoquée. Tous les obstacles furent levés dans l'Assemblée. La Cour de Rome seule traversa Stanislas en faveur d'Auguste; parce que ce dernier, de Protestant qu'il étoit, s'étoit fait Catholique pour être Roi de Pologne. Il avoit abjuré le Protestantisme pour monter sur le Trône; & Stanislas venoit d'y être placé par la main du plus grand adversaire de la Religion Catholique. Le Pape Clément XI envoya des Brefs à tous les Prélats de Pologne, spécialement au Cardinal Primat. Le Souverain Pontife les menaçoit des foudres de l'Excommunication, s'ils osoient figurer au sacre de Stanislas,

AN 1705.

& attenter en la moindre chose contre les droits d'Auguste. On soupçonna le Primat retiré à Dantzic, d'avoir fait venir tous ces Brefs, pour rallumer un feu qu'il ne pouvoit attiser de ses propres mains. Mais on avoit pris des mesures afin d'empêcher qu'ils n'arrivassent à leur destination. Un Franciscain avoit reçu secrètement ces lettres pour les délivrer aux Prélats en main propre: il en donna d'abord une au Suffragan de Chelm, qui étant véritablement affectionné au nouveau Roi, la lui porta toute cachetée. Le Roi fit venir ce Religieux & lui demanda comment il avoit osé se charger d'une telle pièce? Il répondit que c'étoit par l'ordre de son Général. Stanislas lui commanda d'écouter à l'avenir les ordres de son Roi, plutôt que ceux de son Général, & fit sortir ce Franciscain de la Ville.

Le même jour, Charles XII fit publier un placard pour défendre à tous les Ecclésiastiques de se mêler des affaires d'Etat; & mit des Gardes aux maisons des Prélats, avec défense à tout Étranger d'entrer dans la Vil-

AN 1705.

Le Primat
refuse de
sacrer Sta-
nislus.

le : précautions sages pour éviter à Stanislas tout sujet de querelle avec le Clergé ; dans les commencemens de son règne.

Les deux Rois prièrent le Cardinal Primat de venir faire le Couronnement ; mais il ne crut pas devoir sacrer un Roi qu'il n'avoit point élu. Pour donner une apparence d'excuse à son refus, il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape, à la porte de son Palais ; feignant ensuite d'en être irrité, mais très-satisfait d'un expédient qui paroissoit le justifier de ne point sacrer Stanislas, & par lequel il se le ménageoit, ainsi que Charles XII, Clément XI & Auguste. Mais ce Primat, qui s'étoit retiré à Dantzic pour manœuvrer plus à son aise, ne jouit pas long-tems des fruits de ses intrigues & de son adresse ; il mourut peu de jours après avoir fait afficher le Bref, laissant sa Patrie dans la confusion : les remords l'obligèrent d'écrire dans ses derniers momens au Roi Auguste, pour lui demander pardon de l'avoir trahi.

Ce Primat
meurt.

On fixa le Sacre de Stanislas au 4

AN 1705.

Stanislus
est sacré le
4 Octobre
1705, en
présence de
Charl. XII.

Octobre 1705, à Varsovie, malgré l'usage de couronner à Cracovie les Rois de Pologne. Stanislas Leszczinski, & Charlotte-Catherine Opalinska, de la Race des Piast, son épouse, furent sacrés & couronnés tranquillement Roi & Reine de Pologne, par les mains de l'Archevêque de Léopold, assisté d'un grand nombre d'autres Prélats, au jour fixé, & en présence de Charles XII, qui voulut être témoin *incognito* de cette auguste cérémonie, d'autant plus intéressante pour lui, qu'il pouvoit la regarder comme le plus beau monument qu'il fût possible d'ériger à sa gloire.

Le Czar commençoit alors à devenir un grand homme de guerre ; il mettoit ses forces en mouvement. La bonne discipline de ses troupes relevoit ses espérances ; & déjà ce Prince avoit formé une Marine assez forte pour faire tête aux Suédois dans la mer Baltique : il avoit profité de l'éloignement de Charles XII, pour assiéger encore une fois la Ville de Naïva, qu'il prit d'assaut le 21 Août 1704, parce qu'il n'avoit pas été

Les forces
du Czar.

AN 1705.

Le Czar a
une entre-
vue avec
Auguste à
Grodno.

possible de la secourir. Pierre, animé des vûes d'un grand Prince, ne s'occupoit qu'à se former de nouveaux hommes & de nouveaux États. Son entrée dans Narva, où il empêcha le pillage & le massacre qu'alloient faire ses Soldats, fit beaucoup d'honneur au Czar, qui tout occupé qu'il étoit de la construction de la Ville de son nom (Saint-Petersbourg) en forçant partout la nature, tendoit toujours la main au Roi Auguste, prêt à perdre ses États. Ces deux Princes convinrent par l'entremise du Général Parkul, de se voir à Grodno & de se concerter sur la malheureuse situation de leurs affaires. Auguste se rendit à Grodno, escorté par les troupes qui lui restoit, sous le commandement de Shullembourg sa dernière ressource. Le Czar arriva peu qu'en même-tems, suivi d'une armée de soixante-dix mille hommes. Auguste détrôné ne craignoit plus d'irriter les Polonois & d'abandonner leur pays aux Moscovites. Les nouveaux plans de guerre furent arrêtés; il fut convenu que l'armée du Czar se divi-

AN 1705.

feroit en plusieurs corps, pour se répandre dans la Pologne, brûler & ravager les terres des Partisans de Stanislas, & pour embarrasser à chaque pas les marches du Roi de Suède.

Le Czar renouvela l'Ordre de l'Aigle-Blanc, pour s'attacher les Polonois, plus flattés d'avantages réels que d'une vaine décoration. Cependant Stanislas appuyé de Charles XII, attaqua les différents corps des Moscovites qui brûloient & ravageoient les terres de ses amis, pendant que Shullembourg venoit les aider avec de nouvelles troupes: en moins de deux mois toutes ces forces furent battues, dispersées & obligées de s'enfuir dans le plus grand désordre au-delà du Boristhène. Les attaques se faisoient avec tant de succès & de vivacité, qu'un Chef étoit battu avant qu'il fût la défaite d'un autre. Un parti Suédois enleva le bagage d'Auguste, contenant en argent deux cent mille écus, & Stanislas, huit cent mille ducats au Prince Menzikoff, Général Russe. Charles fit trente lieues en vingt-quatre heures

L'Ordre
de l'Aigle-
Blanc, re-
nouvellé.

Les Mos-
covites bat-
tus partout.

AN 1705.

à la tête de sa Cavalerie, chaque Cavalier menant un cheval en laisse pour le monter au besoin. Les Russes épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyoient en désordre, pendant que Charles XII chassoit les autres jusqu'au fond de la Lithuanie.

Auguste perd tout & se retire en Saxe.

Le Czar menacé d'une révolte au Royaume d'Astracan, courut l'arrêter, laissant ses troupes au Roi Auguste, qui les ayant perdues, n'avoit d'autre parti à prendre que de se retirer dans son Électorat. Dès qu'il fut à Dresde, il fit arrêter Patkul, Ambassadeur du Czar. Toute l'Europe fut étonnée de cette événement. Le crime de Patkul étoit, dit-on, d'avoir pénétré les vues du Général Fleming & du Chancelier de Saxe, qui avoient résolu l'un & l'autre de proposer la paix au Roi de Suède, à quelque prix que ce fut : voulant ainsi prévenir le dessein de Patkul, qui projettoit de ménager un accommodement entre le Czar & Charles XII.

Il fait arrêter Patkul.

Cependant, Shullembourg repasse l'Oder à la tête de vingt mille hommes, & présente la bataille au Ma-

réchal Renchild, le meilleur des Généraux Suédois, & qui ne s'étoit pas rendu moins redoutable que son Maître.

AN 1705.

Ce fut le 12 Février 1706, que Renchild attaqua les Saxons à Fravenstrad; & ces troupes déjà battues à Punits, furent mises en déroute en moins d'un quart d'heure. Les soixante-dix mille Moscovites que les Saxons avoient avec eux & sur lesquels ils avoient beaucoup compté, jetèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois. En un mot, l'épouvante fut si prompte & le désordre si terrible, que les Vainqueurs trouvèrent sur le champ de bataille, sept mille fusils chargés & qu'on avoit jetés à terre. Jamais déroute ne fut plus grande, ni victoire plus complète pour les Suédois, & plus honteuse pour leurs ennemis, malgré les belles dispositions de Shullembourg, de l'aveu de tous les Officiers des deux partis. Les Russes demandèrent la vie à genoux; mais Renchild les fit massacrer plus de six heures après l'action, pour s'en débarrasser & punir sur eux les violen-

AN 1706.

Les Saxons & les Moscovites battus à Fravenstrad.

Inhumanité de Renchild après sa victoire.

AN 1706.

Auguste
perd tout
à la bataille
de Fra-
venstad.

ces de leurs Compatriotes. Ce n'étoit pas agir en Héros; l'action de Renschild suffiroit pour le faire rayer de la classe des grand hommes, dans laquelle on ne mérite d'être inscrit que par le fruit des victoires qu'on a remportées sur soi-même; & ce fruit n'est jamais cueilli que par les mains de la vertu. En apprenant cet événement, Charles XII dit d'un ton de jalousie : » Renschild ne voudra plus faire de » comparaison avec moi. Quel est le » grand homme ou le Héros qui ne » s'est pas quelquefois oublié? » Pour lors Auguste se trouva sans ressource. Il ne lui restoit plus en Pologne que la ville de Cracovie; où il s'étoit retiré avec deux Régiments Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de la Couronne, par lesquelles il craignoit même de se voir livrer au Vainqueur : c'étoit dans cette retraite, qu'Auguste vouloit attendre le sort de la bataille de Fravenstad; & comme on vient de le voir, il ne pouvoit être plus malheureux pour ce Prince, puisqu'il ne lui étoit plus possible d'y remédier, & qu'au contraire il devoit en craindre les suites les plus funestes.

AN 1706.

Charles
XII entre
en Saxe.

Elles ne tardèrent pas à mettre le comble à l'infortune d'Auguste; & ce fut la nouvelle de l'entrée de Charles XII en Saxe, le premier Septembre, qui terrassa son Souverain. La Diette de Ratisbonne déclara Charles ennemi de l'Empire, s'il passoit l'Oder avec son armée : déclaration qui ne fit qu'accélérer l'arrivée de ce Prince en Allemagne, où tout fuyoit à son approche. Mais il fit publier que les fugitifs qui retourneroient chez eux & payeroient les contributions, seroient traités comme ses Sujets, & les autres, poursuivis sans miséricorde. La confiance qu'on avoit en sa parole, à laquelle on sçavoit qu'il n'avoit jamais manqué, fit revenir ensuite tous les Fuyards que la crainte avoit éloignés.

Charles posa son camp à Altranstad, près de la Campagne de Lutzen, remarquable par la victoire & par la mort du grand Gustave Adolphe. Il voulut voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand il y fut, il dit : » j'ai tâché de vivre » comme lui, Dieu m'accordera peut-

AN 1706.

» être un jour une mort aussi glorieu-
 » se ». On verra dans la suite que son
 présage ou plutôt sa prière fut accom-
 plie. De son camp ce Monarque fit
 assembler les États de Saxe, & leur
 ordonna de lui envoyer au plutôt les
 registres des finances du pays. Ce
 fut à la vue de ces registres, qu'il
 taxa les contributions qu'il vouloit
 qu'on lui payât, à six cent vingt-
 cinq mille rixdales par mois, outre
 deux livres de pain, deux livres de
 viande, deux pots de bière & quatre
 sols par jour que les Saxons devoient
 fournir à chacun de ses Soldats, avec
 du fourage pour la Cavalerie. Charles
 ordonna de plus pour la tranquillité
 des Habitans, qu'aucun Soldat n'au-
 roit sa paye, qu'en représentant le
 certificat de sa bonne conduite, don-
 né par l'Hôte chez lequel il seroit
 logé. Les Suédois se glorifient encore
 de la belle discipline que Charles XII
 fit sévèrement observer en Saxe.

Auguste
 demande la
 paix au Roi
 de Suède.

Errant alors en Pologne, Auguste
 sans Royaume & sans Electorat, écri-
 vit de sa main une lettre à Charles,
 pour lui demander la paix, & la lui

AN 1706.

fit porter en secret par le Baron d'Im-
 hof, accompagné de Finsten, Ré-
 férendaire du Conseil privé. Auguste
 donna ses pleins-pouvoirs & son blanc
 seing à ces deux Plénipotentiaires :
 allez, leur dit-il, tâchez de m'obtenir
 des conditions raisonnables & Chré-
 tiennes. Ils arrivèrent de nuit au camp
 de Charles XII, dont ils eurent une
 audience secrète. Après avoir lû la
 lettre d'Auguste, Charles leur dit :
 Messieurs, vous aurez dans un mo-
 ment ma réponse ; & il se retira pour
 l'écrire.

RÉPONSE DE CHARLES XII,
 AU ROI AUGUSTE.

» Je consens de donner la paix
 » aux conditions suivantes, auxquelles
 » les il ne faut pas s'attendre que je
 » change rien.

1°. » QUE le Roi Auguste renonce Ses condi-
 » pour jamais à la Couronne de Po- tions.
 » logne ; qu'il reconnoisse Stanislas
 » pour légitime Roi, & qu'il pro-
 » mette de ne jamais songer à remon-
 » ter sur le Trône, même après la
 » mort de Stanislas ».

AN 1706. 2°. » QU'IL renonce à tous autres
» Traités, & particulièrement à ceux
» qu'il a fait avec la Moscovie ».

3°. » QU'IL envoie avec honneur
» à mon camp, les Princes Sobieski
» & tous les Prisonniers qu'il a pû
» faire ».

4°. » QU'IL me livre tous les Dé-
» ferteurs qui ont passé à son service,
» & nommément Jean Parkul ; &
» qu'il cesse toutes Procédures contre
» ceux qui de son service sont passés
» dans le mien ». Fait au camp de
Fraventhal, le 14 Septembre 1706.

Charles donna cet écrit au Comte
Piper, qu'il chargea de négocier le
reste avec les Plénipotentiaires du Roi
Auguste. Mais épouvantés de ces con-
ditions, ils voulurent tâcher de fléchir
le Roi de Suède, & d'en obtenir de
plus douces : ils eurent plusieurs
conférences avec son Ministre, qui
ne répondoit à ce qu'ils lui disoient,
que ces paroles : telle est la volonté de
mon Maître, & jamais il ne change
ses résolutions.

Mensikoff, Généralissime des trou-
pes Moscovites, vint avec trente mille

hommes trouver Auguste en Pologne,
dans le tems où ce Prince craignoit
plus qu'il ne souhaitoit les secours de
son Allié. Auguste n'avoit avec lui
que six mille hommes, & ne sçavoit
quel parti prendre.

L'armée Moscovite se trouva en
présence de Meyerfeld, l'un des Gé-
néraux de Charles XII, commandant
dix mille hommes à Kalish, près du
Palatinat de Posnanie. Mensikoff pres-
sa le Roi de livrer bataille ; mais il
différa sous différents prétextes. Les
quatre mille Suédois du corps de
Meyerfeld, quoique trois fois moins
nombreux que celui de l'ennemi,
rendoient douteux l'évènement de
cette journée. Livrer bataille & la
perdre ; c'étoit pousser Auguste dans
un précipice, au moment qu'il négoc-
cioit la paix : il fit part de cette négoc-
iation en secret à Meyerfeld, en
l'avertissant de se retirer. Meyerfeld
croyant que c'étoit un piège pour
l'intimider & sans autre réflexion,
voulut en venir aux mains & fut battu.
Mais cette victoire toute complete
qu'elle fut, r'ouvrant au Roi Auguste

AN 1706.

Victoire
des Mosco-
vites pour
Auguste

AN 1706. les portes de Varsovie, le mettoit dans la plus fâcheuse situation : il fit chanter le *Te Deum*, lorsque Finsten apporta de Saxe le Traité qui détrônoit ce Prince. Il espéra d'abord de meilleures conditions ; il fit une entrée triomphante à Varsovie, & balança sur l'idée d'aller attaquer le Roi de Suède : mais en réfléchissant, il sentit qu'il ne pouvoit compter que foiblement sur les forces Moscovites ; & craignant de rendre encore sa condition plus dure, il signa le Traité dont on lui faisoit une Loi, & se rendit ensuite en Saxe, espérant que sa présence & le souvenir de leurs anciennes alliances, pourroient fléchir le Roi de Suède, ou du moins l'adoucir.

Il a une entrevue avec Charles. Ces deux Princes se virent pour la première fois à Gunterdsdorf, au quartier du Comte Piper & sans aucune cérémonie. Charles étoit comme à son ordinaire, en grosses bottes, ayant une cravatte de taffetas noir au col, un habit de drap bleu, garni de boutons de cuivre doré, & à son côté une longue épée sur le pommeau de laquelle

laquelle il s'appuyoit souvent. La conversation ne roula que sur ses bottes. Charles dit à Auguste, qu'il ne les avoit quittées depuis six ans, que pour se coucher. Loin de se relâcher de ses conditions, Charles en fit encore de plus dures à ce Prince, qui se trouvoit non-seulement fort abaissé d'être obligé de remettre au Roi Stanislas les pierreries & les archives de la Couronne ; mais encore, de le féliciter par lettre sur son avènement au Trône de Pologne. Charles & Auguste dînèrent plusieurs fois ensemble ; & cette fréquentation ne put rien opérer sur le cœur de l'un en faveur de l'autre. Cette inflexibilité, qui ne pouvoit naître que de la supériorité du Roi de Suède sur ses ennemis, étoit un sentiment indigne d'un Prince heureux, & que des disgrâces imprévues pouvoient punir un jour de la dureté de son cœur envers un ennemi généreux & dépouillé de tout. C'est ce que Charles n'éprouva que trop dans la suite par ses imprudences, & pour n'avoir pas fait une étude suffisante des sentimens &

74 *VIE DE STANISLAS,*
des vertus des Rois. Alexandre en
donne un bel exemple.

AN 1707.

Voici la lettre que Charles exigea
qu'Auguste écrivit au Roi Stanislas.

MONSIEUR ET FRERE,

Lettre
d'Auguste à
Stanislas.

» Nous avons jugé qu'il n'étoit pas
» nécessaire d'entrer dans une corres-
» pondance particulière de lettres
» avec Votre Majesté. Cependant,
» pour faire plaisir à Sa Majesté Sué-
» doise & afin qu'on ne Nous impute
» pas que Nous faisons difficulté de
» satisfaire à son desir, Nous vous
» félicitons par celle-ci de votre avé-
» nement à la Couronne, & vous
» souhaitons que vous trouviez dans
» votre Patrie des Sujets plus fidèles
» que ceux que Nous y avons laissés.
» Tout le monde Nous fera la justice
» de croire que Nous n'avons été payés
» que d'ingratitude pour tous nos
» bienfaits, & que la plupart de nos
» Sujets ne se sont appliqués qu'à
» avancer notre ruine. Nous souhai-
» tons que vous ne soyez pas exposé
» à de pareils malheurs, vous remet-

ROI DE POLOGNE. 75
» tant à la protection de Dieu. *Signé,*
» votre frere & voisin, AUGUSTE, AN 1707.
» Roi. A Dresde, le 8 Avril 1707 ».

RÉPONSE DU ROI STANISLAS,
AU ROI AUGUSTE.

MONSIEUR ET FRERE,

» LA correspondance de Votre
» Majesté est une nouvelle obliga-
» tion que j'ai au Roi de Suède. Je
» suis sensible comme je le dois, aux
» compliments que vous me faites sur
» mon avènement. J'espère que mes
» Sujets n'auront point lieu de me
» manquer de fidélité, puisque j'ob-
» serverai les Loix du Royaume.
» *Signé,* STANISLAS, Roi de Polo-
» gne ».

Peu de tems après cette lettre,
Stanislas alla joindre Charles XII à
Leipsic, où il trouva Auguste dans
l'abaissement : en se rencontrant,
Stanislas & lui se saluèrent sans se
parler. Le comble du triomphe de
Charles, étoit de voir dans la Cour
deux Rois dont il avoit réglé le sort

B ij

Réponse
à cette let-
tre.

Auguste
est forcé de
renoncer à
la qualité
de Roi de
Pologne.

AN 1707. par les armes. En arrêtant enfin les conditions du Traité au camp de Charles, le Roi Auguste fut encore obligé d'ordonner à tous ses Officiers de ne plus lui donner la qualité de Roi de Pologne, & de faire effacer des prières publiques, ce titre auquel il avoit été forcé de renoncer.

Il essaye
de sauver
Patkul.

Auguste fit mettre en liberté les Princes Sobieski, qui ne voulurent point le voir. Il avoit un grand embarras sur ce qu'il devoit faire de Patkul, que le Czar lui redemandoit comme son Ambassadeur, pendant que Charles XII exigeoit, en menaçant, qu'on le lui livrât. Patkul étoit pour lors enfermé dans le Château de Konisberg en Saxe. Afin de contenter Charles, Auguste envoya des Gardes pour livrer ce Prisonnier aux troupes Suédoises; mais ce Prince avoit précédemment donné un ordre secret au Gouverneur du Château de le laisser évader. Le Gouverneur avide qui le sçavoit riche, voulut lui faire acheter sa liberté; Patkul comptant encore sur le droit des gens & n'ignorant pas les intentions d'Auguste, refusa

AN 1707. de payer ce qu'il croyoit obtenir gratuitement. Pendant ce débat, les Gardes arrivèrent & livrèrent Patkul à quatre Capitaines Suédois, qui l'emmenèrent au Quartier-Général d'Alt-Ranstadt, où pendant trois mois, ce malheureux fut attaché à un poteau avec une grosse chaîne de fer, ensuite conduit à Casimir, où Charles XII le fit juger avec la dernière rigueur, par un Conseil de Guerre qui le condamna sans miséricorde à être rompu vif & mis en quartiers. Quand un Chapelain vint lui dire de se préparer à la mort, Patkul se mit à pleurer amèrement. Lorsqu'il vit l'appareil de son supplice, cet homme autrefois intrépide, tomba dans des convulsions de frayeur, & se jeta entre les bras de son Ministre, qui le couvrit alors de son manteau: un Officier Suédois lui fit la lecture de son Jugement, comme je vais l'exposer.

Patkul est
condamné
à être rom-
pu vif.

JUGEMENT DE JEAN PATKUL.

» ON fait sçavoir que l'ordre très-
» exprès de Sa Majesté notre Seigneur
D iij

» très-clément, porte que cet hom-
 » me qui est traître à la Patrie, soit
 » roué & écartelé, pour réparation
 » de ses crimes & pour l'exemple des
 » autres. Que chacun se donne de
 » garde de la trahison & serve son
 » Roi fidèlement ».

Enfin, Patkul reçut seize coups & souffrit le supplice le plus terrible qu'il fut possible d'imaginer. Cet événement faisoit une tache à la gloire de Charles XII, dont toute l'Europe condamna l'injustice & la cruauté. Les membres de Patkul furent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713. Quand Auguste fut rétabli sur le Trône de Pologne, il fit mettre ces membres dans une cassette, & se les fit apporter à Varsovie en présence de Buzeval, Envoyé de France. En lui montrant la cassette, Auguste dit à ce Ministre : voilà les membres de Patkul ; & l'on ne répondit rien. Cette action d'Auguste n'étoit pas d'un Roi, dont tout doit être grave, intéressant & louable.

Patkul offre pour sa grace, le secret de faire de l'or & ne peut l'obtenir,

Pour avoir sa grace, Patkul avoit fait proposer au Sénat de Stockholm,

de donner au Roi le secret de faire de l'or. Il avoit éprouvé ce secret dans sa prison, en présence des Magistrats. On porta l'ord du creuset à la monnoie, & l'on en fit un rapport si juridique, que la Reine, ayeule du Roi, fit suspendre l'exécution jusqu'à ce qu'il fût informé de cette découverte. Mais l'inflexible Monarque répondit, qu'ayant refusé cette grace à ses amis, il n'accorderoit point à l'intérêt ce qu'il n'avoit pas fait à l'amitié. » Je ne » m'étonne pas, dit Auguste à ce sujet, » que le Roi de Suède ait tant d'in- » différence pour la pierre philoso- » phale ; c'est qu'il l'a trouvée en » Saxe ».

Quand le Czar eut appris la paix d'Auguste, & que Patkul avoit été remis au Roi de Suède, il en porta ses plaintes à toutes les Cours de l'Europe, en les conjurant d'interposer leur médiation, pour lui faire rendre son Ambassadeur, & les dissuadant de la garantie du Traité d'Alt-Ranstadt ; mais ces plaintes ne servirent qu'à faire mieux connoître la puissance de Charles XII. L'Empereur, l'Angle-

Div

Le Czar irrité essaye vainement de soulever toutes les Puissances contre Charles XII.

AN 1707.

terre & la Hollande, qui soutenoient alors une guerre ruineuse contre la France, ne voulurent point satisfaire le Czar, par le refus de la garantie d'un Traité.

Le Czar chercha les moyens de se venger utilement du Roi de Suède, dont la grande armée ne faisoit rien en Saxe. Levenhaupt, Général Suédois, étoit en Pologne avec une autre armée de vingt mille hommes; mais il ne pouvoit garder tous les passages dans un pays ouvert de tous côtés & plein de factions.

Le Czar
rentre en
Pologne
avec une
armée.

Stanislas étoit au camp de Charles XII, circonstance dont profita le Czar, pour rentrer en Pologne avec une armée de soixante mille Russes, qu'il divisa en plusieurs corps. Il marcha droit à Léopold, dépourvue de garnison Suédoise. Il n'avoit qu'un camp volant. Il fit convoquer une Diette en cette Ville: il y avoit alors deux Primats & deux Rois de Pologne, l'un fait par Stanislas, & l'autre par Auguste. Ce fut ce Prince qui convoqua l'Assemblée de Léopold, où se rendirent tous les Polonois qu'il

AN 1707.

avoit abandonnés par sa paix d'Alt-Ranstadt, & ceux qu'avoit gagnés l'argent du Czar. On tint des conférences & l'on y proposa d'élire un troisième Roi; mais cette Diette troublée par la multiplicité des factions, fut transférée à Lublin; & la Pologne se retrouva plongée dans la confusion, dans la crainte & dans les plus grands dangers. L'Assemblée qui ne remédioit à rien, délibéra, contre les intentions du Czar, qu'elle ne reconnoîtroit point pour Roi, Auguste, qui avoit abdiqué, ni Stanislas, élu; malgré les Membres de cette Diette qui n'osa nommer un autre Roi. Pendant ces délibérations inutiles, le parti des Sapiéha, celui d'Oginski, ceux qui tenoient en secret pour Auguste & les Partisans de Stanislas, se faisoient la guerre, pillant les terres les uns des autres, & ruinant leur pays. Les troupes de Levenhaupt étoient dispersées dans la Livonie, dans la Lithuanie & dans la Pologne, cherchant les Russes & brûlant tout ce qui n'étoit pas ami de Stanislas. On ne voyoit que des Villes en feu, &

82 VIE DE STANISLAS,
des troupes errantes de Polonois dé-
pouillés de tout, & désolant égale-
ment les deux Rois, Charles XII &
le Czar.

AN 1707.

Stanislas
retourne en
Pologne.

Stanislas partit d'Alt-Ranstadt le 15
Juillet 1707, avec le Général Ren-
child, seize Régiments Suédois &
beaucoup d'argent pour s'affectionner
les Polonois, & se faire reconnoître
sans coup férir. Il fut reconnu dans
toute sa route; & la discipline de ses
troupes qui faisoit encore mieux sen-
tir la barbarie des Moscovites, rame-
na à lui les esprits; ses manières
engageantes & son extrême affabilité
réunirent presque toutes les factions,
& ses libéralités placées avec discer-
nement, lui gagnèrent une grande
partie de l'armée.

Le Czar
s'en retire.

Le Czar craignant de manquer de
vivres, dans un pays qu'il avoit ra-
vagé, se retira dans la Lithuanie,
déjà pleine des troupes de ce Prince,
pour y former des magasins. Cette
retraite laissa régner en paix Stanislas
sur presque toute la Pologne, qui
n'étoit plus troublée que par le seul
Comte Siniawiski, grand Général de

ROI DE POLOGNE. 83

la Couronne de la nomination d'Au-
guste. Ce Comte, que son ambition
rendoit entreprenant, ne reconnois-
soit plus de Roi; & ne pouvant le
devenir, il se contenta d'être Chef
de parti contre son légitime Souve-
rain. Les troupes que ce rebelle com-
mandoit, n'avoient guères d'autre sol-
de que celle que pouvoit leur procurer
la liberté de piller impunément leur
propre pays. Les Nationnaux qui crai-
gnoient ce brigandage, passèrent du
côté de Stanislas, dont la puissance
prenoit de jour en jour l'accroissement
qui lui étoit nécessaire pour s'affer-
mir & se faire respecter.

Charles XII, toujours dans son
camp d'Alt-Ranstadt, y recevoit les
Ambassadeurs de presque tous les Po-
tentats de l'Europe. Il rouloit dans sa
tête le projet de détrôner le Czar. Le
Comte Piper voyant le danger de
cette entreprise, prit le parti d'en-
voyer au Sénat de Suède, son avis
cacheté, pour n'être ouvert qu'après
sa mort, afin qu'on ne pût pas lui
imputer les projets de son Maître s'ils
étoient malheureux; cet avis étoit,

AN 1707.

Charles
XII veut
détrôner le
Czar.

D vj

AN 1707.

que Charles XII devoit affermir en Pologne, le Trône de Stanislas; ensuite accepter la médiation entre la France & les Alliés, avant que d'aller s'engager dans la Moscovie.

Charles XII songeoit sérieusement à porter la guerre en Russie, & à détrôner son Souverain dans l'espace d'une année; mais il vouloit auparavant humilier l'Empereur Joseph, qui sçut se délivrer adroitement de cet ennemi dangereux, en lui accordant tout ce qu'il demandoit.

sa manière
de vivre.

Cé fut alors, qu'après avoir fait la loi à l'Empire & ruiné la Saxe par un séjour de douze mois avec son armée, Charles fit les dispositions de son départ de cet Electorat, abondant & riche avant son arrivée. Charles, à qui rien ne pouvoit faire changer sa manière de vivre, montoit tous les jours trois fois à cheval, se levoit à quatre heures du matin, s'habilloit seul, ne restoit qu'un quart-d'heure à table, ne buvant que de l'eau; exerçoit journellement ses troupes, & n'avoit d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe. Il paroît aux

AN 1707.

sentimens de ce Prince, qu'il ne connoissoit pas le prix de la clémence, ni de la justice; vertus sublimes & véritablement nécessaires à tous les Rois du monde, & sans lesquelles ils ne sçauroient régner en paix, ni par conséquent satisfaire à la Loi de leur Institution.

Quelques jours avant son départ, Charles XII dit à son grand Maréchal-des-Logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipzick..... Il s'arrêta à ce mot, & pour empêcher qu'on ne le pénétrât, il reprit en riant & ajouta: » jusqu'à toutes les Capitales de l'Europe ». L'Officier obéit; dans les routes qu'il avoit tracées, il avoit écrit sagement en gros caractères: *Routes de Stockolm*. » Monsieur le Maréchal, lui dit le » Roi, je vois bien où vous voudriez » me mener; mais nous ne retournerons pas à Stockolm, si-tôt ». Charles étoit mieux conseillé, qu'inspiré.

Conseil
ingénieur
de son Ma-
réchal-des-
Logis.

Enfin, il fit mettre son armée en marche au mois de Septembre 1707; & passant par Dresde, il alla faire

Il part
de Saxe au
mois de
Sept. 1707.

AN 1707.

une visite au Roi Auguste, chez lequel il entra tout botté. Il dîna avec ce généreux ennemi, comme un voyageur qui fait ses adieux à sa famille.

Charles refuse une grâce légère au Roi Auguste.

Auguste lui demanda la grace d'un Soldat Livonien proscrit en Suède; mais Charles eut la dureté de la lui refuser. Après avoir passé quelques heures dans cette visite déraisonnable, il embrassa Auguste & partit. On sçut le lendemain dans l'armée Suédoise, que ce Prince tenoit un Conseil à Dresde: » Vous verrez, dit » le Baron de Stralheim, qu'ils débèrent sur ce qu'ils auroient dû » faire hier ». Auguste aima mieux suivre l'exemple de François I, que de retenir un lion dans sa Capitale. L'armée de Suède étoit de quarante-trois mille hommes effectifs, toute brillante d'or & d'argent, enrichie des dépouilles de la Saxe & de la Pologne. Levenhaupt, l'un des meilleurs Généraux de Charles XII, l'attendoit avec une armée de vingt mille hommes. Charles en avoit encore quinze mille en Finlande; & des Recrues arrivoient de Suède.

AN 1707.

Le Czar en Lithuanie, ranimoit alors un parti qu'Auguste sembloit avoir méprisé. Les Russes fuyent de tous côtés, en apprenant l'approche du Roi de Suède, qui dans sa marche reçoit avec magnificence un Ambassadeur Ottoman: Celui-ci lui présenta cent Soldats Suédois, pris & vendus par les Kalmoucks en Turquie, & que le Sultan avoit rachetés pour les renvoyer à Charles XII, comme le présent le plus agréable qu'on pût lui faire.

Cet Ambassadeur complimenta le Roi Stanislas sur son avènement. Ainsi ce Prince fut en peu de tems reconnu par l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Angleterre & la Turquie. Le Pape seul voulut attendre pour le faire, que le tems eût affermi sur la tête de Stanislas, la Couronne qu'une disgrâce en pouvoit faire tomber.

Le Roi Stanislas est reconnu Roi, par toutes les Puissances de l'Europe.

Charles XII courut ensuite chercher les Russes près de Grodno, à cent lieues de Léopold, laissant Stanislas en Pologne avec dix mille Suédois, pour conserver son Royaume & le soutenir contre les ennemis du

AN 1708.

AN 1708.

dedans & du dehors. Le Roi de Suède marcha vers la Lithuanie au milieu des glaces du mois de Janvier 1708. Le Czar qui ne l'attendoit pas, n'eut que le tems de s'enfuir par une porte, pendant que Charles entroit par l'autre à Grodno; & les Russes épouvantés, ne gardèrent aucun ordre dans leur fuite. Charles les poursuivit à plus de trente lieues; & après des peines incroyables, il se trouva le 25 Juin devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis de Borislow. Le Czar y avoit retranché ses forces. Mais Charles, que rien ne pouvoit arrêter, passa la Bérézine, marcha sur le ventre à trois mille Moscovites; & leur armée se sauva vers le Boristhène, en gâtant tous les chemins.

Victoire
de Charles
XII.

Qu'en frap-
pe une mé-
daille.

Charles avançoit toujours du même côté que le Czar; il rencontre vingt mille Moscovites retranchés à Holloufin, il passe à la nage la rivière qu'ils ont devant eux, & remporte sur cette armée l'une de ses plus glorieuses victoires, par l'habileté de sa conduite. On conserva la mémoire de cette journée par une médaille: les

AN 1708.

Moscovites chassés partout, repassent le Boristhène qui les sépare de la Pologne; & Charles XII passe également ce grand fleuve à Mohilow; dernière Ville du Royaume.

Le Czar craignant pour sa Couronne, fit faire des propositions de paix à Charles, par un Polonois qui vint le trouver dans son camp. » Je traite-
» rai, dit le Roi de Suède, avec le Czar
» à Moskou ». Ce fut là toute sa réponse. Le Czar plus sensé, dit en l'apprenant: » mon frere Charles
» prétend faire toujours l'Alexandre;
» mais je me flatte qu'il ne trouvera
» pas en moi un Darius ». Charles poursuivit les Moscovites sur le chemin de Mohilow à Moskou, remportant toujours sur eux des avantages qui l'affoiblissoient, à travers mille dangers, ayant manqué de périr ou d'être pris dans un combat près de Smolensko.

Le Czar
lui propose
la paix.

Le Czar avoit appris du Roi de Suède même, toujours triomphant des Moscovites, à le vaincre à son tour. Quoique né farouche dans une Nation barbare jusqu'alors, il avoit un génie

Portrait
du Czar;

AN 1708.

mâle, & d'une force peu commune. Il avoit connu tout ce qui manquoit à la constitution de ses vastes États, & vouloit la rectifier. Cette entreprise la plus hardie, la plus belle & la plus grande que puisse faire un Souverain, demandoit l'application infatigable d'un esprit supérieur : Pierre Alexio-witz avoit formé le projet de se faire l'Instituteur & le Législateur de son Empire, où les Sciences & les Arts n'avoient jamais pénétré. Son génie les lui montre de loin, & lui suggère de les aller chercher lui-même dans leurs sources.

Pierre ne perd point de tems; bientôt il parcourt la Hollande, l'Angleterre, la France & l'Allemagne, & rapporte de ces différents climats, le germe des Arts & des connoissances qu'il veut cultiver dans sa Patrie. Il avoit appris des Suédois, l'Art de combattre & de former des Soldats, par une discipline rigoureuse: il s'étoit convaincu que cette même discipline étoit l'ame & la force des armées, bien plus que le nombre d'hommes dont elles sont compo-

AN 1708.

sées : que chaque partie du Gouvernement devoit se sous-diviser en différentes branches, correspondantes les unes aux autres, dans les principes & suivant l'ordre du Chef, pour ne rien confondre & ne rien retarder dans la diversité des opérations, qui toutes doivent concourir au même but; que pour mettre la fortune & les succès de son côté, il falloit de l'industrie, des soins, des lumières, des talents, des vues approfondies, un courage héroïque, une prudence infinie, & cette magnanimité rare, qui met l'homme au-dessus des revers les plus terribles & les moins mérités. Pierre avoit l'ame grande, & sçavoit mieux que Charles XII, l'art de régner & de se rendre docile aux leçons de la fortune; aussi, suivant ce qu'on pouvoit augurer de ses travaux & de son génie, devoit-il, pour le repos de l'humanité, arrêter les impétueux succès de ce Monarque. Suivons-les dans leurs marches l'un contre l'autre; & bientôt Charles nous apprendra qu'il n'avoit point

AN 1708.

d'autre route à suivre, que celle qui lui étoit tracée par son Maréchal-Général-des-Logis, en quittant la Saxe: malheureusement pour lui, il ne voyoit que par les yeux de son ambition, le chemin dont sa prudence l'auroit détourné s'il avoit été capable d'en écouter la voix. Que n'eût-il pas fait alors pour sa gloire & pour le bonheur de son Royaume ! Mais ce Prince, coupé par des Calmoucks & par des Moscovites, cachés dans un chemin creux entre son Régiment & son armée, fut démonté, & se trouva réduit à la nécessité de combattre, lui cinquième des siens seulement, contre une foule de ses ennemis, lorsque le Colonel d'Ardoz vint le dégager avec une seule compagnie de son Régiment. Charles étoit encore à cent lieues de Moskou. Mais, ayant reconnu que son armée n'avoit plus de vivres que pour quinze jours, il tourna pour son malheur, du côté du Midi, vers l'Ukraine, pays des Cosaques, entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie, ayant cent lieues d'étendue, du Septentrion au

Charles
XII en dan-
ger.

Midi, & autant du Levant au Couchant.

AN 1708.

État de ce
pays.

Le Boristhène traverse ce pays, coulant du Nord-Ouest au Sud-Est. La partie la plus Septentrionale est riche, & la plus Méridionale située par le quarante-huitième degré, est de la plus grande fertilité, mais déserte. On n'y sème & l'on n'y plante rien, parce que tout en seroit ravagé par les brigands voisins de cette contrée.

Charles XII fit une ligue avec le Prince Mazeppa de Lithuanie, qui, menacé par le Czar, vouloit se révolter, pour se tirer de sa dépendance, & se former un Royaume de l'Ukraine & des débris de l'Empire de Russie. Mazeppa étoit courageux, infatigable & riche. Charles lui donna rendez-vous près de la rivière de Desna. Mazeppa promit de s'y rendre avec trente mille hommes, pourvus de munitions de guerre & de bouche, & portant avec eux d'immenses trésors; mais il ne put tenir parole, & huit mille Moscovites parurent au rendez-vous. Charles passa la Desna & les battit. Parut ensuite Mazeppa,

Charles
XII fait
une ligue
avec Ma-
zeppa.

94 VIE DE STANISLAS,
plûtôt comme un fugitif que comme un Allié prêt à remplir ses engagements. Les Moscovites avoient défait ses troupes, brûlé ses Villes & pillé ses trésors. Il venoit encore avec six mille hommes, suivis de quelques chevaux chargés d'or & d'argent, ce qui ne faisoit espérer à Charles, que de pouvoir se soutenir dans ce pays qu'il ne connoissoit point : les Cosaques apportèrent assez de vivres dans son camp, pour faire subsister son armée. Levenhaupt arriva dans le même état que Mazeppa. Il s'étoit battu cinq fois dans son trajet, contre cinquante mille Moscovites, avec neuf mille Suédois ; & ces combats avoient coûté vingt mille hommes au Czar, qui les commandoit en personne : mais tous ces avantages avoient réduit la petite armée victorieuse à cinq mille hommes, qui manquoient de tout en arrivant au camp de Charles XII. Ce fut dans les premiers jours d'Octobre 1708, que Levenhaupt fit tout ce cas-
nage.

Charles revit ce brave Général avec une grande satisfaction, quoique dans

un pays inconnu, sans provisions, entouré même d'ennemis, & n'ayant de ressource que dans son courage. La rigueur de l'hiver de mil sept cent neuf, réduisit son armée à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. Dès que les vivres de Mazeppa commencèrent à manquer, un Soldat osa présenter au Roi de Suède, un morceau de pain d'orge & d'avoine, tout noir & tout moisi. Charles, sans s'émouvoir, le prit & le mangea tout entier : » Il n'est pas bon, dit-il ; » mais il peut se manger ». Ce mot fit supporter à son armée, des extrêmes insoutenables sous un autre Chef.

Stanislas aidé de 10000 Suédois & de ses nouveaux Sujets, avoit à se maintenir contre des ennemis étrangers & domestiques. Après avoir envoyé des renforts aux Confédérés de Pologne, contre Stanislas, sous le Comte Siniaewski, leur Général, le Czar, aussi actif que Charles, s'avança dans l'Ukraine pour faire tête à ce Prince, qu'il vouloit affoiblir par de petits combats, & détruire insensiblement

Le froid de l'hiver de 1709 affoiblit l'armée Suédoise en Ukraine.

Stanislas ne peut se soutenir en Pologne.

AN 1709.

Charles
veut aller à
Moskou.Il assiége
Pultava.

Il est blessé.

une armée qui ne pouvoit se recruter. Un froid excessif obligea ces deux Princes à faire une suspension d'armes jusqu'au premier Février : ils les reprirent au milieu des glaces & des neiges. Au mois d'Avril, Charles n'avoit plus que dix-huit mille hommes que faisoit subsister Mazeppa, sans lequel ils seroient tous morts de faim & de misère. Charles vouloit toujours pénétrer jusqu'à Moskou, à la tête de ses dix-huit mille hommes, auxquels étoient joints dix-huit mille Cosaques. Sur la fin de Mai il alla faire investir Pultava, Ville assez forte, où le Czar avoit de bons magasins & une garnison de dix mille hommes. Charles le sut & n'en fut que plus impatient d'assiéger cette Ville : il couroit à son malheur ; car s'étant avancé sur son cheval dans la rivière, pour observer de plus près les ouvrages, après avoir emporté tous ceux du dehors, & donné des assauts au corps de la place, il reçut un coup de carabine qui lui perça la botte & lui fracassa l'os du talon : ce qui ne l'empêcha pas de donner tranquillement

AN 1709.

ment ses ordres, & de demeurer encore pendant six heures à cheval ; mais il souffrit tellement à la fin, qu'il fallut l'aider à descendre, & le porter dans sa tente. Son Chirurgien Naumann, ayant assuré qu'en faisant de profondes incisions, il sauveroit la jambe du Roi : Travaillez donc tout à l'heure, lui dit-il ; taillez hardiment, ne craignez rien : il regarda faire cette opération en se tenant la jambe lui-même des deux mains. Pendant qu'on pensoit sa blessure, il ordonna un assaut pour le lendemain ; & ce fut dans cet instant qu'on lui dit que le Czar approchoit avec une armée de soixante-dix mille hommes. Posté entre le Boristhène & la rivière de Pultava, pays désert & sans places de sûreté, comme sans munitions, vis-à-vis d'une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres, Charles étoit dans une position critique : sans tenir Conseil, hors d'état d'agir, il fit venir pendant la nuit du 7 au 8 Juillet, le Général Renschild dans sa tente, & lui ordonna de tout disposer pour attaquer le Czar dès le

lendemain. Renschild sortit pour exécuter cet ordre.
AN 1709.

Ce fut le 9 Juillet que se donna cette bataille décisive, entre les deux plus singuliers Monarques qui fussent dans le monde.

A la pointe du jour, les Suédois hors de leurs tranchées ayant quatre pièces de canons de fer, laissèrent le reste de l'artillerie dans le camp, avec trois mille hommes & quatre mille à la garde des bagages : l'armée de Charles marcha contre l'ennemi, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, dont il n'y avoit que la moitié de troupes réglées.

Bataille
décisive en-
tre le Czar
& Charles
XII, près
de Pultava,
le 28 Juin
1709.

Charles porté sur un brancard à la tête de l'Infanterie, fit attaquer celle du Czar, par une partie de sa Cavalerie, à quatre heures & demie du matin. Celle de ce Prince étoit à l'Occident, sur la droite de son camp. Le Général Schlipenbak, commandant les Suédois, fondit sur cette Cavalerie, dont les escadrons furent enfoncés & rompus. Le Czar accourut pour les rallier ; il eut son chapeau percé d'une balle de mousquet. Le Prince Men-

zikoff eut trois chevaux tués sous lui, & les Suédois crièrent victoire.
AN 1709.

Le Général Creuts, envoyé par le Roi vers le milieu de la nuit, avec cinq mille hommes, pour prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaqueroit de front, s'égara malheureusement & ne parut point. Le Czar qui s'étoit cru perdu, eut le tems de rallier sa Cavalerie, & fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue ; & Schlipenbak fut fait prisonnier. Soixante-douze pièces de canons tiroient en même-tems du camp du Czar, sur la Cavalerie Suédoise, & l'Infanterie sortant de ses lignes venoit attaquer celle de Charles, qui ordonnoit un combat général. Il rangea sur deux lignes, ce qu'il avoit encore de troupes ; son Infanterie au centre & sa Cavalerie sur les ailes. Le Czar faisoit les mêmes dispositions avec l'avantage du nombre & de soixante-douze pièces de canons, contre quatre.

Charles se fit mettre sur son brancard, tenant son épée d'une main &

AN 1709.

un pistolet de l'autre. A neuf heures du matin la bataille recommença. Les deux chevaux du brancard furent emportés aux premiers coups de canon. On y eut à peine remis d'autres chevaux, que le brancard fut mis en pièces, & le Roi renversé d'une seconde volée : ses troupes le croyant mort, s'ébranlèrent dans leur consternation. L'Artillerie du Czar continuoit de les écraser. La première ligne se replia sur la seconde, qui prit la fuite. Enfin, l'armée Suédoise fut mise en déroute, par une ligne de dix mille Moscovites.

Les Suédois sont mis en déroute.

Charles porté sur des piques par quatre Grenadiers, couvert de sang, tout froissé de sa chute & pouvant à peine se faire entendre, s'écrioit : Suédois ! Suédois ! Suédois ! Mais la misère & la fatigue les avoient énervés ; ils n'étoient plus ces Suédois invincibles, dont le nom seul mettoit les ennemis en fuite. La douleur & la colère ayant rendu quelques forces à Charles XII, il tenta de rallier quelques Régiments que poursuivoient les Moscovites. Le Prince de Wirtemberg,

AN 1709.

le Général Renschild, Hamilton, Stankelberg, étoient prisonniers : on avoit forcé le camp des Suédois, & tout étoit pour eux dans une confusion à laquelle il n'y avoit plus de remède. Le Comte Piper & quelques Officiers de la Chancellerie de Charles, courroient errants de tous côtés, sans sçavoir ce qu'ils devoient faire. Le Major Béré leur offrit de les mener aux bagages ; mais la poussière & la fumée qui couvroient la Campagne, & l'égarement d'esprit de ces Officiers les conduisirent sur la contrescarpe de Pultava, où ils furent tous pris par les Russes. Charles ne voulut point fuir & ne pouvoit se défendre : il avoit près de sa Personne le Général Poniatowski, Colonel de la garde Suédoise du Roi Stanislas. Ce Colonel, d'un mérite supérieur & rare, avoit suivi Charles en Ukraine, sans aucun commandement ; il prenoit toujours le bon parti dans tous les dangers, & s'en tiroit heureusement : il fit signe à deux Drabans qui prirent le Roi dessous les bras, & le mirent à cheval malgré les douleurs les plus vives

AN 1709. que lui faisoit sa blessure. Devenu Général par nécessité dans cette occasion, Poniatowski rallia cinq cents Cavaliers autour du Roi. Cette troupe ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour l'épée à la main à travers plus de dix Régiments Moscovites, & conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue, jusqu'aux bagages des Suédois. C'étoit beaucoup que cette retraite dans un si grand désastre : mais il falloit fuir plus loin. On trouva le carrosse de Piper aux bagages, on mit le Roi dans cette voiture, & l'on prit la route du Boristhène. Alors, Charles qui n'avoit plus parlé depuis qu'on l'avoit mis à cheval, demanda ce qu'étoit devenu Piper. Il est, lui dit-on, prisonnier avec tous les Officiers de la Chancellerie de Votre Majesté. » Le Général Renchild & le Prince de Virtemberg, ajouta le Roi ? » Ils sont aussi prisonniers, lui repliqua Poniatowski. » Prisonniers chez des Moscovites, reprit-il en haussant les épaules ! allons donc, allons plutôt chez les Turcs. » Charles

ne paroissoit ni vaincu ni blessé.

Pendant qu'il s'éloignoit, les Russes enlevèrent son Artillerie du camp devant Pultava, son bagage & la caisse militaire, contenant six millions en espèces. Environ neuf mille Suédois furent tués dans l'action, six mille furent faits prisonniers, & quatre mille se perdirent. Le reste de l'armée de Charles XII, consistant encore en dix-huit mille hommes, fuyoit vers le Boristhène, sous les ordres de Levenhaupt. Le Roi suivoit une route, avec quelques Cavaliers ; son carrosse rompit en chemin. On remit ce Prince à cheval. Il s'égara dans un bois. Ses forces étoient épuisées, son courage n'étoit plus le même : ses douleurs devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se concha pendant quelques heures au pied d'un arbre, pendant que les ennemis le cherchoient de tous côtés. C'étoit ainsi que la Providence vengeoit Auguste du plus implacable de ses ennemis.

Enfin, Charles arriva, la nuit du 9

Les Russes poursuivent Charles XII.

AN 1709.

Les Suédois
de Charles
meurent de
faim.

On sauve
Charl. dans
un bateau.

Les Sué-
dois sont
faits pri-
sonniers
par les Rus-
ses.

au 1^{er} Juillet, près du Boristhène, où Levenhaupt venoit aussi d'arriver avec les débris de son armée. Les Suédois qui croyoient leur Souverain perdu, le revirent avec une joie, mêlée de douleur. Les ennemis approchoient. Les troupes de Charles manquoient depuis deux jours des choses nécessaires à la vie : elles n'avoient point de pont pour passer le Boristhène, ni le tems d'en faire un. Charles étoit accablé de foiblesse : sa plaie lui donnoit la fièvre. Ce Prince n'étoit pas reconnoissable. Il fallut pour le soustraire à la poursuite des ennemis, le mettre dans un bateau avec Mazeppa, dont on avoit sauvé quelques coffres d'argent ; mais la force du vent & du courant, en fit jeter plus des trois quarts dans le fleuve pour soulager le bateau. Tous les Fantassins qui voulurent passer à la nage, furent noyés.

Menzikoff s'avançoit avec vingt mille hommes, il envoya un Trompette à Levenhaupt, pour lui offrir une capitulation, & ce Général lui députa sur le champ quatre Officiers

AN 1709.

supérieurs pour la recevoir. Il fut arrêté que toute l'armée seroit prisonnière de guerre : elle fut aussi-tôt dispersée dans les États du Czar & surtout en Sibérie, où l'usage du pain n'étoit pas connu. Ce fut ainsi que pour n'avoir écouté que sa folle ambition, Charles XII perdit en un jour le fruit de neuf années de guerre & de plus de cent victoires ; se sauvant à travers un désert, où l'on ne trouvoit rien, pas même de l'eau. C'étoit en Juillet, sous le quarante-septième degré.

La chaleur étoit si grande, que les chevaux tomboient de fatigue, & les hommes étoient prêts à mourir de soif. Poniatowski voyant un Saule, y courut, & trouva une source qui sauva la petite troupe de Charles. Après cinq jours de marche, ce Prince se trouva au bord du fleuve Hyppanis, au Midi duquel étoit la ville d'Oczakow, sur la frontière de Turquie : on ne voulut pas l'y laisser passer sans un ordre du Gouverneur, auquel Charles le fit demander. Ce Gouverneur ne l'accorda qu'après avoir

Poniatowski
le sauve en-
core Char-
les XII une
deuxième
fois.

AN 1709.

obtenu la permission de celui de la Province, qui demeurait à Bender dans la Bessarabie. Cette permission arriva avec ordre de rendre au Roi tous les honneurs dus à un Monarque allié de la Porte, & de lui fournir les secours nécessaires. Une heure plus tard, Charles étoit au pouvoir des Moscovites, qui le poursuivoient au nombre de six mille Cavaliers; & il eut la douleur de leur voir enlever cinq mille hommes de sa troupe; de l'autre côté du fleuve. Le Commandant de Bender envoya complimenter le Roi, & lui faire offrir par un Aga, tout ce qu'il falloit pour l'amener avec splendeur jusqu'à Bender; suivant l'usage où sont les Turcs, de tout fournir abondamment aux Princes réfugiés sur leurs Terres, pendant le séjour qu'ils y font.

Charles XII écrivit la lettre suivante, au Sultan Achmet III.



AN 1709.

A TRÈS-HAUT, TRÈS-GLORIEUX, Invincible & Auguste Empereur de plusieurs Empires, Roi de plusieurs Royaumes, Chef & Protecteur de plusieurs Nations: puisse le Tout-Puissant bénir & prolonger votre règne!

» Nous donnons avis à Votre
 » Hauteſſe Impériale, par cette lettre
 » ſignée de Notre main Royale, qu'a-
 » près avoir châtié avec autant de
 » proſpérité que de juſtice; le perfide
 » Violateur de la foi des Traités &
 » de la Loi des Nations; après avoir
 » chaffé le Roi Auguſte de la Polo-
 » gne, dont il étoit le Tyran plutôt
 » que le Roi, & avoir donné aux
 » Polonois, un Roi de leur Nation,
 » ami de votre ſublime Porte: après
 » avoir pourſuivi le Czar, fuyant de-
 » vant Nous juſqu'à Pulrava; le Ciel
 » a permis, que Notre armée fatiguée
 » par de longues marches, & man-
 » quant de tout, ait été accablée par
 » des ennemis trois fois ſupérieurs en
 » nombre, & que ce jour ait été mal-

Lettre de
 Charl. XII
 au Grand-
 Seigneur.

AN 1709.

„ heureux pour Nous. N'étant point
 „ en lieu de ramasser de nouvelles
 „ forces, & abhorrant de tomber
 „ entre des mains barbares & perfides,
 „ Nous sommes venus chercher dans
 „ les États de Votre Hauteſſe Impé-
 „ riale, un aſyle & les moyens de
 „ retourner en Pologne rejoindre Nos
 „ armées, & y ſoutenir le Roi que
 „ Nous y avons fait: ce que Nous dé-
 „ ſirons eſt d'avoir votre amitié, &
 „ de vous donner la Nôtre. Pour
 „ preuve de Notre ſincère affection,
 „ Nous vous remontrons que ſi le
 „ Czar, dont l'ambition n'eſt guidée
 „ ni par la juſtice, ni par le vrai cou-
 „ rage, a le tems de profiter de Notre
 „ malheur, il tombera ſur vos terres
 „ quand vous l'attendrez le moins;
 „ comme il a attaqué Nos Provinces.
 „ Mais que diſ-je? N'a-t'il pas déjà
 „ bâti des Forts ſur le Tanais & ſur
 „ les Palus Méotides? N'a-t'il pas des
 „ flottes qui vous menacent? Rien
 „ n'eſt plus convenable pour le pré-
 „ venir, qu'une alliance entre votre
 „ ſublime Porte & Nous? De ſorte
 „ que nous puſſions retourner en Po-

AN 1709.

„ logne & dans Nos États, avec vos
 „ vaillantes troupes, & porter encore
 „ Nos armes dans l'Empire de ce perſi-
 „ de Czar, pour arrêter ſon injuſte
 „ ambition. Nous n'oublierons jamais
 „ ce que Nous aurons reçues de vous,
 „ & Nous ferons gloire d'être invio-
 „ lablement votre fidèle ami. *Signé*,
 „ CHARLES XII, ſils de CHARLES XI,
 „ A Oczakow; le 13 Juillet 1709”.

Cette lettre, où Charles ne parloit
 pas en Roi de ſon Vainqueur, ne
 produiſit pas l'eſſet qu'il en eſpéroit;
 & le Sultan ne lui répondit qu'au bout
 de ſix mois.

„ Cette propoſition, lui écrivoit
 „ Achmet, demande un mûr examen.
 „ Je m'en rapporterai à la prudence
 „ de mon Divan. J'eſtime votre ami-
 „ tié* & je vous accorde la mienne,
 „ avec ma protection. J'ai envoyé
 „ mes ordres aux Pachats de Natolie
 „ & de Romelie, afin de vous four-
 „ nir une eſcorte pour vous condui-
 „ re sûrement où vous ſouhaiterez.
 „ Juſſuf Pacha, Séraskier de Bender,
 „ vous fournira cinq cent Doliars par
 „ jour, avec toutes les proviſions

Réponſe
 généreuſe
 du Sultan,
 à Charles-
 XII.

» nécessaires pour vous, pour tous.
» ceux qui vous accompagnent, &
» pour vos écuries, afin que vous
» puissiez subsister en Roi ».

*Donné à Constantinople, le premier
de la Lune de Cheval, 1121 de l'E-
gire.*

Charles XII, dont le projet étoit de
soumettre la Moscovie, de remettre
la Pologne dans l'obéissance du Roi
Stanislas, & de faire armer les Turcs en
sa faveur, fit partir pour Constanti-
nople, Neugbaver, en qualité de son
Envoyé extraordinaire, & le fit accom-
pagner par le Comte de Poniatows-
ki, pour sonder secrètement les dis-
positions du Grand-Visir. Ce Polo-
nois du plus grand mérite eut bientôt
gagné la bienveillance de ce Ministre,
qui le combla de présents. Le Comte
trouva moyen d'intéresser aussi le plus
vivement la mere du Sultan, au sort
de Charles, qu'elle appelloit son Lion.
» Quand voulez-vous donc, disoit-
» elle à son fils, aider mon Lion à
» dévorer ce Czar ? ».

Le parti de Charles devint bientôt
si puissant au Sérail, que la faction

de l'Envoyé Moscovite ne vit plus
d'autre sûreté pour elle, que d'empoi-
sonner Poniatowski. Un de ses do-
mestiques gagné, devoit lui donner
le poison dans son café. Mais son
crime découvert, le fit condamner en
plein Divan, aux galères & non à
mort, parce qu'il n'avoit pas consom-
mé son crime. Le Grand-Visir, tout
dévoué au Roi de Suède, dit un jour
à Poniatowski, en lui donnant une
bourse de mille ducats : » Je prendrai
» votre Roi d'une main & mon épée
» de l'autre, & je le conduirai à Mos-
» kou, à la tête de deux cent mille
» hommes ». Ce Visir, grand hom-
me à différents égards, donnoit tou-
jours de petites sommes pour se faire
des créatures, & quand il s'agissoit
de négociations importantes, il fai-
soit payer chèrement sa faveur. Aussi
s'étonnoit-on de le voir si zélé pour
un Prince qui ne pouvoit pas le ren-
dre bien-riche. Il étoit fils d'un Pay-
san du Village de Chourlou. La
naissance en Turquie n'est rien : on
ne s'y élève que par ses services ; &
souvent on y voit le fils d'un Labou-

reur parvenir au Ministère, & le fils d'un Visir aller à la charrue. Les descendants des Cantakusenne & des Paléologues, autrefois Empereurs d'Orient, sont actuellement Menuisiers, Charpentiers & Cordonniers à Constantinople; & la race de Mahomet n'est distinguée des autres Musulmans, que par le Turban vert. Charles avoit dix-huit mille hommes en arrivant à Bender, où ce Prince ne voulut point demeurer; mais il voulut camper auprès de cette Ville. Le Séraskier en conséquence, lui fit dresser une magnifique tente, & l'on en fournit à toute sa suite. Charles se fit bâtir ensuite une maison à la place de sa tente; ses Officiers suivirent son exemple, & bientôt son camp fut une petite Ville. Il souffroit toujours de sa blessure, dont il falloit extirper un os carrié; mais dès qu'il put monter à cheval, il fut bientôt guéri. Alors il reprit son train de vie ordinaire. Pour lui plaire, il falloit être toujours en bottes. Un matin, qu'il entra chez Mullern, son Chancelier, qui dormoit encore, Charles ne voulut pas

qu'on l'éveillât; mais en attendant dans l'anti-chambre, où brûloit un grand feu, il apperçut plusieurs paires de souliers que Mullern avoit fait venir d'Allemagne; il les jeta dans le feu, puis il s'en alla. Quand Mullern éveillé, scût ce que Charles venoit de faire, il dit: » Voilà un étrange Roi, dont il faut » que le Chancelier soit toujours bor- » té ». Charles défrayé magnifiquement de tout à Bender, ayant encore cinq cent écus de reste tous les jours, ne laissoit pas de tirer de l'argent de France, & d'emprunter des Marchands de Constantinople, pour ménager des intrigues dans le Sérail, & gagner la faveur du Ministère: il répandit une partie de cet argent avec profusion, parmi ses Officiers & parmi les Janissaires de sa garde. Grothusen, son Trésorier & son favori, faisoit ces distributions. Un jour ayant rendu compte en deux lignes au Roi, d'une dépense de soixante mille écus, marquant ainsi les articles: dix mille écus donnés aux Suédois & aux Janissaires, par les

AN 1709.

Les Turcs
respectent
Char. XII,
& l'admi-
rent.

ordres généreux de Sa Majesté, & le
reste mangé par moi..... Charles dit:
» Voilà comme j'aime que mes amis
» me rendent leurs comptes ».

Les Étrangers venoient en foule
pour voir Charles XII; les Turcs
& les Tartares qui l'avoient vû, le
respectoient & l'admiroient. Son
abstinence de vin & son exactitude
aux Prières publiques deux fois par
jour, leur faisoient dire: C'est un vrai
Mufelman. Tous étoient impatients
de l'accompagner à la conquête de la
Moscovie. Le Baron Fabrice, Gentil-
homme du Duc d'Holstein, engagea
Charles XII à lire, pour lui sauver les
ennuis de son séjour humiliant à
Bender. Ce Prince lut les Tragédies
de Corneille & celles de Racine: il
lut aussi les Œuvres de Despréaux,
dont les Satyres n'amuserent point ce
Monarque; quand il en fut à ce trait
de la huitième, où l'Auteur traite
Alexandre de fou & d'enragé, il
déchira le feuillet. La Tragédie
de Mitridate fut celle que Charles
préféra à toutes les autres, parce que
tout en étoit analogue à sa situation.

AN 1709.

Cupidité
du Grand-
Visir.

Il espéroit toujours que la Por-
te lui donneroit une armée; mais
il n'étoit pas assez riche pour l'obte-
nir de la cupidité du Grand-Visir,
qui aimait mieux gagner l'argent du
Czar, qui sçavoit répandre à propos
les six millions qu'il avoit trouvés au
camp de Pultava. Pendant qu'on sol-
licitoit pour Charles XII, non-seule-
ment on accordoit à Tostoy, En-
voyé du Czar, les honneurs & les
privileges dont ses Ministres n'avoient
point encore joui à Constantinople;
mais encore, Tostoy étoit si bien as-
sûré de la faveur du Visir, que ce
Moscovite osa demander qu'on lui
livrât le Général Mazeppa, comme
Charles XII s'étoit fait livrer le mal-
heureux Parkul. Le Visir oubliant ce
qu'il avoit promis à Charles, eut la
témérité de lui faire proposer de con-
sentir au sacrifice de Mazeppa, qui
mourut heureusement dans cette con-
joncture, à l'âge de soixante-dix ans.

Charles, indigné de se voir pré-
férer un ennemi qu'il méprisoit sou-
verainement, chargea Poniatowski
d'apprendre au Sultan, par un mé-

AN 1709.

Le Sultan
fait un beau
présent à
Char. XII.

moire, les intrigues de Chourlouly, son Grand-Visir: cette commission délicate & difficile, fut faite au gré de Charles. Pour toute réponse, le Sultan envoya quelques jours après au Roi de Suède, vingt-cinq chevaux Arabes, dont un que Sa Hauteſſe avoit monté, étoit couvert d'une selle & d'une trousse enrichies de pierres, avec des étriers d'or massifs. Ce présent étoit accompagné d'une lettre obligeante, quoique écrite en termes généraux, qui ne faisoient pas mention des plaintes de Charles, auquel le Grand-Visir envoya pareillement cinq chevaux des plus rares. Charles, dit fièrement à leurs conducteurs: » Retournez vers votre Maître, » & dites lui, que je ne reçois pas de » présents de mes ennemis ». Pour venger Charles de ses griefs contre ce Visir, Poniatowski projeta de le faire déposer; il parvint effectivement à le faire dépouiller de ses richesses & de sa dignité, & reléguer à Caffa, dans la Crimée. Le Visir fut donné à Couprouggy, scrupuleux observateur de la Loi, lequel disoit à son

AN 1710.

AN 1710.

Maître: La Loi te défend d'attaquer le Czar, qui ne t'a point offensé; mais elle t'ordonne de secourir le Suédois, qui est malheureux chez toi. En conséquence, il fit tenir à ce Prince, huit cent bourses de cinq cents écus chacune, & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses États par l'Allemagne, ou par des vaisseaux François, qui pour lors étoient dans le port de Constantinople.

Charles refusa ces deux voies avec hauteur, & fit dire à M. de Fériel & au Visir, qu'il s'en tenoit à la promesse du Grand-Seigneur, & qu'il espéroit rentrer dans la Pologne en Vainqueur, avec une armée Turque. Pendant que Charles s'obstinoit ainsi dans une négociation inutile, & à recevoir à la fois des bienfaits & des affronts de la Cour Ottomane; on attaquoit les Provinces de la Suède.

Charles
compte sur
une armée
Turque.

Dès qu'Auguste eut appris la situation de son ennemi, il ne songea plus à l'abdication qu'il avoit faite de la Couronne de Pologne, qu'il alla reprendre de force, protestant contre le Traité d'Alt-Ranstadt, accusant

AN 1710.

hautelement le Roi de Suède de brigandage & de barbarie. Il fit emprisonner Fingsten & Imof, qui avoient signé son abdication en vertu de ses pleins-pouvoirs; & se mit à la tête de ses troupes Saxonnnes, accompagné de la plupart des Palatins qui lui avoient autrefois juré fidélité, & qui en avoient fait autant à Stanislas, qu'ils abandonnoient pour renouveler le même serment à Auguste. Il se rendit à Varsovie. Siniawski ne pensant plus à la Royauté, rentra dans le parti de ce Prince, qui le fit Grand-Général de la Couronne, pendant que Flemming, son premier Ministre, lui ramenoit la principale Noblesse.

Auguste
rentre en
Pologne.

Le Pape releva les Peuples du serment de fidélité qu'ils avoient fait au Roi Stanislas, comme si ce Pontife en avoit eu le pouvoir; ce qui fit retourner avec empressement les Polonois, sous la domination d'Auguste, soutenu d'une armée qu'il avoit reçue du Czar, pour s'en aider à remonter sur le Trône, pendant que lui-même profitant de l'éloignement de Charles XII, s'empara de Wibourg & de route la

Carelle; il remplit la Finlande de troupes, & mit le siège devant Riga. Le Czar étoit devenu ce qu'avoit été Charles, l'arbitre de la Pologne & du Nord: mais il sçut mieux profiter de ses victoires. Le Roi de Danemark oubliant le Traité de Travendal, veut s'emparer des Duchés d'Holstein & de Breme. Le Roi de Prusse en veut à la Poméranie Suédoise, sur laquelle il a des prétentions. Le Duc de Meckelbourg veut reprendre Wismar. Le Czar ne demande qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne. George, Electeur d'Hanovre, cherche à s'enrichir des dépouilles de Charles XII. L'Evêque de Munster ne manquoit que de forces, pour profiter aussi des malheurs de ce Monarque: tous ces Princes étoient réunis avec l'Empereur, contre Louis XIV, qui pressoit la guerre avec vigueur, quoiqu'il ne fût pas heureux; & la Suède avoit encore des ressources.

Pour prévenir l'orage que craignoient l'Empereur & ses Alliés, on avoit fait à la Haye, sur la fin de

AN 1710.

Tous les
Princes du
Nord, en
veulent à
la dépouille
de Char-
les XII.

Traité sin-
gulier de
1709, qui
n'est point
exécuté.

AN 1710.

1709, un Traité entre l'Empereur, la Reine Anne d'Angleterre, les Princes d'Allemagne & la Hollande. Auguste & le Czar y avoient fait insérer que les douze mille Suédois de la Poméranie, n'en pourroient sortir pour aller défendre les autres Provinces de la Suède. Mais les articles de ce Traité ridiculement conçus, n'en permirent pas l'exécution. Aucun des Contractants ne voulut fournir les troupes nécessaires & convenues, pour former l'armée qu'on devoit faire camper sur les bords de l'Oder. Aucun d'eux ne voulut garder non-plus la neutralité qu'on avoit jurée; & tous les Princes du Nord furent maîtres de se disputer la dépouille de Charles XII.

Le Czar
fait son en-
trée triom-
phante à
Moskou.

Le Czar ayant cantonné ses troupes en Lithuanie, retourna dans sa Capitale, pour y faire voir les trophées de ses victoires sur ce Prince, & fit son entrée solennelle à Moskou, le premier de l'an 1710, avec une magnificence qu'on ne connoissoit point en cette Ville. Chaque pièce d'Artillerie prise sur les Suédois,
tant

AN 1710.

tant à l'Esno qu'à Pultava, étoit traînée par huit chevaux couverts de housses d'écarlatte, pendantes jusqu'à terre. Ensuite paroissoit le brancard de Charles XII, que suivoient deux à deux les Suédois, qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Après venoit le Czar sur le même cheval qu'il avoit monté à la bataille de Pultava. La marche étoit fermée par les chariots de munitions des Suédois.

Les Généraux Moscovites s'emparèrent de la Livonie & d'une partie de la Finlande, en dédommagement des secours que le Czar avoit fournis au Roi Auguste, suivant qu'ils en étoient convenus.

Alors le Roi de Danemarck fit une descente en Suède, & débarqua dix-sept mille hommes de sa flotte, sous la conduite du Comte de Révenslaw. Il n'y avoit pas en Suède huit mille hommes d'anciennes troupes; ils faisoient toute sa ressource avec les nouvelles Milices. Ce fut pour s'opposer à l'entreprise des Danois, que la Régence de Suède fit mettre le Général Steinbock à la tête

Descente
des Danois
en Suède.

122 VIE DE STANISLAS,
de ces huit mille hommes & de douze mille des Milices, auxquels on n'eut pas le tems de donner des habits d'ordonnance. La plupart de ces Laboureurs étoient venus en farau de toile, ayant à leur ceinture des pistolets attachés avec des cordes: ce fut avec cette armée que Steinbock se trouva en présence des Danois, le 10 Mars, à trois lieues d'Elsimbourg. Il voulut donner à ses Soldats le tems de se reposer, de se retrancher & de s'accoutumer à l'ennemi; mais ils demandèrent à combattre tout en arrivant. Leur Général profita de ces heureuses dispositions; & ces Mili-ciens irrités, montrèrent autant d'impétuosité dans l'action, que les vieux Corps. Deux de leurs Régiments taillèrent en pièces celui des Gardes du Roi de Danemarck, dont il n'échappa que dix hommes. Les Danois furent entièrement défaits, & se réfugièrent sous le canon d'Elsimbourg; ils quittèrent la Suède cinq jours après avec précipitation, tuant tous leurs chevaux qu'ils ne pouvoient emmener, brûlant leurs pro-

ROI DE POLOGNE. 123
visions & leurs bagages, & laissant dans la place quatre mille de leurs blessés, qui périrent presque tous par l'infection des chevaux tués, & par le manque de provisions.

D'un autre côté, les Payfans de la Dalécarlie ayant oui dire alors, que leur Souverain étoit prisonnier chez les Turcs, firent une députation à la Régence de Stockholm, pour offrir d'aller à leurs frais au nombre de vingt mille hommes, délivrer leur Maître des mains de ses ennemis; mais toute agréable qu'étoit cette proposition, la Régence ne put l'accepter. Ces Payfans, aussi zélés qu'indisciplinés, auroient tous péri avant que d'arriver en Bessarabie, où Charles XII apprit ces nouvelles consolantes au mois de Juiller; & bientôt un autre événement ranima ses espérances.

Le Grand-Visir ne le fut que pendant deux mois, à cause de sa trop grande probité. Son prédécesseur Chourlouy ne payoit les Janissaires que de l'argent de ses extorsions, au lieu que Couprougly ne les avoit payés que de l'argent du trésor. Le Sultan
F ij

lui en fit un reproche. » Ton prédé-
 AN 1710. » cesseur, lui dit-il, sçavoit bien
 » trouver d'autres moyens de payer
 » mes troupes. « Couprougly répon-
 dit : » S'il avoit l'art d'enrichir Sa
 » Hauteffe, par des rapines ; c'est un
 » art que je fais gloire d'ignorer ».

Le Sultan
 consent de
 faire la
 guerre au
 Czar, dont
 il fait em-
 prisonner
 l'Ambassa-
 deur.

Cependant, le parti de Charles
 XII s'accrétoit au Sérail, & quoi-
 que Couprougly ne voulût point la
 guerre contre le Czar, quand Balta-
 gi Méhémet vint remplacer ce Mi-
 nistre, il trouva le parti de Charles
 dominant à la Cour. La Sultane Va-
 lidé, mere de l'Empereur, Aly Cou-
 mourgy, son favori, le Kistar Aga,
 Chef des Eunuques noirs, & l'Aga
 des Janissaires, voulurent la guerre
 avec la Moscovie, & le Sultan y étoit
 déterminé. Le premier ordre qu'il
 donna au nouveau Visir, fut d'aller
 l'attaquer avec deux cent mille hom-
 mes : ce Ministre dit au Sultan, en
 recevant de sa main un sabre garni
 de pierreries : » Ta Hauteffe sçait que
 » j'ai été élevé à me servir d'une
 » hache pour fendre du bois, & non
 » d'une épée pour commander tes ar-

» mées. Je tâcherai de te bien servir ;
 » mais si je ne réussis pas, souviens-
 » toi que je t'ai supplié de ne me le
 » point imputer ». Le Sultan l'assûra
 de son amitié, & le Visir fit ses dis-
 positions pour la guerre. On com-
 mença, suivant la coutume des Turcs,
 par mettre au Château des sept Tours,
 l'Ambassadeur du Czar, comme com-
 plice des infidélités de son Maître ;
 cet emprisonnement vaut une déclara-
 tion de guerre.

Le Kan des Tartares de Krimée
 eut ordre de marcher avec quarante
 mille hommes : Charles XII l'avoit
 gagné par des présents, & obtenu
 que le rendez-vous général des trou-
 pes fût à Bender. Mais le nouveau
 Visir, qui ne vouloit pas être si cont-
 plaissant pour Charles XII, donna
 ordre d'assembler l'armée près d'An-
 drinople.

Quand le Czar eut appris les dis-
 positions des Turcs, il quitta Moskou ;
 il convertit en *blocus* le siège de Riga,
 assembla quatre-vingt mille hommes
 sur les frontières de Pologne, s'avan-
 ça par la Moldavie dont il avoit gagné

AN 1710.

AN 1711.

Le Czar
 marche à
 la tête de
 80000
 hommes.

le Gouverneur (Prince Cantimir) qui voulut faire cause commune avec lui par un Traité secret, & fut reçu dans le camp de ce traître, pour marcher ensemble jusque sur le bord Septentrional du fleuve Hierase ou le Pruth, près d'Yassy, Capitale de la Moldavie, où ils arrivèrent le 11 Juin.

L'armée Turque parut bientôt en présence des Moscovites, n'en étant séparée que par le Pruth. Jamais la fortune ne sembla mieux se déclarer en faveur de Charles XII; car pour cette fois, tout menaçoit le Czar de sa perte. Les Moldaves ne pouvoient souffrir les Moscovites, qui les avoient toujours traités inhumainement; & ils portèrent toutes leurs provisions aux Turcs. Les Entrepreneurs qui s'étoient engagés à fournir des vivres aux Russes, exécutèrent avec le Grand-Visir, le Traité qu'ils avoient fait avec le Czar. Les Valaques, voisins des Moldaves, pensoient comme eux. Les Turcs passèrent le Pruth sans combattre, le Czar leur donna même le tems de se retrancher: faute

énorme qui pouvoit le perdre sans ressource, sur-tout étant sans provisions, ayant le Pruth derrière lui, cent mille Turcs devant, & quarante mille Tartares qui le harceloient. Ce fut alors qu'il dit hautement: » Me voilà » du moins aussi mal que l'étoit mon » frere Charles à Pultava ». Le Comte Poniatowski, fidèle Agent de ce dernier, étoit à l'armée du Visir, avec quelques Polonois mêlés de Suédois, qui tous voyoient la perte du Czar inévitable. Quand Charles XII apprit cette position, il partit de Bender avec quarante Officiers, jouissant d'avance du plaisir d'aller le combattre. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuses, le Czar n'avoit pour tout retranchement, que des chevaux de frise & des chariots. Mais il n'en avoit pas besoin. Quelques troupes de Janissaires & de Spahis attaquèrent cette armée, qui repoussa deux fois ces Agresseurs. Poniatowski conseilla dès le lendemain au Visir, d'affamer les Moscovites, qui manquant de tout, feroient forcés de se rendre à discrétion avec leur Empe-

Charles
part de
Bender,
pour com-
battre le
Czar.

AN 1711. Le Czar ordonna au Général Czérémetof, de tout disposer pour attaquer les Turcs, la bayonnette au bout du fusil, dès la pointe du jour, & de brûler tous les bagages, en ne réservant qu'un chariot à chaque Officier. Ensuite le Czar accablé de douleur & tourmenté de convulsions, dont la violence redoubloit dans ses grandes inquiétudes, se retira au fond de sa tente. Ses Soldats fatigués & mourant de faim, étoient sans vigueur & sans espérance. Les femmes de l'armée pouissoient des cris qui énermoient encore le courage des Moscovites; ils ne voyoient que la mort ou l'esclavage.

La Czarine Catherine sauve l'armée.

L'Impératrice Catherine Alexiowna, native d'une Province de Suède, étoit alors au camp du Czar, qui l'avoit épousée par rapport à son courage : Elle tint un Conseil avec les Généraux & le Vice - Chancelier Schaffirof, pendant que le Czar étoit dans sa tente : il fut délibéré qu'on demanderoit la paix aux Turcs. Le Vice - Chancelier écrivit une lettre

au Visir, au nom d'Alexiowitz, dans la tente duquel entra Catherine, tenant cette lettre à la main pour la lui faire signer : cette Princesse rassembla tout ce qu'elle avoit de plus précieux avec tout son argent, & celui qu'elle emprunta des Généraux : Elle envoya le tout en pur don, à Osman Aga, Lieutenant du Grand-Visir, avec la lettre signée du Czar.

Le Visir répondit avec fierté :
 » Qu'il m'envoie son premier Ministre, & je verrai ce que j'aurai à faire ». Aussi-tôt arriva Schaffirof, chargé de présents insuffisants pour corrompre ce Visir, dont la première condition de paix fut, que le Czar se rendit à discrétion avec son armée. Schaffirof répondit, que les Moscovites périroient jusqu'au dernier, plutôt que de subir une condition si déshonorante. Ce Visir, sollicité par son Lieutenant, en faveur du Czar, accorda une suspension d'armes pendant six heures, pour arranger le Traité : Le Kan des Tartares s'opposoit à ce projet, dont l'exécution le privoit d'un grand butin : ses efforts & ceux

AN 1711.

Elle obtient la paix.

Le Kan des Tartares s'oppose à la paix.

130 VIE DE STANISLAS,
de Poniatowski pour empêcher la conclusion de ce Traité, furent inutiles. Le Visir exigea que le Czar rendît Azoph, & qu'il retirât ses troupes de la Pologne : il se borna à quelques autres avantages, sans faire aucune mention du Roi de Suède, pour qui on faisoit cette guerre. Tout ce que put obtenir Poniatowski, fut que le Czar s'engageroit à ne point troubler le retour de Charles; & l'on stipula que ce Prince & le Czar feroient la paix s'ils en avoient envie, & s'ils pouvoient s'accorder. Ce Traité fut commencé, conclu & signé, le 21 Juillet 1711; & deux heures après, tout abonda au camp des Moscovites, qui eurent la liberté de se retirer en Vainqueurs. Au moment même de leur retraite, qui se fit tambour battant & les enseignes déployées, arriva Charles XII, impatient de combattre & de vaincre son ennemi. Il descendit à la tente de Poniatowski, dont il apprit le détail de ce qui venoit de se passer. Outré de colère, il alla trouver le Visir, & lui reprocha le Traité qu'il venoit de conclure. » J'ai droit,

» dit ce Ministre & Général d'armée, » de faire la guerre & la paix. Notre » Loi nous ordonne de donner la paix » à nos ennemis, quand ils implorent notre miséricorde. « Charles lui répartit : » Eh ! t'ordonne-t'elle » aussi de faire un mauvais Traité, » quand tu peux imposer telle Loi » que tu veux ? Ne dépendoit-il pas » de toi d'emmener le Czar prisonnier à Constantinople ? « Le Visir poussé à bout, répondit séchement : » Et qui gouverneroit son Empire en » son absence ? Il ne faut pas que totis » les Rois soient hors de chez eux. « Charles se jeta sur un sofa, regardant le Visir d'un œil plein de colère & de mépris; embarrassant exprès son éperon dans sa robe, il la lui déchira, se releva dans l'instant & reprit en désespéré le chemin de Bender. Poniatowski resta près du Visir, pour l'engager à tirer un meilleur parti du Czar; mais l'heure de la prière sonnant, le Turc, sans répondre, alla se laver & prier Dieu.

A son retour, Charles fit bâtir plusieurs maisons, comme s'il vouloit

AN 1711.

toujours demeurer en Turquie ; mais le Visir craignant ses intrigues & ses plaintes, avoit envoyé le Résident d'Allemagne à Vienne, demander passage pour ce Monarque, par les Pays héréditaires de la Maison d'Autriche. Cet Envoyé revint au bout de trois semaines, avec une promesse de la Régence Impériale, de rendre à Charles XII tous les honneurs qui lui étoient dus, & de le conduire en toute sûreté jusqu'en Poméranie.

Le Visir
fait dire à
Charles de
quitter la
Turquie.

Le Visir fit partir aussi - tôt trois Pachas, pour aller notifier au Roi de Suède, qu'il eût à quitter les Terres de l'Empire Ottoman. Charles, averti de cet ordre, fit dire aux Pachas qui l'apportoient, que s'ils osoient lui rien proposer contre son honneur, & lui manquer de respect, il les feroit pendre tous trois sur le champ. Le Pacha de Salonique, qui porta la parole, déguisa la dureté de sa commission, sous les termes les plus respectueux. Charles termina son Audience sans avoir daigné répondre un seul mot, & son Chancelier leur expliqua le refus du Roi, de s'en aller ; ce

AN 1711.

qu'ils avoient déjà bien compris par son silence. Le Visir le fit menacer de l'indignation du Sultan, par le nouveau Séraskier de Bender, s'il ne partoît pas sans délai. Charles répondit qu'il ne partiroit pas, tant qu'Achmet ne lui auroit pas accordé deux choses : la punition de son Grand-Visir & cent mille hommes pour retourner en Pologne. Le Visir, qui craignoit l'effet de ces menaces, fit mettre des Gardes sur toutes les routes de Constantinople, pour intercepter les lettres de Charles XII, & lui retrancher la provision qu'il lui fournissoit. Dès que le Roi l'eut appris, il dit à son Grand-Maitre d'Hôtel : « Vous n'avez eu que deux tables » jusqu'à présent, je veux que dès » demain vous en teniez quatre. » Charles fut obéi, & bientôt il n'eut plus rien. Il fallut recourir aux emprunts. Poniatowski continuant ses intrigues, trouva moyen de faire remettre au Sultan, la relation de la campagne de Pruth. Alors le vieux Visir Chourlouly, rélégué, voulut profiter de l'occasion pour détrôner

AN 1711.

Achmet III, en faveur d'Ibrahim, fils de Soliman. Ce vieux Visir ne pouvoit rien espérer de Méhémet son successeur, pour cette entreprise; il ne s'adressa qu'à son Lieutenant Osman Aga. Les lettres furent interceptées. Chourlouly & Osman perdirent la tête. On trouva dans les trésors d'Osman, la bague de la Czarine & vingt mille pièces d'or au coin de Saxe, de Pologne & de Moscovie. Quant à Méhémet, Grand-Visir actuel, il fut relégué à Lemnos. Un Moscovite fait prisonnier dès l'âge de six ans, avec sa famille, ensuite long-tems Valer au Sérail, fut le successeur de Méhémet au grand Visirat, sous le nom de Jassuf ou Joseph.

La France appuie
Charl. XII.

Alors les Plénipotentiaires du Czar furent mieux traités que jamais, & ce Visir confirma la paix du Pruth, sous la médiation de l'Angleterre & de la Hollande: ce fut ce qui mourut le plus Charles XII, dont M. des Alleurs, Ambassadeur de France, appuyoit les intérêts, & ceux de Stanislas traversés par l'Empereur Charles VI. Depuis que Charles XII étoit

AN 1712.

à Bender, Constantinople étoit le centre des négociations de toutes les Puissances Chrétiennes. Charles demandant toujours son retour par la Pologne, avec une puissante armée, n'obtint à la fin qu'une escorte de sept à huit mille hommes; & le Sultan lui écrivit la lettre suivante.

*TRÈS-PUISSANT entre les Rois
Adorateurs de Jesus, Redresseur
des torts & des injures, & Protec-
teur de la Justice dans les Ports &
les Républiques du Midi & du Sep-
tentrion, éclatant en Majesté, ami
de l'honneur, de la gloire & de
Notre sublime Porte, Charles, Roi
de Suède, dont Dieu couronne les
entreprises de bonheur.*

» A U S S I - T Ô T que le très-illustre
» Achmet Chiaoux Pachi, aura eu
» l'honneur de vous présenter cette
» lettre, ornée de Notre Sceau Im-
» périal, soyez persuadé & convain-
» cu de la vérité des choses qui y sont
» contenues, à sçavoir: que quoique
» Nous Nous fussions proposé de faire

Lettre du
Sultan à ce
Prince.

AN 1712.

» marcher de nouveau contre le Czar,
 » Nos troupes toujours victorieuses ;
 » cependant , ce Prince pour éviter
 » le juste ressentiment que Nous avoit
 » donné son retardement à exécuter
 » le Traité conclu sur les bords du
 » Pruth , & renouvelé depuis à Notre
 » sublime Porte , ayant rendu à Notre
 » Empire , la Ville & le Château
 » d'Azoph , & cherché par la média-
 » tion des Ambassadeurs d'Angleterre
 » & de Hollande, Nos anciens amis, à
 » cultiver vers Nous les liens d'une
 » constante paix ; Nous la lui avons
 » accordée , & donné à ses Plénipo-
 » tentiaires qui Nous restent pour ota-
 » ges , une Ratification Impériale ,
 » après avoir reçue la sienne de leurs
 » mains ; Nous avons donné au très-
 » honorable & vaillant d'Elvet-Ghe-
 » ray, Ham de Budziack de Krimée, de
 » Nagai & de Circassie, & à Notre
 » très-sage Conseiller & généreux
 » Séraskier de Bender-Ismaël (que
 » Dieu perpétue & augmente leur
 » magnificence & prudence) Nos or-
 » dres inviolables & salutaires pour
 » votre retour par la Pologne , selon

AN 1712.

» votre premier dessein qui Nous a
 » été renouvelé de votre part. Vous
 » devez donc vous préparer à partir
 » sous les auspices de la Providence ,
 » & avec une honorable escorte l'hi-
 » ver prochain , pour vous rendre
 » dans vos Provinces , ayant soin de
 » passer en ami par celles de la Polo-
 » gne. Tout ce qui sera nécessaire
 » pour votre voyage , vous sera four-
 » ni par ma sublime Porte , tant en
 » argent qu'en hommes , chevaux &
 » chariots. Nous vous exhortons sur-
 » tout , & vous recommandons de
 » donner vos ordres les plus positifs
 » & les plus clairs , à tous les Suédois
 » & autres gens qui se trouvent au-
 » près de vous , de ne commettre au-
 » cun désordre & de ne faire aucune
 » action qui tende directement ou in-
 » directement à violer cette paix &
 » amitié : vous conserverez par-là
 » Notre bienveillance , dont Nous
 » chercherons à vous donner d'aussi
 » grandes & d'aussi fréquentes mar-
 » ques , qu'il s'en présentera d'occa-
 » sions. Nos troupes destinées pour
 » vous accompagner , recevront des

» ordres conformes à nos intentions
AN 1712. » Impériales ».

Donné à Notre sublime Porte de Constantinople, le 14 de la Lune de Rébiul-Eureh 1214, ce qui revient au 19 Avril 1712.

Charl. XII.
écrit au Sul-
tan.

Le Roi de Suède écrivit au Grand-Seigneur une lettre de remerciement, en lui mandant que le Czar, au mépris de la paix du Pruth, n'avoit seulement pas fait retirer ses troupes de la Pologne; mais encore, qu'il y en avoit fait passer de nouvelles. Le Sultan indigné, fit mettre les Ambassadeurs Moscovites aux sept Tours, déclara la guerre au Czar, & donna ses ordres aux Pachas, d'assembler une armée de deux cent mille hommes. La République & le Roi de Pologne, Auguste, envoyoient alors une Ambassade solennelle à Constantinople. Le Palatin de Mazovie étoit à la tête de l'ambassade, avec une suite de plus de trois cens personnes : mais tout ce qui la formoit fut arrêté prisonnier dans un Fauxbourg d'Andrinople. Voilà donc les espérances de Charles XII, encore

une fois ranimées; mais le jeune Courmourgi, favori du Sultan, les fit pres- que aussi-tôt évanouir en faisant goû- ter les propositions d'accommode- ment, dès que l'armée fut assemblée.

AN 1712.

Le Czar promit de retirer ses trou- pes de la Pologne, & le Grand-Visir, qui sçavoit que ce Prince n'en feroit rien, signa ce nouveau Traité. Le principal article de ce raccommode- ment & de celui du Pruth, étoit qu'on feroit partir le Roi de Suède. Le Sul- tan ne vouloit point compromettre son honneur & celui de son Empire, en exposant ce Prince au risque d'être pris par ses ennemis sur sa route. Il fut donc stipulé qu'il partiroit; mais que les Ambassadeurs de Moscovie & de Pologne, répondroient de la sû- reté de sa personne. Ils jurèrent en conséquence au nom de leurs Maîtres, qu'ils ne troubleroient point son pas- sage, & que Charles de son côté, ne tenteroit point d'exciter le moindre mouvement en Pologne. Sur quoi le Séraskier de Bender se rendit à Var- nitza au camp de Charles XII, & lui insinua adroitement qu'il falloit par-

AN 1712.

tir sans différer. Il répondit que le Grand-Seigneur lui avoit promis une armée & non une escorte ; & que les Rois devoient tenir leur parole ; que d'ailleurs il ne pouvoit partir sans avoir de quoi payer ses dettes. Le Séraskier demanda ce qu'il vouloit. Le Roi répartit au hazard ; mille bourses, faisant quinze cens mille livres de France. Le Sultan lui en accorda douze cens, & écrivit cette lettre au Pacha de Bender.

Il deman-
de mille
bourses, le
Sultan lui
en accorde
douze cens.

Lettre du
Sultan au
Pacha de
Bender, sur
le départ
de Charles.

» Le but de cette lettre Impériale,
» est pour vous faire sçavoir, que sur
» votre représentation, & sur celle
» du très-noble d'Elvet-Gheray, Ham
» à Notre sublime Porte, Notre Im-
» périale magnificence a accordé mille
» bourses au Roi de Suède, qui seront
» envoyées à Bender, sous la conduite
» & la charge du très-illustre Méhé-
» met Pacha, ci-devant Chiaoux Pa-
» chi, pour rester sous votre garde,
» jusqu'au tems du départ du Roi de
» Suède, dont Dieu dirige les pas, &
» lui être données alors avec deux cens
» bourses de plus, comme un sur-
» croit de Notre libéralité Impériale,

AN 1712.

» qui excède sa demande. Quant à
» la route de Pologne qu'il est résolu
» de prendre, vous aurez soin, vous
» & le Ham, qui devez l'accompa-
» gner, de prendre des mesures si
» prudentes & si sages, que pendant
» tout le passage, les troupes qui sont
» sous votre commandement & les
» Gens du Roi de Suède, ne causent
» aucun dommage, en sorte que le
» Roi passe comme ami sous Notre
» protection ; ce que faisant, com-
» me Nous lui recommandons bien
» expressément de faire, il recevra
» tous les honneurs & les égards dus
» à Sa Majesté de la part des Polo-
» nois, ce dont Nous ont fait assûrer
» les Ambassadeurs du Roi Auguste
» & de la République, en s'offrant
» même à cette condition, aussi bien
» que quelques autres Polonois, si
» Nous le requérons, pour ôtages &
» sûreté de son passage, &c. «.

*Fait à Notre résidence Impériale
de Constantinople, le 2 de la Lune de
Cheval, 1124 de l'Egire.*

Le Roi de Suède, qui avoit fait in-
tercepter des lettres de Pologne, soup-

AN 1712. connoit Auguste d'exiger que le Kan des Tartares le lui livrât. Il en écrivit au Sultan; mais les chemins étoient si bien gardés, que ses lettres ne purent lui parvenir. Le Ministre qui vouloit absolument se débarrasser de ce Monarque, empêcha même l'Ambassadeur de France, d'être du voyage du Sultan à Andrinople, afin qu'il ne dérangeât rien à ce projet en faveur de Charles XII, pour lequel M. des Alleurs agissoit avec zèle & bonne foi.

AN 1713.

Charles indigné de se voir pour ainsi dire chassé de Turquie, ne voulut point partir du tout; espérant toujours de s'armer contre le Czar. Cependant Grothusen se fit délivrer les douze cens bourses; & quelques jours après, le Pacha qu'on avoit chargé de ce départ, vint demander au Roi ses ordres pour son départ. Ce Prince lui dit, qu'auparavant il lui falloit encore mille autres bourses. Le Pacha confondu de cette réponse inattendue, alla pleurer près d'une fenêtre; puis s'adressant au Roi: » Il m'en coûtera la tête, lui dit-il, pour avoir » obligé Ta Majesté: j'ai donné les

» douze cens bourses malgré l'ordre » exprès de mon Souverain; & il s'en retournoit fort triste en achevant ces paroles. Alors le Roi l'arrêta, & lui promit de l'excuser près du Sultan. » Ah! répartit le Pacha en continuant » son chemin; mon Maître ne sçait » point excuser les fautes: il ne sçait » que les punir ».

Charles XII ordonna à Fudk, son Envoyé près du Sultan, de porter ses plaintes contre le Kan & contre le Pacha, & de demander encore mille bourses; mais pour toute réponse on fit mettre Fudk en prison, & le Sultan indigné, fit assembler son Divan pour le consulter: son avis fut suivi d'un ordre de faire partir le Roi sans délai, de gré ou de force.

Quand on lui notifia cet ordre avec menaces, Charles y répondit fièrement, & disposa tout pour soutenir un siège dans sa maison avec ses trois cens Suédois, contre vingt-cinq mille hommes qui cherchoient à le sauver. Mais dans un instant le camp de Charles fut forcé, & ses Suédois furent faits prisonniers. N'importe, il vou-

AN 1713.

Il est enjoint à Ch. de partir.

Il se prépare à soutenir un siège, où il est fait prisonnier.

144 VIE DE STANISLAS,
 AN 1713. lut se défendre encore lui soixantième, contre dix pièces de canons & contre une armée. Les Turcs honteux de se voir massacrer, mirent le feu à la maison de ce Prince, qui fut saisi par vingt-un Janissaires; en se défendant contr'eux; ils l'emmenèrent au Quartier du Pacha, le 12 Février 1713. Le Pacha fit à Charles XII l'accueil le plus respectueux, lui dit les choses les plus obligantes, & le fit reconduire à Bender sur un cheval très-richement caparaçonné. L'ayant logé dans son Sérail, il céda son appartement à ce Monarque & le fit servir en Roi. On lui fit préparer un excellent lit; mais il se jeta tout botté sur un sofa & dormit d'un profond sommeil: il s'entretint le lendemain avec Fabrice, en riant du combat de la veille. Cependant Fabrice, le Pacha, l'Envoyé d'Angleterre & un François, donnèrent ce qu'ils avoient d'argent pour racheter les Officiers de Charles & leurs effets. Le lendemain on conduisit ce Prince prisonnier, dans un chariot couvert d'écarlatte, sur le chemin

ROI DE POLOGNE. 145
 chemin d'Andrinople. Grothusen étoit avec lui. Le Chancelier Mullern, & quelques Officiers le suivoient dans un autre char. Il y en avoit plusieurs à cheval, & lorsqu'ils jettoient les yeux sur le chariot de leur Maître, ils ne pouvoient retenir leurs larmes. Le Pacha lui rendit son épée.

Ce fut dans ce même tems qu'on arrêta le Roi Stanislas sur les terres de Turquie, & l'on amenoit ce Monarque prisonnier à Bender, pendant qu'on en transféroit Charles XII. Stanislas n'en étant plus soutenu, se voyant sans argent, & sans espérance de pouvoir se maintenir en Pologne, s'étoit retiré en Poméranie, pour défendre cette Province de Suède, contre les Saxons, les Danois & les Moscovites, qui vouloient s'en emparer; ainsi que l'atteste Nordberg, dans son Histoire de Charles XII, tome II, page 459. Il fit des prodiges de valeur & de sagesse à Stetin, à Stralsund, en différents endroits du Duché de Méklenbourg, & principalement à Rostoch & à Gustrow, lorsqu'il eut joint le Général Stenbock :

G

AN 1713.

Le Roi Stanislas est arrêté & mené prisonnier à Bender.

Stanislas va défendre les États de Char. XII.

AN 1713.

mais il leur falloit un armée pour se soutenir au moins contre tant d'efforts réunis ; & cette armée leur manquoit. Stanislas voyant la Poméranie prête à tomber au pouvoir des ennemis, se rendit en Suède afin d'y faire hâter des secours, tant pour cette Province que pour la Livonie. Mais quels secours ! La Suède épuisée d'hommes, d'argent & de munitions, n'avoit que des ennemis dont les forces assûroient le succès de toutes leurs entreprises ; ce fut après avoir rempli les devoirs de son amitié envers Charles XII, que Stanislas prit le parti de l'aller trouver à Bender, pour obtenir de lui qu'il consentît à ce qu'il abdiquât la Couronne, puisqu'il ne pouvoit plus la conserver. Il lui avoit écrit à Bender, relativement à cette abdication nécessaire pour pacifier le Nord. Charles devoit entrer en alliance avec Auguste, la République de Pologne & le Roi de Prusse, contre les Moscovites pour les éloigner ; l'abdication de Stanislas devoit être le préliminaire de ce Traité, & il s'étoit chargé d'y faire consentir Charles XII,

Charles avoit reçu les lettres de ce Prince à Varnitza ; & sa réponse fut, que s'il ne vouloit pas être Roi, il sçauroit bien en faire un autre. Cette obstination du Roi de Suède, qui ne pouvoit plus rien alors, fut le motif qui déterminâ Stanislas au voyage de Bender ; espérant d'ailleurs que Charles se rendroit à la fatalité des circonstances qu'il ne pouvoit changer.

Il partit donc en Novembre 1712, accompagné du Baron de Sparre & d'un Colonel ; il avoit quitté l'habit Polonois, & pris le nom d'un François nommé Haron, Major au service de Suède, pour n'être point reconnu : il passa sur les frontières de la Hongrie & de la Transilvanie, craignant toujours d'être arrêté. Il se crut hors de danger, quand il fut à Jassy dans la Moldavie, appartenante aux Turcs ; mais dès qu'on l'eût aperçu, on vint s'assurer de sa Personne. On lui demanda qui il étoit ? Il répondit qu'il étoit Suédois, & chargé d'une commission pour le Roi de Suède à Bender : mais on ne

Gij

AN 1713.

Il veut abdiquer sa Couronne.

Stanislas est arrêté en Moldavie.

AN 1713.

prit point le change, & il ne fut arrêté que parce qu'on le reconnut. Le Pacha fut informé de cette capture, en escortant le charriot du Roi, qu'on transportoit de Bender à Démotica sur le chemin d'Andrinople. Bientôt Charles sçut la disgrâce de Stanislas, qui n'étoit éloigné que de quelques milles. Il lui dépêcha Fabrice, l'un de ses confidens, pour lui recommander de ne jamais faire sa paix avec Auguste, en l'assurant que dans peu leurs affaires changeroient de face. C'étoit bien s'aveugler : Fabrice courut remplir sa commission. Il trouva Stanislas au milieu d'une troupe de Soldats, Voyant un Cavalier vêtu à la Françoisé & assez mal monté, il lui demanda en Allemand où étoit le Roi de Pologne ; c'étoit à Stanislas lui-même qu'il parloit, sans le reconnoître sous son déguisement. Le Prince lui en fit gracieusement le reproche, en se remettant à sa mémoire. Après ses excuses, Fabrice lui raconta le malheureux état où Charles XII étoit réduit.

Stanislas fut conduit honorablement à Bender, & traité avec tous les égards possibles. Il fut ensuite transféré dans plusieurs autres Villes de la Turquie ; & comme si c'eût été un autre Charles XII, on le renferma pendant quelque tems dans un Monastère : mais il fut mis en liberté dès qu'on sçut qu'il vouloit quitter la Turquie, pour aller chercher un asyle ailleurs. Cependant Charles XII s'inquiéta pour ce Prince, & chargea le Comte Poniatowski de tâcher de le joindre pour le conduire à Deux-Ponts, & pour y pourvoir aux moyens de le faire subsister ; ce fut à Jassy que ce fidèle ami de Charles alla joindre Stanislas : ils traversèrent ensemble la Transilvanie, la Hongrie, l'Autriche & l'Empire. Quand ils furent à Vienne, le Prince Eugène fit assûrer leur route par un Lieutenant-Colonel ; & après des fatigues accablantes, ils arrivèrent enfin aux Deux-Ponts, ville située entre la Lorraine & le Palatinat du Rhin, sans avoir essuyé le moindre accident.

Le premier soin de Stanislas fut

G iij

AN 1713.

Stanislas
est conduit
à Bender,
où il est
bien traité.

Il part de
Bender
pour Deux-
Ponts, au
mois de
Mai 1714.

AN 1714.

Il y fait
venir sa fa-
mille ; sa
fille aînée
meurt.

d'y faire venir sa famille du fond du Nord, où depuis trop long-tems elle gémissoit de son malheureux sort. Il est plus aisé de se figurer que d'exprimer la joie qu'eut Stanislas & son auguste famille, en se revoyant à la suite de tant de malheurs. Peu de tems après, Stanislas perdit sa fille aînée. Cette perte lui fut d'autant plus sensible, qu'il avoit élevé lui-même cette Princesse ; elle touchoit sa dix-huitième année quand elle mourut. Il ne restoit plus à Stanislas que la Princesse Marie, qu'on élevoit dans les principes de la vertu ; & cette fille unique (*) étoit l'objet de toute la tendresse de ce Prince & de la Reine sa Mere.

Auguste
remonte
sur le Trô-
ne de Polo-
gne,

Auguste étoit retourné en Pologne, où tout en arrivant, il avoit fait publier ses protestations contre son abdication & contre le Traité d'Alt-Ranstadt : il avoit même fait emprisonner les Plénipotentiaires qu'il avoit

(*) Elle fut Reine de France & grande Reine par sa piété.

AN 1714.

lui-même chargés d'aller négocier cette paix avec Charles XII. Enfin, ayant repris tous ses droits à Varsovie, il y reçut de nouveaux serments de la part des troupes & des Palatins, qui avoient juré fidélité au Roi Stanislas ; & le Pape releva les Peuples de celle qu'ils avoient également jurée à ce Prince. Auguste fit convoquer une Diette sur le dévouement de laquelle il pouvoit compter ; & suivant les intentions de ce Prince, elle osa former le décret le plus injuste, par lequel Stanislas devoit perdre les grands biens qu'il possédoit patrimonnialement en Pologne. Il est étonnant qu'Auguste né généreux, équitable, magnifique & bienfaisant, se soit vengé sur Stanislas, des maux que Charles XII avoit faits, tant à la Pologne qu'à la Saxe ; les Membres de la Diette, qui n'avoient pas honte de l'injustice qu'ils commettoient en dépouillant un de leurs plus respectables compatriotes de sa fortune, lui qui vouloit rendre heureux tous les Polonois, étoient tellement aveuglés dans leur délibération, qu'ils n'en sen-

AN 1714.

tirent pas l'ignominie. Privé des moyens de subsister de son propre bien aux Deux-Ponts, Stanislas étoit réduit à l'humiliante nécessité de demander & de recevoir des secours, & ils ne lui manquèrent point : tous les Princes & les Seigneurs de son voisinage, s'empresèrent de lui fournir tout ce qu'il pouvoit désirer, au-delà des revenus du Duché des Deux-Ponts, qu'il tenoit de la généreuse amitié de Charles XII. Il vivoit dans sa retraite en Prince opulent & magnifique, recevant & traitant honorablement tous ses voisins & tous les étrangers, qui venoient voir, admirer & contempler un Roi que ses vertus rendoient infiniment plus grand sans Royaume & sans États, que ses ennemis dans leurs succès les plus heureux. Retournons à Charles XII, & voyons ce qu'il fait dans sa retraite de Démotica.

Le Divan
veut rélé-
guer Char-
les XII.

Le Divan offensé des procédés hardis & soutenus de ce Prince, vouloit le réléguer dans une Ile de l'Archipel, & le Sultan paroissoit inaccessible à ses plaintes. Le

Marquis de Fierville, envoyé secrètement de France à ce Prince lorsqu'il étoit à Bender, entreprit de le servir, & fut heureusement secondé dans son projet, par un François nommé Villelongue, d'une ancienne Maison de Champagne, homme intrépide, qui, charmé de la réputation de Charles XII, avoit fait le voyage de Turquie pour s'attacher au service de ce Monarque. Fierville fit dresser un mémoire en plaintes, contre le Visir & contre les autres Ministres. Villelongue remit ce mémoire au Sultan même, qui le fit aussi-tôt enfermer en prison. Mais quand il eut lu le mémoire, il voulut interroger lui-même son prisonnier; & Villelongue qui le reconnut très-bien, eut un quart d'heure de conférence avec lui. Le Sultan s'étoit déguisé pour parler à ce Chrétien : voici les propres paroles du Grand-Seigneur.

» Chrétien, assûre-toi que le Sultan
» mon Maître, a l'ame d'un Empe-
» reur, & que si ton Roi de Suède
» a raison, il lui fera justice ».

Villelongue fut aussi-tôt élargi; &

G v

AN 1714.

Un Fran-
çois sert
bien Char-
les XII,
près du
Sultan.

AN 1714.

Les Ministres sont disgraciés.

quelques semaines après, le Moufty fut déposé, le Kan des Tartares exilé à Rhodes, & le Séraskier Pacha de Bender, rélégué dans une Isle de l'Archipel. Peu de tems après ces punitions, le Visir fut déposé. Cependant on avoit conduit Charles XII sur un sofa au petit Château de Demirath, auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs étoit accourue pour voir ce Prince; mais pour n'en être point vû, il se mit un carreau sur la tête. On pria le Ministre de le laisser demeurer pendant quelque tems à Démotica, petite Ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébre, qu'on appelle aujourd'hui Mariza; & Coumourgi, favori du Sultan, dit à Soliman, Grand-Visir actuel: » Va, fais dire » au Roi de Suède qu'il peut rester » toute sa vie dans cette Ville: Je te » réponds qu'il n'y passera pas une » année, sans demander de la quitter; mais sur-tout ne lui fais point » tenir d'argent ». On transféra donc Charles XII à Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de

AN. 1714.

provisions, pour lui & pour son monde, avec vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du vin & du cochon, que les Turcs ne fournissent jamais à personne.

Ce fut dans cette conjoncture que le Grand-Visir Soliman fut déposé, & que l'on mit en sa place Ibrahim Molla, qui pour se rendre nécessaire, projeta de faire la guerre aux Moscovites: dans cette intention il fit dresser une tente près de la demeure du Roi de Suède, en le faisant prier de l'aller voir avec le nouveau Kan des Tartares & l'Ambassadeur de France. Charles envoya son Chancelier chez ce Visir; voulant rester au lit pendant tout le tems qu'il demeureroit à Démotica, pour éviter les occasions de commettre sa dignité, & contenir les Turcs dans le respect qu'on lui devoit. Ce fut ainsi que pendant dix mois Charles XII garda le lit, feignant d'être malade. Son Chancelier, son Trésorier & le Colonel Dubens, mangeoient seuls avec lui, se servant eux-mêmes, & le Chancelier faisant la cuisine pendant tout

Le nouveau Visir veut faire la guerre au Czar.

Charles veut rester au lit à Démotica.

AN 1714.

C'est là
qu'il ap-
prend la
défolation
de ses États

ce séjour. Ce fut là que Charles apprit la défolation de toutes ses Provinces situées hors de la Suède : que le brave Général Stenbock, vainqueur des Danois, qu'il avoit chassés de la Scanie, avoit encore soutenu pendant quelque tems la réputation des armes Suédoises ; qu'il avoit défendu tant qu'il avoit pu la Poméranie, le Duché de Brême & les autres États de Charles en Allemagne ; mais qu'il n'avoit pu s'opposer aux Saxons & aux Danois réunis, pour les empêcher d'assiéger Stade ; Ville considérable & forte du Duché de Brême ; qu'ils avoient bombardée, réduite en cendres, & forcé la garnison de se rendre à discrétion, avant que Stenbock eut pu la secourir.

Beaux ex-
ploits du
Général
Stenbock.

Ce Général à la tête de douze mille hommes, avoit poursuivi l'armée des ennemis plus forte du double, & l'avoit atteinte le 20 Décembre 1712, dans le Duché de Mécklenbourg ; il n'en étoit séparé que par un marais. Les ennemis avoient derrière eux un bois, la supériorité des combattans, & l'avantage du terrain : conséquem-

AN 1714.

ment, pour les attaquer il falloit passer le marais sous le feu de leur artillerie ; mais cet obstacle n'avoit point arrêté Stenbock, puisqu'il avoit passé ce marais à la tête de ses troupes ; qu'il étoit arrivé devant les ennemis en ordre de bataille ; qu'il les avoit attaqués & enfoncés, après un combat des plus sanglants & des plus acharnés qui se fut encore donné entre ces deux Nations rivales. Les Danois & les Saxons vaincus, après trois heures de la plus terrible mêlée, quittèrent le champ de bataille : c'étoit là que l'illustre Maréchal de Saxe, Comte Maurice, qui s'est comblé de gloire au service de France, avoit appris les premiers éléments de la guerre. Pour se venger de la destruction de Stade, Stenbock après sa victoire, étoit allé réduire en cendres la ville d'Altena, le 6 Janvier 1713 : elle appartenoit au Dannemarck ; ce qui fit crier toute l'Allemagne contre une pareille violence, tandis que ce n'étoit qu'une représaille à reprocher aux ennemis de la Suède qui venoient de dévaster & de remplir de leurs

Premières
campagnes
du Maré-
chal de Sa-
xe.

AN 1714.

cruautés, la belle Province de Poméranie, dont ils avoient vendu plus de cent mille Habitants aux Turcs. Mais accablé d'ennemis de toutes parts, Stenbock fut obligé de se rendre prisonnier au Roi de Dannemack avec ses troupes, le 17 Mars, dans le Duché d'Holstein, dont ce Monarque s'étoit emparé, & dont on n'a rendu qu'une partie dans la suite aux Suédois.

Charles XII quitte la Turquie, le premier d'Octobre 1714.

Enfin, Charles XII se déterminà à retourner dans ses États, & fit notifier au Grand-Visir Coumourgi, successeur d'Ibrahim Molla qu'on avoit étranglé entre deux portes, qu'il vouloit partir & s'en retourner par l'Allemagne. L'Ambassadeur de France ayant prévenu le Ministère à ce sujet, le jour du départ de Charles XII fut arrêté pour le premier Octobre 1714, quatre mois après le Roi Stanislas; & Charles tint parole. Le Grand-Seigneur lui fit présenter une ample tente d'écarlatte brodée en or, un sabre à poignée garnie de diamants & huit chevaux Arabes de la plus

AN 1714.

grande beauté, avec des selles magnifiques, dont les étriers étoient d'argent massif: soixante charriots chargés de toutes sortes de provisions, & trois cent chevaux formoient le convoi. Stanislas vouloit faire un Traité très-avantageux au Roi Auguste; mais l'inflexibilité de Charles XII, fit évanouir le projet de ce Prince, auquel il vouloit conserver le titre de Roi. Arrivé à Targovisco, sur les frontières de Transilvanie, il congédia son escorte Ottomane; ensuite il assembla son monde dans une grange, & lui dit de ne point s'inquiéter de sa personne, & de se rendre le plutôt possible à Stralsund en Poméranie, sur le bord de la Mer Baltique, à trois cent lieues de Targovisco. Charles ayant pris une perruque noire sur ses cheveux pour se déguiser, un chapeau bordé d'or, un habit de gris d'épine & un manteau bleu, partit de Targovisco accompagné du jeune During, Colonel à son service; prit le nom d'un Officier Allemand, & courut la poste à cheval, prenant sa route par la Hongrie, la Moravie,

AN 1714.

Il arme à
Stralsund,
& veut re-
commen-
cer la guer-
re.

l'Autriche, la Bavière, Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie & Mékelbourg, allongeant ainsi son chemin de près de la moitié, pour éviter les terres de ses ennemis déclarés & secrets. Il arriva le 21 Novembre après seize jours de course à travers mille dangers, aux portes de Stralsund, vers une heure après minuit; & dès le lendemain il envoya ses ordres partout, pour recommencer une guerre plus vive que jamais, contre tous ses ennemis. L'Europe entière goûtoit alors les douceurs de la paix, à l'exception des Rois du Nord, tous réunis contre Charles XII. Auguste ne jouissoit pas en Pologne d'un pouvoir tranquille, & les Polonois étoient en armes pour lui faire observer les *pacta conventa*. Ils paroissoient ne l'avoir rappelé qu'afin de lui déclarer la guerre.

Les Polo-
nois font la
guerre à
Auguste.

Le parti de Stanislas qu'avoient fait tomber les malheurs, l'éloignement & sans doute l'imprudence de Charles XII, sembloit anéanti; & l'on n'entendoit pas seulement prononcer son nom pendant ces troubles.

AN 1714.

Le Czar qui avoit aidé à délivrer la Pologne des Suédois, y dominoit, & se rendit Médiateur entre Auguste & la République. Le Baron Henri de Gortz, premier Ministre & favori de Charles XII, osa lui proposer d'acheter la paix du Czar, à quelque prix que ce fut, lui faisant envisager que par ce moyen il pourroit avoir la gloire de remettre Stanislas sur le Trône de Pologne, de rétablir le fils de Jacques II sur le Trône d'Angleterre, & le Duc d'Holstein dans ses États.

Charles donna carte-blanche à son Ministre, & le Czar écouta favorablement les premières ouvertures. Mais ce Ministre fut découvert & arrêté en Hollande. Le Czar étoit prêt de se déclarer contre Auguste, & d'embrasser la querelle de Charles XII, son plus grand ennemi. Gortz fut mis en liberté dans le mois d'Août, & se rendit aussi-tôt près du Czar, pour achever le Traité projeté en faveur de la Suède, en flattant les vues d'Alexiowitz, qui fit tenir les conférences dans l'Isle d'Alan, entre

Le Czar
& Charles
XII, se li-
guent con-
tre Augus-
te.

AN 1714.

Oftermann son Ministre d'État & le Baron de Gortz. Le résultat de ces conférences devoit être une alliance entre le Czar & le Roi de Suède, aux conditions suivantes.

AN 1716.

Projet de rétablir Stanislas sur le Trône.

Le Czar retenant toute la Livonie, partie de l'Ingrie & de la Carelie, rendoit tout le reste à la Suède & s'unissoit avec Charles XII, pour rétablir le Roi Stanislas sur le Trône de Pologne. Le Czar s'engageoit à rentrer dans ce pays, avec une armée de quatre-vingt mille hommes pour détrôner Auguste. Il devoit encore fournir à Charles XII, les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne. Les forces unies de ces deux Alliés, devoient attaquer le Roi d'Angleterre dans ses États d'Hanovre, & sur-tout dans les Duchés de Brême & de Verden. Les mêmes troupes devoient remettre le Duc d'Holstein dans son pays, & forcer le Roi de Prusse à consentir par un Traité, qu'on lui ôtât une partie de ce qu'il avoit pris.

La Noblesse Polonoise confédérée

contre Auguste depuis son retour en Pologne, l'obligeoit toujours à combattre ou à traiter avec ses Sujets. Ce Prince voyant cent Galères Moscovites auprès de Dantzic, & quatre-vingt mille hommes sur les frontières de Pologne, craignoit les services ou la médiation du Czar. Fleming, le plus ingrat & le plus défiant des hommes, découvrit le projet qui se tramait en faveur de Stanislas, & voulut le faire enlever des Deux-Ponts, comme on avoit enlevé les Sobieski en Silésie.

Saiffau, François de Nation, sorti de son pays pour aller chercher fortune, avoit amené quelques Partisans de sa trempe au service d'Auguste : cet Aventurier répondoit à Fleming, d'aller avec trente Officiers François déterminés, enlever Stanislas de son Palais aux Deux-Ponts, & l'enmener Prisonnier à Dresde. Ce projet fut approuvé. Saiffau fit les apprêts de son voyage : mais son entreprise fut découverte la veille même de son exécution. Plusieurs des coupables de cet attentat, furent arrêtés ; mais loin de les punir du dernier supplice,

AN 1717.

On veut enlever le Roi Stanislas.

Les coupables sont découverts & punis.

AN 1717.

le Roi Stanislas ne leur fit que quelques reproches pleins de bonté ; il leur donna de l'argent pour s'en retourner, & fit voir par ce trait de magnanimité, qu'en effet Auguste avoit raison de craindre un rival si vertueux.

AN 1718.

Durété de
Char. XII.
pour sa per-
sonne.

Cependant, Charles XII partit une seconde fois pour la conquête de la Norwege, en Octobre 1718 ; & dans le mois de Décembre il forma le siège de Frédéricksshall, place importante & forte, qu'on regardoit comme la clef de ce Royaume. Charles n'avoit pas besoin d'un bon lit pour dormir dans ces climats glacés ; car au cœur de l'hiver, il dormoit en plein air sur un peu de paille, ou sur une planche, enveloppé de son manteau dans les plus grands froids, pendant que plusieurs de ses Soldats en tomboient morts dans leurs postes. Il voulut aller le 11 Décembre sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne fut pas content des Ouvrages. L'Ingénieur François nommé Mégret, qui conduisoit le siège, lui assûra que la place seroit à lui dans huit jours. Nous verrons, dit le Roi ; & il conti-

nua de visiter les Ouvrages avec l'Ingénieur.

Charles s'arrêta dans un endroit où le boyau faisoit un angle parallèle : il se mit à genoux sur le talus intérieur, appuyant ses coudes sur le parquet, & resta quelque tems à considérer les Travailleurs, qui continuoient les tranchées à la lueur des étoiles. Cependant le canon de la place tiroit à cartouche sur le Prince qui donnoit des ordres au Comte Pesse, Capitaine aux Gardes, & à un Aide-de-Camp nommé Kulbert. A quelques pas plus loin étoit le Comte Swerin, qui commandoit la tranchée, lorsque Sikert & Mégret virent le Roi tomber sur le parquet, en faisant un grand soupir. Ils s'approchèrent & le trouvèrent mort d'une balle de demie livre, qui l'avoit atteint à la tempe droite, & fait un trou dans lequel on pouvoit coucher trois doigts : sa tête étoit renversée sur le parquet ; l'œil gauche étoit enfoncé & le droit entièrement hors de son orbite. Ce Prince, en expirant, avoit eu la force de porter la main sur la garde de

AN 1718.

Charles
XII va visi-
ter les tran-
chées.

Il est tué
d'une balle
à la tempe,
le 11 Déc.
1718.

AN 1718.

son épée ; & il étoit dans cette attitude à l'approche des deux Ingénieurs, l'un desquels dit alors : voilà la pièce finie. Allons-nous-en. Ainsi périt Charles XII, à l'âge de trente-six ans & demi, perte irréparable pour le Roi Stanislas, qui fut alors obligé de quitter les Deux-Ponts, pour se retirer dans un autre asyle : mais où le chercher, où le trouver cet asyle ? Dans un pays où Stanislas ne connoissoit que ses malheurs & ses vertus. Stanislas perdoit un ami qui seul étoit son soutien, ami digne des regrets qu'il pénétrèrent, lorsqu'il apprit ce nouveau malheur, dont il ne put adoucir l'amertume que par ses larmes.

Stanislas
le pleure.

Il se retire
à Veissem-
bourg.

M. le Duc d'Orléans, Régent de France, ayant appris la triste situation de Stanislas, lui fit offrir un asyle dans le Royaume, au choix de ce Prince, qui s'établit à Veissembourg, petite Ville de la basse Alsace, au levant d'Haguenau & au couchant de Landau : ce fut là que Stanislas alla se consoler de ses disgrâces, avec la Religion & avec l'étude. Il fit les plus

AN 1718.

sérieuses réflexions sur l'instabilité des choses humaines ; & ce fut dans ces applications journalières qu'il apprit que le malheur instruit mieux que la prospérité. Ce Prince né sage, mit le plus grand ordre dans sa Maison, dont les vertus faisoient le principal ornement : c'étoit une aménité de mœurs, une affabilité pleine de franchise, une politesse sincère, une modestie noble, & l'exercice réglé de la piété la plus édifiante.

Maison
de Stanislas
à Veissem-
bourg.

La Reine dont l'ame étoit héroïque, & toute la vie un rare exemple de la pureté des mœurs & des vertus qui conviennent aux personnes de son élévation, paroissoit si peu touchée des malheurs qu'elle partageoit avec son mari, qu'elle l'en consolait mieux que n'auroient pu faire les amis les plus capables de tout réparer. Les Étrangers qui venoient voir Stanislas & la Reine, en étoient le plus gracieusement accueillis ; & les Officiers François, qui remplissoient continuellement la Cour de leurs Majestés, goûtoient dans leur aimable retraite, tous les agréments qu'il étoit

Son accueil
aux Person-
nes qui ve-
noient à sa
Cour.

AN 1718.

possible de leur procurer. Aussi, les hommages qu'on rendoit à ces illustres Infortunés, leur firent-ils oublier qu'il falloit avoir des États pour conserver avec dignité le titre de Roi, quand Stanislas & Catherine sçavoient si bien régner sur les cœurs. Au bout de six ans, la Providence voulut enfin récompenser tant de vertus par un prodige : terme dont se servit Stanislas en parlant du mariage de sa fille avec le plus grand Roi du monde. Ce fut en 1725, que pour se prêter aux vœux de ses Peuples, cet auguste Monarque consentit de se marier. Il falloit chercher dans les Cours de l'Europe, une Princesse convenable à cette union, & le Ciel y destinoit la fille de Stanislas : quel bonheur ! quelle agréable surprise, & quelle joie pour ce Prince & pour la Reine, quand on leur proposa sérieusement ce mariage ! Le Cardinal de Rohan, Evêque de Strasbourg, est chargé de traiter des arrangements nécessaires, & les articles du mariage sont signés à Paris, le 19 Juillet. Il fut convenu que Stanislas & la Reine,

AN 1725.

Mariage du
Roi Louis
XV, avec
la fille de
Stanislas.

AN 1725.

Reine se rendroient à Strasbourg, & ce fut le 4. Août que le Duc d'Antin & le Marquis de Beauveau, Ambassadeurs du Roi, furent admis à l'Audience de leurs Majestés Polonoises, pour leur faire la demande de la future épouse du Roi.

Peu de jours après, le Contrat de mariage fut signé dans le cabinet de Sa Majesté, en présence de toute la Maison Royale & du Comte de Tarle, Ambassadeur du Roi de Pologne, qu'on avoit décoré du Cordon de l'Ordre du Saint-Esprit, de même que son Ministre.

M. le Duc d'Orléans, fondé de la procuration du Roi, se rendit à Strasbourg, où il épousa la Princesse Leszcinska, au nom de S. M. Ce fut le Cardinal de Rohan, qui leur donna la Bénédiction Nuptiale, & ce fut le signal de l'allégresse, qu'on vit éclater dans tout le Royaume ; cette Bénédiction fut réitérée, & la célébration du mariage du Roi se fit solennellement à Fontainebleau, le 5 Septembre 1725.

La nouvelle Reine, nommée Marie.

H

Le Roi signe son
Contrat de
mariage.

M. le Duc
d'Orléans
épouse la
fille de Sta-
nislav, le
15 Août à
Strasbourg.

Le Roi l'é-
pouse en
Personne,
le 5 Sept.
à Fontaine-
bleau.

AN 1725. Anne - Charlotte - Sophie - Félicité Leszczinska, née le 23 Juin 1703, avoit alors vingt-deux ans deux mois & quinze jours : le Roi n'ayant encore que quinze ans six mois & dix-huit jours, étant né le 15 Février 1710. Tous les Princes de l'Europe prirent part à cet heureux évènement, qui fut la source d'une infinité de graces accordées & distribuées par Sa Majesté, & du bonheur du Roi & de la Reine de Pologne.

C'e fut dans ces circonstances que Stanislas donna les avis suivans à sa fille. C'est un chef-d'œuvre d'instructions, & qu'on devroit proposer à toutes les Reines du monde.

*AVIS DU ROI STANISLAS,
A LA REINE DE FRANCE.*

» ÉCOUTEZ, ma fille, & voyez :
» prêtez l'oreille à mes paroles, & oubliez votre Peuple & la maison de
» votre Pere.

» J'emprunte, ma chere fille, ces
» paroles de l'Esprit-Saint, pour vous
» donner des avis, les seuls vraissem-

AN 1725. » blablement qu'il me fera permis de
» vous donner dans la suite, après l'é-
» vénement qui vous éloigne de moi,
» & qui vous met tout d'un coup sur
» le Trône de l'Univers le plus puis-
» sant & le plus respectable. C'est ici
» véritablement l'ouvrage du Très-
» Haut : je vois sa main qui vous
» conduit à travers tous les détours
» de la prudence humaine, & qui,
» confondant les vues & l'attente
» des mortels, veut se glorifier lui-
» même par ses prodiges. C'en est
» un en effet, que le rang où il vous
» élève aujourd'hui ! Quelle qu'ait été
» votre sagesse, quelles que soient vos
» vertus, ce n'est point à elles seules
» que vous devez ce trait singulier de
» la Providence ; mais c'est à vous à
» le justifier par toutes les sortes de
» mérites que va vous donner votre
» nouvel état. Une foule de devoirs
» vous attend, & tous les yeux ou-
» verts sur vous cherchent à tirer
» des présages de votre zèle à les
» remplir. Il n'en est point que vous
» ne deviez regarder comme un des
» diamans les plus précieux de vo-

AN 1725.

» tre Couronne, aucun où la moins
 » tache ne s'aperçût aisément,
 » aucun qu'il ne vous importe de
 » conserver dans tout son éclat, au
 » milieu d'un Peuple éclairé qu'une
 » première lueur peut bien surpren-
 » dre, mais que la réflexion ren-
 » dra des plus difficiles à conten-
 » ter : Juge de vos actions, il vous
 » fera d'autant plus d'honneur qu'il
 » vous paroîtra plus sévère : laissez-lui
 » hardiment exiger de vous les vertus
 » qu'il a droit de prétendre. Quicon-
 » que a besoin d'indulgence, peut-il
 » s'attendre à beaucoup de marques
 » de considérations ? Un des écueils
 » contre lesquels la vertu des Hé-
 » ros s'est souvent brisée, est ce su-
 » prême degré de puissance & de
 » gloire, qui reveille dans presque
 » tous les cœurs celle de nos pas-
 » sions la moins conforme à la raison,
 » & néanmoins la plus difficile à vain-
 » cre : je parle de l'orgueil dont ne
 » sont pas toujours exempts ceux qui
 » le combattent, ni peut-être ceux
 » même qui se flattent de l'avoir
 » surmonté, On le diroit de l'essence

AN 1725.

» d'un rang élevé : on l'en croit du
 » moins une bienfaisance rigoureuse.
 » Les Grands se l'apprennent ; ils se le
 » communiquent. On le voit circuler
 » grossièrement d'une ame à l'autre ;
 » & cette science est si aisée, que les
 » Disciples en savent bientôt autant
 » que les Maîtres. De-là, cet imper-
 » tinent mépris pour le commun des
 » Hommes ; on ne les voit plus qu'à
 » travers un prisme trompeur qui les
 » dénature & qui les fait croire uni-
 » quement destinés à être de simples
 » Spectateurs d'une joie fastueuse, ou
 » des Esclaves assujettis à la nécessité
 » d'y contribuer. Que sont pourtant
 » les Grands aux yeux de la raison,
 » même la moins sévère ? ils ne dif-
 » fèrent des autres Hommes que par
 » la base qui les élève ; & cette base
 » ne tenant point à leur Etre, elle ne
 » les rend ni plus sages ni plus heu-
 » reux. Que seroit-ce si on les confi-
 » déroit par rapport à l'immense éten-
 » due de l'Univers, où tout le gen-
 » re-humain, dont ils sont une si
 » petite partie, n'est lui-même que
 » comme s'il n'étoit point. Quelque

AN 1725.

» élevé, ma chere fille, que soit le rang
 » où vous venez de monter, vous n'en
 » êtes pas réellement plus estimable
 » à mes yeux, ni ne devez l'être
 » d'avantage aux vôtres. Quel sujet
 » de vanité pourriez-vous tirer d'un
 » simple ornement qui n'ajoute rien
 » au mérite, & ne peut servir qu'à
 » mieux dévoiler les défauts ou les
 » vices qu'il expose nécessairement
 » dans un plus grand jour?

» Toujours humiliée sous la main
 » de Dieu, seul dispensateur des
 » Grandeurs & des Puissances, abaif-
 » sez-vous d'autant plus devant lui
 » que vous êtes plus élevée au-dessus
 » du reste des Hommes. Un seul or-
 » gueil vous est permis : c'est celui
 » d'une ame qui retrouvant en soi
 » l'empreinte de la magnificence, &
 » de l'immensité du Dieu qui l'a for-
 » mée, méprise tout ce qui est bor-
 » né, & n'aspire qu'à des biens qui
 » repondent à la noblesse de son
 » origine, à la hauteur de ses senti-
 » ments, à l'immortalité qui lui est
 » assurée. Distinguez-vous, à la bon-
 » ne heure, dans le rang que vous oc-

AN 1725.

» cupez ; mais que ce soit uniquement
 » par l'ambition d'en remplir tous les
 » devoirs avec exactitude. Faites tou-
 » jours, mieux que le Peuple, tout ce
 » que le Peuple fait de bien. Surpas-
 » sez les plus sages en mérites ; mais
 » sans être extrême sur aucune vertu :
 » il n'appartient qu'à l'hypocrite d'e-
 » xagérer les sentimens qu'il n'a pas.

» La France, l'Univers entier exi-
 » gent de vous de grands exemples
 » qui ne se démentent jamais ; la plu-
 » part néanmoins ne sont bien puis-
 » sants qu'autant que le modèle est
 » agréable. Je pourrois vous avertir ici
 » d'un avantage que vous ne vous con-
 » noissez pas : c'est un don de la na-
 » ture, qui ne vous a rien coûté ; mais
 » qui rendant plus aisée la pente à
 » vous imiter, peut vous être un su-
 » jet de mérite, & d'un simple talent
 » vous faire une vertu. Ce don si
 » précieux est cet air de douceur, ces
 » manieres aisées & prévenantes, ce
 » caractère de bienfaisance & de bon-
 » té qui se peint dans vos traits, & qui
 » appellant tous les cœurs & leur de-
 » mandant autant d'amitié qu'il en

Caractère
de la Rei-
ne.

AN 1725.

» offre, ne laisse pas de leur imprimer le respect dont il semble vouloir les affranchir : conservez avec soin ces dehors précieux, & ne cessez dans aucun tems, d'être réellement tout ce qu'ils promettent. Faites toujours autant de bien qu'il vous sera possible : la libéralité est un devoir de votre rang, & les refus vôtres doivent plus coûter que les graces. Sur-tout approchez de vous la vertu timide & malheureuse : ne dédaignez jamais le mérite indigent. Ne leur faites pas même acheter vos services par des prières : en leur payant une dette, ce seroit leur vendre le plaisir de vous en acquitter.

Son occupation sur le Trône.

» Aucune affaire essentielle ne vous regarde sur le Trône, que celle de vous faire aimer. Rien n'est si flatteur pour une belle-ame, & rien aussi n'est plus aisé aux personnes élevées en dignité; il ne leur faut pour cela que des égards qui n'ayent point un air de contrainte, qu'une politesse sans fausseté, qu'une prévenance sans bassesse. L'arrogan-

AN 1725.

» ce leur est encore moins pardonna-
 » ble qu'à des Particuliers qui s'en
 » font une ressource & une espece de
 » dédommagement à leur médiocrité.
 » L'autorité du Diadème peut bien
 » se maintenir par elle seule; mais elle
 » n'a jamais plus de force que lorsqu'elle a le secret de se soumettre
 » les cœurs. Je l'ai souvent éprouvé
 » sur ce Trône mobile où me porta,
 » d'après les vœux de ma Nation, l'amitié
 » d'un Prince qui s'étoit chargé
 » d'avoir des vues & de l'ambition
 » pour moi. Combien de fois n'eus-je
 » pas à combattre la fastueuse délicatesse
 » d'une foule de Grands, qui
 » se prétendent indépendans du Chef
 » qu'ils se sont donné, & de la Nation
 » même dont ils sont membres?
 » Etoit-il aucun jour où il ne me fallût
 » contenir l'indocilité tumultueuse
 » d'une Noblesse qui, ne connoissant
 » que son épée, son courage & sa
 » liberté, veut tenir le timon de
 » l'Etat, & se plaît souvent à le faire
 » chanceler pour se faire croire plus
 » nécessaire à le conduire? Ces obstacles
 » si difficiles à lever, j'eus le

H v

AN 1725. Comment on prend un empire sur les esprits.

» bonheur de les vaincre. Un accès
 » libre & toujours ouvert, une hu-
 » manité aussi éloignée de la dureté
 » que de la foiblesse, me donnerent
 » sur tous les esprits un empire d'au-
 » tant plus absolu, qu'on le suppor-
 » toit sans le croire. Je m'aperçus
 » bientôt qu'en donnant des conseils
 » je prononçois des ordres, & qu'on
 » les exécutoit aussi fidèlement que si
 » la liberté qu'ils contraignoient, les
 » eût dicté elle-même.

» Je reconnus dès-lors ce que vous
 » ne devez pas ignorer, ma chere fille,
 » que rien n'assure mieux, en quelque
 » Nation que ce soit, les droits de
 » la puissance, que le soin de ne la
 » point faire sentir.

Moyens de gagner les cœurs. » Un moyen infailible de gagner
 » les cœurs, c'est de leur marquer
 » encore plus d'estime que d'amitié;
 » celle-ci peut faire des ingrats: celle-
 » là n'en fit jamais. On peut se mé-
 » fier de l'amitié: on croit toujours
 » l'estime sincère lors même qu'elle
 » ne l'est pas. Sévère à votre égard,
 » usez d'indulgence envers tout le
 » monde; louez les vertus, excusez

AN 1725. » les foibleses, feignez d'ignorer
 » la plupart des défauts, embellis-
 » sez, pour ainsi dire, tout ce qui
 » vous environne. Une prévention
 » flatteuse peut faire naître au-tour
 » de vous plus de vertus, qu'une in-
 » discrete sévérité n'eût corrigé de
 » vices. Etendez cette heureuse &
 » utile prévention jusqu'aux mœurs,
 » aux usages, aux préjugés mêmes des
 » François. De tous les Peuples ci-
 » vilisés, c'est peut-être celui qui
 » souffriroit moins de voir condam-
 » ner ses Loix que ses Coutumes:
 » elles paroissent être en lui, plus
 » qu'en toute autre Nation, ce que
 » la chaleur naturelle est dans tous
 » les corps, un principe de vie & le
 » premier mobile de ses sentimens,
 » de ses opinions, de sa conduite:
 » vous devez nécessairement pour
 » réussir à lui plaire, respecter ses ma-
 » nières & les adopter. Je ne vous
 » propose pourtant point ici celles
 » de ces François brillants & volages,
 » bons par principe, mais trop sou-
 » vent vicieux par air, qui n'ont pour
 » vertu que des agrémens, & qui

AN 1725.

Manières
des vrais
François.

» sont même regardés comme étran-
 » gers dans leur patrie, jusqu'à ce que
 » l'âge ait achevé de mûrir leur rai-
 » son : les mœurs des vrais François
 » sont douces, simples, enjouées, so-
 » ciables ; chez eux se trouvent plus
 » communément la science des égards,
 » le goût des bienfaisances, la délica-
 » tesse du sentiment. Leurs ennemis,
 » jaloux de rendre leurs vertus plus
 » agréables, viennent échanger leur
 » politesse contre la leur ; & ce qu'on
 » a de la peine à concevoir, ils ne
 » s'estiment ensuite plus parfaits qu'au-
 » tant qu'ils les haïssent avec plus de
 » fureur & qu'ils les imitent avec
 » plus de complaisance.

Ce qu'il
faut éviter.

» Ces sentimens vous choqueront
 » bien davantage désormais qu'ils ne
 » peuvent faire à présent : vous étiez
 » déjà François par votre éducation,
 » devenez-la encore plus par votre
 » amour pour cette Nation honnête
 » & polie ; & je vous réponds de sa
 » part d'un retour de tendresse le plus
 » sincère & le plus constant : vous
 » l'éprouverez plus sûrement encore,
 » si après avoir évité les dangers de

AN 1725.

» la puissance & de l'élévation au
 » Trône, qui trop souvent n'inspi-
 » rent qu'orgueil & dureté, vous ne
 » donnez point dans un autre excès
 » qui amollit les ames par la volup-
 » té & les abrutit par la paresse : j'en-
 » tends parler ici de la prospérité dont
 » vous allez jouir, & qui pour-
 » roit vous être d'autant plus funeste
 » qu'elle vous a été inconnue jusqu'à
 » présent.

» Ne nous dissimulons point les
 » adversités que nous avons essuyées ;
 » ceux-là seuls doivent craindre de
 » se rappeler leurs disgraces, qui
 » ne pouvant les soutenir avec cou-
 » rage, n'ont fait que les augmen-
 » ter par leur lâcheté. Nos malheurs
 » n'étoient grands qu'aux yeux de la
 » prévention qui n'en connoit point
 » au-dessus de la perte d'une Cou-
 » ronne ; & quelle idée devois-je
 » avoir de celle que je venois de
 » quitter ? Différente de toutes les
 » autres, elle n'offre presque d'autre
 » avantage que la gloire de la por-
 » ter : devois-je avancer la main pour
 » la reprendre ? Quelle qu'elle fut,

Quel ca-
ractère de
vérité, de
dignité, de
raison & de
grandeur !

AN 1725.

Sentimens
de Stanis-
las sur ses
malheurs.

» en la perdant je me retrouvois moi-
» même, & je vous retrouvois, ma
» chere enfant, non-point insen-
» sible à mes revers; mais ayant la
» force de les supporter, & toujours
» épiant sur mon visage, jusqu'aux
» moindres vestiges de la douleur,
» pour la calmer.

» Nous devons trop à nos malheurs
» pour les oublier; & nous ne de-
» vons nous en prendre qu'à nous-
» mêmes si, contre le dessein de la
» Providence, ils n'ont point réussi
» à nous convaincre du vuide & du
» néant des choses d'ici-bas, & par-
» là même, à nous dévoiler le dan-
» ger des prospérités qui pourroient
» nous séduire. Hé! que sont réelle-
» ment les prospérités même les plus
» brillantes; quel est l'état de ceux
» qui en sont le plus entêtés? n'est-
» ce pas, pour la plupart, un état
» de misere & de besoin? Le seul
» amour du repos les tient dans une
» agitation continuelle; & leurs pas-
» sions étant sans frein, leurs vues
» sont aussi sans bornes. Toujours un
» nouveau desir, comme un salpêtre

AN 1725.

» enflammé, pétille dans leur ame &
» les porte vers un objet dont la
» perspective les éblouit à son tour,
» mais dont l'approche ou la posses-
» sion ne les désabuse point du triste
» soin d'en rechercher d'autres: de-là
» des jours plus vuides que remplis.
» On se plaint de leur rapidité par-
» ce qu'on n'en jouit point, & pres-
» qu'en même tems de leur lenteur
» à cause des dégoûts qui les accom-
» pagnent. On se dérobe sa vie sans
» le vouloir; & comme elle n'est pas
» dans l'espace du tems, mais dans
» l'emploi qu'on en doit faire, elle
» est déjà comme passée bien des
» années avant le moment où elle
» doit finir. Il n'est qu'une sage mo-
» dération qui puisse vous garantir
» des pièges d'un état qui n'est
» qu'une yvresse continuelle pour tant
» d'autres. Vos desirs satisfaits au de-
» là de vos espérances, ne vous en
» laisseront presque plus à former:
» je me flatte du moins que ne
» souhaitant rien désormais que
» par raison, vous ne désirerez
» rien avec inquiétude. Je sçais que

AN 1725.

» je puis également me répondre de
 » votre sagesse, au milieu des plaisirs
 » qui assiègent le Trône; je les crains
 » moins pour vous que le goût du plai-
 » sir qu'ils laissent après eux, & qui
 » est un effet plus dangereux, que les
 » plaisirs mêmes. L'habitude peut fai-
 » re disparaître ceux-ci; mais le
 » goût dont je parle, quoiqu'il varie
 » sans cesse, ne meurt jamais: son
 » inconstance même fait sa durée.
 » Usez, à la bonne heure, des plai-
 » sirs de votre état: mais souvenez-
 » vous toujours qu'ils ne sont faits que
 » pour vous amuser & vous distraire,
 » & non pour vous occuper. Ils peu-
 » vent flatter vos sens; mais ils ne
 » peuvent remplir votre cœur: celui
 » qui l'a créé, peut seul le satisfaire.

» Ce sentiment que je n'ai jamais
 » cessé de vous inspirer, ne doit ja-
 » mais s'éteindre en vous; mais en
 » vous exhortant à craindre, à fuir
 » même les plaisirs, je m'aperçois
 » qu'il en est un dont vous aurez de
 » la peine à vous défendre; c'est ce-
 » lui que des hommes intéressés, des
 » louanges étudiées, une fine adula-

AN 1725.

» tion excitent d'ordinaire dans les
 » Grands; c'est le plaisir qu'ils trou-
 » vent à être flattés, & qui les tou-
 » cheroit moins, si, malgré la préé-
 » minence de leur rang, ils ne s'es-
 » timoient encore plus par l'opinion
 » d'autrui, qu'ils n'ont coutume de
 » s'estimer par leur sentiment propre.

» Ainsi, ma fille, je ne vous vois
 » qu'avec frayeur environnée d'une
 » foule de Courtisans, qui, paroissant
 » oisifs sans l'être, se font une occu-
 » pation de dégrader par l'orgueil,
 » ceux qui les dominent par la puis-
 » sance. Esprits manières & flexibles,
 » ils n'étudient les penchans de leurs
 » Maîtres que pour les faire servir
 » à leurs intérêts; ils ne rampent
 » devant eux que pour s'élever; ils
 » ne les louent que pour les séduire.
 » Combien n'en est-il pas qui cher-
 » chent peut-être déjà à vous endor-
 » mir au sein de l'indolence & de la
 » mollesse, & qui ne se montrent
 » empressés à vous plaire que pour
 » réussir un jour à vous gouverner?
 » Voulez-vous pour toujours éviter un
 » écueil où j'aurois le regret de vous

Tableau
des Courti-
sans.

AN 1725. » voir perdre sans ressource ? foyez
 » incessamment en garde contre vo-
 » tre amour propre : il n'est que lui
 » capable de donner à la flatterie de
 » l'ascendant sur votre cœur. Aimez
 » la gloire, j'y consens, ja vous y
 » exhorte même ; mais fuyez la va-
 » nité : celle-ci recherche uniquement
 » l'approbation des hommes ; celle-là
 » le seul témoignage secret d'une con-
 » science tranquille. Quiconque mé-
 » prise la gloire, n'est pas loin de mé-
 » priser la vertu : mais quiconque a
 » de la vanité peut tout au plus con-
 » trefaire la vertu, & ne peut acqué-
 » rir de gloire. Appliquez-vous à con-
 » noître les hommes au lieu même
 » où vous êtes, & plus qu'en autre
 » lieu du monde. Il est encore des
 » Courtisans dont le caractère noble
 » & généreux ne se développe que
 » sous les dehors de la naïveté, de
 » la douceur, de la confiance. For-
 » més sur le modèle des anciennes
 » mœurs, ils vivent avec plus de
 » probité que de cérémonie ; ils ser-
 » vent leurs Souverains avec zèle : ils
 » ne fondent point sur leurs défauts

» l'espoir de leur plaire ; ils les ai-
 » ment plus que leur fortune ; ils n'en
 » désirent d'autre que celle qui ne
 » coûte aucune vertu.

» Votre intérêt est de démêler
 » dans la foule ces restes précieux de
 » l'innocence des premiers tems ; vo-
 » tre devoir, de vous les attacher ;
 » votre bonheur, de mériter leur esti-
 » me : elle vous fera d'autant plus
 » glorieuse qu'elle ne peut être qu'une
 » estime de sentiment & de convic-
 » tion ; & vous la distinguerez aisé-
 » ment de toute autre, parce qu'elle
 » sera toujours sans faste & sans
 » apprêt : elle se laissera voir & ne
 » se montrera pas, ou ne se mon-
 » trera du moins qu'avec cet embar-
 » ras, qui dit si éloquemment ce
 » qu'on s'efforce de taire. Interrogez
 » ces hommes vertueux & les en-
 » couragez à vous répondre ; au lieu
 » de louanges ils vous donneront des
 » conseils.

» Ne leur prodiguez pourtant pas
 » votre confiance ; vous ne la devez
 » toute entière qu'au Roi votre Époux :
 » il doit être le seul dépositaire de vos

AN 1725.

Parallèle
des bons &
des mau-
vais Cour-
tisans.

La Reine
ne doit sa
confiance
qu'au Roi.

AN 1725.

» sentimens, de vos desirs, de vos
 » projets, de toutes vos pensées.
 » L'imprudence laisse échapper ses se-
 » crets, l'amitié les confie; l'amour,
 » le véritable amour les décele &
 » ne s'en apperçoit pas. Répondez
 » aux espérances du Roi par toutes les
 » affections possibles; vous devez ne
 » plus penser que d'après lui & com-
 » me lui; ne plus ressentir de joies
 » & de chagrins que ceux qui l'af-
 » fectent; ne connoître d'autre ambi-
 » tion que de lui plaire, d'autre plai-
 » sir que de lui obéir, d'autre intérêt
 » que de mériter sa tendresse. Vous
 » devez ne plus avoir à vous ni hu-
 » meur ni penchant; votre ame doit
 » se perdre dans la sienne, & tel est
 » votre bonheur qu'elle ne peut que
 » s'embellir en se perdant de la sorte;
 » par-là même vous pouvez contri-
 » buer au bien de Sa Majesté.
 » On aime à se voir dans ceux
 » qui nous ressemblent: en se repro-
 » duisant en eux on croit augmenter
 » son être, en étendre la durée &
 » vivre en quelque sorte deux fois.
 » Votre douceur, votre docilité, ma

AN 1725.

» fille, peuvent fort aisément prolon-
 » ger des jours dont dépend une in-
 » finité d'autres. Que de vies à con-
 » server dans une seule! Ne cessez
 » dans aucun tems d'éloigner de ce
 » Maître aimable jusqu'aux moindres
 » nuages de chagrin. Quelquefois son
 » excessive grandeur peut s'affaïsser
 » sur elle-même: portez alors le cal-
 » me & la sérénité dans son ame;
 » mais gardez-vous de vouloir péné-
 » trer tout ce qui peut en troubler la
 » joie & la paix. N'essayez point à
 » percer les voiles qui couvrent les
 » secrets de l'État. L'autorité ne veut
 » point de compagnie. Laissez au Roi
 » & à son Conseil à ménager les
 » intérêts qui divisent ou rapprochent
 » les Nations, & à donner à l'Uni-
 » vers, selon les tems & les besoins, ces
 » secousses puissantes qui les ébranlent.
 » Vos talents, vos desirs, vos efforts
 » ne pourroient suffire à un travail
 » dont si peu de Grands mêmes sont
 » capables.

» C'est surtout la Religion que
 » vous devez respecter sans l'appro-
 » fondir; ne donnez dans aucun des

Elle ne
 doit pas pé-
 nétrer les
 secrets de
 l'État,

Ce qu'elle
 doit à la
 Religion.

AN 1725.

» partis qui la défigurent ou l'anéan-
 » tissent sans le vouloir. Doit-il y
 » en avoir d'autre pour vous, pour
 » la foule des Chrétiens, pour les plus
 » grands génies mêmes, que votre ca-
 » téchisme & votre foi ? Dans le
 » poste éminent où vous êtes, rien
 » n'est plus important que la Reli-
 » gion : non-seulement elle est le
 » seul frein que puissent avoir ceux
 » qui ne craignent pas les Loix dont
 » ils sont les Arbîtres, mais elle est
 » seule capable d'adoucir les chagrins
 » qui révoltent l'orgueil des Gran-
 » deurs humaines, & de les conver-
 » tir même en plaisir, ainsi qu'un
 » grand feu convertit en lumière tout
 » ce qu'on y jette. Soyez toujours telle
 » que vous avez été dès vos plus jeu-
 » nes ans. Attachez-vous à l'essence
 » de la Religion ; elle doit être jointe
 » à la piété, sans quoi elle ne seroit
 » qu'un fantôme. La piété doit être
 » jointe à la morale, sans quoi elle
 » ne seroit que superstition ; & la
 » morale ne doit point être séparée du
 » culte, sans quoi elle ne différeroit
 » point de cette Philosophie de nos

AN 1725.

» jours qui ne connoit la raison que
 » pour la louer & la combattre ;
 » l'humanité, que pour l'exalter &
 » l'avilir ; les vertus, les devoirs, que
 » pour s'en affranchir, ou pour se
 » justifier du mépris qu'on en fait
 » par l'amitié qu'elle y suppose. Ayez
 » de la piété ; mais gardez-vous au-
 » tant d'en avoir trop que de n'en
 » avoir qu'à demi.

» Je rends des graces infinies à L'excès
 » Dieu, de ce que je ne vois rien dans les
 » à régler, dirai-je, à corriger vertus &
 » en vous, que vos vertus. Vous dans les
 » pourriez aisément les porter à cet vices.
 » excès qu'on ne condamne d'ordi-
 » naire qu'en l'admirant. Suivez vo-
 » tre force ; mais sachez l'arrêter.
 » L'excès dans les vices sert à les
 » rendre plus insupportables ; dans
 » les vertus il ne sert qu'à les ren-
 » dre plus difficiles à imiter.

» J'aurois pû, sans doute, encore
 » me dispenser de vous donner cet
 » avis ; mais j'ai moins prétendu vous
 » proposer ici des conseils à suivre
 » que des maximes à méditer. Il
 » ne me reste qu'à vous exhorter à

AN 1725.

Expressions
des senti-
ments du
Roi Stanif-
las, pour
sa fille.

» vous souvenir de moi, de votre
» Mere & de la mienne : Heureux
» témoins de votre élévation & de
» votre gloire, nous n'en sommes
» pas moins sensibles à votre éloi-
» gnement. Nous ne cessons de ver-
» ser des larmes. Nous vous per-
» dons, ma chere enfant, vous qui
» étiez notre consolation, notre
» amour, nos seules délices ! Je vous
» cherche sans cesse à mes côtés ;
» je sens qu'il me manque une par-
» tie de moi-même : ma vie me
» semble s'échapper avec mes pleurs.
» Votre seul bonheur me console ;
» le Ciel vient d'accomplir en vous
» tous Nos desirs. Nous le supplions
» d'exaucer les vœux que Nous ne
» cesserons de lui faire tous les jours
» de Notre vie, pour qu'il vous com-
» ble d'autant de bénédictions & de
» grâces, qu'il vient de répandre sur
» vous de biens & de félicités ».

Naissan-
ce de trois
Princesses,
en 1726,
1727 &
1728 ; cel-
le de Mon-
seigneur le
Dauphin,
en 1729.

La Reine donna successivement le
jour à trois Princesses, dont Madame
Louise-Elizabeth de France, depuis
Duchesse de Parme, morte à Ver-
sailles le 6 Décembre 1759, étoit née
en

AN 1729.

en 1727, avec Madame Henriette de
France, dont les beaux jours furent
moissonnés dans le Printems de son
âge ; & le 4 Septembre 1729, elle
mit le comble aux espérances de la
Nation, en lui donnant un Dauphin.
La naissance de ce Prince fut célébrée
dans toute l'Europe : on fit partout
éclater la joie la plus vive de cet
heureux événement.

En 1730, la Reine donna encore
un Prince à la France : le Ciel bé-
nissant la fécondité de cette Princef-
se, Elle nous donna Madame Marie-
Adélaïde de France (Madame) le 23
Mars 1732 ; Madame Victoire-Loui-
se-Marie-Thérèse de France, le 11
Mai 1733 ; Madame Sophie-Philip-
pine-Elizabeth-Justine de France, le
27 Juillet 1734 ; & Madame Louise-
Marie de France, le 15 Juillet 1737.

AN 1730.

Naissance
de Mesda-
mes.

1732.

1733.

D'abord après le mariage de sa
fille, le Roi Stanislas alla tenir sa Cour
au Château Royal de Chambord, où
le Roi son Gendre le mettoit en état
de représenter avec autant de dignité
que de splendeur. Stanislas y vivoit en
Philosophe couronné : il étoit en vi-

Le Roi
Stanislas
établi sa
résidence
à Cham-
bord.

AN 1733.

ronné de tous les talents agréables, & d'un nombre suffisant de Seigneurs, de Dames & d'Officiers, pour le lustre & pour le service de sa Maison. L'heureuse situation où se trouvoient le Roi & la Reine de Pologne, après tant de malheurs, de revers & de peines, dans ce séjour délicieux, sembloit leur avoir inspiré la vie la plus religieuse; & ces augustes époux avoient fondé l'établissement de leurs Maisons respectives, sur l'exercice le plus exact de la Religion, & sur la piété la plus exemplaire.

Exercice
de piété.

Cet exercice une fois réglé, il ne fut permis à personne de leurs Officiers Commeniaux & Domestiques, d'y manquer. Le Roi avoit une Musique peu nombreuse, mais composée de Sujets choisis, qui jouoient de tems en tems la Comédie. On accouroit de toutes parts à Chambord, comme dans un lieu de délices, où l'on étoit sûr d'être gracieusement accueilli de ses Maîtres. Stanislas appelloit tous ses Gens par leurs noms, & parloit familièrement à tout le monde. Cette manière de s'insinuer dans les

AN 1733.

cœurs, est le plus sûr moyen de les soumettre & de se les attacher, sans rien ôter à la Majesté Royale. C'est une épreuve que tous les bons Princes ont toujours faite à leur satisfaction : celle de Stanislas eut été complotte à Chambord, s'il avoit été moins éloigné de son auguste famille : aussi fut-ce uniquement afin de s'en rapprocher, qu'il quitta Chambord pour aller fixer sa résidence au Château de Meudon, où chaque jour sa Cour devenoit plus nombreuse à cause de la proximité de Paris & de Versailles. Plus on le voyoit, plus on avoit d'empressement à le revoir, & c'étoit à qui diroit le plus de bien de ce Prince aimable. L'amour des Sujets marche toujours à la suite de la clémence & de la bonté des Rois.

Affabilité
de ce Prin-
ce.

Un nuage se forme de nouveau sur la tête de Stanislas, & semble vouloir troubler la sérénité des beaux jours de ce Prince, qui doit se prêter bientôt à des vœux qui ne le flattent plus. Mais la politique a son empire aussi bien que la fortune, & ce n'est pas toujours assez de mépriser leurs fa-

Un évé-
nement fâ-
cheux va
troubler
son bon-
heur.

AN 1733. veurs, pour se croire affranchi de leur servitude.

Mort d'Auguste II.

Frédéric Auguste II, Roi de Pologne, mourut à Varsovie, le premier jour de Février 1733. Le Prince Royal son fils & son successeur à l'Electorat de Saxe, prétendit succéder également au Trône de Pologne, quoiqu'il ne fût point héréditaire & qu'on ne pût y monter que par une élection libre: ce fut à ce sujet que le Roi déclara à tous les Ambassadeurs & Ministres étrangers qui se trouvoient à sa Cour, qu'il ne souffriroit point qu'aucune Puissance s'opposât à la liberté des suffrages.

Le voyage de Stanislas en Pologne

Stanislas étoit appelé par les vœux de la plus grande partie des Polonois, auxquels il falloit le montrer pour les satisfaire: comme on avoit besoin de prendre des précautions mystérieuses pour le faire arriver en Pologne, on convint avec le Ministre qui s'y trouvoit de la part de la France, qu'il iroit à Varsovie sans aucun retard, parce que sa présence y devenoit nécessaire pour échauffer & rassurer ses Partisans; & il fut en outre arrêté qu'il

feroit ce voyage par terre, pendant qu'on occuperoit les surveillans d'un embarquement simulé, qu'on supposeroit être commandé par ce Prince. On équipa véritablement une Escadre à Brest, sur laquelle on fit paroître un Seigneur François, revêtu de tout ce qui pouvoit le faire ressembler le mieux à Stanislas. Pendant que ces préparatifs attiroient les Observateurs du côté de la Mer Baltique, ce Prince fit publiquement ses adieux à sa famille; puis il se rendit à Sceaux & de-là à Berny, où l'Officier de son choix qui devoit l'accompagner, l'attendoit avec une chaise de poste.

Travestis en Marchands étrangers, ayant des perruques noires, & des habits unis les plus mal faits & de l'étoffe la plus grossière, ils entreprirent leur voyage avec une petite escorte. Ce fut ainsi qu'ils traversèrent l'Allemagne, & qu'ils passèrent sur les terres du Roi de Prusse, sans être reconnus, quoique ce Prince observât de près tout ce qui passoit par ses États. Stanislas eut le plaisir d'entendre souvent ce qu'on débitoit sur son

AN 1733.

Stanislas déguisé, arrive à Varsovie.

AN 1733.

compte, & de s'en amuser pendant son voyage, en faisant naturellement tout ce qu'il falloit pour n'être point reconnu. Il arriva à Varsovie, au jour & à l'heure qu'on l'attendoit. Il entra sans être apperçu chez l'Ambassadeur de France, par la porte secrète qu'on lui avoit indiquée.

Son arrivée
à Varsovie.

Le Marquis de Monty le reçut avec tout le respect qu'il lui devoit : ce Ministre le pria de ne se montrer qu'au moment favorable où Sa Majesté pourroit le faire avec éclat.

La Diette de Pologne avoit fait une confédération générale, & statué que les seuls Piaſtes ou Gentilhommes Polonois, nés de pere & de mere Catholiques, pourroient prétendre à la Couronne, & que le seul Primat pourroit proclamer le Roi élu, sous peine d'être déclaré ennemi de la Patrie.

Il est élu
Roi, &
abandon-
né deux
jours après.

L'Élection avoit été fixée par la même Assemblée, au 12 Septembre 1733 : Stanislas y fut élu pour la seconde fois Roi de Pologne, par plus de cent mille Polonois ; & ces mêmes Électeurs l'abandonnèrent lâ-

AN 1733.

chement deux jours après, parce qu'ils apprirent que les Moscovites s'avançoient pour empêcher qu'on n'élût ce Prince, ou pour le détrôner en faveur de l'Électeur de Saxe. Après l'Élection, Stanislas fut proclamé Roi par toute l'Assemblée. On le fit paroître aussi-tôt en habits magnifiques à la Polonoise. La Nation lui rendit hommage, & courut dans les Églises, remercier le Ciel du bonheur qu'elle se promettoit de son choix. Les Palatins qui n'avoient pas voulu lui donner leurs voix avoient résolu des'opposer à son Election par la force des armes, & dans ce dessein, ils s'étoient retirés de l'autre côté de Varsovie. On conseilloit à Stanislas, ou de disperſer promptement cette troupe de rebelles, ou de les ramener au vœu général ; mais ce Prince répondit : » qu'il ne vouloit ni s'assurer une » Couronne aux dépens de la vie de » ses Sujets, ni se mettre dans le cas » de se reprocher d'avoir marqué son » avènement au Trône, par l'effusion » de leur sang ».

Près de soixante (a) mille Moscovites, commandés par le Général Lesky, venoient d'entrer en Pologne pour y faire élire l'Électeur de Saxe. Les Polonois eurent beau réclamer la Loi qu'ils venoient de faire, que nul ne seroit Roi chez eux, s'il n'étoit Piasse; les portes de Varsovie furent ouvertes aux Moscovites, la Diette se sépara, la brigue prit la place de la justice, & l'intérêt ne fit qu'augmenter le nombre des rebelles & diminuer celui des Partisans de Stanislas, qui se voyant hors d'état de se soutenir à Varsovie contre tant d'ennemis réunis, fut obligé de se retirer à Dantzic avec les Gens de son parti.

L'Électeur de Saxe est élu Roi. Le Général Moscovite étant ainsi maître en Pologne, convoque une Assemblée à Prague, où les Partisans

(a) Un corps de quarante-deux mille Russes, étoit assemblé dans le Duché de Curlande; un autre corps de douze mille hommes de troupes réglées & quinze cents Cosaques, s'étoient rendus vers Smolensko, outre les dix mille Saxons & les forces de mer.

de l'Électeur de Saxe l'élisent Roi. Cette entreprise, ou cette violence contre la liberté des Polonois, étoit injurieuse au Monarque; comme elle n'étoit faite par les Moscovites, qu'à l'instigation de l'Empereur Charles V.I, la France lui déclara la guerre; & s'étant unie avec les Rois d'Espagne & de Sardaigne, on attaqua l'Empereur en Allemagne, en Lombardie & en Cécil: tout plia sous les armes de France, tant en Italie qu'en Alsace.

Cependant l'Électeur de Saxe s'étoit fait couronner à Varsovie, d'abord après son Election de Prague; & les Moscovites s'étoient avancés du côté de Dantzic, pour s'en rendre maîtres & sacrifier Stanislas à la rage qu'ils animoient contre lui.

Quand les Moscovites eurent établi leur camp, Lesky somma les Danticois de se soumettre au Roi Auguste, en les menaçant du traitement le plus cruel s'ils refusoient d'obéir. Mais voulant mériter la confiance que leur avoit marquée Stanislas, en remettant son salut entre leurs mains,

AN 1733.

La France déclare la guerre à l'Empereur

Dantzic est assiégé par les Moscovites.

les Habitans répondirent d'une manière à convaincre le Général Moscovite, qu'ils n'en craignoient point les menaces. Aussi-tôt il fit ses dispositions pour assiéger la place, devant laquelle la tranchée fut ouverte le 20

AN 1733. Février 1734. Le Comte de Munich amène aux Moscovites, un renfort considérable de troupes fraîches, & prend le commandement de leur armée, ne voulant point laisser au Général Lescy, la gloire de soumettre Dantzic. Cette Ville n'avoit pour se soutenir contre cette armée, que ses Habitans & le Régiment de Dragons qu'avoit levé le Marquis de Monty, à la solde du Roi. Ce Régiment prêta serment au Magistrat de Dantzic. Lescy occupoit & fermoit tout le côté de la Vistule jusqu'à la Mer, en tirant vers Langsunht, & il avoit coupé tous les ruisseaux par où la Ville recevoit abondamment ce qui étoit nécessaire à ses besoins. Munich perdit quinze cents hommes, à l'attaque du Village d'Ohra, & ne fut pas plus heureux à celle de Kniprars; mais il s'empara du Haulp, l'un des ouvra-

ges externes de la place, & le seul endroit par où les convois pussent arriver à la Ville par terre. Alors vint l'armée Saxonne de dix mille hommes, commandée par le Duc de Weisfelds: ce fut avec ce puissant renfort que Munich voulut livrer un assaut au Fort d'Hagelsberg, le 9 Mai; mais les Assiégés firent une si belle défense, qu'ils lui tuèrent plus de quatre mille hommes; quatre mille quarante-huit de l'aveu des Russes, sans parler des blessés dont le nombre étoit si considérable, que ne pouvant les loger au camp, il les distribua en trois parties, pour les envoyer à Elbing, Marienbourg & Doischau. Les Assiégés ne perdirent que quarante à cinquante hommes, & eurent environ quatre-vingt blessés. Le carnage dura depuis huit heures du soir, jusqu'à la pointe du jour.

Pour réparer cet échec également honteux & terrible, Munich n'avoit d'autre moyen que celui de redoubler le feu de son Artillerie, & le bombardement de la Ville, qui depuis long-tems n'en étoit que trop

AN 1734. incommodée. Sa destruction, & la
 faim qu'elle commençoit à sentir,
 ne prirent point sur le courage intré-
 pide des Assiégés, qui par honneur,
 aimoient mieux se voir ensevelir sous
 les ruines de leurs maisons; que de
 trahir la confiance de Stanislas.

Arrive un
 secours de
 France, qui
 fait des
 prodiges.

Le Duc de Weissenfelds à la tête
 des Saxons, s'étoit emparé par une
 lâche trahison du Fort de Welchel-
 monde & de plusieurs autres ouvrages,
 sans ébranler la fermeté des Assiégés.
 Le secours de quinze cents hommes
 venus de France par une escadre, &
 débarqués le 13 Mai, à l'embouchu-
 re de la Vistule, sous le commande-
 ment du Brigadier la Motte, fut obli-
 gé de se rembarquer & de retourner
 à Copenhague, parce qu'il avoit ren-
 contré trop d'obstacles à son entrée
 dans la place. A leur arrivée, ces
 François trouvèrent un nouveau ren-
 fort des leurs à Copenhague, & leur
 petit nombre ne les empêcha pas de
 reprendre la route de Dantzic le 27,
 sous les ordres du Comte de Plélo,
 Ambassadeur de France en Dane-
 marck. Ils débarquèrent librement à

la rade de Dantzic; ils marchèrent
 sur trois colonnes, aux retranchemens
 des Moscovites: ces François intrépi-
 des, arrachèrent les palissades, for-
 cerent tous les obstacles & se virent
 au moment d'entrer dans la Ville;
 mais ils étoient en trop petit nombre
 pour faire face à tous les efforts qu'on
 leur opposoit, & ils furent contraints
 de retourner à leur camp, après avoir
 perdu soixante hommes, parmi les-
 quels étoit malheureusement le vail-
 lant Comte de Plélo, qu'animoit un
 zèle égal à son courage, pour le ser-
 vice de la Patrie. Ces François s'étant
 fortifiés dans leur camp, y soutinrent
 pendant un mois tous les efforts des
 Moscovites & des Saxons; mais à la
 fin, réduits à un si petit nombre
 qu'il ne leur étoit plus possible de ré-
 sister, ils consentirent par capitula-
 tion, à se rendre prisonniers de guerre,
 après avoir donné les preuves les
 plus glorieuses de la valeur Française.

Cet événement fatal à Stanislas,
 dont on avoit mis la tête à prix, le
 laissoit sans ressource & sans espéran-
 ce. Il ne restoit plus à ce Prince;

AN 1734.

Les Fran-
 çois sont
 forcés de
 capituler &
 de se ren-
 dre.

Stanislas
 n'a plus de
 ressource
 que dans la
 fuite; sa tête
 est mise
 à prix.

AN 1734.

qu'un moyen de ne pas tomber entre les mains de ses ennemis : c'étoit de s'échapper secrètement de Dantzic ; & ce moyen ne paroissoit point praticable , parce qu'il étoit environné de deux armées qui l'observoient ; il ne connoissoit point les routes qu'il falloit suivre , pour tromper la vigilance des Gardes & des Surveillants : à qui pouvoit-il se fier au milieu de tant d'ennemis , que la promesse d'une récompense invitoit à porter une main régicide sur ce Prince , qui feroit vraisemblablement tombé au pouvoir des Cosaques , dont tous les environs de Dantzic étoient remplis : & s'il trouvoit moyen de s'embarquer , il devenoit la proie des vaisseaux tout récemment sortis des Ports de Croonstodt , au nombre de vingt-trois de rang. Il falloit néanmoins qu'il se sauvât à travers tous les dangers : ce Monarque , qui n'en sentoît que trop la pressante nécessité , s'en remit à la protection du Ciel , & forma le projet de tout tenter pour éviter sa perte. Mais avant que de faire les dispositions de sa retraite , il porta les géné-

AN 1734.

reux Dantziçois à se ménager une honnête capitulation , sans attendre qu'ils ne pussent plus détourner les malheurs dont ils étoient menacés. Ensuite il écrivit promptement deux lettres , l'une au Primat de Pologne ; son sincère ami , & l'autre à la ville de Dantzic : ces deux lettres , où s'expriment si naïvement la tendresse & la reconnoissance , font trop d'honneur à Stanislas , pour ne les pas rapporter ici mot à mot ; telles qu'elles sont sorties du cœur & de la plume de ce Prince.

Il écrit deux lettres avant son départ.

LETTRE de Stanislas , en quittant la ville de Dantzic.

A MON CHER PRIMAT , ET AUX SEIGNEURS POLONOIS ,

» LA douleur que j'ai de me sé-
 » parer de vous , mes chers véritables
 » amis , parle assez pour vous faire
 » comprendre tout ce que je ressens
 » dans ce cruel moment. La résolu-
 » tion forcée que je prends , n'est

AN 1734.

» fondée que sur l'utilité de mon sa-
 » crifice, ainsi que vous l'avez jugé
 » vous-mêmes. Je vous embrasse tous
 » bien tendrement, en commençant
 » par M. le Primar (Potocki) & je
 » vous conjure par vous-mêmes, &
 » par conséquent par ce que j'ai de
 » plus cher, de vous unir plus que ja-
 » mais, pour soutenir autant qu'il se
 » peut, les intérêts de la chere Patrie,
 » qui n'a d'autre appui qu'en vous
 » seuls. Les larmes qui effacent mon
 » écriture, m'obligent de finir : puis-
 » siez-vous du moins lire au fond de
 » mon cœur, les sentiments que votre
 » amour pour moi a fait naître, &
 » qu'il y a gravés pour jamais. Je suis
 » de cœur & d'ame, *signé* STANISLAS,
 » Roi ».

A ma bonne ville de Dantzic.

» JE pars au moment que je ne
 » puis plus rester avec vous, & jouir
 » plus long-tems des témoignages
 » d'un amour & d'une fidélité sans
 » exemple. J'emporte avec le regret
 » de vos souffrances, la reconnois-

AN 1734.

» sance que je vous dois, & dont je
 » m'acquitterai en tout tems par tous
 » les moyens qui pourront vous en
 » convaincre. Je vous souhaite tout
 » le bonheur que vous méritez. Il sou-
 » lagera le chagrin que j'ai de m'ar-
 » racher de vos bras. Je suis & serai
 » toujours & partout, votre très-
 » affectionné, STANISLAS, Roi ».

Une consternation générale se ré-
 pandit dans toute la Ville, à la nou-
 velle du départ de ce Prince : il avoit
 chargé le Comte de Poniatowski,
 d'en informer l'Assemblée : au récit
 qu'il en fit, on fut tellement attendri
 sur le malheureux sort de Stanislas,
 qu'un des Centumvirs nommé Hün-
 nüber, ne pouvant soutenir le cha-
 grin dont il fut aussi-tôt saisi,
 perdit la respiration, & tomba mort
 sur les genoux de Poniatowski. Quand
 on apprit cet évènement à Stanislas,
 il en fut pénétré de la plus vive dou-
 leur.

Enfin, on délibéra sur les moyens
 de sauver ce Monarque & de le faire
 partir : comme il a fait lui-même la
 relation de sa sortie de Dantzic, à la

Un Cen-
 tumvir
 tombe
 mort,
 en appre-
 nant le
 départ
 du Roi.

Reine sa fille, je croirois priver le Lecteur de la description la plus intéressante & la plus exacte de cette sortie, en ne la donnant ici que d'après les Auteurs qui l'ont écrite avant moi; c'est pourquoi je vais rapporter celle que le Roi Stanislas écrivit lui-même. Quoique depuis long-tems elle soit dans les mains de tout le monde, elle ne doit pas moins se retrouver ici, pour l'exactitude de l'Histoire que j'écris, & pour la gloire de Stanislas, dont la sagesse & la vertu se développent si naïvement dans cette relation.

*LETTRE DU ROI DE POLOGNE,
A LA REINE SA FILLE.*

Relation
de sa sortie,
par lui-même.

» JE sens, Madame, que ce n'est
» pas assez pour vous, d'avoir appris
» ma sortie de Dantzic. Un reste
» d'allarmes vous fait souhaiter de
» sçavoir jusqu'aux moindres circonstances de cet événement. Je vais
» vous satisfaire, & remplir en même-
» tems deux devoirs qu'une juste reconnaissance m'inspire; celui de
» vous dédommager en quelque sorte

» de vos peines passées, & celui de
» rendre à la Divine Providence,
» l'honneur que je lui dois. C'est elle
» en effet qui m'a soutenu au défaut
» de tout secours. Vous la verrez dans
» ce récit me conduire, pour ainsi
» dire, par la main, veiller sur tous
» mes pas, régler les sentiments de
» ceux que l'intérêt avoit fait résoudre à me servir de guides, & qu'un
» plus grand intérêt toujours présent
» à leurs yeux, pouvoit engager à
» me trahir: vous la verrez tout appa-
» planir devant moi, jusqu'à me
» rendre comme invisible à ceux mê-
» mes qui étoient envoyés pour me
» reconnoître. En un mot, vous la
» remarquerez cette Providence, jus-
» ques dans les moindres détails que
» je vais vous faire. Vous m'aidez
» à la bénir, comme l'unique source
» de mon bonheur & de votre joie.

» Je ne doute point que bien des
» gens ne m'aient blâmé, & vous
» peut-être avec eux, d'avoir attendu
» si tard à sortir de Dantzic; mais
» quand la conscience, l'honneur, la
» Patrie, réclament leurs droits, doit-

» on songer à se précautionner con-
 » tre les dangers personnels ? Pour
 » moi, je pensois alors & je pense
 » encore, qu'il est du devoir de l'hon-
 » nête homme de s'oublier en ces
 » moments. D'ailleurs, comme j'at-
 » tendois de jour à autre de puissants
 » secours, cette espérance me rete-
 » noit : & qu'aurois-je fait par une
 » retraite précipitée ? qu'ouvrir à l'en-
 » nemi les portes d'une Ville qui
 » ne soutenoit le siège, que par l'ex-
 » trême affection qu'elle avoit pour
 » moi. Ainsi, tout sentiment de cou-
 » rage & de fermeté à part, il falloit
 » tenir bon jusqu'à l'arrivée du se-
 » cours, & à son défaut, ne pas crain-
 » dre de périr avec tant de braves
 » Citoyens, qui se sacrifioient pour
 » ma gloire, & avec cette foule de
 » Polonois qui étoient venus partager
 » mon sort, & qui aimoient autant
 » périr que de manquer à la fidélité
 » qu'ils m'avoient jurée. Je persistai
 » dans cette résolution, jusqu'à l'indi-
 » gne reddition du Fort de Wechfel-
 » munde : sa lâche capitulation obligea
 » Dantzic de songer avec mon agré-

» ment à faire la sienne. Je fus le pre-
 » mier à l'y porter, & à ce sujet, il
 » arriva une chose assez extraordinaire.
 » J'avois nommé le Prince Czartorins-
 » ki, Palatin de Russie, & le Comte
 » Poniatowski, Palatin de Mazovie,
 » pour assister de ma part à toutes les
 » délibérations du Magistrat. Le len-
 » demain de la reddition dont je viens
 » de parler, je les chargeai l'un &
 » l'autre de représenter à cette Assem-
 » blée, les raisons que je croyois de-
 » voir engager à ne point différer de
 » se rendre. Je leur ordonnai même
 » expressément, de dire à ces Mes-
 » sieurs, que les tenant quittes, eux
 » & tous les Habitans, des serments
 » qu'ils m'avoient faits ; je consentois
 » de bon cœur qu'ils ne s'occupassent
 » que de leur sûreté, & qu'au reste,
 » pénétré des marques qu'ils m'a-
 » voient données de leur zèle, j'en
 » emporterois avec moi le plus tendre
 » souvenir.

» Ce fut le Comte Poniatowski
 » qui porta la parole. Il parloit avec
 » ce ton d'affection & de persuasion
 » qui lui est propre, lorsqu'un des

AN 1734.

» Centumvirs , le Sieur Hünnüber ;
 » (c'est ainsi qu'ils appellent certains
 » Députés du corps de la Bourgeoisie)
 » se levant de sa place , s'approche du
 » Palatin & lui dit : Eh ! Monsieur ,
 » parlez-vous sincèrement ? Sont-ce
 » là les vrais sentiments du Roi Notre
 » Maître ? Oui , lui répondit Poniatowski. C'est de sa propre bouche
 » que je tiens tout ce que j'ai l'honneur
 » d'avancer ici. Mais , quoi !
 » ajouta le Centumvir , est-ce le Roi
 » lui-même qui nous exhorte à subir
 » la loi du Vainqueur ? Le Palatin
 » répliquant encore , que cela étoit
 » ainsi : O Dieu ! s'écria de nouveau
 » cet homme , Notre bon Roi Nous
 » quitte donc ! Et que va-t'il devenir
 » lui-même ? Dans ce même instant ,
 » il chancela , il bégaya & tombe
 » mort sur les genoux de Poniatowski. Je fus d'autant plus touché
 » de ce funeste accident , que mon
 » cœur étoit ouvert à la douleur. C'est
 » particulièrement dans un tems d'affliction , qu'on sent plus vivement
 » les malheurs des autres.

» J'ai dit que la Ville s'étoit déter-

» minée à capituler. Voyant alors
 » qu'elle alloit changer de Maître ,
 » & que je n'avois plus lieu de me
 » sacrifier pour elle , je pris le parti
 » d'en sortir. J'y étois fortement sollicité
 » par les Seigneurs de mon parti ,
 » qui mettoient encore en moi toute
 » l'espérance de leur salut & de celui
 » de la République. Mes ennemis m'y
 » forcèrent eux-mêmes : ils demandèrent
 » pour premier article , que
 » je fusse remis entre leurs mains.
 » Ce n'étoit peut-être pas le moindre
 » des malheurs que je devois en
 » attendre ; mais t'en étoit assez pour
 » mettre le comble à ceux de ma Patrie ,
 » à qui il ne restoit plus de ressource
 » qu'en ma liberté. C'est en
 » cette occasion que je reconnus mieux
 » que jamais le zèle de ceux qui me
 » sont attachés. Chacun formoit des
 » projets pour assurer ma retraite.
 » Une Dame Polonoise (Madame la
 » Comtesse Czapaska , Palatine de
 » Poméranie) sçachant l'Allemand ,
 » & se fiant à un homme qu'elle connoissoit , & qui connoissoit lui-

AN 1734.

Stanislas
 sort de
 Dantzic ,
 le 17 Juin
 à dix heures
 du soir ,
 vêtu en
 Payfan.

AN 1734.

» même parfaitement le Pays, vous
 » loit partager les risques de mon
 » voyage, se travestir en Payfanne,
 » & me faire passer pour son mari.
 » On me proposa un autre expédient:
 » c'étoit de me mettre à la tête de
 » cent homme déterminés, & de per-
 » cer avec eux au travers des enne-
 » mis. Ma peine n'étoit point de trou-
 » ver des gens propres à une pareille
 » expédition: il s'en présentoit assez
 » qui tenoient à gloire d'y être em-
 » ployés; mais ce projet qui flattoit
 » assez mes idées, ne me parut pas
 » aisé dans son exécution, tant à cau-
 » se de l'inondation des eaux qui s'é-
 » tendoit d'un côté jusques à trois
 » lieues de pays, qu'à cause des li-
 » gnes de circonvallation qui bou-
 » choient tous les autres passages, &
 » qu'il eut été impossible de franchir
 » à cheval. Il faut du moins une
 » route au courage, & le hazard mê-
 » me n'en offroit point. Je m'en tins
 » au moyen que me fournit le Mar-
 » quis de Monty, Ambassadeur de
 » France. Ce moyen me parut le plus
 » praticable.

AN 1734.

» praticable. (b) Je me rendis chez
 » lui le Dimanche 27 Juin, sous pré-
 » texte d'y passer une nuit tranquille,
 » en m'écartant des bombes qui re-
 » commençoient à tomber dans mon

(b) M. Tercier, ancien premier Com-
 mis des Affaires Étrangères, alors Secrétaire
 de M. le Marquis de Monty, & témoin &
 acteur de tout ce qui se passa à la sortie du
 Roi, en écrivit le détail dans une de ses
 lettres, du 10 Février 1758, au Secrétaire
 de Sa Majesté.

Note essen-
 tielle.

J'aurois souhaité, dit-il, que le Roi dans
 sa relation eût dit la manière dont il vint
 chez M. l'Ambassadeur, se disposer à son
 départ, & comme on rusa pour l'enlever
 à sa garde ordinaire sans que personne s'en
 doutât. J'avois été le matin du Dimanche
 chez le Roi, qui avoit pris la résolution
 de partir. Il étoit convenu entre lui & l'Amba-
 assadeur, que l'après-midi Sa Majesté fe-
 roit prier M. de Monty, de passer chez lui
 pour conférer sur les propositions que le
 Maréchal Munich avoit faites la veille aux
 Députés, & que le Marquis feignant d'être
 tombé & de s'être écorché la jambe, renver-
 roit dire au Roi, qu'il étoit bien fâché de
 ne pouvoir se rendre à ses ordres, & que
 ne pouvant marcher, il supplioit Sa Ma-
 jesté de me dire ce qui s'étoit passé: sur quoi

K

AN 1734.

» quartier, & à dix heures du soir,
 » déguisé en Paysan, je sortis de son
 » Hôtel & de la Ville.

Qualités
 du Marquis
 de Monty.

» Le Marquis de Monty, que j'ai
 » eu le tems de connoître, est un des
 » hommes le plus capable de remplir
 » avec gloire, le ministère dont la
 » France l'a chargé. Fertile en expé-
 » dients & en ressources, il est pres-
 » que toujours sûr dans le choix de

je reporterois son avis, ou de charger quel-
 qu'un des Seigneurs Polonois de le venir
 prendre chez lui. Tout ceci se passoit vers
 les quatre heures à huit heures du soir.
 Lorsque nous soupions, on avertit que le
 Roi venoit par le jardin de notre maison.
 Je courus au-devant de Sa Majesté: Elle
 me dit que M. l'Ambassadeur pouvoit ache-
 ver de souper, & qu'Elle se promeneroit
 en attendant. Le souper ne fut pas long,
 comme vous croyez bien? Je retournai vers
 le Roi, qui vint & s'enferma avec M. le Mar-
 quis, M. le Comte Ossolinski, alors grand
 Trésorier de la Couronne, & moi. Le tems
 pressoit. M. l'Ambassadeur faisoit signe au
 Roi de renvoyer M. le grand Trésorier,
 qui se retira enfin sur ce que le Roi lui dit:
 qu'il alloit passer la nuit chez l'Ambassadeur.
 Sa Majesté donna ordre en même-tems,

AN 1714.

» ses moyens. Jamais la présomption
 » ne le porte à la négligence dans ce
 » qui lui paroît aisé, ni la défiance
 » n'abat son courage dans ce qui est
 » difficile. Génie supérieur & simple
 » tout à la fois, il sçait sans user d'ar-
 » tifice, joindre à la candeur qui at-
 » tire la confiance, toute l'adresse
 » nécessaire à un homme d'État.

qu'on lui apportât ce qui lui étoit nécessaire.
 Tout ceci étoit concerté pour tromper le
 Public. Si le Roi étoit sorti de chez lui dans
 le dessein-annoncé d'aller coucher ailleurs,
 sa garde l'auroit suivi & tout auroit man-
 qué. Il ne resta donc que le Roi, M. l'Ambas-
 sadeur & moi. Alors Sa Majesté écrivit
 deux lettres au Primat & à la ville de Dant-
 zic: ensuite de quoi, l'ayant déshabillé, je
 lui aidai à prendre les habits de Paysan,
 déjà préparés pour cette affreuse scène: il
 portoit à son bras le portrait de la Reine,
 que M. l'Ambassadeur le supplia de laisser;
 il ne le voulut pas; il emporta même avec
 lui, sans rien écouter, le livre du petit Of-
 fice du Saint-Esprit. Quand il eut quitté
 l'Ambassadeur, je le conduisis par notre jar-
 din, jusques dans celui où étoit la tente du
 Général Steinficht: ces jardins étoient con-
 tigus. Le matin, ce Général étoit venu dire

AN 1734.

Une bagatelle fait presque échouer le départ du Roi.

» Une des choses cependant qui
 » l'embarassa le plus, ce fut une des
 » moindres parties de mon nouvel
 » ajustement. Le dessein de ma re-
 » traite si bien concerté dans tout le
 » reste, faillit à manquer par cela
 » seul, & nous apprîmes (ce qui
 » n'arrive néanmoins que trop sou-
 » vent) qu'une bagatelle est quelque-

à M. de Monty, qu'ayant à toute heure à faire avec lui, il étoit incommode de faire un détour par la rue, qu'il seroit bien plus aisé de se communiquer en faisant ôter seulement deux planches de celles qui séparaient les deux jardins; qu'il le prioit d'y consentir: ce qui fut fait uniquement pour que le Roi pût passer à la tente du Général, sans être vu: ce qu'il n'auroit pu éviter s'il lui eut fallu passer par la rue, où il auroit été reconnu par les domestiques, qui étoient toute la nuit ou au moins une grande partie de la nuit devant la porte. Je donnai la main au Roi, & en entrant dans la tente, il me fit l'honneur de m'embrasser & de me dire: adieu, mon cher ami, priez pour moi. Ces paroles dites par un si grand Prince, dans une situation si triste, si dangereuse & si peu méritée; me sont aussi présentes qu'au moment même. Peut-on oublier des évènements de cette nature? &c,

AN 1734.

» fois capable de faire échouer les
 » plus grands projets. Un habit usé
 » & tel qu'il convenoit au rôle que
 » j'étois forcé de jouer, une chemi-
 » se de grosse toile, un bonnet des
 » plus simples, une bâton d'une épi-
 » ne rude & mal polie, enfilé d'un
 » cordon de cuir, étoient déjà prêts:
 » l'on n'attendoit que des bottes, dont
 » je pusse me servir pour me faire
 » mieux ressembler aux Payfans de
 » ces cantons, qui sont dans l'usage
 » d'en porter en tout tems. L'Am-
 » bassadeur qui n'osoit en employer
 » de neuves, qu'il auroit trouvées
 » très-aisément, s'occupoit depuis
 » deux jours à mesurer de l'œil, tou-
 » tes les jambes des Officiers de la
 » garnison qui venoient me faire la
 » Cour, & à qui je permettois durant
 » le siège, de paroître ainsi devant
 » moi. Celles d'un Officier François
 » lui parurent à peu près aussi grosses
 » & aussi honnêtement usées qu'il les
 » souhaitoit; mais il n'osoit se résou-
 » dre à les demander. Qu'auroit-on
 » pensé de cette envie; & dans la si-
 » tuation où j'étois, n'auroit-elle pas

AN 1734.

» aidé à découvrir mon dessein ? Le
 » Ministre prit le parti de faire cor-
 » rompre par un de ses gens, le valet
 » de cet Officier, qui vola les bottes
 » & les vendit. Une heure avant mon
 » départ, elles furent apportées : ce
 » vol important qui avoit mérité la
 » négociation d'un Ambassadeur, n'a-
 » voit pû s'exécuter plutôt ; mais prêt
 » à sortir, je ne pus les mettre.
 » Il fallut sur nouveaux frais, songer
 » à en avoir d'autres. Le tems se pas-
 » soit, il étoit neuf heures & demie :
 » je ne pouvois différer de me mettre
 » en route ; une sage précaution ne
 » me permettoit de marcher qu'à la
 » faveur de la nuit, & le jour alloit
 » paroître dès les deux heures du ma-
 » tin. (c) L'embarras de l'Ambassa-

(c) La fin du crépuscule à Dantzic, dans les derniers jours de Juin, est à dix heures un quart, tems où la nuit quoiqu'assez claire, commence ; & par conséquent l'aurore dans la même proportion paroît à deux heures & demi du matin. Le Roi devoit donc profiter de ce tems, pour sortir de la Ville & gagner un lieu où il pût être en sûreté : ainsi il n'avoit que quatre heures de marche.

AN 1734.

» deur étoit extrême, lorsque dans le
 » secret & dans le silence qu'on ob-
 » servoit chez lui, dans le tems qu'il
 » craignoit que les moindres ordres
 » qu'il pourroit donner ne fussent es-
 » timés avoir quelque rapport à ma
 » sortie, il se trouva sous sa main,
 » & je ne sçais comment, des bottes
 » d'un de ses domestiques, qu'on eut
 » dit faites exprès pour moi. Cette
 » heureuse aventure le rassûra, & je
 » lui reprochai en badinant, d'avoir
 » si long-tems médité une espèce de
 » crime pour amener de bien loin ce
 » qu'il pouvoit tout naturellement
 » trouver auprès de lui.

Il sortit par les ramparts du côté du Langar-
 ten : la Vistule passant à droite de la Ville,
 il y a un grand espace que les écluses in-
 nondent. C'étoit cet espace que le Roi devoit
 traverser, comme il le fit, dans un petit
 bateau pour aller gagner la Vistule & la
 mettre entre lui & les ennemis. Ce trajet fait
 pendant l'obscurité, demandoit au moins
 trois heures de tems : c'étoit le calcul de M.
 le Marquis de Monty : il pensoit que le Roi
 pourroit arriver à la Vistule, à une heure
 ou une heure & demie, & se trouver de

AN 1734.

» Tout étant prêt de la sorte, je
 » fortis de la maison de l'Ambassa-
 » deur, par un degré dérobé. Je n'eus
 » pas plutôt descendu quelques mar-
 » ches, que l'idée me venant de le
 » rassûrer sur les craintes qu'il avoit
 » à mon sujet, & d'essuyer les larmes
 » que je lui avois vû répandre, je
 » remontai & frappai à la porte qu'il
 » avoit refermée sans bruit. Il étoit
 » alors prosterné à terre, & par des
 » prières ferventes, il demandoit au
 » Seigneur qu'il voulût bien être mon
 » guide, dans un voyage aussi dange-
 » reux que celui que j'allois entre-
 » prendre. Sourd à mes premiers

l'autre côté au moment où l'aurore devoit paroître; que de-là, il pourroit aller le long de la Vistule, & la repasser au-dessous de l'endroit où elle se sépare en deux bras, pour venir gagner la Poméranie & se rendre à Stralsund. Les ennemis n'ayant pas assez de troupes pour s'étendre beaucoup en remontant la rivière, le Roi devoit être en sûreté aussi-tôt qu'il l'auroit passée. L'événement ne répondit point à ce projet, comme on le verra dans la suite de la relation du Roi.

AN 1734.

» coups, il se lève enfin & m'ouvrant
 » la porte: Qu'est-ce donc, Sire, me
 » dit-il: malgré tous mes soins, au-
 » rois-je oublié quelque chose dont
 » Votre Majesté eût encore besoin?
 » Oui, Monsieur, repris-je d'un air
 » aussi sérieux qu'il me fut possible:
 » une chose très-importante & très-
 » nécessaire. Vous n'avez pas songé
 » qu'il me falloit mon Cordon bleu;
 » est-il de la bienséance que je né-
 » glige de le mettre dans une occa-
 » sion comme celle-ci? Reprenant
 » aussi-tôt mon enjouement ordinaire
 » & un ton plein d'amitié; je viens,
 » lui dis-je, vous embrasser de nou-
 » veau, & vous prier de vous rési-
 » gner autant que je le fais, à la Pro-
 » vidence, à laquelle je me remets
 » entièrement de mon sort.

» Je redescendis aussi-tôt & trou-
 » vai à quelque pas de la maison, le
 » Général Steinficht, qui m'atten-
 » doit déguisé en Payfan. J'allai avec
 » lui joindre le Major de la Place, Sué-
 » dois de naissance, qui s'étoit en-
 » gagé à favoriser ma retraite &
 » qui devoit se trouver à certain

AN 1734.

» endroit du rempart. Il y avoit au
 » bas deux Nacelles qui nous servi-
 » rent à traverser le fossé : elles
 » étoient gardées par les trois hom-
 » mes destinés à me conduire dans
 » les États de Prusse, qui de tous
 » les lieux du voisinage, où je pou-
 » vois être à l'abri des insultes de
 » mes ennemis, étoient les plus sûrs
 » & les plus proches. Le Major for-
 » tant du Bateau alla quelques pas
 » avant nous, pour nous faire
 » passer un poste occupé par quel-
 » ques Soldats & un bas-Officier
 » de la garnison. A-peine je l'eus
 » perdu de vue, que je l'entendis
 » parler avec la vivacité & le ton
 » d'un homme en colere. Je courus
 » à ce bruit & à portée de distin-
 » guer les objets ; je vis le bas-Of-
 » ficier le couler en joue & le me-
 » nacer de tirer sur lui s'il ne retour-
 » noit sur ses pas. Deux fois le Ma-
 » jor, qui avoit prévu la difficulté du
 » passage, porta la main à un pisto-
 » let de poche, dont il s'étoit muni
 » à tout événement : il étoit résolu
 » de se défaire de cet homme qu'il

AN 1734.

» ne pouvoit persuader par ses dis-
 » cours. Mais réfléchissant en hom-
 » me sage, qu'il n'avanceroit rien
 » par sa mort, & que les Soldats,
 » également exacts à la consigne qui
 » étoit donnée par le Commandant,
 » ne manqueroient point de venger
 » le sort de leur Officier : il garda
 » quelque-tems le silence, & prit
 » enfin le parti de révéler le dessein
 » qui m'amenoit en ce lieu. A ces
 » mots le Sergent demanda à me
 » voir & à me parler. Je m'avan-
 » çai durant ce tems : il m'examine
 » de près, & me reconnoissant, quoi-
 » qu'à la brune, il me fait une pro-
 » fonde révérence & ordonne à ses
 » gens de me laisser passer. Cette pre-
 » miere aventure me fit mal augu-
 » rer du reste de mon voyage. Je
 » ne pouvois croire que mon secret
 » pût long-tems séjourner dans les
 » mains où on l'avoit confié. Je me
 » trompois toutefois ; mais la Pro-
 » vidence, qui dispoit à son gré
 » de ceux qui devoient contribuer à
 » l'exécution de mon projet, me
 » laissoit en proie à mes craintes pour

AN 1734.

Portrait
des Guides
de Stanislas
dans sa fui-
te.

» me faire mieux connoître dans la
» fuite la force & l'importance de
» ses secours. Je renvoyai le Major.
» Remonté dans la Nacelle avec mes
» gens, nous vogâmes à travers la
» Campagne inondée, dans l'espoir
» de gagner incessamment la Vistule,
» & de nous trouver dès la pointe du
» jour à l'autre bord de ce fleuve
» & au-delà des postes des enne-
» mis. Mais quel fut mon étonne-
» ment, lorsqu'après un quart de
» lieue de chemin mes Conducteurs
» me menèrent au pied d'une mé-
» chante Cabane, située au milieu
» de ces marais, sous prétexte qu'il
» étoit trop tard pour le passage de
» la rivière; ils m'annoncerent qu'il
» falloit s'arrêter en cet endroit, &
» y passer le reste de la nuit & le
» jour suivant. J'eus beau leur re-
» présenter les risques d'un abri qui
» étoit à la vue de mes ennemis,
» & la perte que nous allions faire
» d'un tems si précieux à ma sûreté;
» leur conseil étoit pris. Peut-être
» pour ne pas manquer de réussir au
» rôle d'égalité qu'ils devoient jouer

AN 1734.

» en public afin de mieux cacher
» mon rang & ma personne; c'étoit
» alors leur dessein de le répéter tête
» à tête avec moi. Si cela est, il
» faut avouer qu'ils s'en tirèrent assez
» bien, & qu'ils n'abusèrent pas de
» la permission qu'ils avoient d'en
» user à mon égard comme avec un
» de leurs semblables. Cependant
» quel parti avois-je à prendre avec
» des gens de cette espèce & que
» la moindre contradiction pouvoit
» irriter? Mon sort étoit entre leurs
» mains: je l'y abandonnai. Des-
» cendant de ma Nacelle, j'entrai
» dans cette maison d'un air aussi
» assuré que si ç'avoit été une Place
» de guerre propre à résister à tous
» les efforts des Russes & des Saxons.
» Cette Cabane ne formoit qu'une
» chambre où je ne trouvois pas un
» coin à me reposer; mais je ne
» cherchois pas le sommeil; & à dire
» vrai, je l'aurois cherché en vain.
» Je m'avisai, pour tromper mes
» inquiétudes & l'affreux ennui de
» tout le tems que je devois passer
» en ce lieu, de faire connoissance

AN 1734.

» avec mon illustre compagnie. Un
 » quatrieme s'étoit joint à nous dès
 » les remparts de la Ville; quoiqu'on
 » m'eût afsûré que mes Conducteurs
 » ne devoient être qu'au nombre de
 » trois. J'étois bien aise de démêler
 » ce personnage en même-tems que
 » les autres. Le premier, qui étoit le
 » Chef de la troupe, me parut da-
 » bord une tête démontée, & qui
 » joignoit à beaucoup de suffisance
 » beaucoup de légèreté; je connus
 » dans la suite que je ne m'étois
 » pas trompé. Vous auriez ri de lui
 » voir affecter très-sérieusement un
 » air d'autorité, prendre un ton éle-
 » vé & décisif, ne point souffrir qu'on
 » raisonnât après lui, regardant la
 » moindre repliche comme une es-
 » pèce de rébellion. Je me serois
 » volontiers amusé de la singularité
 » de ce caractère qui pouvoit fort
 » bien comparir avec la probité, si
 » je n'avois réfléchi que l'étourderie
 » nuit quelquefois plus que la mé-
 » chanceté même, & si à travers
 » sa brusque pétulance, je n'eusse re-
 » connu que c'étoit l'homme de tout

AN 1734.

» le Pays le moins capable de me
 » conduire sûrement. On eut dit à
 » l'entendre, qu'il ne prétendoit rien
 » moins que d'affronter à l'aven-
 » ture tous les dangers que je pou-
 » vois rencontrer. Malheureusement
 » encore, il n'étoit informé d'aucun
 » des postes qu'occupoient les enne-
 » mis. L'espoir d'une grosse récom-
 » pense l'avoit engagé à se donner
 » au Marquis de Monty pour plus
 » habile en ce point qu'il ne l'étoit;
 » & ce Ministre pour qui l'occasion
 » n'avoit qu'un moment qu'il im-
 » portoit de saisir, n'en avoit point
 » eu pour l'approfondir & le bien
 » connoître. D'ailleurs le secret de-
 » mandoit qu'il s'en tint aux premiers
 » hommes que le hasard lui offroit:
 » ceux-ci rejettés, tout autre choix
 » seroit devenu aussi dangereux qu'i-
 » nutile. La suite a justifié celui que
 » l'Ambassadeur avoit fait, & il n'est
 » plus tems de discuter s'il devoit
 » croire le Chef de mes Conduc-
 » teurs aussi habile qu'il devoit l'être,
 » & ne point faire difficulté de me
 » confier à lui. Le Surnuméraire

AN 1734.

» m'inquiétoit bien plus encore. Je
 » lui demandai qui il étoit : il n'eut
 » pas la complaisance de me laisser
 » croire que je n'en fusse point con-
 » nu , & d'un ton aussi ingénu que
 » respectueux , il me répondit qu'il
 » s'enfuyoit de Dantzic , à cause
 » d'une banqueroute qu'il venoit d'y
 » faire ; il m'ajouta que mes Con-
 » ducteurs lui avoient promis de le
 » mener en Prusse , où il espéroit
 » d'être à l'abri des poursuites de
 » ses Creanciers. Un Banqueroutier,
 » dis-je aussitôt en moi-même , un
 » Marchand ruiné que rien n'en-
 » gage à mon secret , & qui n'ignore
 » point qu'en me livrant à mes
 » ennemis il peut recevoir en une
 » seule fois , non-seulement de-
 » quoi réparer ses pertes , mais de-
 » quoi se mettre dans un état à
 » n'avoir jamais besoin de com-
 » merce ni de travail ! Quel Com-
 » pagnon de voyage ai-je là ! Je
 » n'eus pourtant garde de rien lais-
 » ser transpirer de mes craintes. Un
 » simple soupçon a souvent fait des
 » traîtres , & plus souvent une ap-

AN 1734.

»arence de confiance a étouffé des
 » desseins de trahison : mais cette
 » précaution étoit inutile avec ce
 » bon homme ; son zèle pour moi
 » lui donnoit des sentiments qui
 » auroient dû me rassurer , si j'avois
 » pû les voir dans le fond de son
 » ame.

» Les deux autres étoient ce qu'on
 » appelle en Allemagne des Szna-
 » pans : Ils étoient mieux instruits
 » que le premier des routes du
 » Pays ; mais si jamais la nature
 » avoit fait germer en eux quelques
 » sentimens d'honneur , il n'étoit pas
 » possible de les démêler à travers
 » la brutalité de leur instinct & la
 » férocité de leurs manières. Je pas-
 » sai le reste de la nuit couché sur
 » un banc , & la tête appuyée sur le
 » Marchand , qui étoit le seul , à qui
 » il me fut plus aisé de parler à cause
 » qu'il entendoit le Polonois par-
 » faitement.

» Le Lundi matin 28 je sortis de la
 » chambre , je fixai mes regards sur
 » Dantzic , qu'on ne cessoit de bom-
 » barder. Mes entrailles depuis long-

Stanislas
 considère
 Dantzic ,
 & pleure
 sur le sort
 de ses amis.

AN 1734.

» tems émues sur cette Ville infor-
 » tunée, le furent encore bien da-
 » vantage dans le point de vue d'où
 » je la considérois. Voilà donc, di-
 » fois-je en moi-même, voilà la
 » récompense de sa fidélité ! Peut-
 » être dès ce jour elle va passer aux
 » mains de mes Ennemis, & se
 » racheter des malheurs qu'elle ne
 » peut plus soutenir, par de nou-
 » veaux malheurs qui mettront le
 » comble à sa misère. Le triste sort
 » des amis que j'y avois laissés,
 » qu'on alloit forcer, le glaive à la
 » main, de se déclarer contre moi,
 » me pénétra d'une douleur si vive,
 » que je me vis près d'y succomber.
 » En vain je rappelai mes forces ;
 » elles m'avoient abandonné. Je n'é-
 » tois plus cet homme endurci aux
 » chagrins, accoutumé aux disgrá-
 » ces. Heureusement mes larmes me
 » déroberent un objet si sensible ;
 » & revenant un peu à moi, je le-
 » vai les mains au Ciel, & je le
 » priai de ne me point abandonner
 » dans cet état de langueur & d'af-
 » foiblissement dont je n'étois plus

AN 1734.

» le maître. Je rentrois dans la Ca-
 » bane lorsque tout-à-coup j'en-
 » tendis une décharge générale de
 » toutes les batteries de la flotte
 » des Ennemis. Je crus aussi-
 » tôt que c'étoit en réjouissance de
 » la résolution que la Ville avoit
 » prise de se rendre, & qu'elle avoit
 » dû annoncer la veille au Comte
 » de Munich, Général des Mosco-
 » vites : mais mon cœur se ferra de
 » nouveau. Moins touché de mes
 » propres dangers que des malheurs
 » que ces marques de joie annon-
 » çoient à ma Patrie, & dont elles
 » étoient comme le signal, je restai
 » quelque-tems immobile & pres-
 » que privé de sentiment. Le Gé-
 » néral Steinflicht fit tous ses efforts
 » pour me rappeler à moi : il ve-
 » noit de préparer un dîner, peu
 » propre, comme l'on peut juger,
 » à contenter le goût ; mais qui
 » auroit pu du moins appaiser ma
 » faim, si mes chagrins m'eussent
 » permis de la satisfaire.

» Je dois dire ici ce que j'ai ap-
 » pris depuis peu : c'est que ce même

» jour & à la même heure, les
 » Seigneurs Polonois vinrent chez
 » l'Ambassadeur, où ils croyoient
 » que j'avois passé la nuit. Ne me
 » voyant point paroître, ils s'ima-
 » ginerent que j'étois malade ; car
 » ils sçavoient que j'étois dans l'ha-
 » bitude de me lever de fort-grand
 » matin. L'Ambassadeur ne cessoit
 » de leur dire que j'avois commencé
 » fort tard à reposer. Pour les trom-
 » per plus sûrement, il les prioit de
 » faire le moins de bruit qu'ils pour-
 » roient dans les Appartemens : il leur
 » parloit de la sorte, lorsqu'il en-
 » tendit le bruit d'Artillerie dont je
 » viens de parler ; n'ayant d'autre
 » idée dans l'esprit que celle de ma
 » sortie, il ne douta point que ce
 » signe de réjouissance n'en fût un
 » de la perte de ma liberté ; & par
 » un mouvement dont il ne fût pas
 » le maître, il s'écria : O Dieu !
 » le Roi est donc pris ? Ces mots,
 » qu'il auroit voulu un moment
 » après n'avoir pas prononcé, révé-
 » lerent le secret dont il étoit
 » seul dépositaire. Je n'étois cepen-

» dant qu'à un quart de lieue de la
 » Ville, & malheureusement encore
 » sous les yeux & pour ainsi dire
 » sous la main de mes Ennemis. Je
 » ne puis assez louer la prudence de
 » ce Ministre, qui, ayant l'art de
 » pénétrer dans les cœurs, avoit pa-
 » reillement celui de rester toujours
 » lui-même impénétrable ; mais ce
 » pourroit être ici une leçon pour
 » les personnes revêtues de son ca-
 » ractère, d'être plus en garde qu'il
 » ne le fut dans cette occasion con-
 » tre la vivacité du tempérament,
 » ou si l'on veut, contre une pa-
 » reille irruption de zèle. De quel-
 » que part que vint cette faute,
 » c'en étoit une, néanmoins. (a)

(a) N'osant toucher à l'ouvrage du Roi,
 je le laisse tel qu'il l'a écrit lui-même ; mais
 je ferois tort à la mémoire d'un Négociateur
 aussi habile que fut M. le Marquis de Monty,
 & à la reconnaissance que je dois à l'amitié
 dont il m'honoroit, si je n'osois dire ici qu'on
 a trahi la vérité dans le récit qu'on a fait au
 Roi, d'une imprudence dont ce Ministre
 n'étoit point capable. J'en ai pour garant le
 témoignage d'un homme de probité, &

238 VIE DE STANISLAS,
 AN 1734. » Aussi peu de momens après, le
 » bruit de ma retraite fut répandu
 » dans toute la Ville, & jusques dans
 » le Camp des Russes & des Saxons.
 » Les Dantzicois furent extrêmement
 » alarmés de cette décharge de mous-
 » queterie. Ceux d'entr'eux qui étoient
 » au fait des réjouissances militaires,
 » s'apperçurent bientôt que c'en étoit
 » une; mais ils étoient en petit nom-
 » bre & ils n'en sçavoient pas le su-
 » jet. Les uns croyoient que c'étoit à
 » l'occasion d'une victoire remportée
 » par les Impériaux sur les François
 » & leurs Alliés, en Italie; d'autres,

d'un témoin irréprochable: c'est M. Tercier
 qui va parler de nouveau, & qui dans la
 lettre déjà citée m'écrivit encore ces mots:
 » On a mal rendu au Roi ce qui se passa,
 » lorsque M. le Marquis de Monty entendit
 » l'Artillerie Russe: il étoit dans la plus
 » grande inquiétude de l'événement, lors-
 » qu'à dix heures du matin, ému de cette
 » Artillerie, il ne douta point du malheur
 » qu'il appréhendoit. Il avoit lieu de
 croire que le Roi avoit été pris sur le bord
 de la Vistule, à deux heures du matin, n'a-
 vant point trouvé de bateaux prêts; qu'on

ROI DE POLOGNE. 239
 AN 1734. » que les Russes avoient coutume de
 » célébrer l'anniversaire de la bataille
 » de Pultawa, arrivée à pareil jour.
 » Quelques-uns, que la fête de S.
 » Pierre, qui étoit le lendemain, y
 » pouvoit donner lieu, ou que peut-
 » être on annonçoit l'arrivée de l'E-
 » lecteur de Saxe au Camp des Mos-
 » covites qui l'attendoit depuis long-
 » tems. La Populace pensoit différem-
 » ment; elle s'imagina que c'étoit un
 » assaut général que les Russes, secon-
 » dés des Saxons, donnoient à la
 » Place. J'ai sçu qu'à ce moment la
 » consternation avoit été générale: on
 » ne voyoit que femmes échevelées,

l'avoit amené chez le Comte de Munich,
 à cinq heures; qu'il avoit fallu deux ou
 trois heures & plus, pour envoyer les ordres
 du Quartier Général, à la Flotte & au Fort
 de Laminde pour faire la réjouissance, &
 qu'il avoit fallu une heure aux troupes &
 aux vaisseaux pour s'y préparer. Ce calcul
 juste & si vraisemblable, fondeoit l'alarme
 du Ministre prévenu dès la veille d'un de-
 sir extrême de voir réussir l'évasion du Roi,
 dont la Personne lui étoit confiée, & qu'il
 auroit voulu sauver aux dépens même de ses

La sortie
 du Roi ne fut
 sçue qu'après
 la remise de
 sa lettre au
 Primat.

AN 1734.

» jetant des cris affreux dans les rues;
 » & des hommes désespérés, qui, ne
 » voyant le danger que pour le crain-
 » dre & se le grossir, ne sçavoient s'ils
 » devoient faire un dernier effort pour
 » repousser l'Ennemi, ou attendre de
 » le voir dans les Maisons & les Pla-
 » ces publiques assouvir sa fureur &
 » passer tout au fil de l'épée. Le Ma-
 » gistrat ne faisoit que de s'assembler
 » pour délibérer sur la réponse aux pro-
 » positions du Comte de Munich. Il
 » fut aussi surpris que le Peuple; il en-
 » voya de tous côtés sur les remparts
 pour

jours. Mais quelque frappé qu'il fut de
 l'idée que le Roi avoit été pris, il ne s'en
 ouvrit qu'à moi, & dès l'instant il me char-
 gea d'aller remettre au Primat la lettre de
 Sa Majesté; ce que je fis, & personne ne
 sçut la sortie de ce Prince avant ce moment
 là. Ce ne fut qu'à mon retour qu'elle fut
 sçue de tous les Seigneurs Polonois. Selon
 ce récit, il est toujours vrai que le départ
 du Roi fut divulgué à Dantzic, dans le
 tems qu'il n'en étoit encore qu'à un quart
 de lieue, & que le reste de son voyage n'en
 devoit être que plus dangereux.

AN 1734.

» pour sçavoir si effectivement les
 » Russes faisoient quelque mouve-
 » ment. Ce ne fut qu'à la troisième
 » salve que les Députés, qui étoient
 » allés au Camp, rentrèrent dans l'as-
 » semblée & dirent: qu'ayant annoncé
 » au Général Moscovite leur disposi-
 » tion à reconnoître l'Electeur de
 » Saxe, le Général leur avoit répondu,
 » que cette nouvelle lui étoit si agréa-
 » ble, qu'il alloit sur l'heure le ré-
 » moigner par une réjouissance géné-
 » rale de tout son Camp. L'émotion
 » qu'elle excita dans la Ville pouvoit
 » bien sûrement faire augmenter la
 » surprise de l'Ambassadeur, qui n'é-
 » toit pas plus instruit que le Magistrat,
 » du motif de ce bruit si extraordina-
 » re. Mais quelles craintes ne m'auroit
 » pas causées l'inattention de ce Mi-
 » nistre, si je l'avois sçu dans le tems!
 » Je pouvois l'apprendre presque aussi-
 » tôt par un Sznapan qui aborda à la
 » Cabane avec son petit bateau. Il vint
 » remettre au Général Steinflicht deux
 » langues fumées & un billet fort
 » poli, mais qui ne contenoit que des
 » souhaits heureux pour notre royaume.

AN 1734.

» ge : ce message si peu attendu nous
 » intrigua beaucoup. Le billet étoit
 » anonyme ; & nous ne pûmes jamais
 » comprendre de quelle part il venoit,
 » ni comment celui qui en étoit char-
 » gé, avoit pu découvrir le lieu de no-
 » tre retraite. Nous eûmes beau l'in-
 » terroger, ils'en retourna maître de
 » son secret ; mais il nous laissa de
 » cruelles inquiétudes que le nôtre ne
 » fût découvert. Je l'ai déjà dit, & je
 » ne puis à mon gré le dire assez ; ces
 » sinistres augures, Dieu les permet-
 » toit ou les faisoit naître pour m'en-
 » gager à n'attendre que de lui seul
 » l'heureuse sûreté qui faisoit tout le
 » sujet de mes espérances.

» Je passai tout le reste de la jour-
 » née dans une impatience extrême
 » de la voir finir ; la nuit vint enfin
 » & nous nous embarquâmes de nou-
 » veau. Notre route fut infiniment plus
 » pénible qu'elle ne l'avoit d'abord été
 » en sortant de Dantzic : ce n'étoient
 » que roseaux épais qui résistoient au
 » bateau ; ils ne plioient sous lui qu'a-
 » vec une espèce de sifflement, & qui,
 » se répandant au loin , pouvoit dé-

AN 1734.

» celer notre marche. Leur courbure
 » même marquoit notre passage &
 » nous laissoit craindre que le lende-
 » main on ne vît les traces du che-
 » min que nous aurions fait. Souvent
 » nous fûmes obligés de descendre
 » du bateau, &, enfoncés dans la vase,
 » de le tirer à force de bras pour le
 » transporter dans les endroits où il y
 » avoit plus d'eau.

» Vers le minuit nous arrivâmes à
 » la chaussée d'une riviere que je crus
 » être la Vistule. Nos Conducteurs se
 » mirent aussitôt à tenir conseil en-
 » tre eux : le Général ni moi n'y fûmes
 » point appelés. Leur résolution fut
 » que leur Chef avec Steinficht & le
 » Banqueroutier remonteroient à pied
 » la chaussée, tandis que je me rembar-
 » querois avec les deux autres pour
 » cotoyer cette même chaussée par le
 » marais. Tous ensemble me firent
 » espérer que nous ne tarderions pas
 » à nous rejoindre. Je me conformai
 » à leur Arrêt, sans pourtant me fier
 » trop à leurs promesses. Je ne voyois
 » cette séparation qu'avec douleur, &
 » plutôt à Dieu que j'eusse écouté plus

AN 1734.

244 VIE DE STANISLAS,

» sérieusement je ne sçais quel pres-
» sentiment qui m'annonçoit que je
» ne retrouverois plus Steinficht du-
» rant tout le reste de mon voyage !
» L'opinion où j'étois que nous avions
» enfin gagné la Vistule, m'avoit fait
» penser jusqu'alors que c'étoit là l'en-
» droit où nous devions la passer : mais
» c'étoit le Néring ; & quand je l'ap-
» pris, je me consolai plus aisément
» de l'éloignement du Général ; je lui
» sçus même gré d'être allé lui-mê-
» me à la découverte des routes les
» plus sûres que nous avions à prendre
» pour arriver enfin à ce fleuve si
» désiré. Je ne laissois pourtant pas de
» demander souvent à mes gens où
» & en quel tems à peu près nous
» pourrions le retrouver. Le voilà,
» disoient-ils ; il est devant nous, nous
» ne saurions le perdre, nous ne quit-
» tons point la chaussée qu'il suit lui-
» même exactement. Ils la quittoient
» néanmoins, je ne sçais dans quel
» dessein : je ne m'en aperçus que
» lorsqu'il n'étoit plus tems de voyager
» & que le point du jour nous aver-
» tissoit de nous mettre quelque part

(1)

ROI DE POLOGNE. 245

» hors de la vue de ceux qui avoient
» intérêt de me découvrir, & peut-
» être déjà ordre de me suivre.

» Notre embarras fut de trouver
» un endroit propre à me cacher.
» Comme mes Conducteurs n'igno-
» roient point que toutes les maisons
» d'alentour étoient pleines de Russes
» & de Cosaques, il ne nous restoit
» qu'à en choisir une dans laquelle on
» voulut au besoin se prêter à nos
» vues, ou par intérêt ou par amitié.

» Ils se rappellerent qu'il y avoit
» dans le voisinage un homme de leur
» connoissance : nous abordâmes chez
» lui : c'étoit un Paysan dont toute
» la maison ne valoit guère plus que
» la Cabane d'où j'étois parti le soir
» auparavant. Avez-vous ici des Mos-
» covites, lui demandèrent d'abord
» mes Conducteurs ? Actuellement,
» dit-il, il n'y en a point ; mais si
» vous en avez affaire, il en vient
» assez souvent pendant le jour. No-
» tre parti étoit pris. De tous les maux
» qui nous environnoient, nous avions
» jugé celui-ci le moindre : nous
» nous y fixâmes à regret. Cepen-

L iiij

AN 1734.

Le Roi
débarque
chez un
Paysan.

AN 1734.

» dant, pour que je ne fusse point re-
 » connu de cet homme, dont nous
 » ignorions les sentimens, les deux
 » Sznapan, sans lui donner le tems
 » de m'envisager & de m'entretenir,
 » comme il auroit fait sans doute,
 » me menèrent au-dessus de la petite
 » chambre qui faisoit toute l'étendue
 » de cette maison. Ils m'offrirent
 » une botte de paille qui s'y trouva
 » par hasard, & me prièrent de me
 » reposer; qu'ils feroient sentinelle
 » au bas, & iroient même au loin
 » dans la campagne chercher le Général
 » que je ne cessois de demander. Il
 » y avoit déjà deux nuits que je n'avois
 » dormi; j'essayai de reposer & je ne le
 » pus point. Mes bottes pleines d'eau
 » & de fange, la perte de Steinflicht,
 » ce dessein marqué de mes Conduc-
 » teurs des'éloigner de la route qu'ils
 » étoient convenus de suivre, les dan-
 » gers que je courois dans le lieu où
 » ils m'avoient amené, que sçai-je?
 » mille idées funestes me rouloient
 » dans l'esprit: elles me privoient du
 » bonheur même que je pouvois es-
 » pérer de l'accablement de fatigues

AN 1734.

» où j'étois; naturellement il devoit
 » appesantir mes sens & m'ôter, du
 » moins pour quelque tems, le sen-
 » timent de mes peines. Je me levai
 » & mettant la tête à la lucarne de ce
 » grenier, je vis un Officier Russe
 » qui se promenoit gravement dans la
 » prairie, & deux Soldats qui y fai-
 » soient paître des chevaux. Cette
 » vue me faisoit. L'air rêveur de cet
 » homme qui sembloit méditer quel-
 » que dessein; ces chevaux auprès
 » desquels il revenoit sans cesse, com-
 » me s'il eût eu impatience de s'en
 » servir au-plûtôt; ces Soldats avec
 » leurs armes; leur séjour enfin dans
 » un lieu assez éloigné de leur Camp:
 » tout me fit craindre que je ne fusse
 » tombé dans le piège que je prenois
 » tant de soin d'éviter. Il est quelque
 » chose de plus précieux que le cou-
 » rage, & que je faillis perdre alors,
 » je veux dire l'espérance qui le sou-
 » tient, & qui souvent l'inspire. Ma
 » frayeur fut bien plus grande lorf-
 » qu'à cent pas au-delà je vis passer
 » plusieurs Cosaques, courant à bride
 » abattue à travers les champs: ils

Il apper-
 çoit des
 Russes, &
 les Cosa-
 ques arri-
 vent à sa
 retraite.

» venoient à ce misérable abri où je
 » m'étois flatté de plus de sûreté que
 » dans tout autre. Ce spectacle si peu
 » attendu me fit retirer de la fenêtre
 » d'où je les avois apperçu. Je me remis
 » sur ma botte de paille où je ne son-
 » geai qu'aux moyens d'échapper, s'il
 » étoit possible, aux recherches de
 » cette troupe qui m'environnoit. Je
 » croyois voir sur l'heure investir la
 » maison. Ils firent plus : sans s'amu-
 » ser à la bloquer, ils s'en rendirent
 » les maîtres. Presqu'aussitôt j'entends
 » monter à mon grenier : c'étoit
 » mon Hôtesse qui, députée par mes
 » Conducteurs, venoit m'avertir de
 » leur arrivée, & me prier en mê-
 » me tems de ne point faire de bruit.
 » Ce conseil étoit bon à suivre & je
 » l'avois déjà prévenu; mais ces Co-
 » saques si dangereux, & qui, je pen-
 » se, avoient ordre de courir après moi,
 » n'étoient entrés dans cette maison
 » que pour s'y rafraîchir; ils se firent
 » donner à déjeuner, & leur alte dura
 » plus de deux heures.

» J'entendois de mon galeras tous
 » leurs discours : c'étoient des récits

» infâmes dont l'un renchérissoit sur
 » l'autre, & dont le moins affreux n'é-
 » toit digne que de gens de cette es-
 » pèce, qui n'ont ni honneur ni reli-
 » gion. Le siège de Dantzic ne fut
 » point oublié, non-plus que la plû-
 » part de leurs exploits en Pologne,
 » qui me firent autant d'horreur que
 » de pitié. Dès qu'ils furent partis;
 » l'Hôtesse revint me retrouver. Les
 » voilà dehors, me dit-elle; mais dites-
 » moi, qui vous oblige si fort à les
 » éviter? Que n'êtes-vous venu boire
 » avec eux & vous amuser avec vos
 » Camarades? Qui êtes-vous enfin &
 » d'où venez-vous? Sûrement vous
 » n'êtes point de ce Pays, je le con-
 » nois à votre langage; & puis votre
 » physionomie annonce en vous quel-
 » que chose qui dément l'habit que
 » vous portez. Parlez, expliquez-vous,
 » je ne veux point vous trahir; & à
 » votre air, qui me touche infiniment,
 » je me sens portée à vous rendre ser-
 » vice. A ces discours si pressants, je
 » ne sçavois que répondre : mon in-
 » génuité naturelle me dénoïa cent
 » fois la langue; mais il m'étoit trop

AN 1734.

» dangereux de la laisser maîtresse de
 » mon sort. J'accordai quelque chose
 » aux soupçons de cette femme, dont
 » aucun n'approchoit de la vérité. Je
 » fis semblant d'être tout ce qu'elle
 » voulut : heureusement elle n'avoit
 » pas assez d'esprit pour sentir toutes
 » les contradictions qu'elle mettoit en
 » avant, & auxquelles je me prêtois par
 » complaisance ; surtout le peu de jour
 » de ce grenier me fut très-favorable :
 » elle ne remarqua point mon émo-
 » tion à chaque mot que je pronon-
 » çois. Hélas ! la vérité se dévoiloit sur
 » mon visage par le seul effort que je
 » faisois pour la cacher. Échappé à ses
 » questions, je ne pûs point si aisément
 » échapper à ses craintes ; mais si ce-
 » la est ainsi, ajouta-t-elle, que vous
 » foyez si brouillé avec les Moscovites,
 » je vous prie de sortir de chez moi :
 » s'ils vous y découvroient, je serois
 » perdue : peut-être en viendroient-ils
 » jusqu'à brûler ma maison. Elle étoit
 » sur le point de me mettre à la por-
 » te, si je n'avois trouvé le secret de
 » la persuader qu'elle n'avoit rien à
 » craindre ; mais ce ne fut qu'après

AN 1734.

» bien des discours, que se sentant
 » rassurée, elle me laissa enfin en re-
 » pos. Dans la crainte qu'il ne survint
 » encore des Cosaques ou des Mosco-
 » vites, je me tins tout le reste du jour
 » sur ma botte de paille : j'étois là à
 » l'abri de leurs hostilités ; mais je
 » n'en étois pas plus tranquille. Ob-
 » fédé d'une foule de noirs chagrins,
 » je ne pouvois les dissiper. J'avois le
 » courage de les combattre, & mal-
 » gré moi, le courage de m'en occu-
 » per. Ce n'est presque jamais que le
 » malheur qu'on évalue ; il n'est que
 » le plaisir qui ne se calcule pas. En
 » vain je chercherois ici à donner une
 » peinture de mon état ; il n'est point
 » d'homme qui, se mettant à ma pla-
 » ce, ne trouve aussitôt dans le fond de
 » son cœur tous les divers sentimens
 » qui s'élevoient dans le mien. J'é-
 » prouvai ce genre de tourment, à
 » mon avis le plus cruel de tous,
 » c'est de ne pouvoir agir quand on
 » est le plus agité, & d'être forcé
 » d'attendre dans l'inaction tout ce
 » qui peut arriver de plus défolant &
 » de plus funeste. Deux réflexions ser-

AN 1734.

» virent toutefois à me consoler ; la
 » première, c'est que Dieu ne m'avoit
 » ôté Steinflicht, le seul homme de
 » qui je pouvois attendre du secours,
 » qu'afin que je ne misse ma con-
 » fiance qu'en lui seul ; la seconde,
 » c'est que je ne puis douter, par une
 » chose que je me rappelle & que je
 » vais dire, que Dieu ne prît un soin
 » tout particulier de moi, jusques
 » dans les moindres circonstances de
 » mon voyage.

» L'Ambassadeur, à mon départ de
 » Dantzic, m'avoit remis deux cens
 » Ducats. Défaçoutumé depuis bien
 » des années de porter de l'argent
 » sur moi, je ne pûs me faire à ce
 » poids ; dès le premier jour je priai
 » Steinflicht de m'en décharger : il
 » rebutoit cette proposition, & me
 » faisant sentir l'importance d'un se-
 » cours si puissant, il me prioit aussi
 » très-sérieusement de ne pas m'en
 » défaisir. Je goutois ses discours, &
 » un moment après, sentant l'incom-
 » modité de cet or qui balotoit dans ma
 » poche, je redoublois mes instances
 » qui m'attiroient toujours de nou-

AN 1734.

» veaux refus. Pour terminer ce dif-
 » férend, il fut décidé que Steinflicht
 » prendroit la moitié de cette somme
 » & que je garderois l'autre, & c'est
 » là le bonheur que la Providence
 » m'avoit ménagé & dont je veux
 » parler. En effet, seul & réduit à
 » moi-même comme je l'étois alors
 » (car je comptois peu sur mes gens),
 » qu'aurois-je fait si je n'avois eu
 » de quoi acheter dans le chemin qui
 » me restoit à faire, ou les commodi-
 » tés dont je pouvois avoir besoin
 » pour me le rendre plus supportable,
 » ou le silence des personnes qui pou-
 » voient me le rendre plus assuré ?

» Sur la fin du jour, ennuyé de ma
 » situation, je descendis pour pren-
 » dre langue de mes Conducteurs :
 » ils sçavoient, me dirent-ils, que
 » le Général Steinfliht n'étoit qu'à un
 » quart de lieu, & qu'il se proposoit
 » de nous rejoindre dans la nuit, à
 » un endroit de la Vistule dont ils
 » étoient convenus, & où étoit un
 » bateau tout prêt à nous passer ; mais
 » ils doutoient qu'on pût risquer le
 » trajet par le vent qu'il faisoit alors,

Le Roi
 continue sa
 route.

AN 1734.

» qui étoit des plus violents, & à
 » l'aide d'un bateau aussi petit & aussi
 » mauvais que celui qu'ils s'étoient
 » procuré. Allons toujours, leur dis-
 » je, je ne vois pas de plus grand
 » danger que de rester plus long-
 » tems où nous sommes. Il ne me
 » convenoit plus de me mêler de ces
 » gens, qui ayant bû & mangé avec
 » mes ennemis, avoient préféré mon
 » salut à leurs intérêts, & parmi les
 » fumées mêmes du tabac & d'une
 » bière capable de leur troubler les
 » sens, avoient eu assez de courage
 » & d'honneur pour me garder la
 » fidélité qu'ils m'avoient promise.
 » Ils prirent aussi de bon cœur la ré-
 » solution que je leur inspirai. A nuit
 » close, nous nous remîmes dans le
 » bateau que nous laissâmes à un
 » quart de lieue, où les inondations
 » finissoient. Nous marchâmes plu-
 » sieurs heures à pied, presque tou-
 » jours dans des terres molles & bour-
 » beuses, où, enfonçant jusqu'aux
 » genoux, nous avions besoin à tout
 » moment de nous prêter du secours
 » les uns aux autres. Souvent nos ef-

AN 1734.

» forts ne nous servoient qu'à nous
 » plonger davantage dans le terrain
 » fangeux, & à nous mettre dans un
 » plus grand danger de n'en point
 » sortir. Nous gagnâmes enfin la
 » chaussée de la Vistule; un de mes
 » Sznapanes me pria d'y rester un mo-
 » ment avec son Camarade, tandis
 » qu'il iroit voir si le bateau étoit à
 » l'endroit de la rivière, où l'on avoit
 » promis de le tenir prêt: nous fîmes
 » une bonne heure à l'attendre. Il
 » parut enfin, & nous dit, que ce
 » bateau n'y étoit plus, & qu'appa-
 » remment les Moscovites l'avoient
 » enlevé. Il fallut rentrer dans le
 » marais d'où nous sortions. Nous
 » prîmes une autre route, & après
 » une lieue de chemin, aussi pénible
 » que celui que nous avions déjà
 » fait, nous choisîmes pour asyle une
 » maison où je fus aussi-tôt reconnu.
 » Que vois-je? s'écria l'Hôte, dès qu'il
 » m'eût aperçu. Tu vois un de nos
 » Camarades; lui répondirent mes
 » Conducteurs; que trouve-tu dans
 » son air, de si extraordinaire? Vrai-
 » ment, je ne me me trompe point,

Il se reti-
 re dans une
 maison où
 il est recon-
 nu.

AN 1734.

» ajouta cet homme; c'est le Roi Sta-
 » nislus. Oui, mon ami, lui dis-je
 » aussi-tôt, d'un air ferme & assuré,
 » c'est lui-même; mais à votre phi-
 » sionomie, je connois que vous êtes
 » trop honnête homme pour me re-
 » fuser les secours dont je puis avoir
 » besoin, dans l'état où je parois à
 » vos yeux. Cet aveu simple & natu-
 » rel eut le succès du monde le plus
 » heureux; & ce n'est pas par ses sui-
 » tes que je l'approuve: n'eût-il point
 » réussi, je l'estimerois encore le par-
 » ti le plus sage que je pouvois pren-
 » dre en cette occasion. Ce n'étoit
 » point ici cette femme du jour pré-
 » cédent, esprit foible & léger, &
 » dans qui la curiosité me faisoit
 » soupçonner ce qui l'accompagne
 » ordinairement, une démangeaison
 » extrême de parler & de tout redire.
 » Je saisis d'abord mon homme; c'é-
 » toit un de ces caractères francs &
 » ingénus, brusque à la vérité, mais
 » solide, raisonnable, actif & résolu,
 » tel enfin qu'il n'auroit pû me par-
 » donner, si je me fusse avisé de le
 » contredire. Son air libre & décidé

AN 1734.

» m'annonçoit, ou un ennemi peut-
 » être même dangereux, si je lui re-
 » fusais ma confiance, ou un hom-
 » me à tout entreprendre, si je la lui
 » donnois avec autant de bonne foi
 » qu'il en montrait lui-même dans
 » ses manières. Je ne dis point ici,
 » que par l'éloge dont j'assaisonnai
 » mon aveu, je le piquai d'honneur
 » & lui montrai adroitement ce qu'il
 » devoit faire pour me servir en cette
 » occasion. Il me promit de me faire
 » passer la Vistule, & me tint parole.
 » Il sort de chez lui, & plein de zèle,
 » il se hâte d'aller chercher un bateau,
 » & d'examiner de tous les bords de la
 » rivière, celui où je pourrois la pas-
 » ser avec moins de danger. C'étoit
 » le Mercredi 30: comme il ne m'é-
 » toit pas possible de dormir, & que
 » l'expérience m'avoit appris que mes
 » idées n'étoient jamais plus tristes,
 » que lorsque j'étois dans un plus
 » grand repos, je voulus les dissiper
 » par la vue de la campagne. Quoi-
 » qu'au lieu de ces Cosaques, qui le
 » jour d'auparavant m'avoient causé
 » d'assez vives allarmes, je ne visse

» plus de la fenêtre d'un grenier où
 » je m'étois retiré, que des objets in-
 » différents ou même agréables, je
 » ne pus point m'en amuser. Ce n'est
 » pas par effort qu'on se distrait de
 » ses peines, & les yeux ne voyent
 » rien quand le cœur ne voit point
 » avec eux. Je ne fus pourtant pas
 » long-tems sans prendre intérêt à ce
 » qui s'offroit à ma vue. J'aperçus
 » le Chef de mes Conducteurs, re-
 » venant à grands pas vers la maison
 » où j'étois. Dès qu'il fut entré, je
 » lui demandai des nouvelles du Gé-
 » néral Steinficht. Nous étions la
 » nuit dernière, me dit-il, sur la
 » chaussée de la Vistule, où le ren-
 » dez-vous étoit donné. Nous vous y
 » attendions avec une impatience ex-
 » trême, lorsque nous avons apper-
 » çu une troupe de Cosaques venant
 » à nous. Ne pouvant leur faire tête,
 » & ne trouvant point à nous cacher,
 » j'ai pris le parti de la fuite; & je
 » crois que le Général & le Banque-
 » routier, en ont fait autant chacun
 » de son côté. Ah ! malheureux, lui
 » dis-je, pourquoi abandonner Stein-

» ficht ? N'avois-tu pas des prétextes
 » à couvrir ta marche & la sienne ?
 » Ses airs empruntés l'auront décelé,
 » & il lui suffisoit de ta compagnie,
 » pour n'être crû qu'un Payfan com-
 » me toi. Sans doute, il est déjà en-
 » tre les mains des ennemis ? Ingé-
 » nieux à me tourmenter, j'appuyai
 » sur cette idée & je m'en fis le sujet
 » d'un nouveau chagrin. Je le sur-
 » montai toutes fois, en pensant que
 » si c'étoit pour moi un malheur d'être
 » abandonné comme je l'étois ;
 » s'en feroit un bien plus grand, si je
 » venois, pour ainsi dire, à me man-
 » quer à moi-même, & si je ne me
 » tenois lieu de tous les secours que je
 » pouvois tirer d'ailleurs. Je rappel-
 » lai ma fermeté, & je crus l'avoir
 » mise au point qu'elle dûr me suffire
 » dans quelque événement fâcheux
 » qui pût encore m'arriver. Je rai-
 » sonnois ainsi avec moi-même, lors-
 » que sur les cinq heures du soir, je
 » vis arriver mon Hôte. Il m'annonça
 » qu'il avoit bien trouvé un bateau
 » chez un Pêcheur, où logeoient
 » deux Moscovites ; mais qu'il n'étoit

AN 1734.

» pas d'avis de hazarder si-tôt le pas-
 » sage, à cause du grand nombre de
 » Cosaques répandus aux environs ;
 » dont les uns gardoient leurs che-
 » vaux au pâturage, & les autres bat-
 » toient la campagne, avec ordre
 » de suivre mes traces & de m'arrêter
 » partout où ils me trouveroient : il
 » ajouta, que dans cette vue, ces
 » derniers s'en prenoient indifférem-
 » ment à tous les passants, les fouil-
 » loient, les interrogeoient & exi-
 » geoient des Passeports ou des Ré-
 » pondants du voisinage, & qu'ils
 » s'attachoient plus particulièrement
 » à examiner ceux qui étoient à peu
 » près de mon âge, de ma taille, de
 » ma figure, sous quelque décoration
 » & en quelqu'état qu'ils parussent à
 » leurs yeux. Heureusement, je venois
 » de me rassûrer, & de me convain-
 » cre que mon courage devoit être
 » désormais mon unique appui. Sans
 » cela, cette triste nouvelle m'auroit
 » abattu au point de m'ôter toute
 » espérance d'échapper à mes mal-
 » heurs. Je tins conseil avec mes Pay-
 » sans, & après bien des réflexions,

AN 1734.

» il fut décidé que je passerois la nuit
 » & le jour suivant, dans la maison
 » où nous étions, en continuant la
 » sage précaution de m'y dérober à
 » la vue de quiconque pourroit y
 » aborder. Le lendemain Jeudi pre-
 » mier Juillet, je rassemblai tous mes
 » gens pour prendre leur avis, sur
 » l'importante affaire du passage de
 » la Vistule, qui me tenoit si fort au
 » cœur. Nous examinâmes tous les
 » endroits par où l'on pouvoit le ten-
 » ter avec quelque secret. Les senti-
 » ments de mes Conducteurs étoient
 » plus ou moins hardis, leurs vues
 » plus ou moins sensées, selon qu'u-
 » ne bouteille d'eau-de-vie qui étoit
 » au milieu d'eux, étoit plus ou moins
 » pleine ; car c'est-elle qui présidoit à
 » l'Assemblée, & qui en régloit les
 » Délibérations. Ce n'étoit dans les
 » commencements que des propos ti-
 » mides : on ne voyoit plus de moyens
 » de passer outre ; l'espoir des gran-
 » des récompenses promises dispa-
 » roissoit, & à leur place, les prisons,
 » les tortures, les gibets étoient le
 » seul objet qui se présentoit devant

AN 1734.

» les yeux. Une nouvelle effusion de
 » la liqueur, relevoit insensiblement
 » ces courages abbatus, & je vis le
 » moment où ils alloient affronter
 » tout le camp des Russes, & me me-
 » ner sans rien craindre à travers le
 » feu de mille batteries de canons.
 » Je mis les choses dans une juste
 » égalité, par le soin que j'eus de
 » me saisir de la bouteille, & de pro-
 » portionner à chacun les doses du
 » courage qui lui étoit inspiré. Les
 » esprits étoient à peu près en l'état
 » où je les souhaitois, & il étoit en-
 » viron six heures du soir, lorsque
 » l'Hôte de la maison, plus actif &
 » plus sensé que tous ces donneurs
 » d'avis ensemble, arriva plein de
 » joie. Il m'assûra que les Cosaques
 » s'étoient retirés des environs, que
 » le passage étoit libre & que le bar-
 » teau étoit prêt sur le bord de la
 » Vistule, à une lieue de l'endroit
 » où nous étions. J'attendis impatiem-
 » ment que la nuit fut venue pour
 » me mettre en chemin.

Stanislas
 se rembar-
 que de nou-
 veau.

» Je montai à cheval & mon Hôte
 » aussi : il marchoit devant moi &

AN 1734.

» me précédoit d'une centaine de pas :
 » les trois Paysans suivoient à pied,
 » & faisoient mon arrière-garde. Ces
 » graves serviteurs du jour précédent,
 » étoient devenus mes Soldats, &
 » c'étoit-là toute l'armée que j'avois
 » à opposer à celle dont la force ne
 » se tournoit plus que contre moi seul.
 » Nous traversâmes des borbiers
 » très-profonds, où mon cheval qui
 » étoit mal sur ses jambes, s'attachoit
 » à chaque pas. De tous côtés paroîs-
 » soient les feux de divers camps vo-
 » lants des ennemis, qui n'étoient
 » pas aussi éloignés que mon Hôte
 » l'avoit pensé. La clarté que ces feux
 » répandoient sur ma route, m'étoit
 » favorable ; & qui eût dit alors aux
 » Russes, que c'étoient eux-mêmes
 » qui m'éclairoient pour m'aider à les
 » éviter ? Nous fûmes obligés de pas-
 » ser tout auprès du Village de Keisz-
 » mag, où ils avoient un poste con-
 » sidérable. C'est-là qu'ils avoient fait
 » le parc de leur Artillerie, dès le
 » commencement du siège ; & ils
 » en avoient fait depuis l'entrepôt
 » général de toutes leurs munitions

AN 1734.

» de bouche. Nous avions déjà fait
 » une demie lieue sans rencontrer per-
 » sonne, lorsque mon Hôte revenant
 » sur ses pas, me dit d'arrêter, pendant
 » qu'il iroit encore examiner certain
 » endroit dont il craignoit que le pas-
 » sage ne fût moins libre en ce mo-
 » ment, qu'il ne l'avoit d'abord espéré.
 » Je n'attendis pas long-tems : il re-
 » vint tout allarmé, m'annoncer que
 » tout y étoit plein de nouveaux Co-
 » saques ; il ne leur avoit échappé
 » qu'en disant qu'au retour de leur
 » armée où il avoit amené des vivres,
 » il avoit perdu ses chevaux au pâtu-
 » rage, & qu'il les cherchoit avec
 » soin de toutes parts. Ce récit mit
 » la consternation dans ma troupe,
 » & sans mon aveu on en vint à un
 » Conseil, où il fut décidé qu'il fal-
 » loit incessamment retourner sur ses
 » pas. Vous n'en ferez rien, leur
 » dis-je, & je serai une fois le maître à
 » mon tour. Et quel si grand sujet
 » avons-nous de craindre une poignée
 » de malheureux, qui, sans doute
 » nous craindroient eux-mêmes, si
 » nous osions les approcher ? Croyez-
 moi,

AN 1734.

» moi, armons-nous de gros bâtons,
 » qui, avec du courage, nous suffi-
 » ront pour les forcer dans leur poste,
 » s'ils ne sont pas en plus grand nom-
 » bre que nous. Ce discours ne les
 » ébranla point, & comme je voyois
 » autant de risque à rebrousser che-
 » min, qu'à aller en avant : Eh-bien,
 » repris-je, si mon projet vous paroît
 » téméraire, substituons la ruse à la
 » violence. Ufons du même expé-
 » dient, qui a réussi à notre Hôte.
 » Disons comme lui, que nous cher-
 » chons des chevaux égarés. Cette
 » proposition ne les toucha pas plus
 » que la première, & je ne m'en éton-
 » nai point. La peur ne prend con-
 » seil que d'elle seule, & malheu-
 » reusement elle ne se propose d'au-
 » tre ressource que la fuite, qui, loin
 » de la détruire, ne sert d'ordinaire
 » qu'à l'augmenter. Faisons mieux,
 » dit mon Hôte, qui voyoit avec
 » douleur qu'il n'étoit pas possible de
 » réchauffer ces cœurs glacés : atten-
 » dez-moi ici ; je vais encore à la dé-
 » couverte. Peut-être à droite ou à
 » gauche, trouverai-je un chemin

M

AN 1734.

» détourné, & aussi sûr que nous le
 » fouhaitons. Il part. Mes trois Con-
 » ducteurs se couchent aussi-tôt ven-
 » tre à terre. Je les considérois dans
 » cet état, & les voyant presque pri-
 » vés de sentiment, je ne pouvois
 » concevoir que l'amour de la vie,
 » qui doit porter à la défendre, soit
 » capable d'ôter les forces qui peu-
 » vent servir à la conserver. Cepen-
 » dant, leur Chef, cet homme autre-
 » fois si intrépide en apparence, se
 » relève un moment après, & excite
 » ses Camarades à s'enfuir avec lui.
 » Ce fut alors que ne pouvant plus re-
 » tenir mon indignation; Quoi! lâ-
 » ches! leur dis-je, vous voulez donc
 » m'abandonner? Mais, mon Dieu,
 » reprenoient-ils tous ensemble &
 » comme de concert: voulez-vous
 » que nous nous exposions à être
 » pendus pour vous ménager une sû-
 » reté qui ne dépend point de nous?
 » Pendus ou non, repris-je avec un
 » emportement affecté, il n'est plus
 » tems de délibérer: vous vous êtes
 » engagés à m'accompagner, & vous
 » ne me quitterez qu'au moment où
 » je croirai pouvoir me passer de vo-

AN 1734.

» tre indigne présence. Écoutez-moi,
 » & tremblez de la résolution que
 » vous me forcez de prendre. Si vos
 » promesses, si vos serments, si la
 » récompense qui vous attend, si le
 » respect que vous me devez, si rien
 » ne peut vous arrêter, j'appelle dans
 » ce même instant les Cosaques, &
 » s'il me faut périr par votre fuite,
 » j'aime autant périr par mon in-
 » discrétion, & me venger en même-
 » tems de votre perfidie. Il n'y avoit
 » qu'une pareille fermeté qui pût re-
 » tenir auprès de moi ces misérables.
 » Je trouvai le remède à un mal qu'on
 » dit être incurable. Mais tel est le
 » malheur de ces cœurs bas que tout
 » épouvante; c'est qu'on ne peut cal-
 » mer en eux une émotion de crainte,
 » que par le sentiment plus vif d'une
 » autre crainte qui achève de les al-
 » larmer. C'étoit aussi le seul moyen
 » que j'avois de me dérober aux ris-
 » ques où m'alloit exposer la déser-
 » tion de ces hommes sans honneur,
 » qui, sûrement se seroient rachetés
 » à mes dépens, des moindres ha-
 » zards qu'ils auroient rencontrés dans

» leur marche. Heureusement, mon
 » Hôte ne tarda pas à revenir. Il m'as-
 » sùra que les Cosaques s'étoient re-
 » tirés. Je vis dans ce moment mes
 » trois poltrons debout, & leur Chef
 » qui, reprenant son air ordinaire,
 » me dit d'un ton d'autant plus ef-
 » fronté, qu'il paroissoit plus soumis
 » & plus modeste: avez-vous pû croire
 » que nous eussions envie de vous
 » quitter? Vous n'ignorez pas vous-
 » même par tout ce qui s'est déjà passé,
 » combien nous vous sommes fidèles.
 » Montrez-le donc, lui dis-je, en lui
 » jettant un regard plein de mépris,
 » & qu'on ne parle plus ici de retour-
 » ner en arrière.

» Je prononçois ces mots en mon-
 » tant à cheval, & je m'aperçus bien-
 » tôt que ce même Chef & ses deux
 » Camarades, ne me suivoient que de
 » loin, apparemment dans le dessein
 » de me laisser au premier danger
 » qui s'offriroit sur ma route. Je
 » marchai avec mon Hôte, une
 » bonne demie lieue, au bout de la-
 » quelle nous rencontrâmes la chauf-
 » sée, & peu de tems après un char-

» riot Moscovite qui venoit à nous,
 » & où étoient trois hommes que
 » nous crûmes devoir éviter. Nous
 » nous mîmes derrière une haie épaisse
 » où nous ne fûmes point aperçus.
 » A cent pas de-là, nous laissâmes
 » nos chevaux, & avançant toujours
 » sur cette même chaussée, nous fîmes
 » un quart de lieue à pied. C'est ici,
 » me dit mon Hôte, l'endroit desti-
 » né à votre passage. Je vous laisse
 » pour un moment; mais accordez-
 » moi une grace, cachez-vous dans
 » ces brossailles, en attendant que
 » je vous amène le bateau. Il ne me
 » laissa pas long-tems dans cette pos-
 » ture où je me déplaisois fort. Je
 » conviens que dans la crainte d'une
 » surprise, elle m'étoit aussi néces-
 » saire que l'intrépidité me l'auroit
 » été dans une rencontre que je n'eus-
 » se pû éviter; mais toutefois elle me
 » parut humiliante; & ce n'a pas été
 » une des moindres peines de mon
 » voyage, que la contrainte où j'é-
 » tois si souvent de me cacher. Je ne
 » m'en consolais que par l'idée des
 » efforts que je faisois alors, pour

AN 1734.

» me vaincre, & qui par la répu-
 » gnance que j'éprouvois, supposoient
 » peut-être autant de résolution & de
 » force, que le courage le plus décidé.
 » D'ailleurs, n'est-ce pas une espèce
 » de courage, de n'en point faire pa-
 » roître où il est inutile & souvent
 » dangereux d'en montrer ? Mes gens
 » entendirent plutôt que moi le bruit
 » des rames ; ils accoururent pour me
 » joindre. Nous nous embarquâmes,
 » & fîmes enfin ce trajet si long-
 » tems désiré & acheté par tant de
 » périls & de peines.

Combat
 de généro-
 sité, entre
 le Roi & un
 Payfan.

» Nous étions déjà prêts d'aborder,
 » lorsque tirant mon Hôte à l'écart,
 » & le remerciant avec une tendre
 » affection de tout ce qu'il avoit fait
 » pour moi, je lui mis dans la main
 » autant de ducats que la mienne
 » étendue avec soin, en avoit pû ra-
 » masser dans ma poche : c'étoit-là la
 » vraie occasion de me soulager du
 » poids de ce reste d'argent qui m'in-
 » commodoit sans cesse. Mais d'ail-
 » leurs, je croyois moins faire un
 » plaisir, que m'acquitter d'une dette.
 » Cet honnête Payfan, surpris & pres-

AN 1734.

» que honteux, se retire & cherche à
 » m'échapper : non ; non, lui dis-je,
 » vous avez beau faire, vous recevrez
 » ce présent ; c'est un nouveau service
 » que je vous demande, & que je re-
 » garde même comme une des plus
 » grandes preuves de votre attache-
 » ment pour moi. Comme je le pres-
 » sois plus fortement, & qu'il redou-
 » bloit ses efforts pour se dérober à ma
 » reconnoissance, les autres s'imagi-
 » nèrent que j'avois pris querelle avec
 » lui ; ils accouroient déjà pour m'ap-
 » païser : ce mouvement qu'il apper-
 » çut ; l'obligea à me dire précipitam-
 » ment, que si pour me satisfaire,
 » il falloit absolument recevoir quel-
 » que chose de moi, il vouloit bien
 » accepter deux ducats, seulement
 » pour un ressouvenir éternel du bon-
 » heur qu'il avoit eu de me voir &
 » de me connoître.

» Ce noble désintéressement me
 » charma d'autant plus, que je n'a-
 » vois pas lieu de l'attendre d'un
 » homme de sa sorte. Il prit deux
 » ducats dans ma main, avec des fa-
 » çons & des sentiments que je ne

AN 1734.

Deux de
Juillet
1734.

» puis exprimer ; & il m'en remercia
 » autant que je l'aurois remercié moi-
 » même , s'il avoit reçu , je ne dis
 » pas le modique présent que j'avois
 » dessein de lui faire , mais toutes les
 » récompenses dont j'aurois voulu
 » payer les services qu'il m'avoit ren-
 » dus. A quelques cents pas au-delà
 » de la Vistule , nous aperçûmes un
 » gros Village ; nous y arrivâmes à la
 » pointe du jour , c'étoit le Vendredi
 » 2 Juillet. Il m'étoit important de
 » ne point tarder à poursuivre ma
 » route. J'appris que les Russes avoient
 » même de ce côté là des postes avan-
 » cés , & que souvent les Cosaques
 » venoient faire le dégât aux environs.
 » Je demandai aussi-tôt des chevaux ;
 » mais il ne m'étoit pas possible de
 » m'en procurer , sans le secours de
 » mes Paysans. Ces lâches coquins
 » s'imaginoient n'avoir plus rien à
 » craindre ; ils ne daignoient pas
 » m'écouter : ils entrèrent dans une
 » auberge : j'y arrivai un moment
 » après , & je les trouvai qui s'endor-
 » moient , enfoncés tous les trois dans
 » un méchant lit de plume. Durant

AN 1734.

» ce tems, je fis ce qu'ils auroient dû
 » faire eux-mêmes, si j'avois pris com-
 » me eux le parti de me reposer. Je ro-
 » dai autour de cette maison , faisant
 » comme une espèce de patrouille pour
 » n'être pas surpris par mes ennemis.
 » Ennuyé toutes fois de ces prome-
 » nades , qui me ramenoient sans
 » cesse au même endroit , & plus
 » encore du séjour que je faisois inu-
 » tilement dans ce lieu , je rentrai
 » dans la chambre , & éveillant dou-
 » cement un de ces Paysans , je fis
 » tant que je lui persuadai d'aller me
 » chercher une voiture quelle qu'elle
 » fut , & à quelque prix qu'elle pût
 » être. Il revint au bout de deux heu-
 » res , mais ivre à ne pouvoir se sou-
 » tenir ; il amenoit cependant avec
 » lui un homme qui vouloit bien
 » louer des chevaux avec un charriot,
 » rempli de marchandises ; mais à
 » condition que nous remettrions ,
 » argent comptant à quelqu'un du
 » Village , le prix des effets qu'il con-
 » sentoient nous confier. Il craignoit
 » que les Cosaques , plus voleurs que
 » soldats , ne nous les enlevassent :

AN 1734.

» dans ce cas , il fouhaitoit ce qui
 » étoit juste , que leur perte ne fût
 » point sur le compte de celui à qui
 » tout l'équipage appartenoit , & à
 » qui il en avoit répondu lui-même.
 » N'ayant aucune envie de retourner
 » sur mes pas , & encore moins de
 » tems à perdre , aulieu de remettre
 » l'argent , je m'avisai d'acheter tout
 » ce bagage ; il fut évalué vingt-
 » cinq ducats , que je donnai avec au-
 » tant d'empressement que si j'avois
 » craint un dédit où l'on craignoit
 » au contraire de ma part , un rabais
 » considérable.

Ce que le
 Roi eut à
 craindre de
 ses Guides.

» Cependant ce marché fait à la
 » hâte & par un homme qu'on n'esti-
 » moit qu'un Paysan fort mal-aisé ,
 » excita l'attention des passants : leur
 » nombre s'accrut en peu de tems ;
 » ils m'examinèrent avec soin , lors-
 » que mon yvrogne , ébloui sans doute
 » par le reste de l'argent qu'il m'avoit
 » vu remettre dans ma poche , com-
 » mença , d'un air insolent , à faire
 » valoir les services qu'il m'avoit ren-
 » dus. Il vanta sa fidélité & même
 » son courage ; il rappella les hasards

AN. 1734.

» qu'il avoit courus ; il dit enfin qu'il
 » ne vouloit point être la dupe du sa-
 » crifice qu'il m'avoit fait de son loi-
 » sir , de sa liberté , de sa vie , & que
 » sur l'heure il prétendoit savoir ce
 » qu'il auroit pour sa part de la ré-
 » compense que je lui devois. De tous
 » les dangers que j'avois courus jus-
 » qu'alors , c'étoit peut-être ici le plus
 » grand. Cet indigne Orateur ne fai-
 » soit que balbutier ; mais il parloit à
 » des gens aisés à ébranler , & qui
 » pour l'ordinaire , sans être capables
 » de vrais sentimens de pitié , ne man-
 » quent point de s'émouvoir aux trif-
 » tes dehors qui les retiennent. Je re-
 » connus que les tons plaintifs sont
 » d'infailibles ressorts auprès de la
 » populace , & que les plus grossiers
 » de ces tons sont même toujours les
 » plus propres à lui donner le mou-
 » vement qu'on desire. J'eusse pour-
 » tant regardé avec indifférence l'at-
 » tendrissement qu'elle paroïsoit ac-
 » corder au prétendu malheureux , si
 » la vivacité de celui-ci augmentant
 » à proportion de la compassion qu'il
 » faisoit naître , je n'eusse appré-

» hendé qu'elle ne le menât au point
 » de dévoiler tout le mystère qui
 » lui étoit confié. Je craignois sur-
 » tout que le Chef de ma troupe,
 » naturellement insolent, n'appuyât
 » ses injustes remontrances par de
 » nouvelles remontrances de sa fa-
 » çon ; & qu'animant son autre Ca-
 » marade, dont la vertu m'étoit
 » également suspecte, ils ne s'élevaf-
 » sent tous contre moi. A quels mal-
 » heurs ne devois-je pas m'attendre
 » & qu'eussé-je fait si mon secret
 » avoit été confié à une foule de
 » Paysans qu'aucun motif n'engageoit
 » à épouser mes intérêts ? La Majesté
 » du Trône n'impose guères que par
 » l'éclat dont elle est revêtue, & sur-
 » tout à des yeux qui n'accordent
 » qu'à ce seul éclat les hommages
 » qui lui sont dûs. Il en arriva tout
 » autrement. Ce Chef fit une action
 » dont je ne le croyois pas capable :
 » il s'éleva contre l'ivrogne, & pre-
 » nant la parole, de ce ton de maître
 » qu'il affectoit toujours : Tais-toi,
 » misérable, lui dit-il ; quel sujet as-
 » tu de te plaindre ? N'avons-nous

» pas partagé tes peines & tes dangers,
 » & nous vois-tu former des préten-
 » tions comme les tiennes ? Puis s'a-
 » dressant à tout ce Peuple : ne croyez
 » point à cet homme, ajouta-t-il, c'est
 » la folie dans le vin, de se croire en
 » compagnie de Rois & de Princes ; si
 » vous l'écoutez, je serez bientôt quel-
 » que grand Personnage, pour qui ce-
 » pendant il n'aura guères plus de res-
 » pect que s'il ne me croyoit que ce que
 » je suis, aussi pauvre & aussi malheu-
 » reux qu'il l'est lui-même. Ces paroles
 » détournèrent sur l'ivrogne tout le
 » murmure qu'il alloit exciter contre
 » moi. On fit des huées sur lui. Je ne
 » laissai pas de découvrir dans la foule
 » certains regards qui marquoient
 » qu'on n'étoit pas généralement con-
 » vaincu que je fusse en effet ce que
 » je voulois paroître. Rien n'étoit
 » plus flatteur, je l'avoue ; on aime à
 » être démêlé, & l'on s'imagine que
 » c'est moins l'effet de la pénétration
 » des autres, que de ce qu'il y a dans
 » nous qui perce à travers les voiles
 » dont nous désirons le couvrir. Mais
 » ce qui m'eût peut-être fait plaisir

AN 1734.

» en toute autre rencontre, m'em-
 » barrassoit fort en celle-ci. Je pris
 » le parti de quitter au plutôt ce Vil-
 » lage ; j'y aurois abandonné ce
 » Paysan yvre, dont je n'avois plus
 » que faire, si je n'eusse craint qu'en
 » l'état où il étoit, il n'achevât de
 » mettre au jour ce qu'il avoit com-
 » mencé de développer. Cette trace
 » de lumiere, laissée après moi, pou-
 » voit en un moments s'étendre au loin,
 » & devenir un obstacle au reste de
 » mon voyage. Je le fis emballer dans
 » la voiture ; &, pour le garantir
 » des chûtes dont il étoit menacé à
 » chaque cahot, je fus obligé de lui
 » servir de barriere & d'appui : le
 » Chef de mes Conducteurs se mit
 » devant pour mener les Chevaux,
 » & je renvoyai le troisième en le
 » chargeant d'aller annoncer à l'Am-
 » bassadeur mon heureux passage de
 » la Vistule. Nous partîmes de ce
 » Village sans oser demander aucun
 » chemin, afin qu'en cas de pour-
 » suite on ne pût dire quelle route
 » nous avions prise : aussi nous ne
 » scävions où nous allions. Je me

AN 1734.

» réglai par conjecture ; connoissant
 » un peu par la Carte la situation du
 » Pays. Comme il s'agissoit de passer
 » le Nogat, je faisois toujours gagner
 » la pointe où il se sépare de la Vis-
 » tule, en laissant sur la gauche la
 » Ville de Mariembourg où il y avoit
 » Garnison des Ennemis. Nous tra-
 » versâmes plusieurs Villages occu-
 » pés par des Saxons & des Mosco-
 » vites, sans que personne nous dît
 » mot. Quelque besoin que nous
 » eussions de nous y arrêter, nous
 » n'osâmes y mettre pied à terre.
 » Il n'étoit pourtant pas possible de
 » mener nos Chevaux plus loin. La
 » chaleur étoit excessive, & à force
 » d'avoir été pressés ils étoient déjà
 » rendus. Heureusement, à cent pas
 » du chemin nous découvrîmes une
 » maison abandonnée, où nous nous
 » retirâmes durant près de deux heu-
 » res pour les laisser pâturer. Sur les
 » huit heures du soir nous arrivâmes
 » au bord d'une riviere : un Cabaret
 » étoit auprès, & à quelques pas dans
 » le fable, une vieille nacelle pres-
 » que ouverte de toutes parts. Quel

AN 1734.

» bonheur ! s'écrièrent mes Gens ;
 » voici enfin le Nogat, & un bateau que
 » la Providence semble avoir mis ex-
 » près sur ses bords pour nous servir
 » à le passer. Cette opinion ne s'ac-
 » cordoit point avec mes idées ; mais
 » elle étoit agréable, & je n'osois la
 » contredire. Ils commençoient déjà
 » à faire rouler les ais demi pourris
 » de ce bateau, lorsqu'un Payfan vint
 » à paroître, à qui je demandai si
 » c'étoit-là le Nogat. Non vraiment,
 » répondit-il, c'est la Vistule : le
 » Nogat est à une lieue & demie d'ici.
 » Cet éclaircissement ne pouvoit ve-
 » nir plus à propos. Nous étions per-
 » dus sans ressource, si nous eussions
 » repassés ce fleuve que nous avions
 » eû tant de peines à traverser. Nous
 » entrâmes dans le Cabaret, & nous
 » nous dîmes des Bouchers de Ma-
 » rienbourg qui souhaitoient passer
 » le Nogat pour aller au-delà faire des
 » achats de Bétail. Ce trajet n'est pas
 » possible, nous répondit l'Hôte ; tous
 » les bateaux de cette rivière, jus-
 » qu'aux plus petits, ont été enle-
 » vés par les Russes & conduits à

AN 1734.

» Marienbourg, à cause des partis
 » Polonois qui battent la Campa-
 » gne de l'autre côté.

» Quoi ! toujours des obstacles,
 » me dis-je en moi-même, &
 » dans le tems que j'ai le plus d'es-
 » pérance de n'en plus trouver ! Au-
 » tant valoit-il échouer dès les pre-
 » miers pas, & ne point acheter par
 » tant de peines, un funeste accident
 » que je ne puis éviter. Cependant le
 » bonheur que j'avois déjà éprouvé ra-
 » nimoit mon courage, & servoit
 » dans mon cœur de garant à la Pro-
 » vidence de celui qu'elle daignoit
 » encore me préparer. Je passai la
 » nuit dans la Grange sans pouvoir
 » reposer. Dès la pointe du jour mes
 » Sznapanes opinèrent qu'il ne nous
 » restoit d'autre moyen de traverser
 » cette rivière que de gagner le pont
 » de Marienbourg. En vérité, m'é-
 » criai-je en leur adressant la pa-
 » role, je ne vous reconnois plus.
 » Est-ce bien vous qui marquez tant
 » de courage ? Quoi ! vous osez af-
 » fronter une nombreuse garnison de
 » troupes réglées, vous qui avez pâli

AN 1734.

» aux approches d'une petite troupe
 » de gens sans discipline , & qui ne
 » méritent pas même le nom de Sol-
 » dats? Ignorez-vous que le danger que
 » je fuis m'attend en cette Ville , &
 » que vous , vous y trouverez sûre-
 » ment les fers & le gibet que vous
 » craignez. J'aurois cru qu'il n'en fal-
 » loit pas davantage pour leur faire
 » abandonner un avis si hasardeux:
 » je me trompai; ils y persistèrent &
 » voulurent m'obliger à m'y rendre,
 » jusqu'à me menacer de me quitter
 » si je ne le suivois pas. Etoit-ce folie
 » ou désespoir? Je n'en sçais rien.
 » Mais ce ne fut qu'à force de prières
 » & j'ose dire à force de suppli-
 » cations, qu'ils me laissèrent maître
 » de ma destinée & de la leur. Ce
 » que je leur proposois étoit assuré-
 » ment raisonnable. Allons au moins
 » jusqu'aux bords du Nogat, leur di-
 » sois-je, & si nous ne trouvons au-
 » cun moyen de le passer, nous irons
 » à Marienbourg, quelques soient
 » les motifs qui devoient nous dé-
 » tourner d'une route si périlleuse.
 » Nous nous remîmes en chemin par

AN 1734.

» la chaussée, & peu de tems après
 » par des bois & des chemins affreux.
 » Assez loin de notre gîte, nous ren-
 » contrâmes un Village où je jugeai
 » à propos d'arrêter pour prendre lan-
 » gue. Je fis part de ce dessein à mes
 » Conducteurs qui le désapprouvè-
 » rent. Ils trouvoient dangereux de
 » demander le chemin à des Payfans
 » de qui naturellement nous n'avions
 » rien à craindre; & un peu aupara-
 » vant ils ne voyoient aucun risque
 » à se présenter aux portes d'une
 » Ville dont nos Ennemis avoient
 » fait une des plus fortes Places du
 » pays. Aussi me disoient-ils encore
 » dans toute leur bonne foi, qu'il
 » étoit inutile de s'informer des rou-
 » tes, puisqu'ils étoient sûrs qu'il
 » ne nous en restoit d'autre à prendre
 » que celle de Marienbourg. Je ne
 » connoissois pas ces gens que je
 » m'étois flatté de connoître; mais
 » j'eus recours aux prières qui m'a-
 » voient déjà assez bien réussi. Mon
 » yvrogne, dont l'aveugle ardeur n'é-
 » toit peut-être qu'un reste des fumées
 » du jour précédent, consentit le pre-

AN 1734.

„ m'aller aux nouvelles, & entra
 „ à ce dessein dans une maison. Il
 „ revint me dire que les gens à qui
 „ il s'étoit adressé ne parloient que
 „ Polonois, & qu'il n'avoit pu leur
 „ faire entendre ce qu'il souhaitoit.
 „ A la bonne heure, lui dis-je,
 „ je sçais heureusement leur langue,
 „ je vous servirai d'interprète avec
 „ plaisir. Je me disposai en même-
 „ tems à descendre du Charriot; mais
 „ c'étoit pour mes gens leur jour de
 „ contradiction: ils s'opposèrent à
 „ cette résolution, craignant que je
 „ ne me fisse connoître par mon lan-
 „ gage. Je me mocquai de leur frayeur
 „ & mis malgré eux pied à terre. Je
 „ marchois déjà vers cette maison,
 „ lorsqu'essayant de me barrer le che-
 „ min, ils se mirent de front devant
 „ moi, & jurèrent qu'ils mourroient
 „ plutôt que de me laisser passer outre.
 „ Je ne pus tenir à cet excès d'impu-
 „ dence, & je courus à eux comme
 „ dans le dessein de leur marcher
 „ sur le corps pour me faire passage.
 „ Un moment après, je ris en moi-
 „ même de ma vivacité; mais en

AN 1734.

„ étois-je le maître dans le premier
 „ feu de mon ressentiment? Et au
 „ fond, n'étoit-ce pas plutôt un sage
 „ emportement de la raison qu'un
 „ aveugle transport de colère? Cet
 „ air d'assurance les intimida & les
 „ fit recourir à d'autres menaces.
 „ Hé bien! me dirent-ils en s'ou-
 „ vrant à la hâte devant moi, si tel
 „ est votre dessein de nous faire
 „ pendre, dès ce moment nous vous
 „ quittons. Ah! très-volontiers, re-
 „ partis-je sur le champ; allez, par-
 „ tez quand vous voudrez. Ce fut dans
 „ cette occasion que je sentis, plus que
 „ je n'avois fait encore, combien j'é-
 „ tois à plaindre d'avoir affaire à des
 „ gens de cette espèce, qui ne sont
 „ jamais plus insolens que lorsqu'ils
 „ sentent que l'on a intérêt de les
 „ ménager & de les craindre. Aussi
 „ je ne puis comprendre que, sans
 „ y être contraint comme je l'étois,
 „ on ose en faire les Confidens &
 „ les Ministres des desseins que l'on
 „ sçait ne pouvoir réussir que dans le
 „ secret & le silence. J'entrai dans
 „ la maison, & du ton le plus poli

AN 1734.

» que pût me permettre mon air
 » villageois que je n'osois démentir,
 » je dis à l'Hôteſſe que je ſouhaitois
 » aller au-delà du Nogat acheter
 » du Bétail, & que je la priois de
 » m'indiquer l'endroit le plus aiſé
 » pour ce paſſage. Vraiment, repon-
 » dit-elle, vous venez fort à pro-
 » pos; je puis vous épargner la peine
 » d'un trajet, d'ailleurs fort difficile:
 » j'ai du Bétail à vous vendre, & à
 » votre air je connois que nous nous
 » accommoderons aiſément du prix.
 » J'affectai de paroître ravi de ce
 » qu'elle m'apprenoit; mais je repli-
 » quai que je ne pouvois prendre,
 » qu'à mon retour, celui qu'elle m'of-
 » froit, parce que j'allois chercher
 » une ſomme d'argent qui m'étoit
 » due, & dont j'employerois volon-
 » tiers une partie au marché qu'elle
 » propoſoit. Mais il n'y a pas un ſeul
 » bateau, reprit-elle, comment ferez-
 » vous? Tout ce que vous voudrez,
 » lui dis-je, d'un air ouvert & plein
 » de confiance. J'aime mieux rece-
 » voir ce ſervice de vous que de tout
 » autre, & je ſens que je ne puis vous

AN 1734.

» déplaire par la préférence que je
 » vous donne à cet égard; car enfin,
 » ajoutai-je, je connois le Pays; il
 » n'eſt pas poſſible, qu'obligé d'a-
 » voir un commerce continuel de l'au-
 » tre côté de la rivière, vous n'ayez,
 » malgré toutes les précautions des
 » Moſcovites, quelques moyens de
 » la paſſer. Je vois bien, continua-
 » t'elle, que vous êtes un bon hom-
 » me: tenez, je vais vous donner
 » mon fils qui vous menera à un
 » quart de lieue d'ici; il y a à l'autre
 » bord un Pêcheur de ſes amis qui
 » garde dans ſa maiſon un petit
 » bateau: à un certain ſignal, cet
 » homme viendra vous prendre, &
 » vous ne ſçauriez avoir un moyen
 » plus sûr & plus aiſé de vous tirer
 » de l'embarras où je vous vois. Je
 » remerciai cette femme dans les
 » termes les plus touchants & les
 » plus tendres de ma langue, & je
 » ſortis d'auprès d'elle avec ſon fils.
 » Je fis monter celui-ci dans mon
 » charriot; & je partoſis déjà, lorf-
 » que mes Payſans, qui étoient en-
 » core là, & que je n'avois pas fait

AN 1734.

» semblant d'apercevoir, se présen-
 » tèrent pour y monter aussi : mon
 » air content, & la vue de ce nou-
 » veau Conducteur les avoient comme
 » pétrifiés. Ce n'étoit pas le tems
 » de leur faire des reproches : je de-
 » vois même encore les ménager.
 » Peut-être étoient-ils plus disposés
 » que jamais à me trahir. Un secret
 » ne pèse jamais tant que lorsque
 » l'on est plus prêt à s'en décharger :
 » aussi sans daigner leur parler, je les
 » laissai faire. Arrivés au bord du
 » Nogat, le jeune homme donne le
 » signal ; à l'instant un Pêcheur sort
 » de sa Cabane, traîne le long du ri-
 » vage une petite Nacelle, la met à
 » l'eau, & vient à nous. J'y entrai
 » avec un de mes Paysans, & je laissai
 » l'autre à l'équipage, qu'on ne pou-
 » voit transporter, en lui ordonnant
 » d'attendre son Camarade que j'a-
 » vois dessein de renvoyer le même
 » jour. Je ne fus pas plutôt à l'autre
 » bord que je levai les yeux au Ciel
 » pour le remercier de m'avoir con-
 » duit dans cette espèce de Terre pro-
 » mise où j'étois enfin à l'abri de tout
 » danger,

Le Roi est
 hors de
 danger.

AN 1734.

» danger. À un Village près de-là,
 » nommé Biatogora, j'achetai un
 » nouveau Charriot avec deux Che-
 » vaux ; mon plus grand soin fut en-
 » suite de congédier mon Paysan :
 » je le chargeai d'un billet pour
 » l'Ambassadeur, qui ne contenoit
 » que deux mots en chiffres, dont
 » j'étois convenu avec ce Ministre.
 » Enfin je partis seul & pris le che-
 » min de Marienwerder, petite Ville
 » des États du Roi de Prusse. Quel
 » n'étoit pas mon contentement d'être
 » délivré de ces Brigands qui m'a-
 » voient fait compagnie jusqu'alors !
 » Le plaisir que je ressentais d'être
 » hors de la portée des traits de mes
 » ennemis n'égalait point celui de ne
 » plus voir à mes côtés ces indignes
 » Conducteurs dont j'avois eu à me
 » garder presque autant que de mes
 » ennemis même. Arrivé aux portes
 » de Marienwerder, j'échappai aisé-
 » ment aux questions d'un Faction-
 » naire, qui me demanda qui j'étois ?
 » Je traversai cette Ville assis sur
 » mon Charriot, & je ris plus d'une
 » fois du triste appareil de mon équi-

AN 1734.

» page. L'entrée que j'y faisois n'étoit
 » point magnifique : mais un vain
 » éclat n'auroit pas augmenté la joie
 » que je ressentois en ce moment. Je
 » portois avec moi la justice de ma
 » cause, l'amour de mes Sujets, le
 » repos de ma conscience, & sans
 » doute l'estime de mes ennemis.
 » Quels plus grands motifs d'oublier
 » mes disgrâces ! Ce n'est qu'à ceux
 » qui ont mérité leur infortune, ou
 » qui n'ont pu la soutenir avec cou-
 » rage, qu'il est permis de se la rap-
 » peler avec douleur.

Stanislas
 est en sûre-
 té, & fait
 chanter un
Te Deum.

Voilà donc cette tête précieuse sau-
 vée des Meurtriers qui la poursui-
 voient. Aussi ce Monarque voulut-il en
 rendre d'éternelles actions de grâces
 à la Providence, en faisant chanter
 tous les ans le *Te Deum* le 27. Juin,
 pour la remercier de sa sortie de
 Dantzic & d'avoir été délivré de ses
 ennemis.

Stanislas à Marienwerder descen-
 dit dans une Auberge, & fit avertir
 le Gouverneur de l'arrivée d'un in-
 connu, par un Domestique, chargé
 de lui dire que cet inconnu, qui se

présentoit avec l'extérieur d'un Pay-
 san, demandoit instamment à lui
 parler. Frédéric avoit envoyé l'ordre
 dans tous ses États d'y recevoir avec
 tous les honneurs, le Roi Stanislas,
 s'il venoit s'y réfugier ; conséquem-
 ment, le Gouverneur de Marienwer-
 der n'eut pas de peine à comprendre
 ce qu'on lui vouloit : il se rendit aussitôt
 aux instances pressantes de Sta-
 nislas, qu'il reconnut sous son dé-
 guisement ; il fit à ce Prince tous les
 honneurs dûs à la Majesté du Trône.
 Frédéric lui fit rendre de toutes parts,
 tous les services, tous les égards &
 toutes les prévenances qu'il pouvoit
 attendre de la plus sincère amitié. Ce
 fut au milieu des fêtes, & des amuse-
 mens qu'on lui préparoit dans ce Pays,
 que Stanislas goûta les consolations
 dont il avoit besoin pour adoucir les
 fatigues qu'il venoit d'essuyer & qu'il
 retraça lui-même à la Reine sa fille,
 en lui faisant la relation de sa sortie
 de Dantzic, pour la consoler des cha-
 grins & des inquiétudes qui l'avoient
 obsédée depuis le départ de ce Prince

N ij

AN 1734.

Stanislas se
 retire chez
 Frédéric,
 où il est re-
 çu avec les
 plus grands
 honneurs.

jusqu'au moment qu'elle le fçut en sûreté.

AN 1734.

Il fait des efforts inutiles, pour rassûrer les Partisans en Pologne.

Il est prêt à sacrifier sa couronne pour la paix.

Enfin Stanislas se retire à Königsberg, où, pendant qu'Auguste fait tous ses efforts pour légitimer & faire confirmer son élection après la Capitulation de Dantzic du 28 Juin, il s'occupe à rassurer les Chefs de son parti, & à regagner les Grands qui s'étoient laissés entraîner dans la faction des Moscovites. Stanislas fit connoître par ses écrits l'intérêt de la Religion, & les droits de sa patrie prête à tomber dans un esclavage honteux & sous la tyrannie d'un Prince étranger : mais les cris du sang des Piastes étoient étouffés, les droits de la Nation avilis, ses Loix fondamentales méprisées ; & les amis de Stanislas avoient éteint dans leurs cœurs ces sentimens héroïques auxquels il s'efforçoit inutilement de les rappeler. La servitude & la misère avoient pris en Pologne la place de l'ancienne magnanimité qui l'avoit soutenue depuis tant de siècles avec tout le lustre des plus florissans États : Stanislas voyant sa Couronne perdue, sans

trop la regretter, en auroit fait volontiers le sacrifice pour arrêter l'effusion du sang humain, rétablir le bon ordre parmi les Polonois & la paix entre les Puissances belligérantes. Parfaitement instruit de leurs intérêts divers, de leurs vues, de la teneur des Traités & des causes de la Guerre que la France avoit déclarée à l'Empereur le 3 Octobre 1733, il traite ces matières avec la plus grande force, avec la plus grande netteté dans un écrit intitulé : Lettre d'un Seigneur Polonois, écrite de Königsberg à un Seigneur de ses amis à Varsovie, le 10 Septembre 1735.

Il suppose que ce Seigneur est du parti du nouveau Roi de Pologne, & que le Polonois, auteur de cette Lettre, est du parti de Stanislas, qui examine lequel de ces partis vaut le mieux, & dit entr'autres choses remarquables, que par le Traité d'Oliva la France étoit garante de la liberté de la Pologne, ainsi que le portoit la Déclaration qu'on avoit faite par ordre du Roi dans toutes les Cours de l'Europe, au mois de

AN 1734.

Sages & justes réflexions du Roi Stanislas.

AN 1734.

Mars 1733 ; que voyant cette Déclaration, l'Empereur en avoit éludé les menaces en suggérant à la Czarine de se charger seule de l'exécution de leur projet sur la Pologne ; que le Roi Très-Chrétien, ayant appris ce biais, avoit fait déclarer qu'il ne souffriroit point que l'Empereur employât les Russes ses Alliés à faire ce qu'il n'osoit entreprendre lui-même, & que ni les uns ni les autres ne devoient point lui donner occasion de réparer par les armes les brèches qu'ils méditoient de faire à la liberté Polonoise.

Stanislas raconte jusqu'aux années 1726 & 1727, pour éclairer les motifs qu'avoit alors toute l'Europe, de s'agrir contre la Cour de Vienne, qui se mit à dos tous les Princes d'Allemagne. Les Hollandois, jaloux de l'établissement de la Compagnie d'Ostende, s'en font un prétexte pour crier au trop grand pouvoir de la Maison d'Autriche, afin de le faire abattre, & dans ce dessein, ils accèdent au Traité d'Hanovre contre l'Empereur. Les Anglois sollicitoient puissamment

AN 1734.

la France à la guerre, & n'en attendoient que le signal pour attaquer les vaisseaux d'Ostende, & détruire entièrement leur commerce & leur navigation. Mais la France ne voulut donner de signal, qu'après le Traité de Séville, du 9. Novembre 1729. Si cette Puissance avoit voulu seconder les projets de l'Angleterre, elle auroit dès-lors transporté sur ses flottes en Italie, les troupes Espagnoles, & leur en auroit même fourni des siennes propres, pour les aider à faire la conquête de toutes les terres que l'Empereur y possédoit ; mais la France ne voulut point profiter de ces deux occasions contre ce Monarque, lequel oubliant les services essentiels qu'il avoit reçus de Stanislas, pendant la dernière guerre de Suède, croyoit pour son propre intérêt, devoir s'opposer au rétablissement de ce Prince sur le Trône de Pologne, parce qu'il l'auroit regardé comme un voisin dangereux par sa qualité de beau-père du Roi. Charles VI trouvoit au contraire un double avantage en faisant tomber la Couronne de Stanislas, sur

La France
menage
l'Empereur

296 **VIE DE STANISLAS;**
la tête d'Auguste, que les Polonois
AN 1734 avoient juré de ne point élire; en ce
qu'il se débarrassoit de l'inquiétude &
de l'ombrage que lui causoit Stanislas;
Roi de Pologne, toujours étayé de la
Puissance Françoisse; & qu'il croyoit
dédommager Auguste par cette Cou-
ronne des biens héréditaires qu'il
venoit de sacrifier par son consente-
ment à la Pragmatique-Sanction.
La France ne lui faisoit la guerre que
parce qu'il vouloit forcer les Polonois
à méconnoître le Roi qu'ils s'étoient
librement & légitimement donné;
ce qui les mettoit dans le cas de ré-
clamer l'effet de la garantie du Traité
d'Oliva, par lequel Louis XV. s'étoit
engagé à soutenir la liberté Polonois-
se, & l'Élection du Roi Stanislas,
contre qui même l'Empereur avoit
reçu quelques discours injurieux. Il
fit proposer une Amnistie à la France,
mais elle ne voulut point l'accepter,
si la Pologne n'en jouissoit pas com-
me les autres États, qui devoient pro-
fiter de cette suspension d'armes.

D'un autre côté, la France avoit
eu connoissance d'une lettre que Char-

ROI DE POLOGNE. 297
les VI avoit écrite à la Czarine, pour
s'excuser de ne pouvoir la seconder, AN 1734
parce que la France le menaçoit d'une
guerre; mais que cela ne devoit pas
l'empêcher de continuer leur projet;
qu'au contraire, il l'exhortoit à le
mettre en œuvre par les mêmes moyens
& de la même façon dont ils étoient
convenus. C'étoit ainsi que la Czarine
devoit détrôner Stanislas, & mettre
Auguste en sa place, sur le Trône de
Pologne, sans que l'Empereur parût
s'en mêler. Cependant, la France
triomphoit partout, & faisoit la con-
quête des États Autrichiens, tant en
Allemagne qu'en Italie. Louis ne pou-
voit mieux venger ses griefs & ceux
de Stanislas, qu'en forçant l'Empereur
d'indemniser ce Prince, & ce fut là
le sujet d'un grand événement en
Europe, par la cession que le Duc
François III, fit de ses Duchés de
Lorraine & de Bar, au Roi Stanislas:
pour dédommager le Duc de Lor-
raine, du sacrifice & de la perte de
ses États, l'Empereur, qui depuis
long-tems avoit des vues sur ce Prin-
ce, lui destinoit sa fille aînée en ma-

Cession des
Duchés de
Lorraine &
de Bar, tour-
chant à la
France.

AN 1734.

riage, avec la succession éventuelle du grand Duché de Toscane, aux conditions qui furent arrêtées dans la suite entre les Parties, pour faire la paix.

Le Roi
Stanislas
retourne
en France.

Mais pour suivre exactement la marche du Roi Stanislas & sa belle conduite à Königsberg, il faut le rejoindre dans cette Ville, & voir ce qu'il y faisoit. Ce grand Prince voyant qu'il en coûteroit trop de sang pour le rétablir sur son Trône, & que la Diète générale qu'on alloit convoquer en Pologne, ne pouvoit procurer la paix générale, quitta Königsberg pour s'en retourner en France, & se consoler dans sa famille, des injustices & des maux qu'il venoit de souffrir, bien moins pour conserver sa Couronne, que pour soutenir les droits & la liberté de sa Nation.

Cependant, la guerre de la France contre l'Empereur n'ayant plus d'objet, dès que Stanislas avoit suffisamment fait connoître par son retour en France, qu'il abandonnoit le Trône de Pologne pour n'y plus songer; le Roi toujours victorieux & toujours

AN 1734.

juste consentit à écouter des propositions de paix; ne voulant pas même profiter de la supériorité de ses forces, pour se réserver quelques parties de ses conquêtes, pourvu que l'on dédommageât le Roi Stanislas d'une manière convenable : les Préliminaires de la paix furent arrêtés & signés à Vienne, le 3 Octobre 1735, aux conditions suivantes.

PRÉLIMINAIRES

DE LA PAIX

DE MIL SEPT CENT TRENTE-CINQ.

ARTICLE PREMIER.

QUE LE ROI STANISLAS abdiquera la Couronne de Pologne, dont il sera néanmoins reconnu Roi & dont il conservera les titres & les honneurs : qu'il sera mis en possession du Duché de Bar & de celui de Lorraine, aussi-tôt que le grand Duché de Toscane sera échu à la Maison de Lorraine :

Prélimi-
naires de la
paix, signés
en Octobre
1735.

300 VIE DE STANISLAS,
que les Duchés de Lorraine & de Bar,
seront réunis à la Couronne de France, après la mort de Stanislas. Ce fut à ces conditions que le Roi Auguste, Electeur de Saxe, fut reconnu Roi de Pologne & Grand-Duc de Lithuanie.

ARTICLE II.

En substance seulement.

IL fut stipulé que la Toscane appartiendrait à la Maison de Lorraine, après la mort du Possesseur actuel : que toutes les Puissances en garantiroient la succession éventuelle à la Maison de Lorraine, & qu'en attendant cet événement, la France lui tiendrait compte des revenus de la Lorraine.

ARTICLE III.

QUE les Royaumes de Naples & de Sicile, appartiendroient à Dom Carlos, qui en seroit généralement reconnu Roi.

ARTICLE IV.

QUE le Roi de Sardaigne auroit à son choix, le Navarrois & le Tor-

ROI DE POLOGNE. 301
tonnois, ou le Tortonnois & le Vigévanasc.

ARTICLE V.

QUE tous les autres États d'Italie, que l'Empereur possédoit, lui seroient restitués, & qu'en outre les Duchés de Parme & de Plaisance, lui seroient cédés, & les conquêtes faites en Allemagne par les armes de la France, également rendues.

ARTICLE VI.

QUE le Roi garantiroit à l'Empereur, la Pragmatique-Sanction qui régloit dès 1713, la succession de ses États.

ARTICLE VII.

ENFIN, qu'il seroit nommé des Commissaires de part & d'autre, pour régler les limites de l'Alsace & des Pays-bas.

Pour donner à cet arrangement toute l'authenticité désirée, il fut encore convenu qu'on tiendrait un Congrès, où la Czarine, le Roi Auguste & les Puissances maritimes, seroient

On assem-
ble un Con-
grès.

Le Traité
définitif
entre toutes
les Puissan-
ces inter-
ressées, ne
fut termi-
né qu'au 18
Novembre
1738.

AN 1735.

AN 1735.

Les Rois
d'Espagne
& de Sar-
daigne peu
contents.

invitées de prendre part ; l'Empereur se chargea d'obtenir le consentement des Princes & États de l'Empire ; & la cessation des hostilités fut publiée en Allemagne & en Italie.

Les Rois d'Espagne & de Sardaigne, qui n'étoient pas contents des avantages qu'on avoit stipulés pour eux, ne voulurent pas donner les mains à ce projet de conciliation ; mais cette résistance, qui fit prolonger le séjour de leurs troupes en Italie, n'étant pas soutenable, ces deux Princes accédèrent enfin aux arrangements pris & signés, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Quant au Duc de Lorraine, qui gagnoit le plus dans ce projet de pacification générale, il perdoit à la vérité l'ancien patrimoine de sa Maison ; mais combien n'étoit-il pas dédommagé de ce Sacrifice ? On lui donnoit en échange le grand Duché de Toscane, infiniment plus riche, plus considérable & mieux situé que la Lorraine, par rapport aux guerres de la France contre l'Allemagne. Le Duc de Lorraine, Vassal de la Couronne

AN 1735.

de France, à cause du Duché de Bar, devenoit indépendant en Toscane, & le plus puissant Souverain de l'Italie. En épousant la fille aînée de l'Empereur, & l'héritière universelle des vastes États & Pays héréditaires de sa Maison, il pouvoit aspirer à la Couronne Impériale, & devenir enfin le seul Souverain Seigneur & Maître de tous les États Autrichiens, & conséquemment un des plus puissants Monarques du monde. Aussi, ce Prince qui voyoit tous ces avantages assez près de lui, consentit avec joie à l'échange qui devoit augmenter le lustre & la fortune de sa Maison, en assurant son mariage avec la Princesse la plus accomplie qui fut jamais ; & cet heureux événement rétablit la paix dans toute l'Europe, avec une allégresse universelle.

Dès le lendemain de la sortie du Roi Stanislas, de la Ville de Dantzic, on en avoit cessé le siège par capitulation, dont la condition principale étoit, que tous les Seigneurs Polonois qui s'y étoient réfugiés avec leur Roi, reconnoîtroient l'Electeur de Saxe

La paix
conclue
par la ces-
sion de la
Lorraine,
au Roi Sta-
nislas.

Le Roi Au-
guste est re-
connu Roi
de Pologne

pour leur Souverain légitimement élu, & lui prêteroient serment de fidélité.

L'Ambassadeur de France à Dantzic, est arrêté.

Le Marquis de Monty, que son zèle & son attachement pour le Roi Stanislas, avoit rendu odieux aux ennemis de ce Prince, fut obligé de se remettre au Comte de Munich, sans en rien craindre, parce que cet Ambassadeur, qui n'avoit aucun reproche à se faire, étoit revêtu d'un caractère qu'on devoit respecter; mais le Comte, altier & féroce, le fit arrêter: ce qui le jeta dans l'accablement des persécutions & des disgrâces qu'on lui fit essuyer.

Le sort de Stanislas va changer.

Enfin, la paix fit tout rentrer dans l'ordre & cesser tous les maux que la guerre avoit traînés à sa suite. Le Général Steinflicht, qui n'auroit jamais dû quitter le Roi Stanislas dans sa fuite de Dantzic, revint en France après avoir couru les plus grands risques, & fut amplement récompensé de son zèle, de ses peines & de ses services. Bientôt le sort de Stanislas va changer, en vertu des préliminaires signés à Vienne le 31 Octobre

1735, & de la convention des 11 Avril & 28 Août 1736, consentie le 13 Décembre par le Duc de Lorraine, touchant la cession de ses États en faveur du Roi Stanislas, & éventuellement à la Couronne de France, pour y être réunis à perpétuité.

AN 1736.

Il étoit bien juste que le Prince le plus sage, le plus vertueux & le plus infortuné, goûtât enfin le bonheur d'une vie tranquille & glorieuse, en montrant à ses anciens Sujets, par la manière dont il alloit gouverner la Lorraine, combien de reproches ils avoient à se faire, de n'avoir pas sçu le conserver.

Fin de la première Partie.

LA VIE
DE
STANISLAS
LESZCZINSKI,
ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE
ET DE BAR.

SECONDE PARTIE.



LA VIE
DE
STANISLAS
LESZCZINSKI,
ROI DE POLOGNE,
DUC DE LORRAINE
ET DE BAR.

SECONDE PARTIE.

LA Providence qui veilloit au bonheur des Lorrains & de ses anciens Souverains , ménageoit en même-tems , & leur élévation, & le règne le

AN 1737.
Stanislas va
régner en
Lorraine.

AN 1737.

Il crée un
Chancelier
Garde des
Sceaux.

310 VIE DE STANISLAS,
plus heureux au Roi Stanislas, que ses
vertus & son mérite rare en rendoient
si digne. Dès que tout fut arrangé
pour son établissement en Lorraine,
il travailla au mois de Janvier 1737,
à cet objet, & par Edit du 18
de ce mois, Sa Majesté créa les di-
gnités de Chancelier, de Garde des
Sceaux de Lorraine & Barrois, dont
Elle pourvut aussi-tôt M. Antoine-
Martin de Chaumont, Marquis de la
Galaizière, Maître des Requêtes or-
dinaire de Sa Majesté Très-Chrétien-
ne, qui lui donna dans le même-tems
l'Intendance de ces Duchés, avec la
Commission de Commissaire départi
pour tout ce qui concerneroit les af-
faires & les intérêts de Sa Majesté.
Le choix des deux Rois tomboit sur
le plus grand mérite; aussi ne manqua-
t-il pas d'ennemis, dont il ne se ven-
gea qu'à la manière des Grands Hom-
mes, qui, sans se souvenir des inju-
res, non-seulement ne cherchent
point à faire un vil usage de leur cré-
dit, pour humilier & nuire; mais au
contraire, à faire tout le bien possi-
ble à leurs ennemis. Pour achever de

ROI DE POLOGNE. 311

AN 1737.

peindre ce grand Magistrat, & lui
rendre toute la justice qu'il a méritée
dans ses Places, il faudroit l'avoir
pratique dans les différentes parties
de son administration; & voir com-
ment il est parlé de lui & de Monsieur
son fils, Intendant actuel de Lorrain-
ne, dans le Testament du Maréchal de
Belleisle. Ce fils qu'on tira de l'Inten-
dance du Guercy, à laquelle il avoit été
nommé en 1736, pour lui donner
celle de Lorraine, par la démission
de son pere, jouit dans cette Provin-
ce, de la considération, de l'estime,
du dévouement & du respect des
Peuples, par son affable intégrité,
par ses égards & par ses procédés pour
eux: il seroit autant regretté des Lor-
rains, s'il venoit à les quitter, qu'il
le fut en quittant le Guercy.

Par un Edit, le Roi Stanislas dé-
clara vouloir conserver l'Université
de Pont-à-Mousson, ses Privilèges
& ses Immunités.

Comme ce Prince desiroit fixer sa
résidence à Lunéville, un bataillon
du Régiment de Navarre, eut ordre
de s'y rendre pour sa garde, jusqu'à

Le Roi for-
me sa Mai-
son & celle
de la Reine.

AN 1737.

Serment
de fidélité
des Barrois.
fiens.

ce qu'il y fût autrement pourvû ; & pendant le reste de son séjour à Meudon, Stanislas choisit les Sujets dont il vouloit former sa Maison & celle de la Reine son épouse.

Le 8 Février 1737, jour auquel devoit se faire l'évacuation des places conquises par la France, sur la Maison d'Autriche, M. le Marquis de La Galaizière, Chancelier, Garde des Sceaux du Roi Stanislas, & M. de Metztrecks, Maréchal de la Cour de ce Prince, vont ensemble prendre possession du Duché de Bar, au Château de cette Capitale même : ensuite le premier de ces Commissaires en prend possession seul, éventuellement pour la Couronne de France, & reçoit le serment de fidélité des Sujets représentés par la Chambre du Conseil & des Comptes de ce Duché, & par les cinq Baillis du Barrois, qui non-seulement, n'avoient point eux-mêmes prêté de serment à cette Chambre, mais encore ne l'avoient pas munie de pouvoir *ad hoc* : un Acte aussi grave que celui d'une prestation de serment de fidélité au Souverain,

verain, est trop important pour le consommer d'une manière illégale.

Il auroit fallu, ce me semble, que toutes les Communautés Séculières & Régulières, se fussent assemblées chacune en droit soi, par ordre du Magistrat supérieur, pour former par la délibération des Voeux, l'aveu de leur soumission & de leur empressement à jurer fidélité à leur nouveau Souverain ; après avoir été certains, que le dernier les relevoit du même serment à son égard ; consentant alors, que les Magistrats supérieurs ou les Officiers de la Chambre de Bar, les représentassent en cette occasion & fissent au nom de ces Sujets, le serment dont il s'agit, selon le pouvoir qu'ils en auroient donné par une délibération en bonne forme, & dont on auroit fait l'enregistrement. Les mêmes Commissaires font la même cérémonie, le 21 Mars à Nancy, pour la prise de possession du Duché de Lorraine, dans les deux Cours Souveraines de cette Capitale.

Le 6 de ce même mois de Mars, Son Altesse Royale, Madame la

AN 1737.

Forme
à suivre
pour lors.

AN 1737.

Son Altesse Royale quitte Lunéville aux grands regrets des Lorrains.

Duchesse de Lorraine, quitte Lunéville, sa résidence ordinaire, & après avoir passé quelques jours avec la Reine de Sardaigne, sa fille aînée, au Château d'Haroué, elle se rend en droiture à celui de Commercy, avec Son Altesse Royale, Madame la Princesse Charlotte sa fille cadette, leurs carrosses ne pouvant avancer que très-lentement à travers un Peuple innombrable tout en pleurs, & qui ne peut se voir arracher sa Souveraine & ses enfants. Jamais n'éclatèrent d'une manière si touchante, que dans cette occasion, & le plus tendre amour de toute une Nation pour ses Souverains, & tous les sentiments dont ils étoient le plus sensiblement pénétrés pour des Sujets si dignes de leurs regrets les plus tendres. En un mot, le même sentiment confondoit tous les Citoyens, dont les cœurs étoient déchirés à cette cruelle séparation, à laquelle on auroit inutilement tenté de préparer les esprits, dès qu'il falloit se soumettre à l'empire du sort ou de la loi qui l'avoit réglé. On accouroit de toutes parts après & devant ces

AN 1737.

Princesses, sur leur passage. Tous les Lorrains désespérés autour d'elles, remplissoient l'air de leurs cris les plus attendrissants, & nos Souveraines fondoient en larmes pendant tout le voyage. La Lorraine avoit essuyé les plus grands malheurs & les plus terribles calamités, & sa douleur qui ne s'exprimoit que par des gémissements, ne peut éclater que quand elle se voit absolument privée pour toujours de ses Souverains. Les enfants qui voyent porter au tombeau leurs peres & meres, les plus chéris versent les larmes des plus amères, & tout le monde en est attendri; mais des amis & des parents, la succession, & peut-être aussi la liberté, consolent ces enfants de la perte qu'ils pleurent. Aulieu qu'en perdant leurs Princes, les Lorrains se voyoient sans consolation, sans ressource & sans appui; parce qu'ils ignoroient encore le bonheur qui leur étoit destiné, & dont ils alloient jouir sous l'heureux règne du plus excellent Prince qui fut jamais.

Stanislas part de Meudon le pre-

O ij

AN 1737.

Avènement du Roi Stanislas en Lorraine.

Ses revenus.

316 VIE DE STANISLAS,
mier Avril ; il arrive le 3 dans ses nouveaux Etats & fixe sa Cour au Château de Lunéville, qu'il trouva tout meublé, & dans les Jardins duquel, Son Altesse Royale, Madame, avoit laissé la plus belle Orangerie pour Sa Majesté, que la Reine vint joindre le 13. Stanislas, dont la vie traversée n'a point d'exemple, renonce au droit de demander & d'imposer des subsides ou des contributions à ses Peuples, au moyen d'une pension de quinze cent mille livres qu'on étoit convenu de lui faire payer annuellement, & de mois en mois, sur les recettes des deniers royaux à Nancy. Cette pension fut augmentée de cinq cens mille francs dans la suite ; & ces deux millions furent si sagement économisés, qu'on n'a jamais pû comprendre comment ce Prince, dont le nombre des Officiers Commenfaux & Domestiques, étoit considérable & bien tenu, a pû fournir de son épargne, les sommes immenses qu'il a fallu pour ses bâtimens, pour ses fondations, & pour tous les établissemens qu'il a formés pour le bonheur de ses Sujets,

ROI DE POLOGNE. 317

Stanislas s'étoit fait précéder en Lorraine par ses Grands-Officiers, Chambellans, premiers Gentilhommes de sa Chambre, & par une excellente Musique, formée des meilleurs Sujets qu'il fût possible de trouver à Paris & dans le Royaume.

La Maison de la Reine fut également composée de Dames & d'Officiers choisis ; & la nouvelle Cour de Lorraine pouvoit aller au moins de pair avec celle de Pologne.

A son avènement dans ses États, Stanislas institua ses Gardes du Corps : presque tous étoient des Officiers réformés. Ce Corps, qui fut d'abord de deux Compagnies, commandées chacune par un Capitaine Lieutenant, & toutes deux par un Commandant, dont le premier fut le Marquis de Lambertye ; le second, le Maréchal de Laval ; le troisième, le Marquis de Boufflers de Remiancourt ; le quatrième, le Prince de Chimay ; & le cinquième & dernier, M. le Marquis de Boufflers, fils du troisième, éprouva divers changemens pour sa perfection. Dans chacune de

AN 1737.

Maison de la Reine.

Ses différentes créations.

Ses Gardes du Corps.

AN 1737.

ces Compagnies, il y avoit encore un Enseigne, trois Exempts, un Aide-Major, quatre Brigadiers, quatre Sous-Brigadiers & soixante-douze Gardes, outre l'État-Major, formé du Major, M. le Baron de Lubert, Brigadier des armées du Roi, Chevalier de Saint-Louis, retiré vers la fin du règne & remplacé par M. le Marquis de Cavanac; de deux Aides-Majors, d'un Sous-Aide-Major & de deux Maréchaux-des-Logis. Ce Corps très-bien monté, étoit habillé d'un uniforme aux couleurs du Roi Stanislas, c'est-à-dire, habit jaune, paremens de velours noir, le tout galonné d'argent. Quand ce Corps s'assembloit, il étoit précédé de huit Trompettes & d'un Timballier.

Le Duc d'Offolinski, grand Trésorier de Pologne, quand il suivit Stanislas à Dantzic, fut fait grand Maître de sa Maison, comme je le dirai dans son tems, & M. le Duc de Fleury, Gouverneur des Ville & Citadelle de Nancy, le 15 Mai 1737.

Par son Édit du 25, Stanislas créa son Conseil d'État, pour juger en

Conseil
d'État.

AN 1737.

toutes matières politiques, publiques & contentieuses, par la voie de cassation & d'évocation des Jugemens & Arrêts de ses Cours & Tribunaux, de Réglemens de Juges, des oppositions aux Titres & Sceaux des provisions des Offices &c. Ce Conseil présidé par son Chef, M. de la Galaizière, Chancelier, étoit composé du Roi, de deux Conseillers Secrétaires d'État ordinaires, & de cinq Conseillers d'État ordinaires, toujours choisis & tirés des Cours supérieures, dont les premiers Présidents & les Procureurs & Avocats généraux, étoient de droit & de fait Conseillers d'État, avec droit de séance, voix & rang au Conseil, où la Justice étoit gratuitement & supérieurement rendue, parce que le Roi, qui connoissoit parfaitement les hommes, n'admettoit jamais dans ce premier sanctuaire de sa Justice, que des Magistrats éprouvés & connus par toutes les qualités qui font les Juges éclairés, intégres & sages. Il y avoit quinze Avocats au Conseil d'ancienne création, en titre d'Offices héréditaires, un Curateur en titre

320 VIE DE STANISLAS,
par commission, sans finance, un Secrétaire Greffier, avec un nombre de Commis suffisant pour les expéditions, tant du Greffe que de la Chancellerie, & quatre Huissiers en titre d'Office à finance héréditaire.

AN 1737.

L'Intendance.

M. le Chancelier avoit l'administration des Finances, & tenoit le Sceau tous les Lundis à quatre heures du soir. Il avoit près de sa personne, & dans l'aile même du Château qu'il habitoit, les Bureaux de l'Intendance, dirigés par un Chef ou premier Commis, & un Subdélégué dans chaque Bailliage.

Conseil des Finances.

Le Roi créa son Conseil des Finances & de Commerce; le premier Juin, pour connoître & juger à l'instar du Conseil d'État, des matières attribuées aux Chambres des Comptes; & ce Conseil étoit composé du Roi, de M. le Chancelier, du Doyen des Secrétaires d'État, & d'un Conseiller d'État ordinaire & de ce Conseil.

Chaque Conseiller d'État avoit trois mille livres de gages, & les Conseillers d'État & au Conseil des Finances, avoient chacun mille livres de plus par année, leur sel & leur tabac francs.

ROI DE POLOGNE. 321

Ce fut par une Bulle de ce mois, que les Religieux Bénédictins de Ménil-les-Lunéville, obtinrent de Rome la permission de quitter ce Prieuré, pour aller s'établir dans celui de Léomont, dont ils venoient d'augmenter considérablement les biens & les revenus.

AN 1737.

Il y avoit près de M. le Chancelier, une Chancellerie pour l'expédition de toutes les Lettres - Patentes, Edits, Déclarations, Ordonnances, Mandemens, provisions d'Offices, Lettres de Cachet & de Graces, de Rescision, de Contrats, de permission de posséder bénéfices & autres, sous la direction d'un Secrétaire en Chef.

Chancellerie.

Il y avoit en outre un Greffe pour la Garde des Minutes, & pour l'expédition des Arrêts & Lettres en Commandement, sous la conduite d'un Greffier en Chef.

Greffe du Conseil.

Le Roi, par Brevet du 9 Juillet, autorisa les carrosses de louage & de remise, établis à Nancy.

Par Lettres - Patentes, ce Prince approuva le choix que la Communauté

Le Rabbi des Juifs approuvé.

O v

des Juifs de ses États avoit fait d'un Rabbi, & lui permit de faire ses fonctions Judaïques, à condition qu'il continueroit sa résidence à Metz, & que les Juifs de la Baronie de Fénétrange, qui n'étoient point de la Communauté, payeroient leur subvention à part.

Puits de
Salzbroun.

Ce fut aussi pendant ce mois, que l'on tenta de nouveau d'attirer les eaux du Puits de Salzbroun en sous-œuvre, pour en faire du sel dans le Comté de Nassaw.

Naissance de Madame Louise-Marie de France, le 15 Juillet.

Par Lettres-Patentes du 24 Octobre, le Roi Stanislas donna le Gouvernement de ses deux Duchés, à M. le Duc de Fleury, Pair de France, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi Très-Chrétien, Chevalier de son Ordre, &c.

Par Édit du 25 Septembre, le Roi créa deux Receveurs-Généraux de ses Finances, un ancien, un alternatif, & deux Contrôleurs-Généraux de même.

Sa Majesté créa vingt-six Procu-

reurs, le 2 Décembre, au Bureau de la Cour Souveraine, avec le droit de postuler à la Chambre des Comptes.

Le 10 Mars 1738, Son Altesse Royale, Madame, la Princesse Charlotte de Lorraine, fut élue Abbessse de Remiremont; & le premier soin de cette Princesse fut d'y faire bâtir un magnifique Palais Abbatial, quoiqu'elle ne dût jamais l'occuper.

Par Édit du 30 Juin, le Roi Stanislas ordonna que les Sujets du Roi Très-Chrétien jouiroient en Lorraine de tous les droits, privilèges & exemptions, dont jouissoient les Sujets Lorrains; & que les François pourroient posséder dans ces deux Duchés, offices, bénéfices, dignités, & tous autres titres & états de quelque nature & qualité qu'ils fussent, comme s'ils étoient ses propres Sujets.

Le Roi rendit à Compiègne au mois de Juiller, un Édit de réciprocité en faveur des Lorrains dans son Royaume.

M. Gallois (Paul-Xavier) Seigneur de Beaubourg, Ampeñois & autres lieux, Chevalier, Conseiller

AN 1738.

Différens
Édits d: Sa
Majesté.

Adminif-
tration des
Bois.

AN 1738.

Sécrétaire d'État ordinaire du Roi de Pologne, fut nommé le 7 du même mois, par Sa Majesté, son Commissaire-général pour présider aux ventes & adjudications qui seroient faites des Bois du Domaine-royal par les grands Gruyers des deux Duchés; & par Arrêt du Conseil du 18 Septembre, le Fournisseur des bois de la Marine de France, fut autorisé à prendre dans ces ventes & dans les autres tous les bois propres à la construction des Vaisseaux.

Nouvelle
Maréchauf-
fée.

Par Edit du mois d'Octobre, le Roi supprima la Maréchauffée pour en former une nouvelle à l'instar de celle de France. L'état de cette Troupe est à la fin de ce Livre.

Grada-
tion de la
Saline de
Rosières.

L'eau de la Saline de Rosières n'étant qu'à quatre degrés, il fut ordonné par Lettres-Patentes du Roi de Pologne du 13 Novembre, que l'on y construïroit un bâtiment de graduation, qui fut fait dans l'année suivante: la longueur de cet édifice en bois, actuellement détruit, étoit de plus du cinquième de la lieue de France. Le mécanisme de l'intérieur

AN 1738.

de cette graduation fort élevée, consistoit en fagots d'épines arrangés dans ce bâtiment & entre lesquels l'eau de la source, élevée par des pompes & distribuée par un grand nombre de chenaux ou petites auges, retomboit dans un bassin de la longueur du bâtiment; & l'eau perdoit, en s'en dépouillant par sa chute & par la seule action de l'air, une grande partie de l'eau douce avec laquelle elle étoit mêlée. Cette eau, ainsi travaillée, prise dans le bassin, avoit acquis sept degrés: ce qui la rendoit conséquemment égale à celle de la Saline de Château-Salin, qui a onze degrés sans être graduée.

Le prix du sel avoit été fixé par une Déclaration du 25 Décembre 1726, à onze sols du pays, le pot; & ce prix n'a point changé. Le Fermier est obligé de le vendre en détail, sur le pied de deux livres pour le pot; mais c'est un abus, parce qu'on fait peser le sel tant qu'on veut par le plus ou le moins d'humidité qu'on lui fait prendre. J'ai traité cette matière avec plusieurs parties d'Admi-

AN 1738.

On bâtit
l'Eglise de
Bon - Se-
cours près
de Nancy.

nistratation, dans un Ouvrage à part,
& qui n'a pû trouver place ici.

Le Roi de Pologne posa le 14 d'Août, la première pierre de l'Eglise de Notre-Dame de Bon-Secours, à l'entrée du Fauxbourg Saint-Pierres - Nancy, du côté de Lunéville, & fit construire cet édifice dans l'endroit même où Jean Villey de Sesse avoit fait bâtir en 1484, l'ancienne Chapelle de Bon - Secours, dont il ne reste plus aucun vestige. On la nommoit alors la Chapelle des Bourguignons; ensuite Notre - Dame de-la Victoire, à cause de celle du Duc René II de Lorraine sur le Duc de Bourgogne: & c'est à présent Bon-Secours.

Le Duc de Lorraine Henri II, la donna aux Minimes le 18 Octobre 1609: elle étoit au moment de sa destruction, telle qu'Israël, Silvestre & Calot la gravèrent.

Château
de la Malle-
grange.

Le Roi de Pologne fait démolir le Château de la Mallegrange, bâti par ordre du Duc Leopold sur les desseins de Boffrand, tout proche de l'ancien qu'avoit fait bâtir le bon Duc Henri, n'étant encore que Duc

AN 1738.

de Bar, pour Catherine de Bourbon son épouse, qui s'y retiroit pour y faire des exercices de la Religion prétendue réformée. La première Maison qui fut construite auparavant dans le même emplacement, fut appelée le Pavillon sans soucy. On peut voir au recueil hééré le Château de la Mallegrange tel que le Roi de Pologne l'avoit fait bâtir; mais depuis sa mort on a détruit la plus grande partie de ce Château.

Ce Prince établit à Lunéville une Compagnie de Cadets Gentils-hommes composée d'un Commandant, de deux Capitaines, d'un Major, de quatre Brigadiers & de quarante-huit Cadets, dont vingt-quatre Lorrains & vingt-quatre Polonois, nourris & logés dans leur Hôtel, pour y faire pendant trois ans, chacun les exercices militaires; apprendre l'Allemand, le François, les Mathématiques, l'Histoire, la Géographie, les Armes & la Danse. Le premier de leurs Commandants fut le Baron de Schack, originaire de Dannemarck; le second, le Comte de Streeff; &

Établisse-
ment des
Cadets, à
Lunéville.

AN 1738.

le troisièm^e & dernier, M. le Comte de Baye, Lieutenant-général des Armées du Roi Très-Chrétien, & Chevalier-Commandeur, Grand-Croix de l'Ordre royal & militaire de Saint Louis. Ces Officiers & ces Cadets avoient un très-bel uniforme; & tout se passoit à leur égard dans un ordre admirable. C'étoit une véritable École d'éducation militaire. Le Roi leur donna un Règlement le 30 Octobre, pour leur conduite en général; & il fut toujours exactement observé. Quand un Cadet avoit fait ses trois années, on le plaçoit dans les troupes de France, après lui avoir délivré une certaine somme pour l'équiper de toutes pièces. Il falloit faire preuve de trois degrés de Noblesse pour être admis à cette Académie.

Les poudres & salpêtres des Duchés de Lorraine & de Bar, sont affermés, le 15 Janvier, à une Compagnie Françoisise.

AN 1739.

Création
du Grand-
Maître.

Par Brevet du 7 Mars, le Roi créa le Duc d'Ossolinski, Grand-Maître de sa Maison, & lui assigna

soixante-dix mille livres d'appointements.

AN 1739.

Par Lettres-Patentes du 21 Mai, ce Prince fonda huit Missionnaires Jésuites, dans la maison de leur Noviciat à Nancy, & leur donna d'avance la somme de six cents vingt-six mille livres de France, à charge par eux d'aller prêcher successivement dans toutes les Paroisses de l'État, & d'y distribuer des secours aux pauvres. Le Roi leur fit bâtir ensuite un Hôtel superbe au Fauxbourg Saint Pierre de Nancy, & porta jusqu'à douze, le nombre de ces Missionnaires, obligés de faire douze Missions par an, & de distribuer douze mille livres aux pauvres. On érigea cette Maison en Séminaire-royal des Missions.

Établisse-
ment de la
Mission à
Nancy.

Le Roi de Pologne autorise une Manufacture de bas de coton, fil & filofelle, établie dans le Château de Sainte-Marie-aux-Mines, par ses Lettres-Patentes du sept Juillet.

Manufac-
ture à Ste.
Marie.

Ce bon Prince fit publier le 7 Septembre, une Ordonnance portant permission aux Officiers & Ar-

330 VIE DE STANISLAS,
chers de la Maréchaussée de France
AN 1739. de faire leurs fonctions dans ses Etats;
& par une Ordonnance réciproque
émancée de Fontainebleau le 20 Oc-
tobre, le Roi permet à ses Officiers
& Archers de la Maréchaussée de
Lorraine & Barrois d'entrer en armes,
en troupes ou séparément, dans tou-
tes les Places, Villes & autres lieux
de la domination de Sa Majesté; d'y
poursuivre & arrêter les Criminels
accusés de crimes ou délits commis
dans les Etats de Lorraine & Barrois;
à charge de présenter aux Gouver-
neurs ou Commandants des Places,
ou aux Juges des autres lieux, les de-
crets dont ils seront chargés: en con-
séquence, les Brigades établirent en-
tr'elles une correspondance pour s'in-
former réciproquement des choses
relatives à leurs fonctions dans les
lieux convenus.

Le Château que le Duc Léopold
avoit fait commencer au bout de la
place de la Carrière, dans la vieille
ville de Nancy, vis-à-vis la porte
Royale, fut abandonné à la Ville;
& l'on a bâti sur le même empla-

ROI DE POLOGNE. 331.
cement, aux frais de la Province,
un Hôtel magnifique pour y loger
l'Intendant; mais on a changé cette
première destination en faveur du
Commandant de cette Capitale; &
M. l'Intendant occupe un Hôtel avec
ses Bureaux sur la Place royale.

Les Roturiers qui épousaient des
filles de l'Aveline, devenaient Gen-
tils-hommes en vertu des privilèges
accordés aux Habitans de ce Village
par le Duc René en 1476; mais sui-
vant les Arrêts du Conseil-d'Etat du
Roi de Pologne, des 14 Septem-
bre 1739 & 18 Mai 1743, les
seuls descendants mâles des familles
privilegiées devoient jouir de cette
grande prérogative & la transmettre
à leur postérité: les maris des filles
étaient restreints à ne jouir de ces
privilèges que pendant leur vie na-
turelle; & rien ne fut plus juste.

Par Arrêt de son Conseil d'Etat du
18 Décembre, le Roi de Polo-
gne donne des Règles d'Administra-
tion économique à l'Hôpital de
Plombières, fondé dès l'an 1401.

Pour établir la sûreté des grands

AN 1739.

Gentils-
hommes
de l'Ave-
line.

AN 1740.
Sûreté des
chemins.

Le Roi
de Pologne
établit des
Gouver-
neurs & des
Comman-
dants, en
chaque Vil-
le de ses
États.

chemins qui traversent les Bois, il fut ordonné par Arrêt du Conseil des Finances du 4 Janvier 1740, de faire dans ces Forêts, des défrichemens de la longueur de vingt-cinq toises de chaque côté des chemins, à partir de la crête des fossés.

Le Roi de Pologne donne le Gouvernement de Commercy, le 29 Février, à M. le Comte de Bercheny, depuis Maréchal de France; à M. le Marquis de Custine, le Gouvernement des Ville & Château de Pont-à-Mousson, où ce Monarque avoit établi un Lieutenant-de-Roi; à M. le Comte de Mareuil, le Gouvernement des Ville & Château de Saint-Mihiel, où l'on avoit aussi placé un Commandant; à M. le Marquis de Stainville, le Gouvernement de Mirecourt; à M. le Marquis des Salles, le Gouvernement de Neufchâteau; & celui de Dieuze; à M. le Comte de Vauchoux, mort en 1767: il y avoit encore des Commandants à Epinal, Sarguemines, Bouquenom & Ligny.

Par Contrat du 29 Mars, le

Roi de Pologne fonde douze lits à l'Hôpital de Plombières, partageables aux deux sexes, pour faciliter l'usage des eaux à ses Sujets pauvres; & par ses Lettres-Patentes du 11 Avril, il confirma cet établissement, en sorte que soixante personnes pouvoient, sur cette fondation, prendre, chaque année, les eaux d'après les ordres de M. l'Intendant; parce qu'il étoit réglé que douze personnes ne pouvant occuper l'Hôpital que pendant vingt-un jours, elles devoient faire place successivement à ce même nombre envoyé cinq fois par an aux eaux de Plombières. Sa Majesté fit encore d'autres avantages à cet Hôpital dont Elle fit augmenter les bâtimens, & rendre plus douce la descente de la montagne dans Plombières du côté d'Epinal.

Ce Prince fit une Ordonnance en faveur de ses Cadets Gentilshommes, pour en régler les exercices, le manège, l'étude des langues, & les Salles de Mathématiques & d'Histoire.

Par Ordonnance du 20 Mars,

AN 1740.
Différentes
créations &
fondations.

AN 1740.

le Roi de Pologne créa le Régiment des Gardes-Lorraines, d'un Bataillon, dont M. le Prince de Beauvau fut fait Colonel.

On rétablit les fortifications du Château de Bitche beaucoup plus solidement que les premières, quoique faites par le célèbre Maréchal de Vauban.

Par Contrat du 28 Juillet 1740 & 1741, le Roi de Pologne fonde des Sermons pour toutes les fêtes de la Vierge dans l'Eglise de Bon-Secours à Nancy.

AN 1741.

On démolit & l'on ascence le Château d'Ancerville.

On bâtit un beau corps de Cavernes dans la Ville d'Epinal.

Par ses Lettres - Patentes du 10 Février 1741, le Roi de Pologne supprime deux Prébendes de l'Eglise Collégiale de Sainte Croix de Pont-à-Mousson, & donne au Chapitre, composé d'un Prevôt qui en est l'Officiel & de cinq Chanoines, la nomination aux Cures de Saint Martin & de Saint Jean, dont les Curés seroient Chanoines honoraires.

AN 1741.

Par convention du 27 Août 1741, le Prince de Nassau-Sarbrück renonça solennellement au projet de faire du sel dans ses Terres de Saawerden, Sarbrück, Otterveiller, Hombourg & Herbitzeim, en considération de quoi le Roi lui accorda 400 muids de sel annuellement à prendre dans ses Salines de Lorraine; laquelle fourniture fut convertie en une pension annuelle de vingt mille cinq cents livres.

Par Arrêt des 4 Septembre 1741, & 11 du même mois 1742, le Roi de Pologne ordonne que l'on fera des plantations d'arbres de chaque côté des grands chemins.

Par autre Arrêt de son Conseil, ce Prince accorde des Octrois à la Ville de Bitche, qui n'en avoit point.

Le Roi Très-Christien ordonne la réformation des Coutumes & Droits de Sainte Croix de Verdun, dont l'original étant perdu, ces Coutumes avoient été rassemblées, rédigées & imprimées en 1678, sans aucune marque d'authenticité.

Par Arrêt du 5 Octobre, le Roi de

Réfor-
mation des
Coutumes
de Sainte-
Croix de
Verdun.

336 VIE DE STANISLAS,
Pologne veut bien accorder à la Sa-
line de Rosières, le Privilège exclu-
sif de préparer les sels d'Épsom &
Ammoniac ; ce qu'il confirme par ses
Lettres du 4 Novembre.

AN 1741.

Il ordonne la levée de trois mille
six cens hommes de Milice dans ses
États, le 20 Octobre précédent, en
six Bataillons : sçavoir, de Nancy, Sar-
guemine, Bar, Etain, Épinal &
Neuf-Château.

Par Edit du 4 Novembre, il crée
quinze recettes particulières des Fi-
nances, dans les Villes suivantes :
sçavoir, Nancy, Lunéville, Saint-
Diez, Épinal, Mirecourt, Neuf-Châ-
teau, Dieuze, Borlay, Sarguemine,
Bar, Bourmont, Saint-Mihiel, Pont-
à-Mousson, Etain & Briey : dans ces
Receveurs, il y a un ancien & un
alternatif.

Par Sentence du Commissaire Apô-
tolique, du 22 Novembre, la Cure
de Charmes-la-Côte, Village à une
lieue & demie de Toul, est rétablie.

Le Roi de Pologne fait bâtir le
superbe Hôtel de la Mission Royale,
au

ROI DE POLOGNE. 337
au Fauxbourg Saint-Pierre de Nancy.

Le Roi Très-Chrétien prend à sa
solde dès le premier Février 1742,
les trois mille six cens hommes de
milice levés en Lorraine, avec rang
dans celle de France, & le Régiment
des Gardes-Lorraines, dans son Infan-
terie.

Par ses Lettres du 10 Septembre,
le Roi de Pologne fait l'union du
Chapitre de la Collégiale de Saint-
George de Nancy, à celui de la Pri-
matiale, érigée sous ce titre, par le
Pape Clément VIII, en 1602 ; &
dès-lors, ce Chapitre fut composé du
Primat, qui est aujourd'hui M. Antoi-
ne-Clériade de Choiseul, Cardinal,
Archevêque de Besançon, Grand-
Aumônier du Roi de Pologne ; du
grand Doyen, du Chantre, de l'Éco-
latre, de vingt-un Chanoines, qui
tous doivent être Nobles d'extraction
ou Docteurs, de huit Chapelains ou
Vicaires perpétuels, & d'un Sacristain :
ils abandonnèrent l'ancienne Prima-
tiale, pour faire l'Office dans la nou-
velle, commencée en 1703, & seule-
ment achevée sous le règne de Sta-
nislus.

AN 1742.
Milice de
Lorraine,
à la solde
du Roi T.
C.

Primatiale
de Nancy.

AN 1742.

Par sa Déclaration du 4 Octobre, le Roi Très-Chrétien confirme le choix des pourvus d'Offices de Receveurs des Finances, établis en Lorraine le 4 Novembre, par le Roi de Pologne.

Par Édit du 29, ce Prince crée M. l'Evêque de Toul, M. le Primat & M. le Doyen de la Primatiale, Conseillers Prélats en la Cour Souveraine, composée d'un premier Président, aujourd'hui, M. Cœur-de-Roi, de deux Présidents à Mortier, vingt-un Conseillers, un Procureur-Général, deux Avocats-Généraux, de M. le Grand-Maître, du Grand-Chambellan, & de M. le Grand-Ecuyer de Lorraine, créés Conseillers, Chevaliers d'honneurs, par Édit du Duc Léopold, du 2 Juin 1720.

AN 1743.

Par Ordonnance du 25 Janvier, le Roi de Pologne fait lever encore trois bataillons de milice, sous les noms des Villes de Dieuze, Saint-Mihel & Mirecourt; ils passent au Service de France le 12 Avril suivant.

Les PP. Jésuites de Nancy prennent possession le 2 Février 1743,

de l'Hôtel de la Mission Royale que le Roi de Pologne leur avoit fait bâtir à ses frais.

AN 1743.

Le 4 du même mois, on transporte les Tombeaux des Princes de la Maison de Lorraine, de la Collégiale de Saint-Georges, au Caveau de la rotonde de l'Eglise des PP. Cordeliers de Nancy, dans la vieille Ville.

En conformité des ordres que le Roi Très-Chrétien avoit donnés en 1741, les Coutumes de Sainte-Croix de Verdun, sont réformées par un Conseiller au Parlement de Metz, dans l'Assemblée des trois Ordres.

Réformation des Coutumes de Sainte-Croix.

Par Arrêt du Conseil d'Etat du 22 Mars, sur la Requête du Procureur-Général du Roi en la Cour, Sa Majesté Polonoise ordonne que les Coutumes particulières de Blamont, homologuées par le Duc Charles III, le 19 du même mois 1596, mais tellement obscures & négligées, qu'elles n'étoient plus concevables, seront observées & suivies dans ce Comté, à la réserve des Villages de sa dépendance, que régit la Coutume générale de Lorraine, & qui sont Auricourt,

Coutumes de Blamont rétablies.

340 VIE DE STANISLAS,
Foulcrey, Vardevall, Haute-ſeille, St.
AN 1743. Martin, Montureux, la Grandhaye &
Aouze.

Au mois de Juin, le Roi de Pologne créa la Charge de Gouverneur du Château de Lunéville, & celle de Capitaine des chasses de ſes plaiſirs, en faveur du Duc d'Oſſolinski, déjà Gouverneur des Château, Parc & Jardin d'Einville.

Ce Prince autoriſe l'Hôpital de Bulgnéville, par Arrêt de ſon Conſeil du 23 Aout 1743.

AN 1744.
Création
du Régim.
de Royale
Lorraine, à
trois batail-
lons.

Par Ordonnance du 30 Janvier 1744, il créa le Régiment de Royale Lorraine, à trois bataillons d'Infanterie, de ſix cens cinquante hommes chacun, à prendre dans les milices du Pays, avec rang dans l'Infanterie de France, du 20 Octobre 1741, époque de la levée de ces milices. Ce nouveau Régiment fit la campagne de l'année de ſa création, avec une diſtinction ſingulière.

Par Édit du même jour, le Roi de Pologne créa trois Lieutenants dans ſes États: ſçavoir, un pour le Département de la Lorraine, un pour la

ROI DE POLOGNE. 341
Lorraine-Allemande, & le troiſième
pour les Voſges & pour le Duché de
Bar. AN 1744.

Par Arrêt de Réglement de ſon Conſeil, du 20 Février, ce Monarque confirme l'établiſſement de la Manufacture de Fer-blanc, au Village de Bains en Voſges, déjà autorisée par Lettres-Patentes du 18 Juin 1733. Cette belle Manufacture, où rien ne manque, eſt digne de la protection du Gouvernement, par ſa grande utilité pour l'État, pour le Public & pour le nombre conſidérable d'Ouvriers qu'elle occupe. Ce fut afin d'abrégér toutes les conteſtations à naître touchant cette Manufacture, circonſtances & dépendances, que le Roi lui nomma un Commiſſaire, pour en décider toutes les affaires & difficultés, ſauf l'appel au Conſeil des Finances.

Confirmation de la
Manufacture de Fer-
blanc de
Bain.

Le Régiment de Perche eſt incorporé le 20 Mars, dans celui des Gardes-Lorraines, qui, par ce moyen ſe trouva de deux bataillons, & prit le rang de celui de Perche, après leur jonction.

AN 1744.

Le Roi de Pologne pose la première pierre de la nouvelle Eglise que les Jacobins de Nancy font rebâtir.

Arrivée de
Sa Majesté
Très-Chré-
tienne à
Lunéville,
& de toute
la Famille
Royale.

Ce fut vers les derniers jours de ce mois, que le Roi Très-Chrétien, convalescent de la cruelle maladie qu'il venoit d'essuyer à Metz, en revenant de ses conquêtes de Flandres, pour aller au secours de l'Alsace, vint à Lunéville, où Sa Majesté resta cinq jours avec toute l'auguste Famille Royale. Elle fit la revue de sa Gendarmerie, le 2 Octobre, & partit ensuite pour faire le siège de Fribourg, qu'Elle soumit.

Joie de
Stanislas.

Monseigneur le Dauphin, qui jeta beaucoup d'argent au Peuple, alla visiter les Salines de Rosières. Il est plus aisé de sentir que d'écrire la situation intérieure du Roi Stanislas & de la Reine son Epouse, à l'arrivée du Roi leur auguste Gendre, avec la Reine leur fille, Monseigneur le Dauphin, Mesdames & toute leur Cour. Stanislas comblé d'honneur & de gloire par cette visite, ne pouvoit assez marquer sa joie par les expres-

AN 1744.

sions du plus parfait bonheur. Mais on voyoit éclater sur son front majestueux, l'heureux contentement de son ame, & cette satisfaction délicateuse qu'on goûte en voyant couronner ses plus chers desirs, ce Prince qui sembloit reprendre la vigueur & les graces de la jeunesse, donnoit ses soins & ses ordres les plus pressés partout, afin que rien ne manquât pour célébrer avec la plus grande magnificence, la solennité d'un événement si flatteur & si glorieux pour lui. C'étoit le plus beau triomphe des vertus de ce grand Roi & le comble de son bonheur. Une infinité d'Etrangers vint se mêler avec les Lorrains enchantés, pour y prendre part, & voir le spectacle le plus auguste, le plus rare & le plus intéressant qui fut jamais. Toute la Maison de Stanislas en fut d'un contentement inexprimable, & leurs Majestés voulurent que tous les Officiers Commensaux & Domestiques de la Maison de leur auguste pere & beau-pere, se ressentissent de leur munificence Royale, par des présents

AN 1744.

344 VIE DE STANISLAS,
magnifiques, & par des libéralités distribuées avec profusion.

Le Maréchal de Belleisle, qui n'aimoit pas les Lorrains, quoiqu'il eût éprouvé plus d'une fois leur zèle & leur affection pour le service du Roi son Maître; & le nôtre aujourd'hui, & qui avoit eu l'honneur de l'accompagner depuis Metz, jusqu'à Lunéville, fut fait Lieutenant-Général au Gouvernement de Lorraine, la veille du départ de Sa Majesté pour l'Alsace.

Création
du Régiment
de
Royal-Barrois,
de 2
bataillons.

Ce fut ce même jour que Stanislas créa le Régiment de Royal-Barrois : pour le former de deux bataillons, on prit le troisième de Royal-Lorraine; & le second fut tiré des milices du pays.

Nouvelle
Eglise Paroissiale à
Lunéville,
bénite le 20
Oct. 1745.

On démolit l'ancienne Eglise Paroissiale de Lunéville, située sur la Place Saint-Jacques, afin de construire une autre Eglise attenante à la Maison conventuelle des Chanoines Réguliers de l'Abbaye de Saint-Remy, tant pour son usage que pour celui de la Paroisse, & de rendre la Place St. Jacques plus grande & plus utile au

ROI DE POLOGNE. 345

Public. Voyant que les deux tours ou clochers de cette nouvelle Eglise, bâtis à moitié, restoit toujours au même état, le Roi de Pologne les fit achever à ses frais. Ces deux tours construites en pierre de taille, sont terminées en dôme par deux figures colossales, l'une représentant en un seul bloc de pierre, l'Archange Saint-Michel, & l'autre, Saint-Jean Népomucène. La Bénédiction de cette nouvelle Eglise Paroissiale pour Lunéville & pour un grand nombre de personnes des alentours, se fit le 20 Octobre, par M. Scipion-Jérôme de Begon, Evêque Diocésain, en présence du Roi & de toute sa Cour. L'Orgue de cette Eglise est invisible & dans le plus bel emplacement.

Par Arrêt de son Conseil des Finances, du 25 Juin 1746, le Roi ordonna de démolir le Château de Ligny, dont le beau Parc fut conservé pour servir de promenade aux Habitans de cette Ville; & l'on commença la bâtisse du Village de Mont-Royal, à deux lieues & demie de Bitche.

Par Lettres-Patentes du 25 Juin, ce

P v

AN 1745.

AN 1746.

Nouveau
Village.

AN 1746.
Les Mines
& Forges
en Lorrain-
ne.

346 VIE DE STANISLAS,
Prince voulut bien accorder au sieur
Saur fils, les Mines de la Lorraine-
Allemande; c'étoit un habile Miné-
ralogiste. Celles d'argent en Lorraine,
sont à Ste. Marie-aux-Mines, & dans
le Val-de-Liepvre, au Bailliage de
Saint-Dié, sur la route de cette
Ville à Schélesta. Il y a beaucoup de
Mines de fer en Lorraine, avec un
grand nombre de Forges & de Fon-
deries, dont les plus considérables
sont les Forges de Longuion, Moyeu-
re, Jampigny, Framont présente-
ment, & depuis l'échange à M. le
Prince de Salm; Fontaine, Jusming,
Bazoilles, Urecourt, &c. Il vient de
s'en former une encore, dans les Bois
d'Azerailles.

Verreries,
Papeteries
& autres
Manufac-
tures.

Il y a pareillement un grand nom-
bre de Verreries & de Papeteries en
Lorrainé, lesquelles avec les autres
Manufactures de galons d'or & d'ar-
gent & de bonneterie, à Sainte-Marie-
aux-Mines; de toutes sortes de draps
& autres étoffes, à Nancy & à Ma-
tancourt; de Fer-blanc, à Bains; de
Fayance & de Coron, à Lunéville,
Moyeure, Saint-Clément & Péxonne;

ROI DE POLOGNE. 347
de Violons & de Dentelles, à Mire-
mont & dans ses environs, attirent
beaucoup d'argent dans le Pays où
toutes ces Usines & Manufactures,
qui sont subsister un grand nombre
de familles, n'ont besoin que de la
protection du Gouvernement, pour
prosperer: elles feroient une branche
considérable dans le Commerce de ce
Pays, si l'exportation des marchan-
dises en étoit moins gênée par les
droits de sortie.

Il fut ordonné & statué par la Dé-
claration du Roi de Pologne, du 27
Juin 1746, & par celle du Roi du 9
Août 1747, ensuite des Edits de ré-
ciprocité du 30 Juin 1738 en Lorrain-
ne, & du mois de Juillet suivant, en
faveur des Sujets des deux Rois, que
lorsqu'un Débiteur auroit des biens
dans les deux Souverainetés, la dis-
cussion générale de ces biens devoit
se faire dans le cas de droit, devant
les seuls Juges de la Souveraineté,
sous laquelle seroit la résidence du
Débiteur. La Cour Souveraine fit à ce
sujet, des remontrances qui ne fu-
rent point écoutées; le Roi voulant

Pvj

AN 1746.

AN 1747.
Edits tou-
chant la
discussion
des biens
d'un Débi-
teur.

AN 1747.

que lorsque la discussion des effets de ce dernier, domicilié dans le Duché de Lorraine, terres & pays possédés en pleine Souveraineté par le Roi de Pologne, Duc de Lorraine, aura été portée dans un Tribunal des mêmes pays, la partie des biens, meubles & immeubles de ce Débiteur, dans l'étendue de la Domination de Sa Majesté Très-Chrétienne, soit discutée dans le même Tribunal, sans que les Juges François puissent alors en prendre connoissance.

Prieuré de Laye, donné aux Jésuites de la Mission.

Par une Bulle du mois de Juillet, le Prieuré de Lay Saint-Christophe est uni à l'Hôtel de la Mission Royale des Jésuites de Nancy, & cette union fut confirmée par Lettres du Roi de Pologne, le 26 Janvier de l'année suivante.

Par une Déclaration du 30 du même mois, M. Joseph-Renault, Chevalier Seigneur d'Ubexey, Conseiller d'Etat ordinaire & au Conseil des Finances, Doyen des Conseils, est autorisé à suppléer les fonctions de Secrétaire d'Etat.

Salines.

Je crois devoir faire observer ici,

AN 1747.

que la Saline de Dieuze est la plus considérable de celle de Lorraine, depuis le onzième siècle, par l'abondance de ses eaux salées, & qui le sont à seize degrés, c'est-à-dire, qu'on fait seize livres de Sel avec cent livres des mêmes eaux sans graduation, comme on faisoit à la Saline de Rosières, & comme on fait encore aux belles Salines de Turkhim près de Vormes, & dans celles de la Basse-Alsace. On conduit par une file de corps, le superflu des eaux de la source Saline de Dieuze, à celle de Moyeure, séparée de la première par le ruisseau de Sprin. La source de la Saline de Château-Salin, est de onze degrés sans graduation, & comme ces Salines fournissent beaucoup plus de Sel que ce qu'il en faut pour l'usage des Sujets de l'Etat, dont la consommation annuelle est d'environ dix mille quarante muids, les Fermiers-Généraux vendent le surplus aux Étrangers. La grande mesure de Sel en Lorraine, est le muid, contenant seize vaxels, & le vaxel seize pots ou trente-deux livres, poids de

AN 1747.

marc; conséquemment, le muid doit peser cinq cents douze livres, faisant cinq cents douze pièces de cinq sols & demi, au total de cent trente-huit livres seize sols le muid, argent de Lorraine. Les frais de cuite & fabrication de ce muid de Sel, sont d'environ neuf livres du Pays, ce qui réduit le bénéfice de chaque muid à cette somme de moins de cent trente-huit livres seize sols. Il y a un Inspecteur-Général des Eaux de ces Salines; & tant à Dieuze qu'à Château-Salin, il y a des Officiers-Particuliers, formant une Jurisdiction: ces Officiers sont le Gouverneur qui en est le Chef, & qui doit veiller à la conservation des intérêts & droits du Souverain, à la formation des sels: il doit constater l'état des bâtimens & les variations des sources. Le Tailleur est le second Juge, dont les principales fonctions sont de faire la réception & la visite des Bois, vérifier le cordelage & l'emploi de ce qui s'en use dans la Saline. Le Treilleur est le troisième Juge, & doit assister au transport des Sels dans

AN 1747.

les Magasins, vérifier le nombre de muids, tenir registre des délivrances, rabattre & treiller sur fer, le Sel mis dans le vaxel. Le Boutavant, quatrième Juge, doit mettre le Sel dans le vaxel, en le fouettant avec une pelle légère, être présent au transport des Sels & tenir registre de leurs délivrances. L'Aide-Boutavant met le Sel au vaxel par la gauche; mais il n'est point Juge & ne doit point tenir registre comme les deux derniers. Outre ces cinq Officiers, sans parler de l'Inspecteur, il y en a d'autres encore, tels que les Directeurs, les Receveurs, Contrôleurs & autres Employés ou Commis subalternes, au choix & à la nomination des Fermiers ou des Entrepreneurs; ils n'ont aucune part à la Jurisdiction. Le Corps de Justice dont les fonctions sont bornées aujourd'hui à l'intérieur de la Saline, (dit l'Auteur du Mémoire sur la Lorraine) est fort ancien, & son département étoit autrefois très-étendu, suivant les Ordonnances des 14 Mars 1594, 13 Octobre 1597, 2 Avril 1598, 7 Janvier 1607 & 17

AN 1747. Juin 1622. Le droit & la compétence des Officiers des Salines, sont les mêmes que le droit & la compétence des Officiers des Prévôtés, suivant l'Ordonnance de 1707, sauf l'appel de leurs Jugemens à la Chambre des Comptes: ils furent créés héréditaires en 1725.

Le Roi
fonde deux
Sœurs.

Par Contrat du 15 Juillet, le Roi de Pologne fonde deux Sœurs de St. Lazare, dans la Maison de Charité, à Lunéville.

La Lorraine fait en cette année une perte sensible; par la mort de Rivard, Chirurgien célèbre pour l'Opération de la Taille. Heureusement, il a laissé de bons Elèves qui la continuent avec succès. Cette Opération se fait toujours gratuitement à l'Hôpital de Lunéville, sur tous les Sujets pauvres qui s'y présentent.

Mort de
la Reine de
Pologne.

Sa Majesté la Reine de Pologne, Madame Catherine Opalinska, Duchesse de Lorraine & de Bar, Mere de la Reine de France, mourut au Château de Lunéville, le 19 Mars 1747, & fut portée dans le Caveau que le Roi Stanislas son Epoux, avoit

AN 1747. fait faire pour leur Sépulture, dans la nouvelle Eglise de Bon-Secours, où ce Prince fit ensuite ériger au côté droit du sanctuaire, un mausolée de marbre blanc, à cette chere Epouse, par Adam le cadet, l'un des plus habiles Sculpteurs du Pays. Ce mausolée qui représente la figure de la Reine de Pologne, est de près de trente pieds de haut, sur dix-huit de large. Cette Princesse, qui fut toujours comme son mari, d'un caractère élevé, bienfaisant, aimable & généreux, avoit vécu sur le Trône avec la dignité qui convient à la Majesté Royale, en donnant l'exemple de toutes les vertus.

Dans ses derniers jours, elle fit à toutes les personnes de sa Maison, ses bienfaits. Sa vie & ses bienfaits. des largesses proportionnées aux services qu'on lui avoit rendus, & des pensions honnêtes pour les en récompenser en Reine, & mettre tout son monde en état de regretter une si bonne Maîtresse, & de subsister honorablement de ses bienfaits avec leurs familles. Elle ne désiroit & ne cherchoit que les occasions de soulager

AN 1747.

Le Roi
fonde 24
places à
l'Hôpital
Saint-Julien.

354 VIE DE STANISLAS,
en secrer les malheureux, & de mériter par une vie pleine d'actions agréables au Ciel, une Couronne plus heureuse & plus durable que celle qu'elle portoit, après avoir essuyé tous les malheurs pour la conserver.

Le Roi de Pologne augmenta d'un bâtiment considérable, l'Hôpital de Saint Julien à Nancy, gravé par François au recueil héré. Ce Prince y fonda vingt-quatre places, le 21 Février, pour des pauvres Orphelins ses Sujets, & par moitié pour les deux Sexes. On doit leur apprendre pendant les quatre années qu'ils y restent, la Religion, à lire, à écrire & un métier; à leur sortie, quand on leur a donné un certificat de bonne conduite, on leur délivre à chacun, sçavoir aux Garçons, trois cents livres, & aux filles, cinq cents livres.

Ces places doivent se tirer publiquement au sort dans une roue, par un enfant de six à sept ans. Le célèbre Jurisconsulte Guinet, est inhumé dans le Cimetière de cet Hôpital.

Union
d'Étival,
à l'Évêché
de Toul.

Par une Bulle du 5 Juin, Notre Saint-Pere le Pape unit l'Abbaye d'É-

ROI DE POLOGNE. 355

tival, de l'Ordre de Prémontré, à l'Évêché de Toul, & par Lettres-Patentes du premier Novembre 1749, le Roi de Pologne confirme cette union. L'Abbaye d'Étival est soumise immédiatement au Saint-Siège.

Le Roi de Pologne donne le Gouvernement des Ville & Château de Bar, le 12 du même mois, à M. le Prince de Beauvau.

Par Arrêt de son Conseil d'État du 23, le Roi confirme les six anciens Avocats du Barreau de la Cour Souveraine, dans l'exemption de toutes les Charges publiques, & des impositions ordinaires & extraordinaires: exemption que leur avoit accordée le Duc Léopold, par Décret du 8 Novembre 1698.

Le Prieuré d'Hérival fut uni à la Congrégation des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, le 21 Juillet, & le Roi confirma cette union par Lettres du premier Août suivant. Les Archives de Lorraine étoient confiées aux foins & à la garde du Procureur-Général de la Chambre des Comptes de Nancy, sous l'autorité

AN 1747.

Archives
de Lorraine
& leur dé-
pôt.

AN 1747.

356 VIE DE STANISLAS,
& sous la direction de M. le Chancelier, pendant le règne de S. M. Polonoise; & elles sont déposées dans une grande salle souterraine, à côté du Palais des Cours & Juridictions, sur la Place de la Carrière dans la vieille Ville, en exécution d'un Arrêt du 19 du même mois.

Pendant le dernier siècle, on avoit transporté les Archives de Lorraine à Metz, & l'on en perdit beaucoup: il en resta partie dans cette Ville: elles furent ensuite vérifiées & remises en ordre, par M. Lancelot, de l'Académie des Belles-Lettres, au commencement du règne de Stanislas en Lorraine; & ce qui parut étranger à ses États ou ne convenir qu'à l'Histoire, fut transporté à Paris.

Le Régiment des Gardes-Lorraines se signale aux batailles de Plaisance & du Tidon; le 10 Septembre.

Quoique la rédaction des Coutumes & Droits de Sainte-Croix de Verdun, fut approuvée par Lettres-Patentes du Roi de Pologne, ces Coutumes sont présumées inconnues en Lorraine, où leurs changements ne

ROI DE POLOGNE. 357
font point encore reçus, & l'on ne suit que l'ancienne Coutume.

Par Décret de M. l'Evêque de Metz, du 13 Octobre, le Village de Criswalde ou la Croix-de-Bois, mi-partie avec le Pays de Nassaw, à deux lieues de Sarlouis & de Boulay, fut érigé en Cure.

Par son Edit du mois de Décembre, le Roi supprime les Officiers de Grurie, & crée quinze Maîtrises des Eaux & Forêts: sçavoir, Nancy, Saint-Mihel, Bar, Dieuze, Estain, Bouzonville, Neuchâteau, Bourmont, Sarguemines, Mirecourt, Saint-Diez, Briey, Lunéville & Pont-à-Mousson.

M. Gallois, Conseiller Secrétaire d'Etat, est autorisé par Arrêt du 2 Janvier 1748, à faire les fonctions des grands Gruyers dans ses États.

Par une Bulle du même mois, l'Abbaye de Domèvre est unie au Généralat des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin: union confirmée par Lettres-Patentes du Roi de Pologne, du 24 Février de l'année suivante. Cette Abbaye est de la même Con-

AN 1747.

Établissement de 15
Maîtrises
des Eaux &
Forêts, en
Lorraine.

AN 1748.

Maisons
des Chanoines Réguliers de
Saint-Augustin; en
Lorraine &
en France.

AN 1748.

grégation depuis 1569. Ses autres Maisons en Lorraine sont celles d'Antrey, Belchamps, Chaumouzey, Lunéville, Dammartin-la-Ville, Hérival, Nancy, Pont-à-Mousson, le Toli & Vivier : il y en a quatre en France ; sçavoir, à Toul, à Verdun, à Metz & à Strasbourg.

Par Arrêt du Conseil du 5 Janvier précédent, le Roi de Pologne donna le Parc du Château de Ligny à cette Ville, pour servir de promenade à ses Habitans.

Le Roi fonde 3600 l. de rente, pour les Pauvres.

Stanislas augmente d'une troisième Sœur de Saint-Lazare, la Maison de Charité de Lunéville, en y fondant une rente de six cents livres, partie des trois mille six cents livres de rente créées par Sa Majesté, en faveur des pauvres de tous les lieux de sa résidence.

Il fonde douze places pour 12 jeunes Gentilhommes Lorrains, pauvres.

Il fonde 12 places en l'Université de Pont-à-Mousson, en faveur de 12 jeunes Gentilhommes pauvres de ses États, pour recevoir dans ce Collège une éducation convenable à leur naissance ; mais on changea cet établissement en le transférant à l'École-

AN 1748.

Royale Militaire de Paris, sous l'agrément du Roi pour les mêmes jeunes Gentilhommes Lorrains.

Par Ordonnance du 17 Avril, ce Prince réunit sous un même point de vue, la plupart des dispositions des précédents Réglemens.

Stanislas autorise par Arrêt de son Conseil du 31 Mai, & par ses Lettres-Patentes du 14 Juin suivant, l'association des Dames de la Charité de Nancy.

Le sieur Duparc remplace le sieur Grimod Dufort, dans la Charge d'Intendant-Général des postes de Lorraine & Barrois.

Le Roi de Pologne confie l'administration des Ponts & Chaussées de ses États, à M. le Chancelier ; & sous ses ordres, Balligand, Ingénieur en Chef, les mit à leur perfection.

Ponts & Chaussées mis à leur perfection.

Le sieur Mique, Secrétaire du Roi, Maison & Couronne de France, & premier Architecte du Roi de Pologne, a remplacé Balligand après sa mort.

Le même Prince fonde par Contrat du 12 Juin à Nancy, une Phar-

Le Roi fonde une Pharmacie.

macie, pour en être les remèdes distribués aux pauvres malades, pendant le cours des Missions qu'il avoit établies pour tous les États.

Malgré l'Arrêt du Conseil du 24 Août, concernant la manière de salpêtrer & les choses à fournir aux Salpêtriers, par les gens de la campagne, ces Ouvriers continuent leurs vexations & désolent ces malheureux. Cet objet mérite l'attention du Gouvernement. Quiconque a droit d'exiger quelque chose des Communautés, abuse toujours de ce droit : il faut donc en régler si bien l'exercice & lui donner des Observateurs de si près, qu'il ne soit plus possible de nuire impunément & de mal faire le service.

Par Édit du mois de Septembre, le Roi de Pologne fait défense à ses Sujets de la Lorraine Allemande, d'y faire usage de l'Idiome Germanique dans les Actes & Procédures de la Justice contentieuse, & ordonne que l'on s'y servira de la langue Française, comme on fait dans les autres parties de ses États ; mais il faudroit bien des années pour l'exécution de cette Loi,

dans

dans une Province où cette langue est absolument inconnue. En Alsace, on ne se sert que de la langue Allemande, soit dans les Actes authentiques, soit dans les Tribunaux.

Par Arrêt du 27 du même mois, il fut défendu de couper les arbres marqués du marteau de la Marine en Lorraine.

Le Régiment des Gardes-Lorraines augmenté d'un troisième bataillon, après les combats de Plaisance & du Tidon en Italie, fut remis à deux bataillons, le 24 Décembre ; le Régiment de Royale-Lorraine ayant déjà subi sa réforme dès le 21 Octobre précédent, le Roi remit ses trois Régiments de trois bataillons chacun à deux, de chacun cinq cents hommes.

Pour prévenir les faillites & donner plus de vigueur au Commerce, le Roi de Pologne fait don, le 30 Mai 1749, aux Marchands de Nancy, d'une somme de cent mille livres de France, pour être prêtée aux Marchands pour trois années seulement, par parties au-dessus de trois mille livres, & au-dessous de dix mille li-

Q

Le Roi de Pologne donne 100000 livres aux Marchands de Nancy

362 VIE DE STANISLAS,
vres, à l'intérêt annuel de deux pour
cent, lequel intérêt doit servir d'ac-
croissement au fonds donné à perpé-
tuité.

M. Maillot, M^e. des Comptes en
la Chambre de Bar, fait imprimer un
Ouvrage estimable, intitulé: *Mémoire
alphabétique, pour servir à l'Histoire,
au Pouillé, & à la Description géné-
rale du Barrois*, in-8^o.

Propriétés
des Eaux
de Plom-
bières, par
Dom Cal-
met.

Dom Calmet fait imprimer dans le
même-tems un livre du même format :
*Sur les propriétés des Eaux de Plom-
bières*. C'étoit à d'habiles Médecins
instruits de la vertu de ces Eaux Ther-
males, d'en traiter, & non-pas à
Dom Calmet, Abbé de Senonnes,
dont le livre contient des Cartes To-
pographiques, des plans, des figures,
des analyses, des expériences & des
dissertations de célèbres Médecins sur
ces Eaux. Les Moines devroient écrire
sur les devoirs & sur les perfections
de la vie Monastique, dans leurs heu-
res de loisir, & ne s'occuper jamais
de choses qui n'ont aucun rapport à
leur état. Assez de gens, sans eux,
auroient soin de recueillir tout ce qui

ROI DE POLOGNE. 363

peut intéresser le Public, & pour-
roient vivre de ce travail dont la res-
source leur est enlevée par les Moi-
nes, à qui tout convient. S'ils se bor-
noient à ce que la règle exige d'eux,
ils n'iroient pas chercher des connois-
sances & des occupations entièrement
incompatibles avec celles qui leur sont
prescrites.

Par Transaction du 28 Avril, les
Trinitaires de la Marche en Bassigny,
s'obligent de dire la Messe matuti-
nale ou du Prince, dans l'Eglise Pa-
roissiale de cette Ville: on disoit au-
trefois cette Messe dans la Chapelle
du Château; mais il n'existe plus. Il
y a dans cette Ville trois Sœurs pour
soulager les pauvres.

Le Roi de Pologne confirme les
Coutumes des Bressans, le 23 Mai,
& par Arrêt de son Conseil du 3 Juin,
il autorise la Manufacture Royale
d'Acier à la Hutte, à une lieue de
Darney.

Ce fut dans ce même mois, qu'A-
dam le cadet posa le mausolée de la
Reine de Pologne, dans l'Eglise de
Bon-Secours, & depuis ce tems, le

Q ij

AN 1749

Trinitaires
de la Mar-
che disent
Messe ma-
tutinale.

On com-
mence à po-
ser le mau-
solée de la
Reine, à
BonSecours

Roi ne cessa de donner à cette Eglise, desservie par les Minimes, auxquels il fit bâtir un vaste & beau Monastère attenant à cette Eglise.

Précautions en faveur des Manufactures de Lorraine.

Arrêt du Conseil des Finances de Sa Majesté Polonoise, du 5 Juillet, pour la fabrication des étoffes & des draps de toutes les Manufactures des deux Duchés. Ensuite on établit un Inspecteur de ces Manufactures, pour en faire avancer les progrès, en perfectionnant leurs Ouvrages, & c'est ce qui fut fait par des changements dans les métiers & dans l'ancienne méthode d'apprêter les matières pour les Manufactures. Les principales Manufactures de Nancy, sont celles de Saint-Jean, de Saint-Thiébauld, & de la Vennerie; mais tant qu'on permettra aux Marchands Lorrains d'aller chercher aux Foires de Francfort & dans la Suisse, les étoffes qu'ils débitent en Lorraine, de préférence à celles de ses Manufactures, non-seulement elles seront forcées de cesser leurs travaux, mais encore, elles entraîneront par leur chute l'appauvrissement général de la Province, en

tarissant ces sources de la circulation, par l'exportation de notre argent chez l'Etranger, qui, sans rien venir acheter en Lorraine & n'y compensant point ce qu'il en bénéficie, nous fait payer bien cher les étoffes qu'il a faites, avec les matières premières & nécessaires, enlevées de notre pays à vil prix.

Le Roi de Pologne prorogea le 14 Juillet, le Brevet du 9, par lequel il favorisoit les Entrepreneurs des carrosses de remise & de louage, établis dans sa Capitale.

Par Contrat du 29 du même mois, & Lettres-Patentes du 18 Août, le Roi de Pologne fit un établissement très-utile à l'instruction de la Jeunesse, & propose à lui donner de bonnes mœurs, en abandonnant & cédant la maison de force & renfermerie de Maréville, autrefois Hôpital champêtre près de Nancy, aux Freres des Ecoles Chrétiennes, qui s'obligèrent à recevoir dans cette maison, les personnes qui leur seroient envoyées par Lettres de Cachet, au moyen d'une pension alimentaire de trois cents livres de France.

Q iiij

AN. 1749.

Carrosses de remise, établis à Nancy.

Fondat. du Roi, pour l'instruction gratuite de la Jeunesse.

AN 1749.

ce, par tête, & se chargèrent en outre de deux Écoles gratuites, pour les enfans pauvres de la Ville neuve de Nancy : lesquelles augmentées d'une troisième École, par Contrat du Prélat de Bouzey, du 10 Février, confirmé par Lettres-Patentes de Sa Majesté, du 29 Mars, sont unies à toutes celles de la Ville où l'on ne paye rien pour l'enseignement des pauvres. Il faut que la dotation de ces Freres leur soit bien avantageuse, puisques peu de tems après leur établissement à Nancy, ils achetèrent la Terre & Seigneurie de Montureux, près de Blamont, dans laquelle ils vont souvent avec leurs Confreres de Lunéville, pour l'améliorer & se délasser de leurs fatigues.

Les Bénédictins de l'Abbaye de Saint-Mihel, obtiennent la réunion des Prieurés d'Haréville & d'Insming, par Bulles du 25 Août : le premier fut fondé par Nanterre, Abbé de St. Mihel, dans le onzième siècle : c'est présentement un fils de M. de la Galaizière, ci-devant Chancelier du Roi de Pologne, qui en est Abbé Commandataire.

Ce Prince bienfaisant, & qui portoit son attention partout, fonda dans l'Université de Pont-à-Mousson, le 8 Septembre, une Chaire de Professeur de Mathématiques.

Par un Édit de ce mois, Sa Majesté supprime les Receveurs des Finances, & les recrée par le même Édit, en leur ôtant la recette des Domaines & Bois : il auroit fallu leur ôter aussi la recette du Vingtième ou de l'Abonnement, en considération de laquelle ils n'avoient point financé leurs Offices.

Par Arrêt du Conseil des Finances, du 29 Novembre, on établit une Fonderie pour les Mines des environs du Village de Faning, sur le ruisseau de Morle, à deux lieues de Saint-Avoid.

Les Récollets de la Province de Cologne, obtiennent du Roi de Pologne la permission de s'établir à Hombourg-l'Evêque.

Ce Prince érige en Comté, la Terre & Seigneurie de Neuville, le 22 Déc. avec titre de Pévôté Bailliagère, d'où l'appel des Sentences doit se porter directement à la Cour, hors les cas

Q iv

AN 1749.

Receveurs
des Finan-
ces.Fonder
nouvelleÉrection
de Neuvil-
ler.

368 VIE DE STANISLAS,
réservés aux Bailliages : cette érection
AN 1749. est faite en faveur de M. de la Gala-
zière, Chancelier, Acquéreur de cette
belle Terre & de celle de Bayon, qui
n'en est séparée que par la Mozelle :
ces deux Terres appartiennent actuel-
lement à M. de la Galazière, Inten-
dant de Lorraine.

Fayancerie
de Lunévil-
le. Pour encourager les Arts & les
Manufactures de ses États, le Roi de
Pologne alloit souvent visiter & voir
leurs différents Ouvrages, & recon-
noître par lui-même leur mécanisme
& les méthodes ou les procédés
dont on s'y servoit. Il voulut être pré-
sent en personne aux essais que Jac-
ques Chambrette, Propriétaire, Au-
teur & Maître de la Manufacture de
Fayance de Lunéville, se préparoit à
faire de la terre de Pipe de son in-
vention ; & Stanislas accompagné de
la célèbre Gabriel-Emilie de Breteuil,
Marquise du Châtelet-Lomont, &
de M. de Voltaire, vit avec la
plus grande satisfaction, cette terre
soutenir les plus fortes épreuves du
fer même avec tout le succès possi-
ble. En conséquence, par ses Lettres

ROI DE POLOGNE. 369
des 13 & 29 Décembre, ce Prince
accorda un Privilège exclusif à l'ha-
bile Artiste auquel on doit en Lor-
raine l'établissement le plus utile pour
l'État, pour le Public & pour les Pau-
vres. On fait dans cette Manufacture,
depuis long-tems & encore aujour-
d'hui, le plus sagement dirigée par le
dernier des fils de son Instituteur,
des Ouvrages d'une grande beauté &
dont tout le monde est très-satisfait,
aussi-bien que des prévenances & de
la politesse avec lesquelles on reçoit
& l'on sert les curieux dans cette Ma-
nufacture, où plus de cent personnes
sont continuellement occupées, & qui
doit être considérée comme un éta-
blissement important dans le Com-
merce de Lorraine.

Le Village de Cérify, mi-partie
avec les Evêchés à trois lieues de
Metz, & celui de Saulx en Vouire,
à quatre lieues d'Estaing, furent érigés
en Cure le 8 Février 1750.

Par Contrat du 13 Mars, le Roi
de Pologne fonde des Écoles gratui-
tes à Lunéville, tenues par des Fre-
res de la Doctrine-Chrétienne, pour

Q v

AN 1749.

AN 1750.

Écoles gra-
tuites fon-
dées par le
Roi.

les pauvres de la Ville & des Faux-
AN 1750. bourgs.

Par sa Déclaration du 16 du même mois, le Roi de Pologne assimile les Receveurs & les Contrôleurs Généraux de ses Finances, à ceux de France.

Il fonde les Freres de la Charité à Nancy.
Ce Prince établit les Freres de la Charité de Saint-Jean-de-Dieu, dans sa Capitale, par Lettres & Contrat des 25 & 27 Avril, & leur fait bâtir une belle & vaste maison, entre la Place-Royale & la Porte Sainte-Catherine; & en exécution d'une autre fondation de Sa Majesté, du 17 Septembre 1748, ces Freres s'obligèrent non-seulement à visiter les Prisonniers de Nancy, mais encore, à accompagner les Missionnaires, à porter avec eux les remèdes nécessaires aux malades indigents des Campagnes, & à se rendre dans tous les lieux du pays, toutes les fois qu'il y auroit des maladies épidémiques.

Ces Freres, richement dotés par le Roi de Pologne, sont en nombre suffisant pour en remplir les vues en Lorraine, & sur-tout à Nancy &

dans les environs où il y a plusieurs habiles Médecins & Chirurgiens: ils viennent de contribuer à l'augmentation & à l'embellissement de cette Capitale, par le grand nombre de maisons uniformes qu'ils ont fait bâtir, depuis celles qu'ils occupent jusqu'à la Porte Sainte-Catherine; ce qui remplit le grand vuide de ce côté de rue, en assurant un revenu considérable aux Propriétaires.

Le Roi de Pologne, dont les immenses libéralités & les inépuisables bienfaits sembloient être une source de richesses pour ce grand Prince, donne cent vingt mille livres de France à la Lorraine, pour y former des magasins de bled afin de servir de ressource aux peuples dans les temps de disette; & ces magasins sont établis d'abord par Arrêt du Conseil du 2 Mai, dans les Villes de Nancy, Bar, Epinal, Estraing, &c. pour être administrés avec les soins & l'économie les plus avantageux à cet établissement.

Il parut alors une petite brochure analitique des Eaux de Bussans, par le Maire, Médecin à Remiremont,

Q vj

AN 1750.

Le Roi donne à la Lorraine cent vingt mille livres, pour faire des magasins de bled.

AN 1750.

qui, par la conduite & par l'administration de ces Eaux pendant plus de quarante ans, en avoit parfaitement appris la nature & les propriétés. On doit sentir la différence d'une pareille description, d'avec celle que feroit des mêmes Eaux un Moine, qui n'en connoitroit les effets que par des ouïs-dires, relations ou rapports d'autrui. C'est, je crois, le cas de rappeler la maxime, qui dit : que chacun doit se mêler de son métier.

Découverte de Médailles Romaines.

On trouve sur le territoire de Neives, en faisant la chaussée de Gondrecourt à Ligny, des Médailles Romaines, des fours enterrés & plusieurs autres monuments avec un chemin sous terre.

Bail de ses Fermes.

Par la Déclaration du 18 Mai, le Roi de Pologne afferme par bail de six années à commencer au premier Octobre suivant, les Domaines, Gabelles, Salines, Tabacs, Contrôles, Papiers & Parchemins timbrés, &c. aux Fermiers-Généraux de France, qui relaissent le tout à bail à leurs Sous-Fermiers à Nancy, où la Direction générale des Fermes de Lorraine & des Domaines étoit établie,

AN 1750.

avec les Bureaux garnis d'Employés en suffisance, à l'administration des différentes parties du bail général & de la comptabilité, à la fin duquel ces Sous-Fermiers furent supprimés avec tous ceux du Royaume.

Pour empêcher une grande partie de ses Sujets de se consumer & ruiner en Procès, le Roi de Pologne établit à Nancy par une Déclaration dattée de Commerc, le 20 Juillet, une Chambre de Consultations, composée de cinq Avocats choisis dans le Barreau de la Cour Souveraine, & à chacun desquels Sa Majesté assigne deux mille livres de France d'appointemens, avec les mêmes Privilèges qu'aux Conseillers du Bailliage de cette Ville : voulant Sa Majesté, que le plus ancien de ces Avocats présidât à cette Chambre, où tous les Sujets pourroient consulter sans frais leurs affaires contentieuses, & sur-tout les pauvres, qui souvent plus obstinés à plaider que les autres Sujets, à la faveur du ministère que leur prête gratuitement la Confrérie de la Miséricorde, au Bureau de toutes les Juris-

Le Roi fonde une Chambre de Consultations.

AN 1750.

ditions, constituoient leurs Adversaires dans des dommages & dans des frais irréparables, sans s'inquiéter du sort de leurs poursuites, qu'aigrissoit encore plus leur animosité que leur intérêt. Stanislas trouve dans son cœur le moyen de donner un frein salutaire à ces Plaideurs, en les obligeant de se munir d'une consultation de la Chambre, pour la présenter à la Cour Souveraine, quand ils vouloient y plaider par appel de la Sentence des Juges Royaux, si-non l'Audience leur devoit être déniée: le plus jeune de ces Avocats devoit à ses frais rédiger & donner ces consultations aux Parties, suivant la Déclaration de Sa Majesté; mais le nombre des affaires à consulter s'étant tellement accru, que cet Avocat surchargé n'y pouvoit plus suffire, la Chambre obtint de son auguste Fondateur, la permission de se choisir elle-même un Secrétaire, auquel il fit expedier ses provisions le 26 Août 1751.

AN 1751.

Commis-
sion pour
les bois des
Salines.

Par Arrêt du Conseil du 13 Octobre, le Roi Très-Chrétien commet M. Gallois, Conseiller - Secrétaire

AN 1751.

d'État ordinaire de Sa Majesté Polonoise, pour la réformation des bois affectés au service de ses Salines & de celles de Moyeure. Un autre Arrêt fut encore rendu, touchant la même Commission & sur l'approvisionnement de bois de ces Salines.

Par Édit du 28 Décembre, Stanislas fonde une Bibliothèque publique dans la Capitale de la Lorraine, & fait placer cette Bibliothèque dans la salle des Cerfs de l'ancien Château Ducal, sous la direction d'un Bibliothécaire & d'un Sous-Bibliothécaire, avec deux prix de six cents livres de France chacun, à distribuer chaque année le 2 Fév. l'un pour les Sciences & l'autre pour la Littérature & pour les Arts, au Jugement des cinq Censeurs-Royaux établis en même-tems pour examiner les écrits & les ouvrages des Concurrents, & pour les couronner. Du nombre de ces Censeurs, dignes du choix de Sa Majesté, fut Monseigneur Mathias Poncet de la Rivierre, né à Paris en 1708, sacré Evêque de Troyes, le 2 Septembre 1742, & qui donna sa démission en 1758, actuel-

Le Roi
fonde une
Bibliothéq.
& 2 prix
de 600 liv.
chacun.

376 VIE DE STANISLAS,
AN 1751. lement Abbé de Saint-Benigne de
Dijon, Ville de sa résidence ordi-
naire, & de l'Abbaye de Cherlieu en
Comté, Grand-Maitre de la Chapelle
du Roi de Pologne, où ce Prélat il-
lustre se fit admirer, autant par ses
belles qualités que par les beaux Ser-
mons qu'il prêcha devant Sa Majesté,
& par ses discours oratoires à l'Aca-
démie naissante de la Capitale de la
Lorraine. Mais je ne finirois point
si j'entreprendois de donner à chacun
des autres Censeurs de cette nouvelle
Société Littéraire, toutes les louanges
qu'on leur doit. Il faudroit de plus,
un pinceau plus sublime & plus dé-
licat que le mien, pour peindre ces
hommes d'élite, & dont les noms
& les images doivent être soigneuse-
ment consacrés au Temple de Mé-
moire, par des monuments plus re-
levés & plus dignes d'eux. Ces Cen-
seurs étoient donc M. l'ancien Evêque
de Troyes, M. Antoine-Cleriade de
Choiseul, alors Primat de Lorraine
& Grand-Aumônier du Roi de Po-
logne, M. le Comte de Tressan,
Lieutenant-Général des armées du Roi,

ROI DE POLOGNE. 377
AN 1751. &c. M. le Comte d'Eguerty, & le Pere
de Menou, Jésuite, Directeur de la
Mission. Ce fut le 3 Février 1751,
qu'ils tinrent leur première Assem-
blée, & ce ne fut que dans la sui-
vante, qu'ils adjugèrent le premier
prix de la Littérature.

On associa l'Université de Pont-à-
Mousson à ce nouveau licee, dont le
Sceau représente une allégorie fort
ingénieuse: c'est Apollon, qui d'une
main montre des livres, & de l'autre
des Couronnes, avec cette devise sen-
tentieuse: *Leges & præmia Musis*. Sta-
nislus ne vouloit pas qu'un établisse-
ment de cette utilité pour ses Sujets,
manquât à la gloire de son règne,
dont chacun des jours étoit déjà mar-
qué par un bienfait pour eux & pour
leurs derniers descendants.

Par Arrêt du Conseil du 28 Avril,
on révoque la Commission des Mines
accordée, au sieur Saur fils, très-versé
dans cette partie, pour lui substituer
de nouveaux Cessionnaires: parce que
Saur s'étoit ruiné dans une partie de
jeu. Les hommes qui ne savent ni
vaincre ni contenir leurs passions,

AN 1751.

Union de
différentes
Abbayes &
Hôpitaux.

ne méritent pas l'honneur d'être employés, ni favorisés dans l'État.

Le Roi Stanislas unit à sa nouvelle Maison de Charité de Nancy, le bel Hôpital de Saint-Léopold de Gondreville, par Lettres-Patentes du premier Mai, avec tous ses fonds & revenus; pour être ces deux établissements desservis par les Freres de St. Jean-de-Dieu, sans rien changer aux Charges des deux fondations.

Sur les remontrances de l'Abbé & des Religieux de l'Abbaye de Saint-Piermont, le Roi leur permit par Lettres du 29 Mai, de se pourvoir à Rome, pour obtenir l'extraction du Titre de cette Abbaye, & l'union de ses biens & revenus cédés & donnés à leur nouvelle Maison de St. Louis de Metz, à charge de nourrir, enseigner & loger dans ce Collège-Royal, douze Gentilhommes, dont six devoient être successivement nommés par Sa Majesté. Cette nouvelle Maison de Chanoines Réguliers de la Congrégation du Sauveur, est dans un très-bel emplacement: les Pensionnaires y sont élevés sous la direction

AN 1751.

d'un Principal, & ces Etudians jouissent de tous les Privilèges de la scholarité. Cet établissement est de la plus grande utilité au Public.

M. l'Evêque de Verdun donne de nouveaux Statuts au Chapitre de la Collégiale de Saint-Mihel, homologués peu de tems après.

Par Arrêt du Conseil d'Etat, du 11 Juin, ces Statuts sont homologués; & le même jour un autre Arrêt est rendu touchant la Pharmacie.

Par Edit du même mois, le Roi supprime tous les Bailliages & les Prévôtés de ses États, & crée d'autres Sièges en bien plus grand nombre: ce qui fait une nouvelle division de ces deux Duchés, en trente-cinq Bailliages, dans chacun desquels Sa Majesté créa par Commission sans Finances, un Bailli d'Épée, sous le nom duquel on devoit intituler les Sentences: ces Officiers n'ont pour émolumens de leurs Charges, que les amendes de défaut, faute de comparoir, & les langues des bestiaux qui se tuent dans les boucheries de leurs Départemens.

Création
de Baillages
& Prévôtés.

AN 1751.

Le Roi créa par ce même Edit sept Prévôts : leur Jurisdiction ne devoit point s'étendre au-delà du lieu de leurs Sièges, dont les Chefs se qualifient Prévôts, Commissaires-Enquêteurs & Examineurs. Il y a dans chaque Prévôté un Lieutenant-Particulier, un Avocat Procureur du Roi & un Greffier.

Dans chaque Bailliage, dont la plus grande partie des Officiers est encore à lever, il y a un Receveur - Général des Consignations, & Commissaire aux saisies - réelles, avec pouvoir de commettre pour les fonctions de ces Offices : tous ces Sièges sont sous le ressort de la Cour Souveraine, à l'exception des deux Bailliages de Bar & de la Marche, qui sont sous le ressort du Parlement de Paris, & les Prévôtés ressortissantes aux Bailliages sous lesquels elles sont situées, comme les Justices Seigneuriales, lorsqu'elles ne sont point Prévôtales avec Titre de Buffet ; car autrement elles ressortissent nuement à la Cour, hors les cas Royaux & Privilégiés réservés aux Bailliages.

AN 1751.

Seigneuries
Prévôtales.

Ces Seigneuries Bailliagères ou Prévôtales avec droit de Buffet, sont celles de Guise, Millery, Antreville, le Marquisat de Bayon & de Rosières, la Châtellenie de Rambervillers, au Bailliage de Lunéville ; la Chambre de la Pierre - Hardie du Chapitre de Saint-Diez, les Abbayes de Moyemoutier & d'Étival, au Bailliage de cette Ville ; le Marquisat d'Haroué & le Comté de Neuviller sur Moselle, au Bailliage de Vezelize ; Villacourt dans celui de Châté, les Chambres de l'Abbesse & de la Doyenne du Chapitre de Remiremont ; la Jurisdiction commune établie par la Déclaration du 22 Novembre 1751, dans cette Ville & à Bruyères ; Blisbracken & Frawemberg, au Bailliage de Sarguemines ; le Comté de Morhange, au Bailliage de Dieuze ; & le Marquisat de Fauquemont au Village de Boulay.

Un Buffet dans ce pays, est un second degré de Jurisdiction Seigneuriale, où se portent les appels des Sentences des Maires de hautes Justices ; & de ce Buffet, l'appel se porte

Buffet ; c'est
que c'est.

à la Cour sans passer par les Bailliages.

AN 1751,

Comment
on distin-
gue la Lor-
raine & le
Barrois.

Quant à la division des Duchés de Lorraine & de Bar, on ne scauroit guères les distinguer par leurs limites entre eux; mais seulement par les différents ressorts de Jurisdiction, par les Mandemens des Cours Supérieures, & par les Rôles de la Subvention que dressent les deux Chambres des Comptes, chacune en droit soi pour son Département Provincial, ou ressort.

Poudre de
Ligny.

Par le même Édit, le Roi conserve la Prévôté de Ligny, pour la Ville seulement, & les appels s'en portent au Bailliage de Bar. On faisoit autrefois de l'excellente poudre d'Artillerie à Ligny; mais quoiqu'il y ait encore un Directeur des Poudres & Salpêtres, il y a long-tems qu'on a cessé d'y faire de la Poudre.

Le Roi fit don & abandon le 30 du mois de Juin, aux Carmes de Lorraine, des Hermitage & Chapelle de Limberg, situés sur la Montagne de Vaudrevanges, pour y bâtir un hospice.

Par ses Lettres-Patentes du 14 Juil-

let, le Roi convertit les douze places que devoient occuper douze jeunes Gentilhommes de ses États, à l'Ecole-Royale Militaire de Paris, en douze pensions viagères pour douze Demoiselles pauvres des deux Duchés. Huit de ces pensions étoient de six cents livres chacune, à commencer du jour du mariage de ces Demoiselles, & quatre de trois cents livres chacune, en faveur de celles qui se feroient Religieuses.

Par Convention du 27 Juillet, entre leurs Majestés Très-Chrétienne & Polonoise, & feu Chrétien-Charles-Réné, Comte régnant de Linange-Heidelsheim, la haute Justice, les impositions & la subvention sont accordées à ce Seigneur, dans ses deux Mairies d'Hobstetten & d'Oberkirk, Haupersweiler, Seitzweiler, Kunkelbronn, Harcheviller, Haussweiler, Riedchied & Mittelbolriback, avec les droits d'assise & de faire distribuer le sel à ses Sujets, &c. les autres droits réguliers spécifiés en l'article 8, réservés aux deux Rois: comme celui d'imposer le Vingtième,

AN 1751.

Places de
12 Gentil-
hommes,
converties
en 12 pen-
sions, pour
12 Demois-
elles.

Conven-
tion des 2
Rois, avec
M. le Com-
te de Li-
nage.

AN 1751.

les droits sur les toiles, &c. Le travail de cette Convention fut fait par feu M. Malcuit, Conseiller & Maître en la Chambre des Comptes de Lorraine; pour M. le Comte de Linange; & par M. l'Abbé Rome, Chancelier de l'Isle, pour leurs Majestés, sous le ministère du Maréchal de Belleisle : ouvrage louche & tout autrement rédigé que les Commissaires & ce Ministre même n'en étoient convenus : il est résulté de cette mauvaise rédaction, des difficultés que j'ai été chargé de faire applanir. J'en avois fait toutes les dispositions avec M. de Beaumont, Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, chargé d'examiner cette affaire pour en faire son rapport au Ministère, & l'on n'y a point encore statué.

Sécretaire
des Consul-
tations.

Par ses Lettres - Patentes du 26 Août, le Roi donne des provisions au Sécretaire de la Chambre des Consultations, avec la permission aux Avocats de cette Chambre, de choisir ce Sécretaire quand il fera vaquer sa place.

Pat

Par sa Déclaration du 21 Octobre, ce Prince mit les Maîtres de Poste aux chevaux de ses États, sur le même pied que ceux de France.

AN 1751.

Maîtres de
Poste aux
chevaux.

On donne un nouveau Règlement en cinq articles aux Doyen, Chanoines & Curé de la Paroisse de Longuyon, pour la Discipline de cette ancienne Eglise du Diocèse de Trèves, fondée par un Comte de Chiny.

M. l'Evêque de Metz érige en Cure le Village d'Elbauge, le premier Octobre, en le désunissant de la Paroisse de Walmunster.

Suivant l'Arrêt du Conseil du 12 Octobre, les biens ci-devant affectés au Haras de Bouquenom, & réunis à la caisse des Haras du Royaume, du rapport de cinquante mille livres de rente, cours de Lorraine, sont supprimés, parce que les chevaux y devenoient aveugles; & l'on ne scauroit en conjecturer d'autres causes, que l'abondance d'un fourrage produit par les plus belles prairies du monde, & la qualité des eaux salées qui les arrosent.

Haras sup-
primés, &
pourquoi?

A la rentrée des Cours & Tribu-

R

AN 1751.

Sièges des
Cours &
Tribunaux,

naux de Justice de Nancy, le Roi les fit transporter ou leurs Sièges, au nouveau Palais qu'il avoit fait préparer à l'Hôtel de Salm que Stanislas avoit acheté, & que M. le Prince de Craon avoit fait rebâtir en 1715, sur la carrière en entrant à main droite, par la Porte-Royale dans la vieille Ville. C'est dans ce même Palais qu'est le Siège de la Chambre des Comptes, celui du Bailliage & de la Maîtrise des Eaux & Forêts: c'est aussi là que se trouve la Chambre des Consultations, & qu'on a placé les Archives déposées auparavant dans une tour de l'ancien Château.

Le Roi fit bâtir pour le Siège de la Justice-Consulaire, un Palais vis-à-vis celui des Cours & Jurisdictions, & les façades tant de ces Palais que de toutes les Maisons de la carrière, sont d'une Architecture uniforme & d'un agréable aspect. Ces grands Ouvrages furent faits avec une vitesse étonnante. La place de la carrière est terminée par le beau Palais qui fait face à la Porte-Royale, & qu'occupe actuellement M. le Comte de Stain-

ville, Commandant-Général des troupes qui sont en garnison dans la Province.

AN 1751.

L'un des premiers édifices de la vieille Ville, est l'Arsenal, qui fut bâti sous la minorité du grand Duc Charles III.

Il y a douze Papeteries aux environs d'Épinal, seule Ville en Lorraine, avec Nancy, où l'on fait des cartes à jouer.

Suivant l'Édit du 11 Novembre, les Dames du Chapitre d'Épinal doivent faire les mêmes preuves de Noblesse, que les Dames du Chapitre de Remiremont. Épinal est dans une agréable & belle situation: la Moselle passe à travers cette Ville, ce qui la rend très-saine: on y fait comme à Saint-Diez le plus grand commerce des Vosges, on pourroit même dire de toute la Lorraine.

Par sa Déclaration du 22 du même mois, outre le Bailliage de Bruyères, le Roi de Pologne établit une Justice commune à Remiremont, composée du Lieutenant-Général du Bailliage, & d'un Officier du Chapitre, pour

AN 1751.

connoître des cas ordinaires d'entre les Sujets communs ; & les appels des Jugemens de cette Jurisdiction se relèvent directement à la Cour Souveraine, qui jouit de la même autorité que les Parlements de France. Le Bailliage de Remiremont a sur ses Sujets, la connoissance des causes des Nobles, des Ecclésiastiques & des Communautés, des matières féodales, domaniales, & des cas royaux. La haute Justice & la Police de Remiremont appartiennent au Chapitre des Dames. On a supprimé le ressort supérieur & la Prévôté commune d'Arches, par la même Déclaration, pour y substituer la Justice commune de Lacciwant, où se portent les appels de la Prévôté commune de Domperre, & ceux des Sentences de ce Siège à la Cour. Le premier degré de Jurisdiction appartient au Bailliage, sur-tout ce qui formoit ci-devant la Prévôté-Royale d'Arches, sur les Sujets du Roi qu'on appelle Arrentés, Restaurers, Chumets, &c. sur les Chaumes & sur les Sujets dans les Répandices. Les appels des décisions

de l'Hôtel-de-Ville se relèvent à la Justice de la Doyenne, puis à la Chambre de l'Abbesse ; ensuite à la Cour.

Par Convention du 21 Décembre entre les deux Rois & M. le Prince de Salm, qui leur cède la Ville de Badonvillers, chef-lieu du Comté de Salm, pour ce qu'il y possède & dans la Baronie de Fénétrange, choisissant en échange les lieux les plus prochains de sa Principauté de Salm, & situés sur la gauche de la rivière de Plaine : ceux de la droite restant au Duché de Lorraine. Cette rivière, qui depuis sa source doit servir de borne séparative entre les deux Souverainetés, fertilise la partie des Vosges qu'elle parcourt. Cette Convention a remis Badonvillers dans l'ordre & dans les droits qu'embarassoit & qu'obscurcissoit leur confusion ou leur indivisibilité. Les lieux cédés au Prince de Salm, sont tout le Val de Senonnes & les Villages de la Broque, Celles, Raon-sur-Plaine, Lévigny, Saulxure & le Fief de Bénaville. Les lieux cédés de sa part aux deux Rois, sont,

AN 1751.

Convention des 2 Rois, avec M. le Prince de Salm.

390 VIE DE STANISLAS;
Pexonne, Jossieu, Ancerville, Sainte-
AN 1751. Agathe, Montigny & Neuville, nue-
ment de la Principauté & les portions
qu'il avoit à Badonvillers, Pierrie,
Pérecé, Tamouville & l'Abbaye de
Haute-Seillé: moyennant quoi la Prin-
cipauté de Salm devoit être désormais
composée des lieux suivants, sçavoir:

Nouvelle
Principau-
té de Salm. L'ancien Château de Salm, le Bourg
de Senonnes, l'Abbaye de ce nom,
Ménil & Saint-Maurice-les-Senonnes,
Vieux-Moulins & les Frenots, Abbé
& Belval, la Broque, Celles, Cham-
penay, Chattay ou Chattas, Diesback,
les Forges de Framont & dépendan-
ces, Frécourt, Vipmalles & les Que-
relles, Grand-Fontaine, Lévigny, le
Mont, Mouffey, la petite Raon,
Poullay, le Puit, Raon-sur-Plaine,
le Saucy, Saulxure & Pulleux, St.
Stail & Grand-Rupt, Lévermont &
Vexaincourt.

Une partie du Bailliage de Saint-
Diez, est au Midi de cette Principauté,
séparée de l'Alsace, située au Levant
par la rivière de Meurthe. Un ruisseau
dont la source est dans un vallon en-
tre les montagnes des haut & petit

ROI DE POLOGNE. 391
Donom, joignant la branche au Vil-
lage de la Broque, fait la séparation
AN 1751. de toute cette contrée. La petite ri-
vière de Plaine, dont la source est
au Midi du haut Donom au Couchant,
sépare cette Principauté des Bailliages
de Blamont & de Lunéville, jusqu'au-
dessus de Raon-l'Étape, où elle se ter-
mine en pointe. On suit le droit écrit
à Badonvillers.

Dès que la Bibliothèque de Nancy
fut établie, les Nationnaux versés
dans les Sciences, dans les Lettres &
dans les Arts, s'empresèrent de se-
conder les vues de son auguste Fon-
dateur, & de mériter par leurs Ou-
vrages, l'honneur de se faire connoi-
tre d'un si bon Prince, & de s'en
attirer la bienveillance dans ce nou-
veau Lycée. Chacun courut après les
distinctions. Le nombre des Ouvra-
ges présentés au concours des prix,
fit augmenter le nombre des Censeurs,
& parmi les Honoraires qui furent
choisis & nommés, on vit des Aca-
démiciens célèbres de Paris. Enforte
que cet établissement s'étant bientôt
converti en Société Littéraire, le Roi

Bibliothé-
que Royale
convertie
en une So-
ciété Roya.
des Scien-
ces, &c.

392 VIE DE STANISLAS,
de Pologne lui donna par Lettres-
Patentes du 27 Décembre, le Titre
de Société Royale des Sciences &
Belles-Lettres, pour être désormais
de cinq Académiciens pensionnaires,
douze Honoraires, quinze Associés
Titulaires, demeurants à Nancy, huit
Associés Étrangers ou Directeurs, &
un Secrétaire perpétuel. Cette Société
choisit St. Stanislas pour son Patron.

Modèle ou
projet d'A-
cadémie
bienfaisan-
te.

Il seroit à souhaiter que tous les
Sçavans se contentassent des éloges
mérités, & qu'on ne distribuât des
prix réels ou matériels, qu'aux per-
sonnes à qui seroient dus les plus
grands progrès, vers la perfection des
choses dont le Public pourroit tirer
un avantage : que l'on n'admît per-
sonne au concours de ces prix, sans
être louable dans ses mœurs d'après
un examen préalable : qu'on ne fit
acceptation de personne, pour préten-
dre au concours sous cette condition,
& que dans toutes les Villes Capita-
les du Royaume, comme dans toutes
les Villes Épiscopales, il y eût une
Académie où, comme dans un Tri-
bunal Souverain, on connoîtroit, ju-

ROI DE POLOGNE. 393
geroit & couronneroit le mérite & la
vertu, par des prix différents & pro-
portionnels. Par exemple : les Auteurs
de bons Ouvrages, donneroient leurs
portraits à l'Académie, pour y être
conservés comme on fait ceux des
Capitouls & des Jurats de Toulouze
& de Bordeaux. D'autres seroient
seulement inscrits dans un tableau, &
leurs noms accompagnés d'un petit
éloge relatif à leurs productions. Ce
tableau seroit exposé aux yeux du Pu-
blic dans chaque assemblée générale,
& les prix d'or & d'argent, seroient
destinés à des filles pauvres & recon-
nues sages, pour les établir quand
elles auroient mérité cette honora-
ble dot, au jugement de l'Académie.

On donneroit aussi par forme de
récompense & de prix d'émulation,
à qui s'en seroit rendu digne, une
marque d'honneur portative sur sa
personne : cette marque ne s'accorde-
roit qu'à des personnes non-seulement
irréprochables dans leurs mœurs, mais
encore, qui l'auroient méritée par des
talents que recommanderoient leurs
vertus. Cette marque de distinction

R v

AN 1751.

AN 1751. qui feroit censée venir de toute la Province, comme un Contrat par lequel tous ses Habitans se feroient engagés à déférer à celui qui la porteroit, les honneurs & les égards qu'on doit aux personnes du premier rang dans chaque Etat, feroit de la manière & de la forme qu'il plairoit à notre auguste Monarque, sous la protection duquel seroient toutes ces Académies.

Quant aux prix de valeur numérique, non seulement les filles pauvres & reconnues vertueuses, mais encore tous les gens de bien des deux sexes, de tout âge & de toutes conditions, pourroient y prétendre, sans autre exclusion que des personnes mal famées; & ce seroit là ce semble, le moyen le plus sûr & le plus prompt, de voir bientôt changer les hommes, & renaître en eux l'honneur & la probité: ce seroit établir le règne des vertus, en les faisant triompher des vices, devenus si communs & si familiers dans tous les Ordres, dans tous les Etats & dans toutes les Conditions.

Suivant ce système qu'on tournera peut-être en ridicule, à la honte des Lecteurs qui l'oseront; le Prince le plus charitable, le plus généreux, le plus modeste & le plus fidèle à ses devoirs, auroit sa marque distinctive. Le meilleur Evêque & le meilleur Ecclésiastique auroient chacun la leur: il en seroit de même du Militaire, depuis le Général jusqu'au Soldat, qui se feroient distingués, & qui seroient décorés des marques d'honneur, chacun suivant son grade & son état, au Jugement de l'Académie.

Les Juges & tous les Officiers de Judicature seroient également décorés de la marque qui leur seroit affectée.

Les Artisans & les Gens de la Campagne, qui ne se défont point de leur amour propre, dans le travail & dans la peine, y trouveroient du soulagement & de la consolation, s'ils pouvoient aspirer à ces marques d'honneur; & pour lors, les Ouvrages mieux finis & plus perfectionnés, comme les terres mieux cultivées qu'auparavant, doubleront bientôt

396 VIE DE STANISLAS,
 les richesses de l'État & le bien être
 de tous les Sujets, si le meilleur La-
 boureur se voyoit appeller à des dis-
 tinctions, pour prix de ses travaux.
 En un mot, la France deviendrait
 en très-peu de tems l'Empire le plus
 florissant & le plus heureux, s'il y
 avoit seulement dans chacune de ses
 Provinces; cent prix consacrés au
 mérite, en commençant par en assû-
 rer deux pour chaque Ville, & un
 pour chaque Village aux frais de la
 Province, pour être distribués comme
 s'ensuit, sçavoir : le premier, aux
 peres & meres de familles, qui se-
 roient reconnus par l'Académie, pour
 avoir donné la meilleure éducation
 & le meilleur exemple à leurs enfans;
 le second prix seroit pour le Labou-
 reur de chaque Village, dont les
 terres auroient été le mieux cultivées
 pendant trois années de suite.

La dépense de ces prix se feroit
 avec d'autant plus de plaisir & de
 facilité, que leur modicité faisant
 disparaître toute idée de charge ou
 d'impôt, n'exigeroit pas même la
 levée d'une somme capable de faire

sensation sur les esprits & dans les
 Villes; en laissant les Officiers Muni-
 cipaux, Arbitres de la fixation de
 cette levée, dans une assemblée des
 Notables, & chaque Habitant, le
 maître de se taxer lui-même : auquel
 cas, il en seroit fait registre à l'hon-
 neur de ce Particulier.

À l'égard des prix de l'Agriculture,
 ils seroient également fournis par
 tous les Habitans de la Province, &
 sans les fatiguer : parce qu'en ne don-
 nant qu'une médaille d'argent, de la
 valeur de six ou de neuf ou de douze
 livres, on trouveroit ce produit dans
 la vente des fruits champêtres, dont
 les Communautés ne font jamais au-
 cun profit; ou sur les amendes de
 méfus champêtres, qu'abandonne-
 roient volontiers les Seigneurs, à quoi
 l'on joindroit la première fois l'exemp-
 tion des corvées pour trois ans; la
 seconde fois, le pas ou la préséance
 sur tous les autres Habitans, soit à
 l'Eglise, soit dans les délibérations :
 la troisième fois, ils auroient deux
 voix dans les assemblées, avec l'ex-
 emption des corvées pendant dix

398 VIE DE STANISLAS,
ans, & la marque d'honneur portative pour toujours.
AN 1751.

Je tiens de M. le Comte de la Marche, premier Président au Parlement de Bourgogne, que pour inspirer de l'émulation aux Laboureurs de ses terres, il donnoit des médailles d'argent à ceux d'entr'eux qui avoient le mieux réussi dans leur culture, & que bientôt ces terres avoient produit une fois plus de grains qu'auparavant.

Ouvrages
du Roi de
Pologne.

Tout le monde sçait qu'en fondant son Académie, le Roi de Pologne n'avoit en vue que l'utilité publique, en excitant le goût de ses Sujets, pour les Sciences & pour les Arts, & en travaillant lui-même à leurs progrès plus qu'aucun Académicien : il a fait voir par ses Ouvrages de Littérature, les beaux sentiments qui régnoient dans son cœur, & qui le partageoient si bien entre ce qu'il se devoit à lui-même & ce qu'il devoit à son Peuple.

Un jour, Braban, Peintre de Lunéville, s'imagina que si son talent étoit connu du Roi Stanislas, il lui

ROI DE POLOGNE. 399
feroit un fort gracieux, & ce Prince voulut bien voir le Tableau que ce Peintre lui porta devant plusieurs Courtisans, qui commencèrent à le critiquer. Le Roi, qui s'aperçut de cette indiscretion, qu'on n'auroit pas dû commettre en sa présence, & de l'embarras du Peintre dont le chef-d'œuvre étoit ainsi déprimé, loua beaucoup au contraire, & l'ouvrage & l'Artiste, qu'il congédia le plus gracieusement, en gardant le Tableau pour le faire bien payer, & dit aux Courtisans : » Ne voyez-vous pas, » Messieurs, que ce pauvre homme » a besoin de s'accréditer par son talent, pour en faire subsister sa famille : si vous le découragez par votre » critique, il est perdu. Il faut toujours aider les hommes, & jamais » on ne gagne rien à leur nuire. »

Ce grand Prince, qui donna pendant chaque jour de sa vie, l'exemple de la vraie piété, composa ses excellents Ouvrages de Littérature, sous les différents titres qui suivent, sçavoir :

AN 1751.

Le Roi
donne une
belle leçon
à ses Courtisans.

OUVRAGES
DE LITTÉRATURE,
DU
ROI STANISLAS,
SURNOMMÉ
LE BIENFAISANT.

LE vrai bonheur consiste à faire des heureux : Ouvrage excellent, de douze pages & demie d'impression.

L'espérance est un bien dont on ne connoît pas assez le prix. Cette pièce supérieurement traitée, n'est que de neuf pages. Le Roi cite ce beau trait de Lucain.

..... Sit circa futuri
Mens hominum fati, liceat sperare timentî :

Et ce n'est, dit ce Poète, qu'afin qu'au milieu de nos craintes, il nous soit permis d'espérer.

Prudens futuri temporis excitans,
Caliginosâ nocte premit Deus.

Il n'est pas jusqu'à l'avenir qui ne nous tourmente ; mais l'espérance nous le cache.

L'espérance est un sentiment inné, universel, qui se répand sur tous les maux & les soulage, dit Stanislas.

Ses pensées sur les dangers de l'esprit. Cet Ouvrage magnifique est de dix-neuf pages. Le Roi y dit entre autres, qu'il remarque que l'esprit qui nous fait tout voir jusqu'aux écueils qui l'environnent, bien loin de servir à nous les faire éviter, est presque toujours le premier qui nous y entraîne.

Lettre de ce Prince, sur l'éducation des enfants, & particulièrement sur celle des Princes. Ce sont d'excellentes leçons dans vingt-trois pages. Elles devoient être enseignées dans toutes les Écoles, même dans les Prônes, dans les Catéchismes, & tous les Curés devoient donner cette instruction à leurs Paroissiens en les mariant.

AN 1751.

» Loin de vous appliquer selon
 » l'usage d'apréfent, dit Stanislas, à
 » lui donner du brillant plutôt que
 » de la justesse, de la politesse plutôt
 » que des sentimens; loin d'aguérir
 » sa pudeur & son innocence, plutôt
 » que de lui inspirer de la modestie
 » & de la vertu; vous vous efforcez
 » de le rendre aussi parfait que la na-
 » ture elle-même l'exige, &c. On se
 » pénètre avec plaisir, du caractère
 » de vérité qui régné dans cet Ouvrage.

*Entretien d'un Souverain avec son Fa-
 vori, sur le bonheur apparent des
 conditions humaines.*

C'est un *Dialogue* où Stanislas fait
 dire par le Souverain à son Favori,
 les grandes faveurs dont il l'a comblé.
 Le Favori l'avoue. Le Souverain lui
 demande le sujet de sa tristesse, en
 disant que tout le monde le croit heu-
 reux, & que pour l'être, il ne lui
 manque que d'en être persuadé lui-
 même.

Dialogue
 sur l'état de
 Souverain.

Il expose les amertumes de son
 état, en disant, qu'on le cajole au
 besoin, que les autres le méprisent,
 &c. Que sans fonction on ne le croit

AN 1751.

bon à rien, qu'on peut lui faire ôter
 sa faveur, qu'il seroit heureux s'il
 pouvoit quitter la Cour; mais que
 deux choses l'en empêchent: on le
 prendroit pour un ingrat, & son atta-
 chement pour son Souverain, ne lui
 permet pas de s'en éloigner. Il ne sçait
 que faire, & c'est le sujet de sa tris-
 tesse & de son embarras.

LE SOUVERAIN.

Après bien des raisons, pour prou-
 ver qu'il ressemble au Favori, il ter-
 mine en disant: » Je voudrois seule-
 » ment que toute ma richesse ne con-
 » sistât qu'au seul plaisir de ne voir
 » personne pauvre dans mon Royau-
 » me. Quels amis puis-je avoir, que
 » ceux que l'intérêt me donne? Et je
 » sens vivement, combien il est tris-
 » te de se voir Pere d'une famille
 » dans la misère! On peut se conso-
 » ler aisément quand on n'a point
 » de reproche à se faire. Quand je
 » fais le bien, on ne le sent point
 » comme il le mérite; & quand je
 » fais du mal, on ne me le pardon-
 » ne point ».

AN 1751.

LE FAVORI RÉPOND:

Que c'est à la prudence du Souverain à discerner les uns & les autres, & à sa sagesse à les mépriser tous également.

LE SOUVERAIN.

» Oui, si je pouvois étouffer la voix
» de ma conscience & de la raison.
» Tous les hommes sont faits pour se
» croire libres & pour vivre enchaî-
» nés. Aucun ne peut se dire parfait-
» tement heureux ».

Beau discours de Stanislas, d'environ seize pages. De l'amitié.

Sur l'amitié.

Après avoir défini les différentes amitiés, le Roi dit que la plus estimable est celle qui exempte de toute prévention, de toute envie, de tout intérêt, de toute passion; confond deux cœurs ensemble, & les lie d'une chaîne dont le poids même fait leur bonheur.

La plus grande disposition à être ami de tous les hommes, c'est de se vaincre au point de n'en jamais haïr

AN 1751.

Aucun. La haine est la plus funeste des passions, elle dévore le cœur qui la conçoit. Mettons le vice au rang des malheurs, & que la pitié tienne dans notre cœur, la place de l'indignation qu'il mérite.

» Je n'espère pas trouver un ami
» comme je le desire, & qui le soit
» toujours à toute épreuve. Je crains
» l'atteinte de ma liberté. Je veux
» donc devenir l'ami de tous les hommes. Ceux qui après cela voudront
» être mes amis, j'y consens, même
» en conservant notre liberté.

» La plus sûre leçon pour cultiver
» une tendre amitié, continue le
» Prince, est celle que nous donne
» l'Évangile, en nous recommandant
» aux prix de notre salut, un amour
» aussi véritable pour notre prochain,
» que celui que nous avons pour nous-mêmes. Nos Supérieurs, élevés au-dessus de nous, sont notre prochain; nos égaux, & nos inférieurs, le sont aussi. Remplir froidement les devoirs de l'amitié, n'est point s'en acquitter. On fait mal ce qu'on fait à regret. Reproduire toutes les ver-

AN 1751. » tus dans les autres, par notre ami-
» tié ».

Des desirs, dix-neuf pages & demie.

Le Roi dit que les deux choses les plus utiles, sont la santé du corps & le repos de l'esprit. Voilà ce qu'il faut désirer. On ne veut que ce que l'on peut.

Sur les
desirs.

» Si chaque Mortel sçavoit rester
» en sa place, il n'en est point qui ne
» fût heureux. De - là le malheur de
» l'humanité. Une partie contriste
» l'autre par le mérite qui l'élève &
» la distingue, & l'autre maltraite le
» mérite qui l'offusque & l'avilit. Les
» uns souffrent des vertus & des ta-
» lents qu'ils ont; les autres se font
» un supplice des talents ou des ver-
» tus qui leur manquent, &c.

*Discours sur le bonheur de la vie,
seize pages & demie.*

Sur le bon-
heur de la
vie.

Ce bonheur a trois sources, dit Stanislas, &c. Il fait ensuite ces ques-
tions.

» Le bonheur se trouve-t'il parmi
» les soins, les travaux & les dangers,

AN 1751. » qu'entraîne la passion d'acquérir des
» richesses ? Elle conduit à deux ex-
» trêmités également funestes à la
» paix de l'ame. Ou l'on craint de
» jouir des biens acquis, & ils restent
» inutiles; ou l'on ne craint pas de les
» épuiser, en donnant dans le super-
» flu ».

» On ne cherche plus à voiler l'in-
» décence des mœurs; si l'on donne
» dans le plaisir, c'est le goût du siè-
» cle de s'y livrer avec fureur: il pré-
» vient le désir naissant qui ne ren-
» contre point d'obstacle ».

» Sera-ce dans l'amitié ? Trouve-
» t'on aisément des amis, dans un
» siècle où l'éducation porte plus sur
» les manières que sur les mœurs, où
» la prudence n'est que ruse, où les
» graces accréditent les vices, où les
» passions colorent tous les objets,
» où l'on ne trouve que des hommes
» bas & rampans; dès qu'ils desirerent;
» fiers dès qu'ils espèrent, ingrats dès
» qu'ils obtiennent: des hommes en-
» fin, qui n'ont rien de commun en-
» tre eux, que l'esprit d'intérêt qui les
» anime ».

AN 1751. Ce Prince finit cet Ouvrage admirable, en disant: puissions notre bonheur dans nos vertus, afin que lorsqu'il faudra le quitter avec la vie, rien ne nous empêche d'aspirer à celui qui doit être éternel.

LETTRÉ de Stanislas à Messieurs de la Société-Royale de Nancy, en cinq pages & demie; elle est à la fin du premier tome des Ouvrages de ce Prince, sous le titre du Philosophe-Bienfaisant. Ce sont des leçons.

Il y fait ingénieusement le tableau de cette Académie, par la comparaison la mieux imaginée. La voici.

Sur l'union
des Acadé-
miciens.

» Tout ce qu'on peut exiger de
» vous, Messieurs, & que je suis en
» droit de vous demander; c'est une
» union intime, c'est un travail tou-
» jours assidu. Qu'êtes-vous en effet
» dans ce Lycée, où vous vous fai-
» tes un plaisir & un devoir de vous
» rassembler? Il me semble voir, ainsi
» que dans un Parterre de fleurs
» d'un divers émail, ramassées avec
» soin, plantées à côté les unes des
» autres,

AN 1751. » autres, & assorties avec goût; elles
» entrelacent leurs feuilles, elles s'em-
» bellissent mutuellement, & for-
» ment un mélange de couleurs & de
» parfums d'autant plus agréable qu'on
» ne peut y distinguer la moins bril-
» lante, d'avec celle qui l'est le plus,
» & qui seule isolée, auroit peut-être
» moins d'éclat qu'elle n'en reçoit du
» voisinage de ses compagnes. Tel
» sera le vôtre, si vous vous tenez
» toujours étroitement unis, & qu'au-
» cun de vous n'envie ni ne mépri-
» se des talents qui servent à relever
» les siens ».

OUVRAGES

DU MÊME PRINCE,

*Au deuxième Tome de son Philoso-
phe-Bienfaisant.*

OBSERVATIONS sur le Gouver-
nement de Pologne, première Partie.

Le Clergé, le Roi, les Ministres
d'État, le Sénat, l'Ordre Équestre,
la forme des Conseils, la grande

Table des
Ouvrages
du Roi de
Pologne.

410. VIE DE STANISLAS,
Diette, l'interstice entre les Diettes.

AN 1751.

AV TOME III.

Observations sur le Gouvernement
de Pologne, seconde Partie.

Le Peuple, l'Armée, le Trésor, la
Justice, la Police, l'Élection du Roi,
Réponse à la lettre d'un Ami,
Le Philosophe Chrétien.

AV TOME IV.

L'incrédulité combattue par le simple bon-sens.

Discours adressé à l'Académie de
Nancy.

Discours sur l'immortalité du Nom.
Lettre à un Ami.

Réflexions sur divers sujets de morale.

Réponses d'Ariste, aux Conseils de
l'Amitié.

La Religion, la Philosophie, les
Loix, les Sociétés, les Vices & les
Vertus, les Passions, le Bonheur &
le Malheur, les états de la Vie, les
Plaisirs.

Réponse au Discours qui a rem-
porté le prix à l'Académie de Dijon,

ROI DE POLOGNE. 411
par un Citoyen de Genève, en deux
Parties.

AN 1751.

Discours où l'on fait voir qu'une
des principales causes de la décadence
des Lettres dans ce siècle, c'est
que la plupart de ceux qui les culti-
vent, se supposent plus de talents
qu'ils n'en ont, &c.

En écrivant tous ces Ouvrages, le
Roi Stanislas y peignoit sa belle ame,
ses vertus & ses talents. Il connois-
soit les maux des hommes, & s'il ne
pouvoit les rendre tous heureux, il
leur apprenoit au moins à le devenir.

Pendant que d'un côté ce religieux
Prince érige partout les plus augustes
monuments de sa rare & fervente pié-
té, en édifiant ses Peuples, en bâtissant
des Eglises, en faisant porter & ré-
pandre par tous ses États, les oracles
divins avec des secours abondants de
toute espèce à ses Sujets : de l'autre,
il emploie ses épargnes & ses trésors,
à leur assurer des ressources perma-
nentes après son règne, & à bannir
pour toujours de ses États, la misère
& les calamités. C'étoit un pere de
famille, qui pourvoyoit au patrimoi-

Emploi de
ses trésors.

ne de ses enfants : ne voulant pas que les uns fussent accablés du poids des travaux & des peines dans l'indigence, pendant que les autres jouiroient en paix dans l'oïfiveté, de toutes les douceurs de la vie.

Ses sentimens.

Stanislas doit-il agir en Souverain ? il fait éclater sa bonté, sa justice & sa clémence, bien plus que son autorité. Il veut que ses Sujets le regardent comme leur Protecteur, & qu'avec la plus entière confiance, ils viennent implorer & sa justice & ses bienfaits. Toujours lent à punir & prompt à récompenser, il aime mieux faire grace aux coupables, que d'exercer sur eux une justice peut-être trop sévère.

Sa Pierre Philosophale.

Ce Prince étoit un Philosophe héroïque & bienfaisant, qui n'avoit de satisfaction qu'en s'occupant des moyens de rendre les hommes plus sages & plus vertueux. Sa Pierre Philosophale consistoit à faire le bonheur de ses Sujets : il la cherchoit toujours lors même qu'il l'eut trouvée. Il dit un jour, qu'une bonne action valoit mieux qu'un siècle d'ayeux.

Il fut ordonné par Arrêt de son Conseil, du 31 Décembre 1751, qu'à mesure que les Propriétaires des maisons de la Place Saint Sébastien de la Ville neuve de Nancy, les rebâtiroient, ils en rendroient les façades uniformes. En 1593, on avoit bâti sur cette Place, l'Hôtel-de-Ville, pour servir de Palais à la Justice, & ce grand édifice masquoit entièrement le Portail de l'Eglise Paroissiale de Saint Sébastien; mais quand Stanislas eut acheté le Palais qu'occupent actuellement les Cours & Jurisdictions de Nancy, le Magistrat acheta l'ancien pour le faire démolir, & par ce moyen aggrandir la Place & donner plus de jour à l'Eglise de Saint Sébastien.

Par Arrêt du Conseil, du 12 Février 1752, le Roi de Pologne accorde sur la recette des Domaines & Bois, la somme de trois cents livres de France, à prendre annuellement pour le chauffage & pour les autres besoins de la Chambre des Consultations, & pareille somme pour la Bibliothèque Royale. La Chambre

S iij

AN 1751.

Place Saint Sébastien de Nancy.

AN 1752.

Il donne trois cents livres à la Cham. des Consultat. autant à la Bibliothèque Royale.

des Consultations tient des séances
AN 1752. au Palais même, & pendant les jours
que la Cour ne vaque pas.

On avoit distribué le premier prix
de Littérature, dans l'assemblée de
la Société-Littéraire du 13 Janvier
de la présente année 1752.

On commence la Place-Royale de
Nancy, dans le mois de Février, &
le Duc Ossolinski, pose la première
pierre du Piedestal, sur lequel on doit
placer la Statue pédestre du Roi Très-
Chrétien, avec cette inscription sur
une plaque d'airain :

INSCRIPTION

*De la première pierre du Piedestal
de la Statue de LOUIS XV.*

Place-Roya-
le.

STANISLAUS PRIMUS,
Rex Poloniae, magnus Lithuaniae Dux,

Et Dux Lotharingiae & Barri,

Forum hoc regium

Amplissimis undique edificiis
exornatum,

Augusta LUDOVICI XV effigie
insignitum,

Statue pédes-
tre de LOUIS
XV, le bien-
aimé.

Ad urbis primariae ornamentum,

Et commoda publica

Extusi curavit.

ANNO M. D. CC. LII.

AN 1752.

Primum hunc lapidem

Solemniter posuit,

Plaudentibus civibus,

*Francis, Maximillianus Dux de Tenzin
Ossolinski,*

*Supremus Aula Regiae Lotharingiae Praefectus
Regiorumque Galliae Ordinum,*

Eques Torquatus.

TOUJOURS occupé du bonheur
de ses Peuples & de l'embellissement
de sa Capitale, le Roi de Pologne
ordonne par Arrêt de son Conseil du
24 Mars, qu'on y bâtit deux Portes
d'augmentation, l'une sous le nom
de Stanislas, & l'autre sous le nom
de Sainte-Catherine, Patronne de la
Reine de Pologne défunte : plusieurs
nouvelles rues, une Place sous le nom
de Saint-Stanislas, & la Place-Royale,
où devoit être érigée la Statue du Roi
Très-Chrétien son Gendre, pour

Portes ;
édifices &
Places or-
données
par le Roi
de Polo-
gne.

AN 1752. servir de monument éternel de sa tendre affection envers Sa Majesté. Ce furent là les propres paroles qu'on entendit proférer par Stanislas. La Porte-Royale, pour communiquer entre les deux Villes de Nancy, devoit être construite en Arc de Triomphe, telle qu'on la voit aujourd'hui.

Prieuré aux
Jésuites.

Au Village d'Amelle près d'Estaing, étoit un Prieuré fondé en 960, par Hildegarde, Comtesse du pays de Voivre, appartenant actuellement aux Jésuites de Pont-à-Mousson. Voyez l'Arrêt du Conseil des Finances du 24 Mars.

Les Officiers de l'Hôtel-de-Ville de Bar achètent une maison pour y mettre les Sièges du Bailliage & de la Maîtrise des Eaux & Forêts, dans la Ville-haute au-dessus du Palais de la Justice, ancien édifice & menaçant ruine.

Droit fin-
gulier.

Suivant les Arrêts du Conseil des 19 Décembre 1723 & 4 Mars 1752, les Notaires-Royaux ne peuvent passer des Actes dans le Marquisat de Faulquemont. Ici ce trait du Droit Féodal veut l'emporter sur le Droit Régalien,

& l'emporte en effet, puisque les Sujets ne peuvent contracter entr'eux par des Actes munis du Sceau Royal.

AN 1752. Par autre Arrêt du Conseil, du 15 Mai, sur une Délibération des Marchands de Nancy, du 11, Sa Majesté leur permet de prêter à l'avenir le fonds de cent mille livres qu'elle leur avoit donné à cinq pour cent, & de faire un Bâtiment sur la Place de la carrière, pour y tenir le Siège de la Justice-Consulaire, & d'une Bourse; leur faisant en cette considération un nouveau don de quarante mille francs.

Le Roi
donne en-
core 40000
livres aux
Marchands
de Nancy.

Par sa Déclaration du même jour, Sa Majesté règle pour l'avenir la destination du fonds des gages des quatre Censeurs de son Académie. Le cinquième, qui étoit le Pere de Menoux, Jésuite, n'avoit point de gages; mais il étoit comblé des bienfaits du Roi.

Gages des
4 Censeurs

Par Lettres-Patentes de la même date, ce Prince établit le Collège-Royal des Médecins de Nancy, composé de quatre Officiers électifs, qui sont le Président pour six années, deux Conseillers pour trois ans, & le Secrétaire perpétuel. Le Conseil de ce

Collège de
Médecine
établi par
Sa Majesté
à Nancy.

AN 1752.

Collège devoit être formé de ces Officiers & du Doyen, par ordre d'ancienneté, pour s'assembler régulièrement une fois le mois, travailler au progrès & à la perfection de la Médecine, faire des cours d'Anatomie, de Botanique & de Chymie, cultiver un Jardin de Plantes usuelles, & lier une correspondance exacte avec les Médecins du pays. Ce Collège devoit nommer, de trois en trois ans, cinq Aggrégés, pour consulter gratuitement avec les Médecins des pauvres, sur leurs maladies, une fois par semaine. Le Secrétaire devoit tenir un registre des Réceptions, Délibérations, Élections, Réglements, &c. conserver les Mémoires venus du dehors & reçus par le Collège, & faire avec un Aggrégé des Observations journalières sur les vents & sur le tems qui régneront à Nancy, & dresser des tables de ces Observations. Le Collège devoit former une Bibliothèque des principaux Auteurs de Médecine, sous la garde d'un Aggrégé choisi. Le Président avec un Conseiller, devoit faire de six en six

AN 1752.

mois, la visite des Pharmacies de la Ville. Entre ce Collège & celui de Rouen, il y avoit union & confraternité, convenues avant même que le premier eût reçu sa dernière forme. Le Roi de Pologne lui destina un logement distingué, sur l'une des façades de la Place-Royale.

La Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie, ont fait des progrès en Lorraine; malgré les petites guerres intestines que foment & nourrit la jalousie de métier: sentiment impardonnable à des hommes faits pour mériter l'estime & la considération de tous les Ordres de l'État. On ne sçait que trop que les vices sont de tous les pays & de toutes les conditions: par quelle prérogative la Lorraine en seroit-elle exempte? ou plutôt, comment a-t-elle pû souffrir cette épidémie dans son sein, après avoir étonné toutes les Nations par son zèle & par sa fermeté pour la Religion Orthodoxe, & par sa constante fidélité pour ses Souverains? Ces sentiments étoient tellement naturels, héréditaires & propres aux Lorrains,

Bonnes
qualités des
Lorrains.

AN 1752.

Réflexions
sur le dan-
ger d'être
vieux.

qu'on les citera toujours pour modèles à ces deux égards, sans parler des autres qualités qui leur font également un honneur infini.

Mais il est partout une façon de penser, qui ne devroit être concentrée que dans le vulgaire, où la belle éducation ne peut rien mettre ni rien changer, puisqu'il n'est pas en état de la recevoir. D'où je conclus que tout homme qui veut s'élever & mériter, sans se défaire de ses vices, ne veut pas qu'on lui donne une autre origine que dans ce vulgaire, sans doute, dès que pouvant faire mieux, il renonce au droit d'être honoré dans son pays.

Les Médecins & les Chirurgiens destinés par état à soulager & guérir, & par conséquent à converser avec toutes sortes de personnes, grands & petits, dont souvent même ils obtiennent la plus entière confiance, étant plus à portée que beaucoup d'autres, de se faire observer dans leurs mœurs, se garderont donc bien de paroître avec le moindre vice dans les maisons où leur ministère est ap-

AN 1752.

pellé, parce qu'autrement ils n'en remporteroient ni l'estime ni la considération qui doit toujours les suivre; & quand on s'expose indifféremment à ce danger, on ne sent plus ou pas assez, l'aiguillon de l'honneur ou de l'amour propre même, & pour lors, tout est perdu, jusqu'à l'espérance même de pouvoir se remettre un jour dans la bonne voie, puisqu'au lieu de fuir ou de se cacher, on ose montrer partout une turpitude qui choque les gens de bien. Ces réflexions doivent servir de conseil à tous les hommes.

Partout en Lorraine on herborise, & principalement sur les Montagnes des Vosges, où le Sol est plus propre qu'ailleurs à produire les Plantes & les Simples, à l'usage de la Médecine. On trouve aux environs de la Bresse, l'Angélique avec *Lenticula palustris*, *quadrifolia*; le *Calamus Aromaticus* dans la Meuse près de Commercy; dans la Meurthe vers Rosières & dans le Bailliage de Boulay, la Caroline; dans les Montagnes du côté de Granges, on trouve l'Ellebre blanc & l'Ellebre noir; mais particulièrement sur

Plantes &
Simples en
Lorraine.

les Montagnes autour du Lac de Re-
 AN 1752. tourner : la Gentianne sur le Mont
 Saint-Jacques, près de Vagney; le
 Filix arborea dans le Comté de Bitche,
 du côté des anciens Bains de Walche-
 broun; le Pypola, sur la Montagne
 de Saint-Elophé ou de Julien, dans
 le Neuf-Château.

Les Sapins des Vosges produisent
 abondamment la Thérébenthine,
 connue sous le nom de Strasbourg.
 On herborise au Saint-Mont près de
 Remiremont, aux environs de
 Pont-à-Mousson & de Nancy; mais
 beaucoup plus dans les Vosges sur
 la haute Montagne du Balon, où
 le célèbre Jean-Bauhin herborisa
 & trouva le Filix, Fougère ex-
 cellente, qu'on ne trouve point ail-
 leurs; & cette Montagne, comme
 toutes celles des Vosges, abonde en
 Simples très-estimés dans la Pharma-
 cie.

Jardin Bo-
 tanique.

On trouve aussi dans l'Étang de
 Lindre, auprès de Dieuze, des Plan-
 tes aquatiques très-bonnes & très-
 rares. Il n'y a de Jardins Botaniques
 en Lorraine, que celui du Collège-

Royal des Médecins de Nancy, hors
 de la Porte Sainte-Catherine, à droite
 & vis-à-vis le beau corps de Cazerne
 qu'on vient d'achever. Ce Jardin qui
 promet beaucoup par les soins qu'on
 y donne, est aussi curieux qu'agréa-
 ble pour les Habitans de cette Capi-
 tale, & pour les Étrangers qu'on y
 reçoit avec autant de politesse que
 d'empressement à satisfaire leur cu-
 riosité.

Quant aux Arts & Métiers en Lor-
 raine, ils font Corps & Communau-
 tés dans les Villes principales, & se
 gouvernent sous l'inspection de la
 Police, & sous la Jurisdiction de
 leurs Maîtres & Jurés, munis de Let-
 tres ou Chartres en forme de Régle-
 mens ou de Statuts, autorisés du Sou-
 verain; sauf l'appel des Jugemens de
 ces Maîtres aux Bailliages, suivant
 les régles dûement homologuées de
 tous ces différens Corps ou Confré-
 ries.

Je reviens aux travaux immenses
 que le Roi de Pologne a fait faire à
 Nancy, pour en donner une idée suf-
 fisante au Lecteur, qui peut n'être
 pas à portée de voir cette Ville.

AN 1752.

Régle-
 mens pour
 les Arts &
 Métiers.

AN 1752.

Place-
Royale.

444 VIE DE STANISLAS,

Il a fait bâtir sur sa Place-Royale, un magnifique Hôtel-de-Ville, terminé par deux Pavillons, & couronné d'un fronton, pour être le Siège des Officiers Municipaux, & du Lieutenant-Général de Police, avec le Collège de Médecine & une salle pour les concerts & pour les redoutes.

Au levant & au couchant, il y a deux gros Pavillons de chacun sept croisées de face, & d'une Architecture pareille à celle de l'Hôtel-de-Ville. Aux angles de la droite & de la gauche septentrionale de la Place, au midi de laquelle est l'Hôtel-de-Ville, il y a de belles Fontaines en rocailles, ornées & surmontées de figures allégoriques : régnant dans tout le contour de cette Place, un Trottoir fort large & très-commode en taille pour les gens de pied, depuis le devant des maisons de chaque côté de l'Hôtel-de-Ville, jusqu'à la Porte-Royale, avec une ample chauffée dans le milieu de la petite rue entre les maisons basses de la partie septentrionale de la Place, pour mieux voir la Porte-Royale en Arc de Triom-

ROI DE POLOGNE. 425

phe, répandant au point mitoyen de la Carrière; & la Statue de Louis XV est au milieu de la Place, en face de cette Porte : le Monarque ayant le regard vers la France, le bras droit étendu vers l'Allemagne, & tenant en sa main le bâton de Commandement.

En entrant à Nancy par la Porte Saint-Stanislas du côté de Paris, pour sortir à l'opposite par celle de Sainte-Catherine, on passe au pied de la Statue du Roi entre les quatre Pavillons, & de même en allant d'une Ville à l'autre. De la Carrière & des deux nouvelles Portes on voit cette Statue. Rien n'a manqué dans l'exécution de ce magnifique projet.

La Place Saint-Stanislas, dont les quatre faces devoient être uniformes, est située dans l'endroit même où se trouvoit autrefois le Jardin Potager du Prince; c'est-à-dire, entre la Place-Royale & les Portes Sainte-Catherine & Saint-Georges. Tous ces travaux déjà fort avancés dans la présente année 1752, ont été faits sous la conduite d'Héré, premier Archi-

AN 1752.

Place Saint-
Stanislas.

AN 1752.

tecte du Roi. Il faut avouer que les Particuliers Concessionnaires & Donataires irrévocables des terrains, tant de derrière les faces de la Place-Royale, que pour le prolongement des rues anciennes, ou pour la formation des places & des rues nouvelles, ayant voulu seconder les vues du Roi, firent bâtir leurs maisons avec la même diligence, suivant les alignemens qu'on leur avoit donnés.

Par Lettres-Patentes du 22 Mai, le Roi fait Chanoines honoraires de la Collégiale de Pont-à-Mousson, les Curés de Saint-Laurent & de Sainte-Croix. Cette Eglise avoit été fondée sous l'invocation de Sainte-Croix, par Thibault II, Comte de Bar, en l'an 1260.

Pour assûrer d'autant mieux les Concessions & Donations que le Roi Stanislas avoit faites des terrains à Nancy, à des Particuliers pour y bâtir suivant ses vues, & tranquilliser ces Concessionnaires sur la propriété de ces fonds, Sa Majesté Très-Chrétienne confirma par sa Déclaration de Versailles, du 8 Juin, enregistrée

AN 1752.

en la Chambre des Comptes de Paris, le 14 Juillet suivant, tous les dons que le Roi de Pologne jugeoit à propos de faire, des terrains d'entre les deux Villes de Nancy, soit au Potager-Royal, soit dans les lieux circonvoisins.

On eut la satisfaction de remarquer dans cette Déclaration, ces belles expressions du Roi. » Nous nous sommes déterminés d'autant plus » volontiers, dit-il, à ce que desirer » Sa Majesté Polonoise, que le succès » de son projet tend à Notre gloire, » à l'embellissement de l'une des plus » belles Villes qui doit faire partie » de Notre Royaume, & affermir » l'amour de ses Habitans pour leurs » Souverains ».

Belles expressions de ce Monarque.

On gravoit alors les places & les diverses façades des nouveaux édifices de Nancy, pour les insérer au recueil Héré; c'est-à-dire, dans la collection de tous les Ouvrages, établissemens, donations, fondations & dépenses du Roi de Pologne, à l'avantage de ses Sujets.

Son Altesse Royale, Madame la

AN 1752.

Madame
l'Abbesse
de Remi-
remont fait
bâti un Pa-
lais Abba-
cial.

Le Roi de
Pologne
fait du bien
aux Jésui-
tes de Bar.

Princesse Charlotte de Lorraine, Ab-
besse de Remiremont, ne voulant
point profiter des revenus de sa crosse,
mais les employer généreusement à
faire bâtir un magnifique Palais Ab-
batial, donne sept de ses prébendes
à Madame la Princesse Christine de
Saxe sa co-adjutrice, & le surplus des
revenus de cette Abbaye, aux usages
les plus dignes de la munificence
& de l'éminente piété de Son Altesse
Royale.

Par Lettres-Patentes du 10 Aoûr,
le Roi de Pologne terminant de longs
Procès, conservoit à la Commande-
rie de Saint-Antoine de Bar, les co-
teaux de Vignes qui produisent le
meilleur Vin du Barrois, avec une
partie de ses biens anciens, à charge
de payer annuellement cinq cents li-
vres de France à l'Hôpital du Bourg
de la Ville basse; & comme ce Prin-
ce étoit informé que les Jésuites de
la même Ville ne jouissoient pas
d'un revenu suffisant, il voulut que
ces Peres se ressentissent aussi de ses
bienfaits: ce fut dans ces termes
qu'il s'en expliqua par l'article V de

AN 1752.

ses Lettres-Patentes du 4 Septembre;
" il sera pris en outre annuellement
" sur Notre Domaine, une somme
" de cinq cents trente-trois livres six
" sols huit deniers de France, au
" profit du Collège des Jésuites de
" Notredite Ville de Bar, pour le
" mettre d'autant plus en état de con-
" tinuer l'instruction de la Jeunesse
" dont il est chargé; & par l'article
VIII de ces mêmes Lettres, le Roi des-
tinoit une somme de six cents livres
de rente, pour fonder une École gra-
tuite à Commercy, suivant le Contrat
qui devoit s'en passer avec le Supé-
rieur-Général de l'Institut des Écoles
Chrétiennes.

On pourroit épargner tout ce qu'il
en coûte aux Sujets pour l'instruction
de la Jeunesse, en chargeant les Cha-
noines, Curés, Vicaires, Moines,
Religieux & tous autres Ecclésiasti-
ques bénéficiés, de cette instruction
gratuite. Il doivent tous le quart de
leurs biens ou bénéfices aux pauvres,
& ne le donnent point. La peine qu'ils
auroient d'instruire, leur seroit am-
plement payée par la retenue de ce

Fondation
d'une Éco-
le gratuite
à Commer-
cy.

430 VIE DE STANISLAS,
quart, suivant les Conciles généraux.

AN 1752.

Acquêt des
Jésuites.

Par Arrêt du Conseil du 27 Octobre, les Jésuites de la Mission de Nancy, obtiennent la propriété d'une grande & belle maison, joignant leur Hôtel, avec l'union & l'incorporation de cette acquisition au même Hôtel.

Le meilleur des plans de Nancy, de ses dehors, des changements, des embellissements & des augmentations faits sous le règne & par la munificence du Roi de Pologne, est fait par le Sieur le Rouge.

On détruit la Chapelle de l'ancien Prieuré des Bénédictins de Léomont, à une lieue & au couchant d'Été de Lunéville. On n'a laissé subsister que le Cloître & la belle Citerne qu'on voit au milieu.

Il y avoit un fameux Temple de Diane, d'où l'on prétend que Lunéville a pris son nom. On voit encore la Fontaine sacrée au pied de la Montagne & du petit Bois de la Déesse, du côté de Saint-Evre, au levant d'Été. L'eau de cette Fontaine est savonneuse.

Poudre &
Amidon.

Pour diminuer la quantité de bled

ROI DE POLOGNE. 431

qu'on employe à faire de la Poudre à poudrer & de l'Amidon, le Roi permet par Arrêt de son Conseil des 25 & 27 Novembre, d'établir à Lunéville une Manufacture des mêmes denrées, avec des pommes de terre. Mais ce projet n'a pas réussi. Le sieur Fériet, Chanoine de la Collégiale de Saint-Mihel, y fonde quatre cents livres de rente pour une troisième prébende.

Par Arrêt du Conseil d'État du 22 du même mois, le Roi confirme le Règlement donné par l'Ordinaire à la Collégiale de Longuyon sur la Discipline, le 3 Octobre 1751.

Ce Prince établit des Maîtrises communes aux Villes de Mirecourt, Épinal & Saint-Diez, par Arrêt de son Conseil du 27 Janvier 1753. Ce sont des Sièges particuliers.

A peu de distance de Sampigny, sur la droite en venant de Commercy, on voit la Maison des Minimes de Sainte-Lucie, fondée dans le dernier siècle. C'est dans les Jardins de ce Couvent, qu'on trouve ce bois odoriférant, dont on fait de petits On-

AN 1752.

AN 1753.

Bois de
Ste. Lucie.

432 VIE DE STANISLAS,
vrages. Le fruit de cet arbrisseau est
une espèce de cerise amère & noire.
AN 1753. Les Religieux de ce Monastère, qui
devoient être d'abord au nombre de
dix-sept, se réduisirent à dix, & ils
sont à présent que cinq, ayant été
dispensés d'être davantage pendant
quelques années, suivant les Arrêts
du Conseil du premier Décembre
1742, & 25 Janvier 1753.

Le nom de l'Isle-Richard, érigée
sous ce titre par le Duc Charles IV,
en 1641, fut changé par Arrêt du
Conseil des Finances, du 10 Février,
& Lettres-Patentes du Roi du 14, en
celui de Mont-Richard.

Par Arrêt du Conseil du 17 de ce
mois, le Roi de Pologne accorde des
octrois à la Ville de la Marche,
Bassigny.

Une Fabri-
que dans la
Collégiale
de Bour-
mont.

Au lieu d'un Chanoine dont le
Chapitre de la Collégiale de Bour-
mont devoit être augmenté, le Roi
de Pologne ordonna par Arrêt de son
Conseil du 9 Mars, qu'il y auroit
deux Vicaires, & qu'au moyen de
l'union des Chapelles Sainte-Cathe-
rine de Ruppès, de Saint-George, de
Saint-

ROI DE POLOGNE. 433
Saint Blaise & de Notre-Dame-des-
Malades de Gondrecourt, il seroit
établi dans la même Collégiale, une
Fabrique pour laquelle seroit dis-
trait le tiers de tous les revenus de
cette Eglise.

Par Lettres-Patentes du 12 du mê-
me mois, on défunit le Fief de Fon-
taine sous Hatton-Châtel, du Mar-
quisat d'Hannonville.

Par Arrêt du Conseil d'Etat du 4,
& Lettres-Patentes du 7 Mai, la Fa-
culté de Médecine de Pont-à-Mouf-
son fut aggrégée au Collège-Royal
des Médecins de Nancy.

La Prévôté de Pierrefitte, suppri-
mée par l'Édit du mois de Juin 1751,
fut remise sur l'ancien pied, par Ar-
rêt du Conseil des Finances du 19
Mai, & Lettres-Patentes du 3 Juin,
suivant lesquelles, les différents Sei-
gneurs de cette Terre y faisoient ren-
dre la Justice, chacun pendant un
tems proportionné à la part qu'ils
avoient dans la Seigneurie; ce qui
s'accomplit par la révolution de quatre
années, après lesquelles recommence
le période.

AN 1754.

Prévôté
rétablie.

AN 1754.
Effets trou-
vés dans un
tombeau.

Ce fut le 10 Septembre 1754, qu'on découvrit le tombeau du Fondateur de l'Abbaye des Bénédictins de Saint-Mihel, dans son ancien emplacement. On conserve au trésor de ce Monastère, les effets qu'on avoit trouvés dans ce tombeau, parmi lesquels étoit le cachet ou l'anneau de ce Fondateur: c'étoit une Minerve gravée sur une Cornaline, montée grossièrement en or.

L'Eglise Paroissiale de Saint-Mihel est également ancienne, & remarquable par un Sépulchre de pierre blanche, dont les figures sont plus grandes que le naturel, & par d'autre excellents Ouvrages dont on ne connoit pas les Auteurs: on croit que c'est du fameux Richier, du Village de Dagonville, qui fut mené par Michel-Ange en Italie, pour y cultiver les talens de ce jeune Elève pour la Sculpture. Les deux freres de ce Richier, travailloient avec lui dans cette partie, & l'Eglise ainsi que l'Abbaye des Bénédictins de Saint-Mihel, sont décorées de plusieurs beaux Ouvrages de ces Artistes,

Le Roi de Pologne couronne tous ses travaux magnifiques, par l'inauguration de la Statue pédestre du Roi son auguste Gendre, sur la Place-Royale de Nancy, le 5 Novembre 1755, après avoir fait annoncer cette grande solemnité par un Hérault d'armes: on ne pouvoit rien ajouter à la magnificence d'une cérémonie si chere au cœur de Stanislas; les Cours Souveraines, le Magistrat & les troupes de la garnison, formoient dans leur marche vers la Place-Royale, un de ces spectacles pompeux & pleins de Majesté, qui portent dans tous les cœurs l'admiration, le respect & la joie. C'étoit la fête du sentiment.

Toute la Place étoit illuminée avec un goût surprenant & admirable. Rien ne fut oublié pour donner au plus beau jour de Stanislas, tout ce qui pouvoit caractériser la fête la plus memorable & la plus brillante.

Le concours des Nationnaux & l'affluence des Etrangers, remplirent tellement la Ville, qu'à peine étoit-il possible de se tourner dans les maisons,

T ij

AN 1755.
Inauguration de la
Statue de
LOUIS XV,
à Nancy.

AN 1755.

dans les rues & dans les Places ; & l'on remarqua combien les Habitans de Nancy se trouvoient honorés & flattés, d'avoir chez eux l'image auguste de Louis le Bien-aimé, à présent notre Souverain. Ils ouvroient leurs maisons à tout le monde indistinctement, pour y loger & régaler de leur mieux, autant de personnes qu'elles en pouvoient contenir, & qui voudroient partager avec eux le bonheur qu'ils célébroient le plus magnifiquement dans l'enthousiasme de leur commune allégresse. On fit couler des fontaines de vin pour le Peuple, dans les différens Quartiers de la Ville, & l'on eut soin de pourvoir amplement les Hôpitaux, les Renfermeries, & les Prisons, de tout le nécessaire, pour y faire goûter les délices d'une si belle fête. On fit servir à tous les Soldats de la garnison (c'étoit le Régiment du Roi) un grand souper sur des tables dressées exprès sur la Place Saint-Sébastien, & tout le monde fut enchanté de ce nouveau spectacle. Il y avoit en outre des tables magnifiques

AN 1755.

ment servies de tout ce qu'on pouvoit désirer de meilleur, dans les salles basses de l'Hôtel-de-Ville, superbement illuminées, & où chacun pouvoit entrer librement, manger, danser & boire, autant qu'il le désiroit.

Un événement si glorieux pour Louis, pour Stanislas, pour la Lorraine & pour sa Capitale, fut consacré par un grand nombre de Médailles d'or, d'argent & de bronze, que le Magistrat fit frapper & présenter à Versailles, au Roi Très-Chrétien, à la Reine, à Monseigneur le Dauphin & à Mesdames de France, par une députation de quatre Officiers Municipaux ; M. Thibaut, Lieutenant-Général de Police, à la tête des Députés. Ils furent le plus honorablement traités pendant tout leur séjour. Aussi racontent-ils souvent encore dans les transports de leur reconnoissance, l'accueil, les honneurs & les graces, dont ils furent comblés par le Roi même, qui les ayant tous annoblis, leur fit expédier avant leur départ de Versailles, les Lettres-Patentes de leur annoblissement.

T iij

Députation du Magistrat de Nancy, au Roi Très-Chrétien, pour lui porter des Médailles.

438 VIE DE STANISLAS,

AN 1755. Depuis cette grande & mémorable époque du sentiment, qui fait tant d'honneur à Stanislas, il ne s'occupe plus que du progrès des Arts, & du Gouvernement de ses États.

Voici les Inscriptions qui sont aux quatre faces du Piedestal de la Statue de LOUIS XV, sur la Place-Royale de Nancy.

Vive diu Lodoix, Lothari tibi sacra precantur,

Artificem ducebat amor præstantior arte.

Principis ex animo plaudit Lotharingia votis,

Reddit amor foci tibi muta hæc spirantia signa.

ANNO M. D. CC. LV.

Médaillons qui sont aux quatre faces du Piedestal, le tout d'un très-beau marbre de Gènes.

Hoc præfago jungimur nexu,

Univerſæ præmium pacis.

Quantus hinc mihi splendor,

Liliorum nativi fructus.

ROI DE POLOGNE. 439

AN. 1755. Ce n'étoit pas assez pour Stanislas, d'avoir élevé ce monument éternel de sa tendresse & de sa reconnaissance, Le Roi de Pologne va pour le Monarque auguste qui l'avoit tous les ans à la Cour de France. comblé d'honneur & de gloire en épousant sa Fille, en un tems qui ne lui permettoit pas, dans la manière de penser des hommes, d'espérer d'être la première & la plus grande Reine du monde; mais Stanislas vouloit encore aller tous les ans lui-même à Versailles, compléter son bonheur par l'effusion de tous les sentiments dont sa belle ame étoit si remplie pour le Roi, pour la Reine & pour toute la Famille Royale; & ce Prince autant révééré que chéri dans, cette Cour délicieuse, n'y faisoit qu'un petit séjour de trois semaines, pour la quitter à regret & revenir en Lorraine continuer ses vœux & ses actes ordinaires de piété, pour l'heureuse conservation de toutes ces Têtes sacrées.

C'étoit au mois de Juin que le Roi de Pologne avoit coutume de quitter Lunéville pour n'y revenir que vers la fin de Septembre, ou dans les pre-

AN 1755.

440 VIE DE STANISLAS,
miers jours d'Octobre ; il demouroit
quelques jours au Château de la Mal-
legrange , après avoir fait plusieurs
forties de celui de Lunéville , pour
aller dîner tantôt au Kiosque des Bos-
quets , tantôt à la Cascade , puis au
Château de Chanteheu , de Jolivet &
d'Einvillie ; ensuite il prenoit son grand
effor & se rendoit à Commercy, qu'il
aimoit, pour y passer toute la belle
faison ; & c'étoit de-là qu'il se rendoit
à Versailles dans le mois de Septem-
bre, c'est-à-dire, entre les deux voya-
ges de Compiègne & de Fontaine-
bleau.

Amis &
compagnie
ordinaire
du Roi.

Stanislas eut pour amis & pour com-
pagnie fidelle, tant qu'ils vécurent , le
Duc Ossolinski, dont l'épouse tint
presque toujours le lit au Château de
Lunéville , sans prendre aucune part
aux fêtes, réjouissances, plaisirs & gala
de la Cour, si ce n'est à quelques
concerts que le Roi lui donnoit quand
elle avoit quelques heures de santé,
ou plutôt de convalescence. Ces illus-
tres Compatriotes de Stanislas, en
étoient aussi les parents, ainsi que sa
cousine , Madame la Princesse de

ROI DE POLOGNE. 441

Tallemond , sœur de la Duchesse
Ossolinska. Cette Princesse , qui de-
meure au Palais du Luxembourg , à
Paris , venoit chaque année passer
quelques mois à la Cour du Roi de
Pologne, qui lui procuroit tous les
agrémens possibles. Un jour, & je
l'entendis de fort près , il entra chez
elle , suivi de toute sa Musique, pour
lui donner un concert , & Sa Majesté
dit à sa Cousine : Madame , je viens
avec mes Camarades pour vous amu-
ser. Le trouverez-vous bon ?

La grande affabilité de ce Prince,
toujours de l'humeur la plus agréable
pour tout le monde, & dans le particu-
lier, pour ses propres Officiers, Com-
mentaux & Domestiques, sans en
excepter aucun, les attachoit telle-
ment à son service, que l'intérêt n'en
étoit plus une condition. On étoit
content de ce qu'il vouloit bien ac-
corder, & l'on n'auroit pas quitté sa
place pour en prendre une plus lucra-
tive. Aussi, le Roi qui connoissoit
tous ses Gens, méditoit & projettoit
continuellement les moyens de les
récompenser amplement de leurs ser-

T v

AN 1755.

AN 1755. vices. Quelques - uns de ceux qu'il avoit enrichis, & qui n'étoient pas encore contents, s'imaginoient que pour tout avoir, ils ne devoient point cesser de demander, & qu'à force d'obtenir, le Roi ne seroit pas en état de récompenser son monde; mais ce bon Prince indigné, leur dit : » si je » vous donne tout, comment voulez- » vous que je fasse à mes Gens, le » bien que je leur dois ? « Sire, lui répondit le Pere de Menoux, Jésuite, ne les payez-vous pas exactement ? » Oui, sans doute, répartit le Roi. « Dans ce cas, Sire, Votre Majesté ne leur doit rien.

Belle réponse de Sa Majesté, à un mauvais Conseil.

Une autre fois quelqu'un représenta à ce Prince qu'il devoit réformer sa Musique, & qu'il épargneroit tous les ans les vingt mille écus qu'elle lui coûtoit. Ce zèle pour l'épargne du Roi, mangeoit à sa table, & Sa Majesté lui dit : » Quand je ne pourrai plus » tenir ma Musique comme elle est, je » retrancherai un plat de ma table & » je garderai ma Musique.

Stanislas attendoit impatiemment que tous ses Ouvrages fussent payés,

& que ses épargnes le missent en état d'exécuter de nouveaux projets en faveur de ses Peuples ; mais quand on considère d'un côté ce qu'il en a coûté pour les établissemens & fondations de ce Prince, & de l'autre sa dépense incroyable en Edifices, à commencer par les Jardins, Terrasses, Quinconces & Rochers, le Kiosque & la Cascade, la Chartreuse, les Eaux, leurs conduites, les réservoirs, leurs machines & les édifices nécessaires, le grand Canal & les Jardins de la Chartreuse, les plantations d'Arbres & de Charmilles dans ces lieux marécageux qu'on ne peut dessécher qu'à grands frais, les deux Tours de l'Eglise de Lunéville, le superbe Château de Chantreheu, la belle allée de charmilles où l'on passoit pour s'y rendre depuis le Château de Lunéville, l'achat de la Terre de Jolivet, les réparations de la maison, des jardins & du Château d'Einville, la réédification double de celui de Lunéville du côté du Canal, brûlée deux fois, la bâtisse du Château de la Mallegrange, des Jar-

AN 1755. Edifices & dépenses de ce Prince, pour le bien de ses Peuples.

444 VIE DE STANISLAS,
AN 1755. dins & des Eaux, les changemens & les augmentations du Château de Com-
mercy, la construction des Maisons de
Charité & des Écoles gratuites tant
à Nancy qu'à Lunéville, des Cazer-
nes, & l'achat du Palais des Cours de
Justice, la construction de la Place
royale, de celle d'alliance & de la
Carrière, du superbe Hôtel de la Mis-
sion, de la belle Eglise de Bon-Se-
cours, des deux nouvelles Portes,
de l'Hôtel de Ville, des façades des
maisons des Particuliers, & l'achat
des terrains nécessaires à tous ces Édi-
fices, l'établissement des Magasins de
bled dans toutes les principales villes
de la Lorraine, les fonds donnés aux
Marchands de Nancy, l'établissement
de la Chambre des Consultations, les
bâtimens & les fonds qu'il fit aux
Hôpitaux de Nancy, Plombières &
Lunéville, les sommes à distribuer
annuellement par les Peres de la Mis-
sion royale dans tout le pays, les Mai-
son & dotation considérables des Fre-
res de la Charité de Nancy, les autres
bienfaits, dons & pensions que fai-
soit Stanislas de tous côtés : on ne

ROI DE POLOGNE. 445
sçauroit s'imaginer que tant de dé-
penses ayent pu se relever sur ses épar-
gnes; sans parler des secours puissants
que sa bonté tenoit toujours tout prêts
dans les calamités publiques, & dans
les disgraces des Particuliers; sans que
jamais il fut dû la moindre des cho-
ses aux gens de sa Maison; le plus
exactement payés à la fin de chaque
mois.

Ses Gardes-du-Corps étoient très-
bien montés & richement habillés de
trois ans en trois ans : ses Écuyers,
ses Cadets Gentils-hommes, sa Ven-
nerie, ses Chevaux, ses Mulets, ses
Équipages étoient d'une dépense roya-
le, & l'on payoit tout comptant.

La Ville de Saint-Diez fut entiè-
rement réduite en cendres, & tous
ses habitans désespérés se trouverent
sans logement, sans habit, sans pain,
sans argent & sans ressource dans ce
malheur commun. Aussitôt que Sta-
nislus en est informé, il donne ses
ordres, & ces habitans sont secourus.
Il veut aller lui-même reconnoître
l'affreux désastre de cette Ville, pour
la faire rétablir sans délai sur les plans

AN 1755.

Il fait re-
bâtir la Vil-
le de Saint
Diez, en-
tièrement
brûlée, &
donne des
secours à
ses Habi-
tans.

AN 1755.

de son premier Architecte, qu'il charge de les faire exécuter sans relâche ; & bientôt on vit, avec autant d'étonnement que de satisfaction, la Ville de Saint-Diez beaucoup plus magnifiquement bâtie qu'auparavant, aux frais de Notre bon Roi : c'est à présent la plus belle Ville des Vosges, & du commerce le plus florissant.

Les Dames de l'Abbaye de Remiremont, M. de Lucey, Grand-Prevôt de Saint-Diez, à-présent Evêque *in partibus*, & M. de la Galaizieres son frere, Chancelier du Roi, contribuerent généreusement avec le Chapitre de cette Ville, au soulagement & rétablissement des pauvres habitans incendiés.

Stanislas avoit placé des fonds dont les intérêts étoient destinés tant aux incendiés qu'aux grêlés.

Trésor de
Stanislas
épuisé.

Tant de dépenses imprévues & purement gratuites dans un pays comme la Lorraine, où le Roi s'étoit déporté du droit de lever de l'argent sur ses Peuples, pour se contenter d'une simple pension, épuiserent les épargnes de ce Prince qui, ne pouvant plus fonder ni bâtir, prit le parti de

AN 1755.

s'en consoler avec la Philosophie, avec les Arts, avec les Lettres ; & Stanislas vivoit ainsi ; lorsqu'en 1762, au commencement du Printemps, il apprit que Mesdames de France, Madame & Mad. Victoire, alloient arriver à sa Cour pour se rendre ensuite aux eaux de Plombières. Aussitôt il donne les ordres les plus prompts pour faire mettre dans le meilleur état les chemins où ces Princesses devoient passer, & garnir les Postes de Chevaux suffisans : il voulut aller lui-même à Plombières pour en rendre le séjour, & le plus commode & le plus agréable qu'il fut possible ; & rien ne fut épargné dans cette vue. L'argent se distribuoit par profusion du trésor de Stanislas ; & tout le monde étoit de la dernière surprise de voir qu'il pût fournir aux dépenses immenses qu'il faisoit pour l'arrivée de Mesdames, & le nombre prodigieux d'Ouvriers de toutes especes occupés aux préparatifs qu'il avoit ordonnés.

Voilà ce que produit le grand ordre & la belle économie des Finances de ce Prince, par M. Alliot,

Préparatifs pour la réception de Mesd. de France à Lunéville.

M. Alliot a toute la confiance du Roi.

AN 1755.

Commissaire-général & Intendant de la Maison du Roi, qui reconnoissant la probité, le zèle, les talens & l'affection de cet Officier pour son service, lui donna toute sa confiance avec l'autorité nécessaire dans une place aussi difficile à remplir au gré de tous les Commensaux. Le défaut de presque tous les hommes est de ne vouloir être jugés que comme ils se jugent eux-mêmes: ce qui n'arrive que quand le Juge voit leurs prétentions du même œil qu'eux.

Sa conduite en son administration.

M. Alliot, de qui je n'ai rien à prétendre, & dont je ne suis pas même à portée de cultiver l'estime, avoit un esprit de détail & de la plus grande fermeté. Toutes les branches de chaque département étoient arrangées avant que de sortir de sa main pour le sous-ordre. Il connoissoit le mérite de chaque Sujet, & ce mérite étoit la mesure de son traitement & des bienfaits du Roi, sur le compte qu'il en rendoit sincèrement à Sa Majesté. Rarement il prenoit sur lui de faire des grâces d'une certaine conséquence;

AN 1755.

aussi ne punissoit-il jamais, & quoi qu'il parut reprocher les fautes avec un air de sévérité, quelquefois même avec des menaces, il avoit la bonté d'en solliciter lui-même le pardon, surtout quand il étoit assuré de la probité des fautifs. En un mot on ne vit jamais Chef plus vigilant, plus actif, plus juste & plus intègre que M. Alliot dans toute sa longue administration des trésors de son Maître & de son Roi, qui lui-même vouloit tout voir & voyoit effectivement tout par le compte exact qu'il se faisoit rendre chaque mois de sa dépense, & l'on ne délivroit point d'argent sans ses ordres. M. Alliot avoit des Fournisseurs affidés pour les Caves, pour la Volaille, pour le Poisson, & pour tout ce qui concernoit la bouche, & le prix de chaque article étoit arrêté pour toute l'année: la fourniture de l'avoine, du foin & de la paille s'adjugeoit à qui moins la ration: il y avoit également un Boucher chargé de fournir toute la grosse viande des trois especes, à six sols de France la livre, & l'emploi de toutes ces den-

AN 1755.

450 VIE DE STANISLAS,
rées devoit être justifié jour par jour
devant M. Alliot, de même que la
fourniture & la distribution dans toute
la Cour, du bois de chauffage, fagots
& charbon. Aussi cet Officier, chargé
de tant de soins, ne s'absentoit-il
jamais pour aucune sorte de plaisir;
ce fut par son attention infatigable à
veiller sur tout ce qui se passoit à la
Cour de son Maître, qu'il en bannit les
Parasites, comme l'inutile & le superflu.
Dans les commencemens il remarqua que
certains oisifs, qui cherchoient à se rendre
officieux en apparence, tâchoient de se
frayer des routes secrètes vers les Cui-
sines pour en tirer leur nourriture;
& tout aussitôt ils furent déconcertés
par les ordres que donna M. Alliot, pour
empêcher ce gaspillage & tous autres;
car avant que de se coucher, il sçavoit,
très-exactement ce qu'on avoit dépensé
dans la journée. Mais cette belle & louable
économie n'empêchoit point que la table
du Roi ne fût servie le plus magnifiquement,
& toutes les autres paroissoient l'être
avec profusion. Ce qui est encore

ROI DE POLONGE. 451

AN 1755.

plus à la louange de Monsieur Alliot, c'est
qu'il n'accordoit jamais à l'amitié ce que son
devoir l'obligeoit de refuser; & nulle considé-
ration ne pouvoit arracher de sa condescen-
dance la moindre des choses au-delà de celles
que le Roi avoit promises. Au surplus, il
écoutoit tout le monde avec autant de bonté
que de politesse, & jamais il ne s'absentoit
de son cabinet que pour aller aux Offices
divins ou chez le Roi, dans la Cour duquel
on ne souffroit jamais aucune indécence ni
l'approche des gens suspects, & où tout ne
respiroit que la sagesse & la vertu du Maître;
ensorte que M. Alliot veilloit autant à la
gloire de ce grand Prince qu'à le faire servir
en Roi, & à le mettre encore en état de
faire des établissemens & des largesses
considérables pour le bonheur de ses Sujets.

Des services d'un si grand prix étoient
dignes de la plus ample récompense; aussi
Stanislas fit-il à ce zélé Serviteur un
traitement convenable & dont on peut le
croire satisfait. J'en dirai quelque chose
encore

Mesdames
Adelaïde
& Victoire,
viennent
en Lorrainne.

AN 1755.

à la fin de cet Ouvrage, pour achever le tableau que je puis en faire d'après l'original même ; car je suis obligé d'interrompre cette matiere pour décrire l'arrivée de Mesdames Adelaïde & Victoire à Lunéville, que le Roi, leur auguste Ayeul, envoya complimenter par M. le Comte de Croix, dès qu'elles entrèrent dans ses États : Stanislas alla recevoir ces Princesses lui-même, sur la frontiere, pour les conduire à Commercy. Cependant il revint à Lunéville pour disposer la réception de Mesdames, qui furent enchantées de celle qu'on leur fit à leur passage à Nancy, comme par toute la route de leur voyage à travers la Lorraine pour se rendre aux Eaux : elles arriverent à Lunéville escortées d'une très-belle garde bourgeoise de cette Ville, où le Roi les avoit précédées, pour les recevoir sur le grand escalier de la salle des Gardes, sous le grand péristyle du Château, décoré de la plus belle illumination, & que Mesdames virent avec beaucoup de plaisir.

Leurs Carrosses alloient lentement

AN 1755.

a travers un peuple innombrable dans les rues de leur passage ; tout annonçoit un grand événement, & jamais la Gloire & la Majesté ne se montrèrent avec plus d'éclat au plus beau de leurs triomphes.

Chacun s'étoit paré comme aux grandes Fêtes ; & la magnificence qui brilloit partout, sembloit y porter l'abondance & l'allegresse ; les cris de joie, mêlés aux sons des cloches & d'une Musique militaire, apprenoient à Mesdames qu'on regardoit leur présence en Lorraine comme un très-grand bonheur pour cette Province.

Elles descendirent au pied du grand escalier, pour se jeter dans les bras du cher Ayeul, qui les leur présentoit en s'inclinant le plus profondément devant elles & versant des larmes de joie. Ce Prince avoit le cœur si serré de cet heureux événement, qu'il en avoit la parole entre-coupée. Mesdames, le plus sensiblement pénétrées d'un accueil si tendre & de tout ce qui l'accompagnoit, vouloient s'incliner plus bas encore que le Roi, comme pour l'empêcher de se baisser ou pour le relever : elles se

AN 1755.

454 VIE DE STANISLAS,
jetterent à son cou ; & ce combat de la plus vive tendresse & le plus sensible-ment exprimé, fut le spectacle le plus touchant & le plus agréable qu'il fut possible de voir & d'imaginer.

Tout le monde crioit sans cesse, vivent Mesdames, vive le Roi. Les Étran- gers, devenus Regnicoles dans cette occasion, mêloient leurs cris à ceux des Sujets ; & tous les cœurs enchan- tés partageoient la douce sensation que leur faisoit la présence de deux Prin- cesses, augustes filles du plus grand Roi du monde, & sur le cœur d'un Prince octogénaire que ses vertus, au- tant que les malheurs & les disgraces qu'il avoit essuyés, rendoient cher & respectable à tous les siècles.

L'arrivée de Mesdames à la Cour de Stanislas sembloit le rajeunir par la vivacité, par la promptitude & par les soins avec lesquels il donnoit ses ordres, même jusques sur les choses du plus petit détail : son empressement, son zèle, sa vigilance lui inspiroient tant d'activité, qu'il se trouvoit par- tout & dans les endroits de son Palais où jamais il n'étoit encore allé, pour

ROI DE POLOGNE. 455

s'assurer si le service ne manquoit de rien, si l'on n'oublioit rien, & s'il ne falloit rien ajouter aux feuilles des di- vers départemens.

Il y avoit des Couriers & des Pour- voyeurs sur toutes les routes pour ap- porter des Contrées les plus éloignées ce qu'il y avoit de meilleur & de plus rare pour la table de Mesdames, aux- quelles Stanislas avoit cédé son ap- partement, mais sans qu'elles eussent voulu qu'il se délogeât. Un de ses Of- ficiers lui faisoit à ce sujet des remon- trances & lui disoit : qu'un pere ne de- voit pas se gêner pour ses petites filles.

» Va, va, répondit Stanislas, ces pe-
» tites filles sont bien plus grandes que
» moi ; préparez - leur toujours mon
» appartement, & moi j'irai loger à
» l'Hôtel de Craon, Hôtel entièrement
situé dans le jardin du Château, très-
près & au levant. Tout parut grand
& de la dernière magnificence pen-
dant tout le séjour de Mesdames à Lu-
néville. Partout les Lorrains voulurent
célébrer avec le plus grand éclat le
bonheur qu'ils avoient de posséder ces
Princesses, qui de leur côté gagnèrent

AN 1755.

Bon mots
du Roi.

AN 1755.

tous les cœurs par cette affabilité qui leur est naturelle, par leurs grâces & par des libéralités si bien faites qu'on étoit encore plus touché de la manière gracieuse dont elles accompagnoient leurs bienfaits que des bienfaits mêmes. Quels heureux jours pour Stanislas & pour la Lorraine ! chacun trouvoit son bonheur dans celui de son Souverain.

Chaque jour offroit de nouveaux amusemens à Mesdames, & la jeunesse du pays s'exerçoit à leur donner du divertissement ; il vint même de l'Alsace, sous les auspices de M. le Prince Constantin, Cardinal, Evêque de Strasbourg, une troupe de filles habillées en Matelottes, exécuter des danses & des chansons devant Mesdames.

Les relations de leur voyage en Lorraine parurent aussitôt de toutes parts ; moi-même je fus le premier à décrire ce voyage, & l'on s'arrachoit les exemplaires à mesure qu'ils sortoient de la presse. Mais la relation de M. de Sauvigny, Garde du Roi, fut trouvée si bien écrite, que l'Académie

AN 1755.

démie de Nancy, secondant les vues de Stanislas, la couronna en adjudgeant à ce Garde la moitié du prix qu'elle alloit donner à Pot-de-vin, premier Machiniste du Roi.

Mesdames souperent au Kiosque, le jour de leur arrivée ; & pendant qu'elles étoient à table, la Musique du Roi exécuta le petit Opéra d'Eglé, dans la Galerie qui régnoit intérieurement autour du Kiosque. Ce Concert avoit été disposé par le Roi même, ainsi qu'une autre fois, pour Mesdames, sur des paroles relatives à leur voyage. Ce Monarque leur fit voir toutes ses Maisons ; Mesdames y mangerent, & partout elles étoient suivies & précédées de spectacles & de nouveautés agréables. Quand elles allerent souper au Château de Chanteheu, tous les bosquets & toute l'allée qui conduit à ce Château, depuis les bosquets, étoient illuminés, quoiqu'elle fût de trois-quarts de lieue de longueur ; & d'une Ferme voisine, on tira un beau Feu d'Artifice. Mesdames dînerent un jour à la Cascade, beau fallon à l'extrémité

ré du Canal sur le côté gauche du Château de Lunéville en entrant dans ses jardins ; & ce fut-là qu'elles entendirent le Concert qu'on avoit fait exprès pour elles. Ces Princesses eurent le plaisir de voir tirer , dans l'allée du milieu des jardins , un grand & magnifique Feu d'Artifice , de la composition de M. de Vitz dit Chevalier , l'un des Sous-Brigadiers des Gardes-du-Corps de Sa Majesté, Officier très-ingénieux, & un des plus zélés Serviteurs de son Maître.

Le Roi seul mangeoit avec Mesdames & leur cédoit sa place ; mais de concert avec elles , un certain nombre de Dames de la première distinction avoient l'honneur de leur faire compagnie tant à dîner qu'à souper : dès que les Princesses étoient prêtes à se mettre à table , les premiers Gentilhommes du Roi leur présentoient à se laver ; & pendant tous les repas la Musique de Sa Majesté leur donnoit un Concert de leur goût & de leur choix.

Mais le jour du départ pour Plombières interrompit tous ces plaisirs , &

Mesdames ne quittèrent Lunéville qu'à regret , pour se rendre dans l'endroit le plus triste & le plus désagréable du monde , malgré tous les efforts de l'Art & malgré toute la dépense que le Roi y avoit faite pour le rendre moins insupportable. Mesdames y furent précédées & suivies par les Officiers du Roi , pour les servir à ses frais , pendant le séjour qu'elles feroient à Plombières. Il leur donna pour leur garde vingt-quatre de ses Gardes-du-Corps , commandés par deux Exempts , deux Brigadiers & deux Sous-Brigadiers ; un nombre choisi d'Officiers de la bouche , & les premiers Sujets de la Musique instrumentale de Sa Majesté , pour être tous aux ordres de Mesdames. Le Roi leur avoit fait meubler & préparer leur logement dans la Maison des Dames de Remiremont , & quatre d'entr'elles étoient alternativement à la suite de Mesdames , qui , pendant qu'elles furent à Plombières , comme en y allant & en revenant , firent autant d'actes de générosité qu'il s'en présenta d'occasions. Partout elles se firent admirer & regretter.

AN 1763.

Mesdames revinrent dans l'année suivante, & tout se passa comme la première fois à leur satisfaction, au milieu d'un grand Peuple qui quittoit tout pour voir ces Princesses, en faisant pour leur santé les vœux les plus ardens & les plus sincères. On osa même espérer alors que Madame viendrait fixer sa résidence à Lunéville, & qu'après la mort de son cher Ayeul, elle auroit la Souveraineté de la Lorraine : mais cette espérance n'avoit de fondement que dans le vœu des Lorrains ; & ce vœu, qui n'avoit rien d'avantageux pour Madame, n'auroit jamais pu l'obtenir de l'amour paternel. La seule idée de quitter ses augustes Pere & Mere, Frere & Sœurs, dont elle faisoit les délices & l'objet de la plus vive tendresse, devoit persuader aux Lorrains que jamais ils n'auroient le bonheur de vivre sous les loix de cette Princesse.

Les Polonois vou-
lent rap-
peller Sta-
nislas.

La mort d'Auguste III, Electeur de Saxe & Roi de Pologne, leur fit craindre qu'on ne remit Stanislas sur le Trône qu'il avoit abdiqué : crainte

AN 1763.

d'autant mieux fondée que les Polonois songèrent sérieusement à rappeler ce Prince ; & plusieurs de leurs Sénateurs l'engageoient par lettres à remonter sur le Trône de Pologne. Mais Stanislas lui préféroit le bonheur tranquille dont il jouissoit en régnant sur un Peuple si digne d'un aussi bon Maître, par son affection sincère & par son invariable fidélité pour sa personne & pour son service. Le Roi faisoit plus de cas de ces sentimens ou de ce caractère national, que de la gloire d'aller mourir sur un Trône qu'il avoit été contraint d'abandonner plus d'une fois à la supériorité des forces de ses Ennemis. Une autre considération plus puissante encore dans le cœur de Stanislas, que les attraits de cette Couronne, l'auroit empêché de l'accepter ; c'est qu'il auroit abdiqué tous les Trônes de l'Univers plutôt que de renoncer au bonheur de ne plus revoir son très-cher & très-auguste Gendre, la Reine sa Fille & ses chers petits Enfans.

Dès que Stanislas eut appris que les Polonois avoient élu le Comte de

AN 1763.

Stanislas
félicite le
nouveau
Roi de Po-
logne.

Poniatowski, comme le Seigneur le plus propre à régner sur eux, il s'empressa de l'en féliciter par lettres: cette félicitation parloit d'un sentiment depuis longtems gravé dans le cœur de Stanislas, qui n'avoit point oublié les grands services que l'illustre pere du nouveau Roi de Pologne avoit rendus à Charles XII, auquel il avoit sauvé deux fois la vie, notamment après son désastre de Pul-towa; & de tout ce que ce brave & généreux compatriote avoit fait pour lui-même, à la mort d'Auguste II & pendant sa fuite à Dantzick.

Stanislas
écrit en sa
faveur aux
Cours de
France &
de Vienne.

Stanislas voulant donc profiter de cette occasion pour témoigner au nouveau Roi, non-seulement la reconnaissance qu'il devoit à la mémoire de son pere, mais encore celle dont Charles XII n'avoit pu s'acquitter, il employa tout son crédit auprès des Cours de France & de Vienne pour les engager à reconnoître le Roi de Pologne: d'ailleurs une conformité de sort intéressoit réciproquement ces deux Princes à leur félicité; ils ne devoient leurs Couronnes qu'à

leur propre mérite, à l'aide des conjonctures & des événemens que la Providence ne réserve guères que pour ces têtes privilégiées qu'elle destine à faire le bonheur public.

AN 1763.

Mais nous voyons avec douleur couler trop rapidement le beau règne de Stanislas: sa vue baisse sensiblement, & sa surdité s'augmente avec la ferveur de tous ses Sujets à prier pour la prolongation d'une vie si belle & si précieuse. La bonne constitution de ce Prince & sa vigoureuse santé sembloient leur promettre encore bien des années; puisqu'à quatre-vingt-sept ans il jouissoit de toute sa tête, de son esprit, de sa fermeté d'ame & de sa belle humeur: mais toutes ces qualités qui pouvoient s'altérer au premier accident, rassuroient peu ses Sujets contre la crainte de le perdre & de se voir bientôt malheureux.

AN 1764.

Pendant le voyage de Compiègne en 1765, la Reine, qui craignoit que son pere venant suivant sa coutume, passer quelques jours auprès d'elle, n'essuyât quelque accident

AN 1765.

Mort de
Monseig.
le Dauph.

AN 1765.

fâcheux, voulut elle-même l'aller voir à Commercy, où leurs Majestés ne sçavoient pas qu'elles ne se verroient plus, ni le malheur qui se préparoit à couvrir toute la France & la Lorraine du Deuil de Monseigneur le Dauphin, dont la maladie commença à Compiègne & alla toujours en empirant jusqu'au 20 Décembre, qu'il mourut à Fontainebleau.

Ce Prince étoit d'autant plus digne des pleurs & des regrets de son auguste famille & de tout le Royaume, qu'il avoit toutes les qualités qui font les bons & les grands Rois : c'étoit l'Elève du meilleur. Exact & zélé pour tous les devoirs du Chrétien, il avoit, comme le Roi, cette aimable & rare bonté de cœur qui l'a fait surnommer à si juste titre Louis le bien-aimé. Son cher Fils avoit l'ame élevée dans le plus parfait amour pour la justice & dans les sentimens que doivent les Souverains à leurs Sujets. Dans ce malheur effrayant pour toute la Nation, le Roi seul en peut calmer la douleur par la bonne fanté dont il jouit, & qui nous en promet le plus long & le plus heu-

AN 1766.

reux règne : c'est l'objet de nos vœux redoublés pour un Monarque adorable, & que chacun de ses Sujets porte dans son cœur.

Mais la fin de Stanislas approche, & ma plume, prête à tomber de ma main, semble se refuser à décrire le plus grand des malheurs de ma patrie. On court de toutes parts vers le Château, d'où se répand un bruit funeste dans toute la ville : on n'ose s'informer, on craint d'en trop apprendre : déjà mes yeux se remplissent de larmes, & mon ame est plongée dans l'acablante tristesse qui la fixe sur la perte que nous venons de faire, & sur celle qui va la suivre de trop près. J'éprouve en ce moment que les grandes calamités font sur les cœurs tendres une sensation qui les fait passer de la douleur à l'abattement, quand elle triomphe du sentiment qui la combat ; & qu'alors, portant le trouble dans les sources de la vie, cette sensation peut y causer un désordre funeste, si la raison ne vient promptement au secours. Il faut donc tâcher de la conserver dans ces révolutions

AN 1766.

Service
pour Mon-
seigneur le
Dauphin, à
la Prima-
tiale.

étranges pour se garantir de leurs dangers, & c'est ce que je fais pour achever le récit de la désolation de la Lorraine, lorsqu'elle pleuroit encore la perte de notre cher Dauphin.

Le Roi de Pologne son Ayeul avoit ordonné la célébration du service le plus solennel à l'Eglise Primatiale de Nancy, le 3 Février, pour le repos de l'ame de son auguste Petit-Fils. Tout étant le plus magnifiquement disposé pour cette grande & lugubre solennité, le Roi de Pologne, précédé de sa Musique pour exécuter la Messe des Morts de Gilles, se rendit au Château de la Mallegrange avec toute sa Cour, pour être à portée de faire exécuter ses ordres, suivant lesquels, les deux Compagnies Souveraines; le Clergé, la Noblesse, le Militaire, la Magistrature, l'ordre des Avocats & les Communautés Religieuses s'acheminèrent dans le plus grand ordre, au son de toutes les cloches, vers la Primatiale toute tapissée de drap noir jusqu'à la voute, & le plus superbement illuminée: un grand nombre de cartouches aux Armes de l'auguste Dé-

AN 1766.

sunt, ornés d'inscriptions & d'emblèmes analogues à ses vertus, à nos pleurs, à nos regrets, formoit le surplus de la décoration, avec le Mausolée qu'on regardoit comme un Chef-d'œuvre dans ce genre d'Architecture, de l'invention & sous la direction du sieur Girardet, excellent Peintre Lorrain.

M. le Cardinal de Choiseul, Primat de Lorraine, Grand-Aumônier du Roi de Pologne & Archevêque de Besançon, célébra pontificalement la Messe, assisté de tous les Abbés Réguliers, Crossés & Mitrés, des Duchés de Lorraine & de Bar. Le Pere Elisée, Carme de Paris & grand-Prédicateur, qui venoit de prêcher l'Avent à la Chapelle du Roi à Lunéville, prononça l'Oraison-Funèbre: les absoutes furent faites par tous les Abbés; la Musique fut très-bien exécutée: les Gardes du Roi firent observer le plus grand ordre dans la distribution des places de la nef, & tout se passa suivant les ordres & les intentions du Roi.

Le lendemain au soir ce Prince re-

AN 1766.

Signe funeste en l'air.

Le Roi tombe dans le feu.

tourna à Lunéville, & les personnes de sa suite remarquèrent dans la moyenne région de l'air un corps de feu dont la tête paroissoit tournée du côté de cette Ville : ce Phénomène fut regardé comme un signe funeste. Ce présage fatal ne se vérifia que trop malheureusement dès le lendemain matin ; Février : après ses exercices de piété, le Roi se trouvant seul, voulut voir quelle heure il étoit à sa montre suspendue à la corniche de la cheminée de sa chambre. La foiblesse de la vue de ce Prince, l'obligeoit à se pencher pour voir sa montre d'assez près ; & dans cette attitude, il falloit que sa Robe-de-chambre ouverte, suivant la pente que lui donnoit la posture du Roi, s'approchât tellement du feu qu'il y prit aussitôt : le Roi, pressé de l'éteindre, perdit l'équilibre en se baissant & tomba dans son feu, appuyé sur sa main gauche, dont les deux doigts du milieu furent calcinés, s'étant en outre blessé le même côté dans sa chute sur la pointe d'un chenet fort élevé : on as-

AN 1766.

sura même après sa mort qu'il en avoit eu deux côtes enfoncées.

Le Roi, que le feu de sa Robe de Satin bien ouatée & de sa Camifolle boutonnée brûloit, alloit expirer dans les flammes, lorsque le Gardé-du-Corps en faction, dans l'endroit qu'on appelloit le trou du Diable, au-dessus d'un escalier à l'extrémité de la galerie qui conduisoit depuis la première Anti-chambre à la Garde-robe de Sa Majesté, sentant le brûlé, s'avança jusqu'aux vitres de cette Garde-robe où se tenoient ordinairement les Valets-de-Chambre & les Valets-de-pied de service, pour être plus à portée de le faire promptement ; parce qu'une porte de la Chambre-de-lit du Roi donnoit dans cette Garde-robe : n'y ayant vu personne, ce Garde de retour à son poste fit du bruit, il appella d'une manière inquiétante. Un Valet-de-pied nommé Perrein, accourut & fit d'inutiles efforts pour tirer le Roi du feu par les pieds, lorsque Syster, premier Valet-de-Chambre & digne de sa place, l'aida à sauver ce Prince, qu'ils mi-

AN 1766.

rent enfin sur ses jambes ; mais ne pouvant se soutenir tous trois sur le parquet, en éteignant le feu qui continuoît à dévorer le Monarque, Syfter en eût une main brûlée, mais il en fut guéri.

Au premier bruit d'un si grand malheur, on accourut allarmé de tous côtés pour voir ce cher Prince, que tout le monde croyoit mort. On le couche dans son lit, & ses Médecins & Chirurgiens rassurèrent aussitôt l'affluence publique sur l'état de Sa Majesté. Le sieur Perret, son premier Chirurgien disoit même par-tout que ce n'étoit rien, & que bientôt le Roi seroit rétabli.

Il avoit le côté gauche du ventre brûlé, le même côté du visage & de la cuisse, la main gauche perdue & deux côtes enfoncées ou fortement mutilées : aussi souffrit-il les douleurs les plus aiguës, & que sa vertu bien plus que la force de son tempérament lui faisoit supporter avec tant de patience & de résignation, qu'il plaisantoit de son cruel état dans ses instans de bonne hu-

AN 1766.

meur ; la Reine lui ayant recommandé de se bien munir contre le froid dans le voyage qu'elle sçavoit qu'il alloit faire à Nancy pour Monseigneur le Dauphin ; Stanislas répondit à sa Fille : „ Vous deviez bien me recom-

„ mander de n'avoir pas si chaud „. Toujours gracieux & résigné, toujours courageux dans ses maux les plus violents, Stanislas passoit les nuits dans un fauteuil, pendant que son Chirurgien, couché dans un bon lit, ronfloit à l'oreille de ce Prince qui le laissoit dormir tranquillement, sans jamais avoir voulu qu'on l'éveillât pour donner à Sa Majesté quelque soulagement dans ses moments de crise, que quelques petits soins semblent toujours adoucir. Le Roi ne put s'empêcher de dire, une nuit qu'il entendoit ronfler ce Chirurgien : „ Que cet homme „ est heureux : il ronfle pendant que „ je souffre sans pouvoir fermer l'œil ! „

Enfin ce grand Prince combattit le plus héroïquement la mort pendant dix-huit jours, & ce fut le 22 Février qu'il tomba dans un sommeil éternel qui dura jusqu'au lendemain

Mort du
Roi Stanis-
las.

AN 1766.

Dimanche 23. Les Médecins ayant reconnu que sa dernière heure approchoit, M. le Cardinal de Choiseul administra les derniers Sacraments à Notre très-cher Souverain qui rendit son âme à Dieu sur les quatre heures un quart du soir.

Depuis le fatal moment de l'accident de ce Prince, tous les Peuples de ses États & particulièrement à Lunéville, remplirent continuellement les Eglises jusqu'à sa mort pour demander sa guérison; mais l'homme le plus insensible n'auroit pu conserver la tranquillité de son âme en voyant la ferveur des Peuples dans les deux derniers jours de Stanislas.

Le Peuple
éploré gé-
mit.

Au premier coup de cloche frappé pour en annoncer l'agonie, le Peuple tout éploré courut aux pieds des Autels, & quand on entendit le Curé sanglotter en recommandant d'une voix entrecoupée, l'âme de Notre bon Prince aux prières des Paroissiens, ils jetterent tous les cris de la douleur & du désespoir: jamais on ne vit rien de si touchant; chacun perdoit ce qu'il avoit de plus cher au monde.

AN 1766.

Les personnes les plus distinguées qui se rencontroient, se regardoient d'un œil morne, élevoient leurs mains au Ciel, pleuroient sans pouvoir se parler, & sans sçavoir ni ce qu'elles faisoient ni dans quel endroit elles alloient. Ce fut la même chose dans toute la Lorraine; une consternation générale troubla tous les esprits, quoiqu'on fut préparé depuis quelques jours au malheur qu'on déplorait.

A Lunéville on accourut au Château pour nourrir son affliction; on veut voir ce qu'on a si tendrement aimé, lors même qu'il n'existe plus; quoique la mort ait défiguré l'objet de notre tendresse, nous aimons à le voir encore, & jamais il ne cesse d'être aimable à nos yeux. Chacun vouloit voir son Souverain pour la dernière fois! Dieu, quel Souverain! Chaque Sujet avoit dans ce Prince un père plus tendre que celui dont il tenoit le jour; & ce Monarque, que le Ciel avoit donné à la Lorraine, vouloit faire le bonheur de tous ses Sujets: ils le sçavoient. Les Lorrains

474 VIE DE STANISLAS,
ont plus de vertu que de vices ; &
s'ils ne furent jamais ingrats , com-
ment ne pleureroient-ils pas le plus
amèrement un Roi dont les États sont
remplis des monumens de sa bonté
pour eux.

Il est expo-
sé pendant
9 jours , &
porté à Bon-
Secours.

On exposa ce Prince dans son Cer-
cueil couvert d'un drap mortuaire sur
une estrade dans la chambre du Trô-
ne, où l'on avoit dressé trois Autels
auxquels on disoit continuellement
des Messes : ce fut là que tous les
Ordres & tous les Corps de l'État
rendirent leurs derniers hommages
à ce cher Souverain pendant neuf
jours , au bout desquels on le
transporta à la sépulture qu'il avoit
depuis longtemps fait préparer pour
lui & pour la Reine son épouse dans
l'Eglise de Bon-Secours. Voilà donc
tout ce qui reste des meilleurs Prin-
ces pour des Sujets qu'ils ont le plus
tendrement aimés ! Des vœux , des
pleurs & des regrets éternels. J'ai vu
descendre au tombeau ce grand Prin-
ce, à la louange duquel on peut dire
avec vérité qu'il fut toujours conduit
par une main surnaturelle , à travers

ROI DE POLOGNE. 475

les plus grands périls , parce qu'il avoit
véritablement toute la vertu que l'Etre
suprême demandé aux Rois de la
Terre. Jamais Prince , jamais homme
même ne fut éprouvé par des peines
& par des tribulations aussi cruelles
que celles qu'il eut à soutenir dès
sa jeunesse ; mais ses vertus plus
grandes que ses disgraces l'en firent
constamment triompher , sans qu'on
vît jamais sa belle ame s'occu-
per de la plus courte foiblesse dans
l'une & l'autre fortune. Un Trône
n'étoit rien pour Stanislas ; toujours
prêt à le céder quand à ce prix il peut
ramener la paix dans sa patrie. On
avoit vu Stanislas solliciter & négocier
lui-même le rétablissement d'Au-
guste sur le Trône de Pologne, d'où
il offroit de descendre pour con-
cilier par ce moyen tous les par-
tis , & faire cesser les ravages &
les maux qui désoloient son Pays.

Si l'on observe ce Prince dans ses
plus grandes prospérités , on le verra
toujours modeste , affable , pieux &
bienfaisant. Veut-on le voir dans ses
malheurs , on lui trouvera le même

AN 1766.

Son éloge.

AN 1766.

476 VIE DE STANISLAS,
caractère également soutenu de la plus rare magnanimité. Comment vivoit-il aux Deux-Ponts, à Weissembourg, à Chambord, à Varsovie, à Dantzick, à Konisberg, à Meudon, à Lunéville, à Versailles? En donnant partout l'exemple de toutes les vertus.

Il assistoit tous les jours à la Messe, & deux fois les Dimanches & Fêtes. Depuis la Consécration jusqu'après la Communion du Prêtre, Stanislas avoit le visage collé contre terre: étoit-il malade, on lui disoit la Messe dans sa Chambre. Il jeûnoit régulièrement pendant tout le Carême & pendant tous les jours de commande, outre les jeûnes qu'il s'imposoit lui-même à certains jours de l'année. Il ne prenoit aucun aliment solide, depuis son dîner du Jeudi, jusqu'au midi du Samedi-Saint suivant: ce Prince passoit tout ce tems aux Offices Divins, à prier, à visiter les Eglises, les Hôpitaux, les Maisons de Charité, & à faire l'aumône.

Durant tout son règne en Lorraine, il avoit tous les jours grande symphonie pendant son dîner, à l'ex-

ROI DE POLOGNE. 477

ception du Vendredi, & jamais pendant ce jour en Carême, il ne mangeoit en public; mais seulement, il prenoit quelques pâtes légères dans sa chambre, quoique jamais il ne prît rien le soir.

Il ne manqua jamais non-plus de jeûner le jour anniversaire de sa sortie de Dantzick, & de faire chanter le *Te Deum* dans sa Chapelle, en action de grace du bonheur qu'il eut d'échapper au danger qui le menaçoit en cette Ville, & jusqu'à ce qu'il fût à Konisberg. Il faisoit ses dévotions ou recevoit les Sacraments à toutes les Fêtes de la Vierge, dans son Eglise de Bon-Secours; & jamais rien ne fut capable d'empêcher ce voyage dans les plus mauvais tems. Ce Prince avoit les autres jours marqués pour les mêmes actes de Religion, en différentes Eglises dans le courant de l'année; & Stanislas, qui prioit continuellement, édifioit tout le monde: il étoit l'exemple de ses Peuples & de sa Maison. En un mot, c'étoit un Saint Roi. Toutes ses tables furent toujours magnifiquement servies, &

AN 1766.

478 VIE DE STANISLAS,
sa Maison tenue dans le meilleur état,
AN 1766. sa dépense si bien réglée, ses fonds si
bien administrés, qu'après le paye-
ment de la dépense extraordinaire,
il y avoit toujours dans son trésor de
quoi faire face aux cas imprévus.
On ne se lassoit point d'admirer
l'ordre & la magnificence qui ré-
gnoient dans la Maison de ce Prince,
par les soins de son Intendant, actuel-
lement Fermier-Général à Paris, pour
le second Bail, je veux dire, depuis
1755 au mois d'Octobre, & employé
sur l'état des pensions de la Maison
du feu Roi, par Sa Majesté Très-
Chrétienne, pour cinq mille livres.
Dès que Stanislas eut les yeux fermés,
on ouvrit son corps pour l'embaumer,
& l'on reconnut qu'il auroit encore
vécu plus de quinze ans, sans le mal-
heur qui venoit de nous l'enlever. Il
ne s'étoit occupé pendant plus de soixante-dix ans, qu'à faire des actions
qui devoient le faire couronner d'un
bonheur éternel, & comme toute sa
vie fut celle d'un Prédestiné, nous
avons la consolation de le croire dans
la voie de toute justice.

ROI DE POLOGNE. 479
Voilà donc la Lorraine Province
de France, & sous la domination lé-
gitime de sa Couronne, en exécution
des Préliminaires de la paix, signés à
Vienne le 3 Octobre 1735; de l'Acte
de cession de François III, Duc de
Lorraine & de Bar, du 13 Décem-
bre 1736, signé de sa main, & con-
tresigné par Toussaint; du Traité gé-
néral du 18 Novembre 1738, suivant
les pleins-pouvoirs que le Roi en avoit
donnés à Fontainebleau, au Marquis
de Mirepoix, son Ministre plénipo-
tentiaire à Vienne, le 25 Octobre
précédent, & suivant la Ratification
de Sa Majesté, du 7 Janvier 1739.
Après avoir été gouvernée par ses pro-
pres Souverains de la Maison de Lor-
raine, pendant 718 ans; & depuis
Clovis, par quarante-quatre Rois, à
dater du premier qui fut Thierry en
511, & Henri III le dernier, en 1039,
jusqu'aux Ducs amovibles, au nom-
bre de seize, depuis 912 jusqu'à 1048,
que commença la Souveraineté des
Ducs héréditaires, à Gérard d'Alsace,
& qui n'a fini qu'au 13 Déc. 1736,
au Duc de Lorraine François III,

AN 1766.

480 VIE DE STANISLAS,
AN 1766. depuis Grand-Duc de Toscane & Empereur. Je vais rapporter en substance, le Traité dont il s'agit, pour n'en rien laisser désirer au Lecteur qui ne le trouveroit pas facilement, attendu que les exemplaires en sont épuisés.

T R A I T É D E P A I X,

*Entre le Roi, l'Empereur &
l'Empire, conclu à Vienne,
le 18 Novembre 1738.*

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE-ROYALE,
1739.

P R É A M B U L E de la Ratification du Roi, du 7 Janvier 1739, sur deux colonnes, en François à droite, en Latin à gauche, *in-quarto* de 150 pages, & commencent les Préliminaires du 3 Octobre 1735, par la paix & l'union, par l'oubli réciproque des injures, violences, &c. & les hautes Parties

ROI DE POLOGNE 481
Parties contractantes, prennent pour base & fondement du présent Traité de Paix, ceux de Westphalie, Rishwiche, Nimègue, Bade, & celui de la quadruple alliance conclu à Londres, le 2 Août 1718.

A R T I C L E P R É M I E R.

LE Roi, beau-pere de Sa Majesté Très-Chrétienne, qui abdiquera, sera reconnu & conservera les titres & les honneurs de Roi de Pologne, & de Grand-Duc de Lithuanie.

On lui restituera ses biens & ceux de la Reine son Epouse, dont ils auront la libre jouissance & disposition.

Il y aura une Amnistie de tout le passé; en conséquence, restitution de tous les biens d'un chacun. Ici l'on stipule les avantages & les droits de la Pologne, avec la libre Election de ses Rois.

L'Empereur consent que le Roi, beau-pere de Sa Majesté Très-Chrétienne, sera mis en possession paisible du Duché de Bar & de ses dépendances, dans la même étendue qu'il le possédoit alors la Maison de Lorraine:

482 VIE DE STANISLAS,
la même disposition suit pour ce Duché, en ajoutant que Sa Majesté Très-Chrétienne renoncera, tant en son nom qu'en celui du Roi, son beau-père, à l'usage de la voix & séance à la Diette de l'Empire.

AN 1766.

ARTICLE II.

LA Toscane appartiendra à la Maison de Lorraine, pour l'indemniser des Duchés qu'elle possède aujourd'hui.

Toutes les Puissances lui en garantiront la succession éventuelle.

Les Troupes de l'Empereur y prendront la place de celles d'Espagne, pour sûreté de cette succession seulement.

Jusqu'à ce qu'elle ait la possession de la Toscane, la Maison de Lorraine restera dans celle du Duché de Lorraine & dépendances, conformément au Traité de Riswich. Au surplus, l'Empereur s'engage à dédommager cette Maison, du Duché de Bar, sur l'estimation qui sera faite de ses revenus, &c.

Livourne demeurera port-franc, comme il est,

ROI DE POLOGNE. 483

ARTICLE III.

AN 1766.

LES Royaumes de Naples & de Sicile, seront au Roi qui les possède, &c.

Il aura les Places de la côte de Toscane, &c.

Amnistie générale & restitution, &c.

ARTICLE IV.

CET article regarde le Roi de Sardaigne.

ARTICLE V.

LES États conquis seront rendus à l'Empereur, avec les Duchés de Parme & Plaifance, &c.

ARTICLE VI.

SA MAJESTÉ en cette considération, garantira dans la meilleure forme, la Pragmatique-Sanction de l'année 1713, &c.

ARTICLE VII.

IL sera nommé des Commissaires pour les limites d'Alsace & des Pays-

X ij

484 VIE DE STANISLAS,
bas, conformément aux Traités de
Bade : & ont signé Philippe Louis,
Comte de Zinzendorff, & Jean-
Baptiste de la Baune.

AN 1766.

Suit la note des Terres Impériales
des Langhes.

ARTICLE séparé.

* SA MAJESTÉ de toutes les Russes
& Sa Majesté le Roi Auguste, seront
considérés relativement à la Pologne,
comme Parties principales & invitées
au futur Congrès, &c.

Sa Majesté Impériale tâchera d'ob-
tenir le consentement de l'Empire;
& les Ministres ci-dessus ont signé
cet article.

ARTICLE séparé I, page 16.

TOUCHANT les Titres non recon-
nus de part & d'autre, & employés
dans les Pleins-pouvoirs; ne causeront
aucun droit ni préjudice.

ARTICLE séparé II.

SUR ce que ce Traité est écrit en
Francois, sans tirer à conséquence.

ROI DE POLOGNE. 485

AN 1766.

CONVENTION
SIGNÉE A VIENNE,

ENTRE .

LE ROI ET L'EMPEREUR,

LE 11 AVRIL 1736.

*Sur l'exécution des Articles Préli-
minaires.*

ARTICLE PREMIER.

LEURS MAJESTÉS confirment la
Convention signée le 5 Mars 1736,
touchant les contributions en Alle-
magne, & le tems où les Troupes de
France en fortiront.

*ARTICLE II, touchant leur Dis-
cipline en Allemagne, &c.*

LES revenus & les impositions du
Milanois, appartiendront au Roi,
jusqu'à l'échange des Ratifications,
dans six semaines.

X iij

Le Roi de Sardaigne gardera les districts qui lui sont cédés, &c.
AN 1766.

Ne fera commis aucun excès par les Troupes, &c.

On ne détournera ni Papiers, Titres, Archives, &c.

ARTICLE III.

C'EST au fujet des troupes qui sont en Pologne.

ARTICLE IV.

L'EMPEREUR s'oblige d'obtenir dans un mois, le consentement de la Czarine & du Roi Auguste, pour ce qui regarde le Roi Stanislas.

Les ARTICLES V, VI, VII & VIII, sont indifférents à mon sujet.

SUIVENT deux articles séparés, touchant la cession des Duchés de Lorraine & de Bar, au Roi Stanislas, aussi-tôt après la conclusion & l'échange des Ratifications, &c. pag. 21.

ARTICLE séparé, touchant la rédaction de ces articles en François.

DÉCLARATION du Ministre du Roi,

M. la Porte du Theil, que Sa Majesté s'engage à procurer à la Maison de Lorraine, tous ses biens dans le grand Duché de Toscane.

AN 1766.

Autre Convention entre le Roi & l'Empereur, signée à Vienne le 26 Août 1736, en 17 articles: les trois premiers sur la cession de la Lorraine & de la Toscane.

ARTICLE VII.

LE Roi s'oblige à payer à Son Altesse Royale, Duc de Lorraine, la somme de quatre millions cinq cents mille livres de Lorraine, de six en six mois.

ARTICLE VIII.

LE Roi se charge de payer les dettes d'État, hypothéquées sur les Duchés de Lorraine & de Bar; & par les Articles IX & X, de payer à Son Altesse Royale, Madame la Duchesse douairière de Lorraine, ses douaire & pensions en forme d'apanages & à ses enfants.

ARTICLE XI.

SON ALTESSE ROYALE, Madame, demeurante à Lunéville, sera traitée en Souveraine, &c.

ARTICLE XIII.

IL ne fera rien démembré de la Lorraine, qui conservera son nom, & fera un Gouvernement particulier.

ARTICLE XIV.

LES fondations faites en Lorraine par Son Altesse Royale, le Duc de Lorraine, ou par ses Prédécesseurs, subsisteront & seront maintenues, tant sous la domination du Roi, beau-pere de Sa Majesté qu'après la réunion faite à la France, ainsi que les Jugements & Arrêts, &c. pag. 28 & 29.

Nota. Suivant cet article, la suppression des Eglises Collégiales & Chapitres de Deneuvre, Vaudémont & Bourmont, circonstances & dépendances, n'auroit pu se faire valablement, sans une dérogation à cet article, qui sans doute, est intervenue: car le Roi de Pologne & son Gendre, étoient trop prudents & trop éclairés, pour opérer une suppression de cette conséquence, au préjudice du Traité qui vouloit au contraire que les Fondations faites en Lorraine, y fussent maintenues.

ARTICLE XV.

IL stipule en faveur des Officiers en place à titre de Finance, lesquels doivent pareillement être conservés & maintenus, &c.

ARTICLE XVI.

LES Domestiques de Son Altesse Royale, de Madame & des Princes & Princesses de Lorraine, y jouiront de toutes franchises & exemptions, eux & leurs enfants nés & à naître, & ne seront point sujets au Droit d'Aubaine.

Suit l'État en six articles des dettes hypothéquées sur la Lorraine, & que le Roi se chargeoit de payer au montant de huit millions cent onze mille sept cents vingt-six livres onze sols de Lorraine. Ainsi, l'acquisition des deux Duchés de Lorraine & de Bar, qui coûtoit plus de quinze millions au Roi, n'étoit pas gratuite.

Suite de L'ARTICLE IV.

C'EST l'Acte d'abdication du Roi

O v

de Pologne, Stanislas I. signé de sa main à Konisberg, le 29 Janvier 1736, pag. 33, 34, 35, 36 & 37: le Roi y parle en vrai Chrétien; & date de la troisième année de son règne.

M. de la Porte du Theil signe un Acte à Vienne, le 15 Mai 1736, sur ce qui concernoit tous les articles précédents, & les affaires de Pologne.

Autre Acte signé le même jour à Vienne, au nom de la Czarine, sur le même objet, par son Ministre, Louis Lanczinski.

Même Acte encore de la même date, & signé de la part du Roi Auguste III. par Louis Adolphe L. B. de Zeck: ces Puissances reconnoissoient par ces Actes, le Roi Stanislas & ses droits au présent Traité.

Autre Acte signé à Vienne, le 3 Octobre 1736, de la part du Roi, portant reconnoissance du Roi de Pologne, Auguste III, par la Porte du Theil.

Autre Acte de la même date, signé à Vienne, de la part de la Czarine, par Louis Lanczinski, reconnoissant Stanislas I, Roi de Pologne.

Et même Acte encore du Roi Auguste, pour la même reconnoissance du Roi Stanislas, signé le même jour par le Ministre Louis Adolphe L. B. de Zeck.

Déclaration signée à Vienne, de la part de l'Empereur, le 30 Janvier 1736, sur sa paix avec le Roi d'Espagne & avec le Roi de Sardaigne.

Le Roi Très-Christien déclare se rendre garant des conditions de cette paix.

Déclaration du Roi d'Espagne, signée à Aranjuez, le 15 Avril 1736, sur cette paix avec l'Empereur, par Joseph Patino.

Même Déclaration du Roi de Naples, sur la paix avec l'Empereur, signée à Naples, le premier Mai 1736.

Diplome de l'Empereur, du 11 Décembre 1736, pour la cession des Royaumes des deux Siciles, & des Ports de la côte de la Toscane, au Roi des deux Siciles, signé Charles.

Déclaration signée à Compiègne de la part de l'Empereur, le 4 Août 1736, sur la paix de l'Empereur avec les Rois d'Espagne & des deux Sici-

les, par Jean-Christophe Bartenstein.

AN 1766.

Diplome du Roi d'Espagne, du 2 Novembre 1736, pour la cession des Duchés de Parme & Plaifance à l'Empereur, & pour la cession de la fucceffion éventuelle du grand Duché de Tofcane, à la Maifon de Lorraine, figné par le Roi, yo el Rey & Sevaftian de la Quadra.

Pareil Diplome du Roi des deux Siciles, figné le premier Mar 1736, par Joſeph-Joachim de Montealegre, fur la même cession éventuelle à la Maifon de Lorraine, & des Duchés de Parme & Plaifance à l'Empereur.

Diplome de l'Empereur, du 6 Juin 1736, fur la cession du Navarrois, du Tortonnois, &c. au Roi de Sardaigne.

Mandement de l'Empereur, du 7 Juiller 1736, aux Vaffaux & Sujets des Fiefs des Langhes.

Accession du Roi de Sardaigne aux Préliminaires, fignée de fa main, C. Emanuel.

Acte de cession du Duc de Lorraine, des Duchés de Bar & Lorraine, du 13 Décembre, figné de fa main,

François, & contre-figné Touffaint.

AN 1766.

Continuation de l'Article IX du présent Traité de Paix figné à Vienne, le 18 Novembre 1738, par Philippe-Louis de Zinzendorff, Gaſton-Lévis de Mirepoix, Gundacre, Comte de Starhemberg, Louis, Comte d'Harach, & Jean-Adolphe, Comte de Metfeh.

Suivent les Pleins-pouvoirs donnés à Fontainebleau, par Sa Majesté, le 25 Octobre 1738, au Marquis de Mirepoix, fon Miniftre Plénipotentiaire à Vienne.

Pleins-pouvoirs de l'Empereur au Comte de Metfeh, à Vienne, le 10 Novembre, figné George-Frédéric de Sehlick, &c.

Convention entre S. A. S. M. le Duc de Wirtemberg, & le Maréchal Comte du Bourg, fur le payement de ce qui reſtoit dû par les Terres de l'Empire, fituées le long du Rhin, & de ce que ces Terres avoient été impoſées pour les contributions dues au Roi, & pour les fourages en argent des Officiers-Généraux, fourage en nature & autres impoſitions pour l'an-

494 VIE DE STANISLAS,
née 1735, en 9 articles, fait double à
Strasbourg, le 13 Novembre 1736,
signé le Baron de Bretlack, de Zemeg,
de Scharffenstein & Gayot fils.

AN 1766.

Acte fait entre les Généraux des
armées d'Italie, pour le Règlement
de ce qui restoit dû par le Milanois ;
& Sa Majesté Très-Chrétienne vou-
lut bien se contenter de deux millions
cinq cents mille livres pour tout, signé
le Maréchal de Noailles, & Louis,
Comte de Kevenhuller, à Zorlesque,
le 16 Août 1736.

Suit la Ratification de l'Empereur,
page 110, &c.

Suit l'Accession du Roi de Sardai-
gne.

Déclaration des Ministres du Roi
Très-Chrétien, & de ceux de l'Empe-
reur, à Versailles, le 20 Janvier 1739,
signée le Prince de Leichtenstein,
Amelot, le Commandant de Solar.

Plein-pouvoir du Roi, pour l'Ac-
cession du Roi de Sardaigne.

Plein-pouvoir de l'Empereur, pour
le même sujet.

Plein-pouvoir du Roi de Sardaigne.

Accession du Roi d'Espagne.

Du Roi des deux Siciles.

ROI DE POLOGNE. 495

Plein-pouvoir du Roi, pour l'Ac-
cession du Roi d'Espagne & du Roi
des deux Siciles, au Traité de Vien-
ne & de l'Empereur, par les mêmes
Potentats, du Roi l'Espagne & du Roi
des deux Siciles.

AN 1766.

EN vertu de ce Traité, qu'on peut
regarder comme un chef-d'œuvre de
la prudence humaine, tous les griefs,
tous les droits & tous les maux, étoient
réparés, & les Lorrains doivent s'esti-
mer heureux des dispositions qui les
intéressent particulièrement dans ce
Traité, par tous les avantages qu'ils
en ont déjà ressentis, pendant tout le
règne à jamais mémorable du Roi
Stanislas, & d'un autre côté, par la
réunion de leur Pays à la Couronne
de France, après la mort de ce Prin-
ce; avec cette considération très-im-
portante pour leur bonheur, que tou-
tes les fois qu'ils y avoit guerre entre
la France & l'Allemagne, la Lorrain-
ne en souffroit toujours beaucoup au
passage & retour des Troupes Fran-
çoises : sur-tout quand ses Souverains
n'étoient pas dans les intérêts de la

Avantages
des Lor-
rains deve-
nus Fran-
çois.

France, sans en prendre ouvertement le parti.

2°. On pouvoit gêner tellement le commerce de la Lorraine, que jamais il n'eût prospéré dans cette Province enclavée dans la France, qu'autant qu'elle l'auroit voulu; & cette ressource manquant, qu'auroient fait les Lorrains de leurs denrées? Que seroient devenues leurs Manufactures, leur industrie, la circulation d'argent?

3°. Devenus Regnicoles & Sujets du meilleur & du plus puissant des Rois, les Lorrains éprouvèrent immédiatement après la mort de Stanislas, que Sa Majesté vouloit qu'ils retrouvassent dans ses bontés pour eux, ce qu'ils avoient perdu dans ce Prince. Cette assurance parvint à la Cour Souveraine, qui la fit aussi-tôt publier; & depuis ce tems, le Roi s'est fait rendre le compte le plus exact de l'État des Duchés de Lorraine & de Bar, pour leur faire tous les avantages possibles, & c'est par de nouveaux bienfaits, que Louis le Bien-aimé, va consoler les Lorrains, de la perte qu'ils ont faite & qu'ils pleureront longtemps.

Mais tout le Royaume vient de faire une perte irréparable, par la mort de la Reine, décédée le 24 Juin 1768, à dix heures & demie du soir, à Versailles. Cette Princesse, qui fut pendant toute sa vie le plus rare & le plus édifiant exemple des vertus, n'avoit pu se consoler de la mort de son cher Fils, Monseigneur le Dauphin; aussi, périclita-t-elle toujours depuis à vue d'œil, malgré tout ce qu'il fut possible d'imaginer & d'entreprendre, pour la sauver. Le Roi, qui l'aimoit sincèrement, ne la quittoit point, & faisoit tout ce que la bonté de son cœur lui suggéroit, pour engager cette Princesse à rétablir sa santé; mais elle avoit deux nouveaux malheurs à soutenir, & quels malheurs; pour une ame abattue du premier, & dont ce qu'elle avoit de plus cher, ne pouvoit la consoler! c'étoit la mort de son père, & bientôt celle de Madame la Dauphine. Aussi, succombant à ces derniers & terribles coups, cette grande Princesse, si digne des pleurs & des regrets de la France, de la Pologne & du Monde entier,

alla rejoindre trois têtes si chères & recevoir le prix de ses vertus. Quelle carrière pour les Orateurs sacrés, pour les plus grands Panégyristes & pour nos meilleurs Plumes ! Mais la matière étoit trop vaste & trop élevée : ils avoient beau louer notre Reine, ils ne pouvoient en embrasser tous les mérites. Et pour cette fois, l'éloquence la plus sublime, s'est vue trop au-dessous de son sujet, pour en atteindre toutes les perfections, & pour attendrir des cœurs déjà le plus sensiblement pénétrés de la perte d'une Princesse qui portoit tout leur amour au tombeau : s'il avoit été possible à quelqu'un de louer aussi dignement la Reine, qu'elle le méritoit ; c'eût été sans contredit & sans faire tort à qui que ce soit, aux Orateurs du 11 Août & du 6 Septembre, tant à Saint-Denis, qu'à la Métropole. Tout discours doit instruire pour émouvoir le cœur humain, foyer du sentiment. Tous les Auditeurs des Oraisons Funébres de la Reine, en connoissoient les vertus, & sçavoient sa belle vie : la raconter, c'étoit lire au Public un livre qu'il sçavoit par cœur.

Comme tout le monde ne lit pas le Mercure, où j'ai vû dans celui du mois d'Août dernier, page 213, une Inscription aussi naturelle qu'ingénieuse & véritable, j'ai crû que mes Lecteurs me sçauroient gré de la rapporter ici. C'est aux Luthériens de Colmar qu'on la doit. Ils firent prononcer l'Oraison Funèbre de la Reine, dans leur Temple, le 11 Juillet dernier, & au milieu de cet édifice tout tendu de noir, ils avoient élevé un Catafalque avec cette Inscription.

PLANGITE CIVES !

MARIA LECZINSKA,
Franciæ Navarraque Regina,
Dilectissimi Regum Conjux,
Sapientissimi unica progenies,
Alterum Patriæ Præsidium,
Christianissimi nominis decus,
Fidei, charitatis, patientiæ imago.
D. VIII. Cal. Julii A. R. S.
M. D. CC. LXVIII.
Viam calcavit lethi
XIII per lustra :

AN 1768.

Lumen, columnasque terrarum præstitit
orbi.

Plangite Cives, iterum plangite!

Optima vobis est abrepta mater.

Exultate cælités!

Sancta vobis advolat Soror.

CETTE Inscription vaut seule la meilleure Oraison Funébre. Le corps de la Reine a reçu sa Sépulture à St. Denis, ses entrailles ont été portées dans l'Eglise de Sens, & le cœur dans celle de Bon-Secours, pour être réuni dans le même Tombeau au Roi & à la Reine de Pologne, Pere & Mere de Sa Majesté. Fasse le Ciel, touché des vœux de toute la France, pour la conservation de son Roi, qu'il double les années de son règne, & qu'il lui donne la satisfaction de voir prospérer à son gré son sang auguste & son Empire!

F I N.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé: *La Vie de STANISLAS I, Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher l'impression. A Paris, ce 30 Novembre 1768.

CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; Salut. Notre amé le sieur AUBERT, Avocat aux Conseils du feu Roi de Pologne, & de la Cour Souveraine de Lorraine, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public; *La Vie de STANISLAS, Roi de Pologne, &c.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient,

d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposéant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposéant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPROU ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposéant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Secrétaires, soit ajoutée comme à l'Original. Com-

mandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte-Normande & Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. Donné à Compiègne, le premier jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-huit, & de notre Règne le cinquante-quatrième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 110. fol. 534, conformément au Règlement de 1723. qui fait défenses art. quarante-un, à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf exemplaires prescrits par l'Article 108. du même Règlement. A Paris ce 14 Octobre 1768.

J'ai cédé mon droit au présent Privilège, pour l'Histoire du Roi de Pologne, à M. MOUTARD, Libraire, pour en jouir en mon lieu & place, suivant nos conventions. Fait à Paris, ce 8 Octobre 1768. AUBERT.

Régistré ensemble le présent privilège, & la cession ci-jointe sur le même Registre. A Paris, ce 14 Octobre 1768. ERLAASSON, Syndic.

311 Conicostri

327

339

Hist. Polon.

6 pp.

55



